QUATRIÈME ANNÉE. — Nos 13-14. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 1er-15 JUILLET 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME
est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi
de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Conférence de M. Théodore Reinach, *député* : *" La Grèce retrouvée par les Grecs ".*
Lettre de Sophia : *l'organisation des bandes ; aveux formels.*
Echos : *Sir Edward Grey et les affaires de Macédoine ; l'action des bandes « libératrices » ; le cas du capitaine Dimitroff ; la catastrophe de Trikkala ; la marine de guerre hellénique.*
Rapport de l'évêque de Kastoria : *II, un long martyrologe.*
En Macédoine : *la mort du chef Agra ; crimes bulgares ; Turcs et Gréco-macédoniens ; propagande serbe ; infâme procédé ; retour à l'hellénisme.*
Aproposdu Prix Nobel : *la candidature de G. Souris. — E. A.*
Une circulaire patriarcale : *aux évêques grecs de Macédoine.*
Les massacres de Gueurmez et d'Epta Gavra : *rapport de l'archevêque d'Andrinople ; l'émigration des Grecs de Bulgarie.*
Adresses de Koutzo-Valaques au Patriarcat œcuménique : *de Croussovo, de Serfidjé, de Milovitsa, etc., etc.*
Ecoles néo-grecques : *une brochure allemande.*
L'Affaire Abbott : (d'après le *Figaro*).
Revue de la Presse : *Interview de M. Steeg ; les crimes en Macédoine, la mort d'Agras ; Grecs et Bulgares ; l'entrevue de Désio ; canons français et canons allemands ; terrorisme bulgare ; mouvement commercial grec à Alexandrie ; le débat macédonien.*

La Grèce retrouvée par les Grecs

[*Conférence de M. Théodore Reinach, député, faite sous les auspices de la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme ».*]

Si, au siècle dernier, les nations occidentales ont donné au peuple grec, dans sa lutte pour l'indépendance, leur sympathie d'abord, leur enthousiasme ensuite, et enfin leur assistance, ce n'est pas seulement parce qu'elles voyaient des opprimés soulevés contre des oppresseurs, des chrétiens contre des musulmans, des Européens contre des Asiatiques, ce n'est pas seulement non plus parce qu'elles admiraient la tenacité ingénieuse et héroïque déployée par ce petit peuple au cours d'un duel inégal de sept années ; c'est encore — c'est surtout — parce que dans ces braves dont notre ami Henry Houssaye nous rappelait l'autre jour les exploits et les martyres, elles saluaient les descendants ou tout au moins les héritiers légitimes par le sol, par la langue, par le caractère, de la nation qui a enseigné au monde, il y a deux mille ans, ces trois choses sans prix : la beauté, la raison et la liberté.

Quand la rumeur lointaine apportait en Occident les noms, les hauts faits d'un Odysseus ou d'un Botzaris, l'écho, par la voix de Byron ou de Casimir Delavigne, répondait Miltiade et Thémistocle. Diakos aux Thermopyles, contre Omer-Vrionne, recommençait Léonidas contre Xerxès. Dans la voile du brick de Canaris flottait « un peu du grand zéphir qui souffle à Salamine ». Et les massacres de Scio sous le pinceau d'Eugène Delacroix, la catastrophe de Missolonghi sous la plume inspirée de Victor Hugo, arrachaient autant de larmes à l'Europe romantique et classique que jadis l'incendie de Milet évoqué par Phrynichos en avait fait verser aux Athéniens entassés sur les gradins de Dionysos...

Ainsi, c'est en grande partie à son incomparable passé, c'est à l'auréole protectrice dont l'entouraient ses grands morts d'il y a vingt-quatre siècles que la Grèce moderne a dû sa popularité et son affranchissement : comme dans la légende du Cid, c'est le cercueil de ses héros qui a fini par la conduire à la victoire.

Et dès lors n'est-il pas vrai que les Hellènes ont constracté envers leurs ancêtres, du fait même de leur libération, une nouvelle, une immense dette de reconnaissance?

Cette dette, ils avaient un seul moyen de l'acquitter : c'était de s'associer de toutes leurs forces, de tout leur cœur, à l'effort des nations occidentales, filles elles-mêmes de la civilisation hellénique, pour raviver les souvenirs de cette civilisation incomparable, pour reconquérir pierre par pierre, feuillet par feuillet, sur les tombes, sur les ruines, sur la pénombre des bibliothèques endormies et jalouses, les moindres fragments épars des nobles poèmes et des radieux marbres d'autrefois.

Ce devoir de piété était en même temps un acte politique. Les mêmes souvenirs qui avaient, dès l'origine, concilié à la cause grecque la bienveillance de l'Europe, devaient, si on savait les cultiver, resserrer cette amitié et valoir au peuple hellène ces nouveaux encouragements qui s'appelaient avant-hier Corfou, hier la Thessalie, qui s'appelleront demain peut-être la Crète et l'Epire.

« La France, écrivait Guizot — il aurait pu dire l'Europe — n'a qu'une chose à demander à la Grèce en retour de tout ce qu'elle a fait pour elle : c'est que la Grèce sache développer les ressources renfermées dans son sein ». Nobles paroles, à la condition que par « ressources » on n'entende pas seulement les richesses minérales ou agricoles, les forces vives de l'industrie et du commerce, mais encore ces trésors d'un genre spécial que sont les manuscrits oubliés et les temples ensevelis, ce pain de l'esprit aussi nécessaire à l'humanité que le pain du corps.

Comment la Grèce du XIXe siècle a compris et rempli ce double devoir de piété et de politique qui lui incombait envers son passé, c'est ce que je me propose de vous rteracer très brièvement dans cette causerie d'une heure.

*
* *

En ce qui concerne leur passé littéraire, il faut reconnaître que les Hellènes n'ont pas attendu le réveil définitif de leur nationalité pour en rechercher et pour en recueillir les reliques.

Sans remonter aux temps héroïques, sans rappeler ces savants émigrés de Constantinople, avant et après la chute de la famille impériale, « qui emportaient avec eux, comme les héros troyens, leur pénates et les grands dieux — c'est-à-dire les grands écrivains de la Grèce antique, — qui ont ranimé dans l'Occident latin le culte de la beauté raisonnable et le sentiment d'une justesse harmonieuse » (1), il est avéré que même aux temps les plus sombres de la Turcocratie, malgré la méfiance persistante de l'Eglise orthodoxe envers tout ce qui rappelait le paganisme et ses pompes, il s'est trouvé en Grèce des scribes modestes et studieux pour continuer à copier des textes classiques, pour recueillir des inscriptions, comme l'évêque Mélès de Janina, pour fournir, comme Cyrille Lascaris et Maxime Margounios, aux érudits d'Occident des renseignements sur les collections de manuscrits restés en pays grec et particulièrement sur les riches dépôts de la « Montagne Sainte ». La lampe sacrée ne s'est jamais complètement éteinte, mais elle brûlait d'une flamme bien diminuée, bien vacillante : c'était une veilleuse plutôt qu'un flambeau.

Celui à qui il était réservé de la rallumer définitivement porte un nom justement gravé dans le cœur du peuple grec, dont il fut peut-être le plus grand bienfaiteur : c'est Adamantios Koraïs, que nous appelons Coray (1748-1833).

Si, au XVe siècle, les Lascaris, les Chrysoloras, les Bessarion avaient été les instituteurs de l'Europe occidentale, au seuil de XIXe siècle les rôles sont renversés : c'est aux Cimmériens policés à leur tour que le plus illustre des *loghioi* hellènes vient demander son initiation aux véritables méthodes de l'érudition. Coray a passé chez nous plus de la moitié de sa vie ; il appartient à la France presque autant qu'à la Grèce ; mais ce métèque n'a jamais voulu changer de patrie, malgré les avantages et les distinctions qu'on lui promettait. « Que la terre m'engloutisse, écrivit-il un jour, plutôt que je ne devienne Français au lieu d'Hellène ! » Patriote ardent, Coray voulut travailler à sa façon à l'affranchissement politique des Grecs : dès 1798, il lançait sous l'anonymat, — car la pauvreté lui conseillait la prudence, — un éloquent appel en faveur de leur indépendance ; mais c'est surtout, avant comme après 1821, à leur affranchissement moral, à leur éducation intellectuelle, qu'il s'appliqua de toutes ses forces.

Je n'ai pas à juger son œuvre linguistique tant exaltée par les uns, tant raillée par les autres. Je me contenterai de dire que celui-là ne peut passer pour un puriste intransigeant qui écrivait la phrase fameuse : *to kinon idioma dhen iné axiokatafroniton, hos presbévoun hi mori* (2). Mais ce qui nous

(1) VAST, *Bessarion*.

(2) « La langue vulgaire n'est pas méprisable, comme le proclament les sots. »

intéresse ici surtout en Coray, c'est le philologue, c'est l'helléniste ; et celui-ci était de premier ordre. Ce Chiote qui avait appris le latin à Smyrne, le commerce et les mathématiques en Hollande, la médecine à Montpellier, la théologie, l'anglais et l'allemand un peu partout, admirablement préparé par ces multiples connaissances au métier complexe d'éditeur, de traducteur et de commentateur des auteurs classiques, était, en outre, doué d'une force de travail singulière ; il avait surtout ce don naturel du critique, ce coup d'œil divinateur que rien ne remplace. Dès la première heure, les Villoison, les Clavier, les Wolf reconnurent en lui un confrère et un égal. Le nombre de conjectures certaines ou plausibles, de remarques ingénieuses, savantes et instructives, qu'il a semées dans les seize volumes de sa *Bibliothèque Grecque*, dans ses neuf volumes de *Parerga*, dans ses six volumes d'*Atakta*, dans les éditions ou traductions signées par ses amis et dont il fut le bénévole collaborateur, enfin dans sa volumineuse correspondance, est vraiment prodigieux. La poésie n'était pas son fait, mais il n'y a presque pas un prosateur grec depuis Hippocrate jusqu'à Strabon, depuis Esope jusqu'à Héliodore, qui n'ait eu à se louer de ses soins, et dont il n'ait guéri quelque blessure. Coray n'avait pas eu de précurseur en Grèce, il n'y a pas encore trouvé d'égal : au péristyle de l'Université d'Athènes sa statue attendrait encore son pendant si on ne s'était décidé à lui en donner un... en la personne de Gladstone !

*
* *

Si Coray n'a pas eu d'égal, il a eu des émules et des continuateurs. D'abord les « découvreurs » et quelquefois les « inventeurs » de textes classiques inédits.

Dès 1812, le Corfiote André Mustoxydis rendait au monde savant le discours sur l'*Antidose*, peut-être le chef-d'œuvre d'Isocrate, retrouvé par lui dans un manuscrit de Florence.

Vers 1840, un fureteur infatigable de bibliothèques, Minoïde Minas, rapportait à Paris les *Philosophoumena* de saint Hippolyte ; un peu plus tard, il mettait la main sur le texte grec inconnu du *Pasteur* d'Hermas. Mais sa découverte capitale fut celle qu'il fit, au mont Athos, de 123 fables en vers de Babrius : précieux enrichissement de la poésie hellénistique, dont, ne l'oublions pas, le premier éditeur fut un Français, Boissonade. Mis en goût par l'applaudissement qui accueillit cette trouvaille, Minas, en 1859, prétendit avoir découvert quatre-vingt-quinze nouvelles fables du même poète, et les publia lui-même à Londres. En réalité, elles étaient de son cru. Cette supercherie littéraire fut bientôt dénoncée : Minas ignorait une remarque faite par les Allemands quelques années auparavant, à savoir que dans les poèmes de Babrius, l'avant-dernière syllabe de chaque vers porte toujours l'accent tonique ; or, dans les fables de la seconde cuvée, cette règle était constamment violée. « Ce petit bout de règle échappe par mégarde » dévoila le faussaire, mais plus d'une de ses dupes ne voulut pas démordre de son erreur. L'illustre Bergk, l'éditeur des poètes lyriques, soutint jusqu'au bout l'authenticité des fables de Minas, je crois même contre Minas lui-même, ce qui prouve au moins que cet émule hellène de Vrain-Lucas et de Simonidès savait joliment le grec et troussait bien les vers choliambes...

D'autres paléographes hellènes méritent une gratitude sans réserve.

Jean Sakkelion, au prix de trente ans de labeur, inventoria la précieuse bibliothèque de Saint-Jean de Patmos, et en rapporta de très intéressantes scholies sur Pindare, Démosthène et Eschine.

Pierre Papagiorgiou, explorateur des manuscrits et des scholies des tragiques, a attaché son nom à la petite découverte que la femme d'Agamemnon s'appelle toujours *Klytaimestra*, « Clytemnestre » et non, comme nous le disons depuis Racine et comme nous continuerons sans doute à le dire, « Clytemnestre ».

G. Kostomiris, dont je ne me rappelle pas sans émotion l'enthousiasme débordant et dépenaillé, a publié le douzième livre du médecin Aétius, son confrère d'il y a quinze siècles.

Athanase Papadopoulos Kerameus a su pénétrer les arcanes de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem, en dresser le catalogue détaillé et enrichir la littérature de longs chapitres de la *Bibliothèque mythologique* du pseudo Apollodore, de précieux fragments des poètes comiques, de lettres inédites de l'empereur Julien. Tout récemment, c'est dans un palimpseste rapporté par lui à Constantinople que Heiberg a retrouvé un des plus beaux traités d'Archimède, resté inconnu jusqu'à ce jour.

Spyridion Lambros, professeur d'histoire à l'Université d'Athènes, auteur d'admirables catalogues des manuscrits du mont Athos, d'Andros, d'Athènes et le plus aimable *cicerone* que puissent souhaiter des archéologues, est surtout un médiéviste de premier ordre. Mais ce médiéviste ne dédaigne pas les fleurs antiques qu'il rencontre sur son chemin, et ce bonheur lui est souvent arrivé. Dans la revue savante *Néos Hellénomnémôn*, que ce bénédictin laïque rédige à lui tout seul, il nous a fait connaître des épigrammes piquantes et des fragments nouveaux de l'historien Timée.

A côté des paléographes qui découvrent, copient et publient les textes, la Grèce a fourni des critiques qui les amendent et les commentent. Comme les frères Zosimas avaient fait les frais de la bibliothèque de Coray, il s'est trouvé d'autres mécènes lettrés, Zographos, Marasly, Mavrocordato, pour encourager des publications analogues ; à leur défaut, des sociétés littéraires comme le Syllogue philologique de Constantinople en ont fait autant. C'est grâce à ces subsides qu'ont vu le jour les savantes éditions de Bernardakis (Euripide), de Zomaridis (Eschyle), de Pantazidis (Xénophon), de Moraïtis (Platon). Deux noms surtout méritent d'être mis hors de pair : S. Kontos, élève de Cobet, pour ses nombreuses conjectures et ses fines remarques grammaticales ; D. Semitelos, pour sa belle édition d'*Antigone* et sa *Métrique grecque*, qui est à la hauteur des meilleurs travaux allemands.

*
* *

On le voit, les bons philologues n'ont pas manqué à la Grèce affranchie. Et pourtant, il faut l'avouer, ni leur nombre, ni la qualité de leur travail n'ont tenu tout à fait ce qu'avait fait espérer le grand exemple de Coray. On peut, je crois, de ce fait surprenant donner certaines raisons.

D'abord, si l'Europe, dans son sentimentalisme un peu superficiel, n'a voulu voir il y a quatre-vingts ans dans les Grecs affranchis que les petits-fils d'Aristide et de Démosthène, en réalité, le peuple grec et surtout ses clercs, ses professeurs, ses lettrés, se sentaient alors beaucoup plus directement les héritiers de la civilisation byzantine. La « Grande idée » n'avait pas pour objectif le fronton du Parthénon, mais la coupole de Sainte-Sophie. Le héros national n'était pas le roi spartiate Léonidas, mais l'empereur « romain » Constantin Dragosès. Et combien d'années a-t-il fallu pour que ceux que l'Europe appelait Grecs ou Hellènes cessassent eux-mêmes de s'appeler Romains ! Lisez l'ouvrage le plus remarquable qui soit sorti de la plume d'un historien grec moderne, l'*Histoire la civilisation hellénique*, de Constantin Paparrigopoulos : vous constaterez avec étonnement que pour cet historien patriote, la période qui nous paraît, à nous autres barbares, la plus intéressante des annales grecques, celle de la Grèce antique jusqu'à la conquête romaine, n'est traitée qu'en abrégé et comme une préface de l'histoire de l'Empire Gréco-Romain ; c'est dans celui-ci que Paparrigopoulos voit, non sans raison, les vraies origines de l'hellénisme actuel. Ajoutez que les bibliothèques de manuscrits restées dans l'Orient grec, bibliothèques ordinairement annexées à des monastères, contiennent cent ouvrages hagiographiques ou théologiques pour un ouvrage profane, et parmi ces derniers, dix byzantins pour un classique. N'est-il pas naturel, dans ces conditions, que l'effort des hellénistes hellènes se soit porté de préférence sur la littérature chrétienne, byzantine, médiévale, tant délaissée par la science d'Occident et qui remuait chez eux tant de fibres secrètes ? Le travail accompli dans cette voie par les Sathas, les Romanos, les Miliarakis, les Politis, les Lambros et tant d'autres, est considérable, infiniment méritoire. Il a servi et sert de base à tout ce qui, depuis trente ans, s'est fait en France, en Allemagne, en Angleterre, pour le renouvellement des études byzantines. Mais ces recherches et ces résultats sortent du cadre que je me suis tracé. Et je suis bien obligé d'ajouter que le commerce assidu des choses, des livres et des hommes de Byzance n'est guère fait pour développer, chez ceux qui s'y consacrent, un sentiment bien vif de la poésie grecque, de la beauté grecque, de la vérité grecque...

Deuxième raison, qui peut sembler un paradoxe : les savants grecs parlent et écrivent naturellement le grec. Quel grec ? Vous le savez, et je le constate sans en médire : une langue un peu artificielle, comparable au latin scolastique du moyen âge, où, tout en s'efforçant de garder ou de ressusciter le plus possible du vocabulaire antique, des flexions antiques, on doit pourtant laisser à la phrase la tournure analytique, les particules auxiliaires, et, osons le dire, les gallicismes sans lesquels elle cesserait d'être intelligible pour la majorité des lecteurs. Or, si l'habitude constante de cet idiome mixte développe chez les lettrés le sentiment de la continuité du grec à travers les âges, elle émousse quelque peu la finesse de la sensibilité grammaticale. Voilà pourquoi on a vu de très savants éditeurs grecs conserver, expliquer et même introduire dans les textes classiques, des manières de parler très légitimes dans la *katharevoussa* d'aujourd'hui et même dans le grec de Polybe, mais inadmissibles dans la prose attique du v^e^ et du iv^e^ siècle avant Jésus-Christ. Inversement, il arrive qu'un philologue comme Pantazidis, un grammairien comme Jannaris, détournent leur attention des véritables problèmes de l'interprétation ou de l'histoire linguistique, pour la concentrer sur des rapprochements avec l'usage contemporain et des recommandations pratiques qui nous paraissent quelque peu oiseuses. Bref, la vie factice dont continue à vivre le grec « correct » sous la plume des lettrés exerce sur la philologie grecque la même influence déprimante que naguère encore en Allemagne, sur l'enseignement du droit romain, la validité pratique qui lui était encore attribuée.

Je souhaite de tout cœur que l'avenir améliore le passé, que la petite cohorte des hellénistes grecs devienne bientôt légion ; nous en avons bien besoin à l'heure où l'étude du grec subit dans tous les pays d'Occident de si redoutables assauts. Je le dis à tous les Grecs qui sont ici : gardez ce dépôt sacré en attendant les temps meilleurs ; nous viendrons un jour vous le redemander. Je souhaite aussi qu'au louable souci de l'exactitude philologique « à l'allemande », s'allie de plus en plus chez nos confrères de Grèce un sentiment plus aigu, une préoccupation plus constante des beautés de la langue et de la littérature dont ils sont les héritiers.

Pourquoi la Grèce moderne n'a-t-elle pas encore un livre d'histoire littéraire à mettre en parallèle avec les chefs-d'œuvre d'Otfried Muller et des frères Croiset ? Même dans leurs commentaires, parfois prolixes, il semble que les philologues

grecs affectent quelque dédain pour cette critique esthétique, qui pourtant, de l'aveu même des Allemands, est de toutes la plus haute et la plus féconde, pourvu qu'elle ne soit ni déclamatoire, ni superficielle. Le regretté Eugène Benoist comparait un jour la philologie à ces gants épais et solides que met un jardinier pour cueillir des roses hérissées d'épines. Trop souvent les érudits grecs mettent des gants et oublient de cueillir les roses...

*
* *

A aucune époque, le peuple grec ne témoigna plus d'indifférence pour les restes de l'antiquité épars sur son territoire que pendant le quart de siècle qui précéda son affranchissement. Et à aucune époque, cette indifférence ne lui coûta plus cher, car, par une singulière conséquence des guerres de la Révolution et de l'Empire, les touristes anglais, empêchés de se promener en Italie, portèrent leur spleen et leur curiosité jusqu'en Grèce; or, chez l'Anglais, admirer, désirer et prendre, sont trois opérations de l'esprit inséparables et consécutives.

C'est de 1801 à 1803 que lord Elgin dépouilla le Parthénon de son immortelle parure pour en enrichir sa brumeuse patrie : sur les 400 ouvriers qu'occupa son chantier, combien y avait-il de Grecs qui tombèrent sous le coup de la malédiction de Byron? En 1812, émue par ce scandale, l'Hétérie des Philomuses projeta la création d'un musée et d'une bibliothèque; mais ce pieux désir ne fut suivi d'aucun effet. Aussi, en 1814, la frise du temple de Phigalie prenait, à son tour, le chemin du Musée Britannique, et, si les marbres d'Egine sont venus s'échouer à Munich et non à Londres, c'est par suite d'un simple malentendu : les commissaires anglais chargés d'enchérir en 1812 pour le compte du Musée, et qui avaient reçu carte blanche à cet effet, crurent que la vente avait lieu à Malte et non à Zante; quand ils s'aperçurent de leur méprise, le paquebot était parti... et les marbres aussi. La France, un peu plus tard, eut sa part, sa petite part, de cette succession tombée en déshérence : ce fut la Vénus de Milo (1820); et si cette conquête dut être achetée par une sorte de bataille, ce n'est pas le patriotisme grec qui était en cause, c'est que l'heureux propriétaire avait cru trouver un meilleur acquéreur à Constantinople. Veut-on avoir une idée du peu d'importance que les Grecs attachaient alors à leur patrimoine artistique? Quand les *démogérontes* d'Egine cédèrent à Cockerell et à ses amis, par un marché en due forme, les statues des fameux frontons qui sont l'orgueil du musée bavarois, ils traitèrent pour la somme dérisoire de 1.000 drachmes, la valeur de ces marbres en poids de chaux vive! Quelques mois après, la vente aux enchères à Zante produisait 150.000 fr. Combien de millions faudrait-il pour les racheter aujourd'hui?

Mais l'indépendance hellénique triomphe, et aussitôt le patriotisme archéologique s'éveille dans le cœur des Hellènes dirigeants. La France, qui avait été la dernière à profiter de leur incurie, fut la première à pâtir de leur vigilance. En 1829, reprenant la glorieuse tradition de l'expédition d'Egypte, le gouvernement français avait adjoint à l'expédition de Morée un état-major de naturalistes, d'artistes et d'archéologues. Dubois et Blouet entreprirent des fouilles fructueuses à Olympie. Au bout de six semaines, la chaleur les interrompit; on pensait les reprendre lorsque, sur la dénonciation d'un Grec patriote, le président Capodistria s'y opposa formellement. On a accusé le même Capodistria d'avoir pendant son gouvernement russophile, favorisé l'enlèvement en Russie de quantité de marbres grecs, et About s'est fait l'écho de cette accusation. Pour ma part, je la crois fort exagérée. Il est établi par les documents que dès 1830 le gouvernement provisoire faisait saisir à Syra une cargaison de bas-reliefs que des marchands voulaient faire sortir du pays.

Avec l'avènement du roi Othon, l'influence restauratrice allemande succède à l'influence déprédative russe. Un de ses premiers effets fut la promulgation de la loi de mars 1834 qui interdisait, sous peine de confiscation, l'exportation des antiquités. Quelque regret qu'on en éprouve pour nos musées, on ne saurait blâmer le principe de cette loi; mais elle aurait dû recevoir dans la pratique des tempéraments, qui l'eussent rendue, non seulement plus efficace, mais moins meurtrière. « Le commerce des objets d'art, écrit Edmond About, est interdit. Ce n'est pas à dire que le gouvernement les achète, il se contente de les confisquer. Qu'arrive-t-il? Les courtiers se livrent à un commerce clandestin et cachent sous leur manteau toute leur marchandise. Si quelque marbre est trop grand ou trop pesant pour être transporté en cachette, ils le mettent en morceaux, et l'on débite une statue comme un mouton pour la vendre. » Il est clair que mieux eût valu édicter simplement pour le gouvernement un droit de préemption : mais avait-il alors les moyens de l'exercer?

Quoi qu'il en soit, la Grèce, redevenue maîtresse de ses destinées, entendait le rester aussi de toutes les richesses d'art qu'avait laissées sur son sol et dans son sous-sol l'avidité des empereurs romains et byzantins, la curiosité des *nobili* vénitiens, la barbarie des chaufourniers et des maçons indigènes, et, il faut bien l'avouer, la folie des chercheurs de trésors. Encore pendant la Guerre de l'Indépendance, Odysseus avait renversé le lion de Chéronée, flairant des richesses imaginaires déposées sous son piédestal. Et tout récemment, en 1892, lorsqu'au début des fouilles de Delphes, M. Homolle mit la main sur le charmant édicule appelé « Trésor des Athéniens » et l'annonça par dépêche à l'Académie, ne vit-on pas le sous-préfet d'Amphissa, qui avait intercepté la dépêche, lui annoncer gravement la visite d'un haut fonctionnaire des finances, chargé de prendre possession du trésor qui allait peut-être — oh! combien à propos — combler le déficit budgétaire!

Dès l'instant que la Grèce interdisait à l'étranger de s'occuper de son patrimoine artistique, elle contractait envers son patrimoine un double devoir : le défendre contre les déprédations des hommes et des intempéries, le mettre en lumière et l'accroître par des fouilles bien conduites. Voyons comment elle s'est acquittée de ce double devoir envers elle-même et envers la civilisation tout entière.

*
* *

Dans les premières années de l'indépendance, l'enthousiasme domina. Il se traduisit à la fois par les actes du gouvernement et par le zèle touchant d'une société particulière.

Le premier soin du gouvernement de Capodistria, reprenant l'idée des philomuses de 1812, avait été de doter la Grèce libre d'un Musée. Pendant que Pittakis réunissait les marbres d'Athènes dans la Grande Panaghia, ceux des îles furent concentrés dans quelques salles de l'orphelinat d'Egine, alors résidence du gouvernement (1829).

Un moine (Léontios Campanis) fut le premier conservateur du Musée; il en rédigea un catalogue qui, retrouvé soixante ans plus tard, a été publié comme un document historique. En même temps, on organisait le service, c'est-à-dire la surveillance des antiquités : le territoire archéologique fut réparti, à cet effet, entre plusieurs éphores, au-dessus desquels fut placé un éphore général. Le premier éphore général fut naturellement un Allemand, Weissenburg; il a laissé peu de traces de son passage. Le second fut également un Allemand, Ludwig Ross, originaire du Holstein. Celui-ci, tout jeune encore, était un véritable archéologue, formé dans les Universités allemandes. En 1834, quand la capitale fut transférée de Nauplie à Athènes, il fit affecter le « Theseion » à la conservation des marbres antiques. C'était jusqu'alors une église : un décret du Saint-Synode ordonna d'enlever la sainte table et tous les autres objets du culte pour faire place aux antiquités. Seuls les marbres trouvés sur l'Acropole devaient y rester.

Le rocher sacré d'Athéna offrait alors un spectacle attristant. « Lorsque les Turcs, dit Bikélas, eurent définitivement quitté Athènes, leurs maisons délabrées couvraient le plateau de l'Acropole. Les colonnes des Propylées s'élevaient à mi-hauteur par-dessus la toiture du magasin où leurs bases se cachaient. L'Erechthéion n'était qu'une poudrière démolie par une explosion. Nettoyer le terrain de ces décombres et en dégager les monuments antiques s'imposait indubitablement aux nouveaux gardiens de la glorieuse enceinte. » Ross s'acquitta consciencieusement de cette tâche; il fit plus encore : avec l'aide de ses compatriotes Schaubert et Hansen, il releva pierre à pierre le charmant petit temple d'Athéna Niké, au sud des Propylées, dont tous les matériaux gisaient à terre. Seule la fameuse balustrade ne fut pas rétablie : ses admirables Victoires sont aujourd'hui déposées au Musée de l'Acropole. Il faut ajouter que dans leur ardeur de « restaurer » l'Acropole, les architectes allemands déployèrent souvent un zèle irréfléchi. Von Klenze rapiéça abominablement deux colonnes du Parthénon qu'il redressa ensuite, hélas! Schenkl avait conçu un projet grandiose : ériger sur l'Acropole un palais royal « féerique » dont le Parthénon aurait décoré la cour d'honneur, comme l'arc du Carrousel décore l'esplanade des Tuileries. Heureusement le temps et l'argent manquèrent à ces insanités.

Cependant le patriotisme grec souffrait de voir les antiquités nationales sous la tutelle germanique. A la suite d'un dissentiment avec le ministre de l'Instruction publique, Ross dut démissionner en 1836 et fut remplacé par l'éphore de la Grèce continentale, Kyriakos Pittakis, qui depuis longtemps guettait sa place. Pittakis l'occupa jusqu'à sa mort, qui ne survint qu'en 1863. Edmond About, qui l'a connu vers la fin de sa carrière, en fit — une fois n'est pas coutume — un portrait fort avantageux :

« Le soin des antiquités d'Athènes est confié au digne M. Pittakis, correspondant de l'Institut de France et le plus honnête savant de son pays. M. Pittakis est né au pied de l'Acropole. Dès sa naissance, il aima d'instinct les monuments de sa patrie : enfant, il se glissait à l'Acropole et déchiffrait les inscriptions sans tenir compte des patrouilles turques et des coups de pieds qu'il recevait par derrière. Jeune homme, il fut de tous les combats et de tous les assauts, le premier au feu, le premier sur la brèche, le premier dans l'Acropole pour voir si l'on n'avait pas brisé quelque colonne ou écorné quelque fronton. Vieillard, il se repose en courant d'un temple à l'autre et en protégeant, comme un jaloux, l'Acropole, ses amours. »

En réalité, ce portrait est un peu flatté. Pittakis avait beaucoup de zèle, mais encore plus de vanité; brouillon, peu instruit, s'il était « honnête homme » au sens vulgaire du mot, il manquait de conscience scientifique. Son livre longtemps estimé, « l'Ancienne Athènes », foisonne de menues fraudes archéologiques. Cependant, on ne doit pas méconnaître les services qu'il rendit pendant son long proconsulat. A l'Acropole, il continua le déblaiement, redressa le portique des Caryatides, facilita l'accès des Propylées par un massif escalier. Il fit revenir le musée d'Egine à Athènes, il concentra dans la capitale le plus d'antiques possible; par malheur, l'argent et les hommes manquaient pour les héberger convenablement. Pittakis se rattrapa sur la quantité : en 1840, quand Otfried Müller entreprit le catalogue des antiquités d'Athènes, il les trouva disséminées dans dix locaux, dont plusieurs à ciel ouvert, et

deux citernes turques : l'une au-dessous du Parthénon, l'autre derrière l'Erechthéion. On a l'habitude d'enfermer la Vérité dans un puits, mais la Beauté, c'est un peu excessif ! Aux Propylées, Pittakis avait installé de grands cadres en bois qu'il remplissait d'inscriptions, de fragments de statues et d'architectures soudés ensemble avec du plâtre « comme on attachait deux à deux les forçats pour les empêcher de s'enfuir » (1). D'ordre et de classification, il n'était pas question. En revanche, « un poste d'invalides, antique et solennelle garnison, défendait l'Acropole contre les mains dévorantes de ces touristes collectionneurs, qui voyagent avec un marteau dans leur poche et qui plaindraient l'argent qu'ils ont dépensé s'ils ne rapportaient pas le nez d'une statue pour l'ornement de leur château (2) ».

C'est par allusion à cette garnison que Michaëlis appelle le régime de Pittakis « la période des Invalides ». Plût au ciel d'ailleurs que toutes les ruines disséminées dans les provinces, et les petits dépôts d'antiquités organisés dans les écoles ou les mairies, eussent eu des invalides pour les garder !

1837 est une date mémorable dans l'histoire de « la Grèce retrouvée par les Grecs » : c'est alors que fut fondée la Société archéologique, en qui s'est concentré depuis soixante-dix ans tout le travail d'exploration et une grande partie du travail de publication des antiquités nationales.

L'initiative de la fondation appartint au ministre de l'Instruction publique, Jacques Rizos Neroulos, orateur et poète de mérite. Mais la Société eut pour véritable cheville ouvrière son secrétaire général, Alexandre Rhizos Rhangavis (Rhangabé), né en 1810, qui devait fournir une longue et brillante carrière de littérateur, d'archéologue, d'épigraphiste et de diplomate. Le programme de la Société était vaste : propager le goût des antiquités dans la nation, contribuer, de concert avec l'Etat, à leur conservation, à leur réparation et à leur recherche. Mais l'exiguïté de ses ressources — pendant la première période de son existence ses recettes annuelles ne dépassèrent jamais 4.000 drachmes, et descendirent souvent au-dessous de 500 ! — et le manque d'archéologues pratiques, ne lui permirent de remplir qu'une faible partie de ce programme. Tous les ans au mois de mai, le « jour de l'anniversaire de l'érection du Parthénon », la Société tenait une séance solennelle à l'Acropole : là le ministre prononçait une allocution éloquente, et le secrétaire lisait un rapport plein d'idées généreuses exprimées en un style fleuri. Le roi, la reine, la cour, le beau monde assistaient à la cérémonie, on servait des glaces et des rafraîchissements. Avec le reste du budget, on achetait quelques antiques, et de temps en temps on faisait une petite fouille. Pendant tout cette période, les fouilles eurent presque exclusivement pour théâtre Athènes : en 1838 on dégagea la Tour des Vents et le monument de Thrasylle ; en 1839, le portique de l'Agora ; en 1848, l'Odéon d'Hérode Atticus ; en 1851, le Bouleutérion ; la Société s'associa aussi (1841 suiv.) à la « restauration » du Parthénon. Son seul travail un peu notable en dehors d'Athènes fut le déblaiement de la porte des lions à Mycènes (1840).

Dès 1844, quand à Néroulos succéda comme ministre Kolettis, qui se désintéressait de l'archéologie, la Société commença à péricliter et vit diminuer le nombre de ses souscripteurs. Rhangabé chercha à enrayer la décadence en la divisant (1848) en deux branches : les « tributaires » qui ne payaient qu'une cotisation, et les « membres actifs », qui formaient une petite académie et étaient tenus de composer et de lire des mémoires. Mais cette innovation, qui déchaîna des rivalités de personnes et ne servit que des incompétences vaniteuses, précipita la catastrophe. Rhangabé découragé démissionna en 1851. Quelques membres insistaient pour lui faire retirer sa démission. Vambas s'y opposa. « Quel est celui, dit-il, qui peut se vanter en Grèce d'être un homme supérieur, alors qu'il est douteux qu'il s'en trouve même en Europe ? (1) ». Les successeurs de Rhangabé, entre autres Pittakis, ne firent pas mieux que lui : la crise politique et économique de la guerre de Crimée, les ravages effroyables du choléra (1854) achevèrent de décimer la Société. Elle cessa de travailler, bientôt même de se réunir : de 1855 à 1858 ce fut une léthargie qui ressemblait à la mort.

Ainsi, à l'enthousiasme naïf, généreux et mégalomane du début, avait succédé un découragement profond, fruit de déceptions trop faciles à prévoir.

*
* *

Mais des temps meilleurs arrivaient... En 1858, sur l'initiative du vieux Pittakis et du ministre Christopoulos, la Société archéologique se reconstitua à peu près sur ses bases primitives. Elle retrouva bientôt une faveur plus marquée du public. Les revenus s'élevèrent à une moyenne annuelle de 10.500 drachmes. En 1869, un « Comité des amis de l'antiquité », qui avait réuni un assez gros capital à l'aide d'une loterie, en vue de travaux archéologiques, fut obligé de se dissoudre sans avoir rien effectué ; il céda son avoir à la Société, qui reçut en même temps une subvention annuelle de l'Etat : désormais ses revenus montèrent à 31.000 drachmes par an.

Plus encore que de cette augmentation de ressources, la Société bénéficia du zèle et de l'intelligence de deux hommes qui furent à cette époque, et jusqu'à leur mort, ses véritables providences : Euthymios Kastorchis, mort en 1886, Stéphanos Koumanoudis, qui a vécu jusqu'en 1894. Tous deux ont dirigé de concert des revues savantes, le *Philistor*, l'*Athénaion*, où ils semèrent de nombreux et intéressants mémoires. Tous deux contribuèrent à ressusciter le « Journal Archéologique » et à lui donner une forme nouvelle et « européenne ». Kastorchis était un organisateur pratique, Koumanoudis un épigraphiste de premier ordre : son *Recueil des inscriptions funéraires attiques* (1871), où il publia et commenta plus de 2.800 textes inédits, est une des bases du Corpus allemand ; la préface, où il expose les principes de l'architecture funéraire attique, a conservé une valeur durable. L'ouvrage avait coûté à son auteur vingt-six ans de travail et il le publia à ses frais !

A côté de ces deux hommes, il faut nommer P. Evstratiadis, qui succéda en 1863 à Pittakis comme éphore général et prit sa retraite en 1884. « Il appartenait, a dit de lui un de ses nécrologues (2), à l'âge héroïque de l'archéologie en Grèce, à l'époque où les belles inscriptions paraissaient encore dans les journaux quotidiens, où l'*Ephéméris* était imprimée sur du papier chandelle, où l'enthousiasme et la foi tenaient lieu des ressources matérielles qui manquaient... Il a publié nombre d'inscriptions inédites et difficiles, organisé le Musée de Patissia (le futur musée national dont la construction commença en 1886 sur un terrain donné par une Grecque, Hellène Tossizza, aux frais d'un autre Grec, Bernardakis). S'il n'a jamais encouragé les étrangers à fouiller en Grèce, s'il a même fait échec plus d'une fois à leurs desseins les moins ténébreux, c'est une faiblesse qui tient moins à son caractère qu'aux préjugés du temps où il était jeune. »

Appréciation indulgente, mais il est de fait que la *misoxénie* archéologique était dans l'air : elle n'est pas encore tout à fait dissipée. Rappelons qu'en 1846, la fondation de notre école d'Athènes souleva des protestations dans la presse hellénique, qui lui attribuait tout un programme machiavélique de propagande politique et religieuse. En 1873, quand l'Allemagne offrit de fouiller à ses frais l'Altis d'Olympie en abandonnant à la Grèce tout le produit des fouilles, il fallut une année pour obtenir du Parlement hellénique la ratification d'un traité dont le désintéressement sans précédent scandalisait le Parlement allemand ! Il serait facile de multiplier les exemples...

Pendant la période que j'ai en vue, 1858 à 1875, la Société archéologique employa ses ressources accrues, mais toujours modestes, partie à acheter des antiquités — qui furent déposées d'abord dans une salle de l'Université, ensuite dans le lycée dit Varvakéion (1865), puis au Polytechnikon (1881), — partie à des fouilles qui, comme dans la période précédente, eurent principalement lieu à Athènes ; le gouvernement supportait la dépense des expropriations, la Société celle des terrassements. En 1858, elle dégagea le Portique des Géants ; en 1860, elle découvrit le Portique d'Attale ; en 1862, le gymnase dit Diogeneion avec ses 34 bustes de cosmètes encastrés dans le mur de Valérien ; en 1864, le portique d'Eumène. Mais ses deux campagnes les plus fructueuses à cette époque furent celles du théâtre de Dionysos et du cimetière du Dipylon.

Dès 1840, on avait cherché à retrouver le théâtre, dont l'emplacement était à peu près certain ; mais les tranchées furent mal dirigées, et Rhangabé dans son rapport déclare avec découragement que le théâtre n'existe plus. Malgré ce pessimisme, en 1858 les travaux furent repris, et l'on ne tarda pas à découvrir la partie supérieure de l'enceinte. Peu de temps après l'architecte allemand Strack obtint l'autorisation de fouiller à son tour et découvrit le rang supérieur des sièges. Puis la Société reprit les opérations (1863) ; elle les termina, après de fréquentes interruptions, en 1879. Ces fouilles ont non seulement dégagé l'ensemble imposant de cette *cavea* où pouvaient prendre place 15.000 spectateurs, mais ont remis au jour le merveilleux rang de trônes, destinés aux spectateurs de marque, et surtout le fauteuil du prêtre de Dionysos, la curieuse « scène » de Phaidros avec ses atlantes, enfin plusieurs statues dont la plus remarquable est l'Apollon dit à l'Omphalos, un précurseur des chefs-d'œuvre de Phidias.

Quant à la découverte du cimetière du Dipylon, elle fut l'effet du hasard ; des laboureurs, en creusant le sol près de la chapelle H. Triada, en dehors de la ville, heurtèrent le sommet de monuments funéraires antiques. On commença aussitôt (février 1870) des fouilles méthodiques. Le sol formait là une espèce d'énorme remblai dont la véritable origine reste mystérieuse (1). Grâce à ce remblai, certainement fort ancien, toute une allée de tombes du IV^e^ siècle s'est conservée intacte, et parmi elles des merveilles comme la touchante stèle d'Hegéso, le cavalier Dexileos, stèle de deux femmes, etc... toutes œuvres anonymes d'artisans obscurs, mais qui, par là même, nous révèlent à quel point l'art, le sentiment du Beau, avait pénétré jusque dans la moelle de cette race privilégiée.

Au cours des travaux, on finit par atteindre l'enceinte antique de la ville, et par dégager sa porte principale, le Dipylon, et une borne fameuse avec l'inscription *Horos Kerameikou*, « borne du Céramique ».

C'est à une fouille grecque de cette époque, mais ce n'est pas à une fouille régulière que l'on doit les coquettes et spirituelles figurines devenues

(1) S. Reinach, *Revue des Musées et Bibliothèques*, I.
(2) Ed. About.

(1) Cavvadias, *Histoire de la Société archéologique*.
(2) S. Reinach, *Chroniques d'Orient*.

(1) On a pensé à un *agger* (terrasse de siège) dressé par Sylla pendant le siège d'Athènes en 87-86 av. J.-C. Cependant dans le récit très détaillé d'Appien il n'est point question d'un travail de ce genre, mais d'un simple blocus.

si célèbres sous le nom de « Tanagras ». Des trouvailles accidentelles, des statuettes heurtées par la charrue, avaient valu, dit-on, au village moderne bâti sur les ruines de l'ancienne nécropole béotienne le nom de Skimatari (village des figurines). Mais c'est surtout depuis 1870 que des fouilles clandestines, entreprises par un Grec de Corfou, « Barba Yorghi », et à son exemple par tous les paysans du canton, donnèrent une abondante récolte. On ouvrit 8 à 10.000 tombes; ce fut un vrai pillage, sans méthode, sans respect, sans qu'on prît aucun relevé de la disposition générale de la nécrépole, de l'architecture et de l'ameublement des tombeaux. Quand l'agent de la Société archéologique, escorté de gendarmes, se présenta, ils purent chanter comme les carabiniers d'Offenbach :

Par un malheureux hasard,
Nous arrivons toujours trop tard.

La Société, ne pouvant arrêter le pillage, se résigna à réclamer sa part du butin, qui ne fut pas la meilleure : les plus belles pièces avaient pris *le chemin de l'étranger*. Faut-il trop s'en plaindre? ne faut-il pas, au contraire, être reconnaissant à ces gracieuses petites messagères d'avoir porté au loin la bonne nouvelle, d'avoir su intéresser les collectionneurs et le snobisme occidental à la cause de l'archéologie grecque? Un poète, mort jeune, c'est-à-dire devenu romancier et dramaturge applaudi (2), appelait un jour les Tanagres,

(2) Abel Hermant.

Ces Praxitèles de vitrine,
Ces Saxes de l'Antiquité.

La première épithète est plus juste que la seconde. Les figurines de Tanagra, même celles qui relèvent de l'industrie courante, celles qui expriment des sujets familiers, ne tombent jamais dans la frivolité un peu mièvre où se complurent les coroplastes de Dresde; elles ignorent aussi le naturalisme galant de l'art alexandrin, leur contemporain. Ces poupées hautes de vingt centimètres restent de grandes dames : quoique nées en Boétie, elles ont la grâce pudique et la sobre élégance qui caractérisaient l'Athénienne de race; quoique datant pour la plupart du IIIe siècle, elles reflètent le grand art du IVe; ce sont des petites filles des « Muses » de Praxitèle. Personne ne les a mieux définies que l'archéologue exquis, qui écrivait un jour (1) : « Suspendues entre le monde idéal et le monde réel, beaucoup de ces figurines restent dans une indécision qui fait une partie de leur grâce. Ce sont choses fragiles et délicates que la science ne doit pas toucher d'une main trop dure, de peur de les voir se briser entre ses doigts. »

En d'autres mots : « Glissez, archéologues, n'appuyez pas »... Je glisse.

Ce fut encore une fouille privée que celle du sanctuaire de Dodone en Epire (1875-1876).

Un riche banquier, plus tard député et ministre, Constantin Carapanos, reconnut le site marqué par un théâtre bien conservé, une enceinte et un temple. Le tout s'élève dans une vallée alpestre aux hivers rigoureux, dans un canton au sol tourmenté, où le souffle irrité de Zeus semble flotter encore dans les grands chênes rongés par la foudre. L'auteur des fouilles, soit par discrétion, soit faute d'un bon architecte, a laissé quelque peu dans le vague la topographie et l'architecture de ce sanctuaire important qui attend, sans doute, pour révéler tous ses secrets, que la Grèce *irredenta* ait fait retour à la mère patrie. De statues, de pièces d'orfèvrerie, même de grands bronzes il ne fut pas question. Mais une abondante récolte de menus objets est venue enrichir d'abord les vitrines de l'opulent collectionneur, ensuite celles du Musée national à qui il les a gracieusement cédés. Les plus curieux sont les lamelles de plomb où les consultants de l'oracle inscrivaient leurs questions souvent indiscrètes. Le Zeus de Dodone n'avait pas seulement comme saint Antoine de Padoue un bureau d'objets perdus : il avait aussi un bureau d'état-civil où la recherche de la paternité était autorisée, témoin cette tablette célèbre : « Lysanias demande à Zeus et à Dioné si l'enfant qu'Annula porte dans son sein est de lui ou d'un autre? » Les petites offrandes de terre cuite et de bronze racontent une longue histoire depuis l'aulète archaïque du VIe siècle, harnaché dans sa *phorbeia*, jusqu'à l'hoplite en posture de combat du Ve, jusqu'à la belle plaque gravée du IVe avec un épisode de combat héroïque. Les petits animaux, les trépieds, les objets de toilette et les bijoux sont de modèles courants, dont on retrouva bientôt après, à Olympie et à Delphes, beaucoup d'exemplaires, sortis de la même officine : la Grèce aussi a eu sa rue Saint-Sulpice.

(1) Léon Heuzey.

Je me suis imposé la règle de ne vous parler que de découvertes grecques. Aussi ne ferai-je allusion aux mémorables fouilles de Mycènes (1874-1876), que pour rappeler qu'à côté de l'auteur principal il faut y faire une part modeste à deux de ses collaborateurs hellènes : l'éphore Panayotis Stamatakis, dont le consciencieux journal encore inédit a dédommagé sur cetains points la curiosité des archéologues du laconisme et des remaniements arbitraires de Schliemann; et Mme Schliemann elle-même, née hellène, à qui son mari a dédié son livre « comme une faible preuve, dit-il, de mon admiration pour ses études homériques, de ma reconnaissance pour son dévouement et son zèle, et pour l'énergie avec laquelle elle a dû soutenir mon courage dans les temps de mes plus rudes épreuves ». J'ajoute que c'est au Musée d'Athènes qu'en nettoyant les lames d'épées découvertes par Schliemann, Athanase Koumanoudis, fils de Stephanos, découvrit les admirables inscrustations en or, argent, et électron, qui nous montrent des guerriers demi-nus chassant le lion, des belettes pêchant le poisson parmi les roseaux, — sujets d'Egypte traités probablement par un artiste du cru. Le fameux bouclier de la grotte de l'Ida (autre découverte d'un Grec, Pasparakis, qui date de 1884), nous a montré, de la même façon, une interprétation « égéenne » de motifs phéniciens et assyriens.

Stimulés par les sensationnelles découvertes de Schliemann, les archéologues grecs se mirent aussitôt en campagne à la recherche de sépultures mycéniennes, et comme si le « Mycénien » n'avait attendu que le coup de baguette magique du grand épicier mecklembourgeois pour sortir de terre, de tous les côtés à la fois on trouva, on explora de très intéressantes tombes à coupoles : à Spata (1877), à Menidi (1880), à Vafio, près de Sparte (1886). C'est cette dernière qui a livré à M. Tsountas les deux admirables gobelets d'or avec des reliefs représentant des chasses de taureaux sauvages, qui, même après les révélations crétoises d'Evans et d'Halbherr, sont restées le chef-d'œuvre de l'art égéen.

On a souvent exprimé le regret — nul avec plus de vivacité qu'Edmond About — que les Grecs aient attendu si longtemps avant d'entreprendre ou de laisser entreprendre par des étrangers, dans de grandes proportions, l'exploration archéologique de leur territoire. Je ne puis m'associer à ces doléances et voici pourquoi.

En ce qui concerne d'abord les propositions insidieuses faites à la Grèce, soit par des gouvernements, soit par des particuliers, « d'entreprendre ces travaux *moyennant une part raisonnable dans les profits* », la Grèce a eu évidemment raison d'écarter des offres de ce genre, qui auraient achevé de la dépouiller de son patrimoine artistique déjà si réduit. Mais, intérêt matériel à part, on ne saurait trop répéter que l'archéologie militante, l'archéologie de la pioche et de la bêche est un métier qui veut être appris, disons mieux : une science qui a ses règles, et ces règles n'ont été vraiment dégagées qu'après le milieu de ce siècle, notamment par Charles Newton. Des fouilles dirigées par des archéologues novices, sans l'assistance d'un architecte exercé, sans le souci d'observer, de noter et de conserver autant que possible les couches successives de la construction, les emplacements des objets découverts, toutes les données relatives à l'histoire d'un site et d'un édifice à travers les âges, de pareilles fouilles, ayant pour seul objet de rafler et de mettre en lieu sûr le plus d'objets mobiliers et de bibelots possible, ressemblent étrangement à un cambriolage organisé. Qui dira le mal causé à la science par des opérations vandaliques de ce genre, même désintéressées? Tout le monde sait, par exemple, qu'à Tirynthe, dans son impatience d'atteindre le tuf, Schliemann allait détruire un précieux pavement mycénien qu'il prenait pour un ouvrage romain, lorsque la main de Dœrpfeld vint heureusement l'arrêter. A Mycènes, à Troie, il commit des méprises analogues, malheureusement irréparables.

La Grèce jusqu'en 1875 a eu de bons épigraphistes et des archéologues pleins d'enthousiasme, mais comme l'a dit un jour Bersot, l'enthousiasme même aidé de l'orthographe ne remplace pas la compétence; or, les compétences sérieuses manquaient pour diriger de grandes fouilles; elles manquaient, il faut le dire, un peu partout. Il vaut donc mieux que la Grèce se soit abstenue d'entreprises prématurées et par cela même hasardeuses; après tout, la terre qui recouvre les ruines est un bon bouclier.

Cependant, lorsque l'Angleterre, l'Allemagne, la France, enfin équipées et prêtes aux sacrifices nécessaires, eurent donné l'exemple de fouilles méthodiquement conduites, aboutissant à de véritables résurrections; quand les merveilleuses découvertes de Schliemann, servies par une publicité tout américaine, eurent mis l'archéologie à la mode, — la Grèce ne pouvait plus rester en arrière. A point nommé, elle trouva les hommes et l'argent pour faire grand. Les hommes : toute une équipe de jeunes archéologues, parfois assez médiocres esthéticiens, il faut en convenir, mais formés en Allemagne aux bons manuels et aux bonnes méthodes. L'argent : par un décret du 19 novembre 1874, rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique, Valassopoulos, ami personnel de Kastorchis, la Société archéologique fut autorisée à émettre une loterie annuelle, qui tout de suite fit fureur. Le rendement en fut encore plus considérable depuis la loi Tricoupis du 30 décembre 1887, qui interdisait dans le royaume toute autre loterie. Depuis lors, il est vrai, à la suite de la malheureuse guerre de Thessalie, la Société a dû de nouveau partager son privilège avec l'œuvre de la flotte nationale; en revanche, elle a (depuis 1896) à sa tête comme président perpétuel le prince héritier, et le prestige officiel lui a amené de nouveaux amis. En somme, le revenu moyen de la Société s'est élevé de 93.000 drachmes vers 1875 à 248.000 vers 1895; le dernier exercice (1905) accuse encore une recette de 206.000 drachmes. Ce sont là des chiffres respectables, et l'on comprend que, pourvue de pareilles ressources, la Société ait pu enfin aborder sérieusement le programme de recherches archéologiques, vainement entrevu par les enthousiastes précurseurs de 1837.

Théodore Reinach,
Député.

(*La fin prochainement.*)

Lettre de Sofia

(De notre correspondant)

L'organisation des bandes ; la participation du gouvernement ; aveux formels.

Sofia, 19 juin.

Je vous ai maintes fois expliqué quel soin particulier on apporte ici à faire croire à l'Europe qu'on ne tolère point la formation en territoire bulgare des bandes qui envahisssent la Macédoine.

Pourtant en dépit du silence imposé à la presse bulgare sur les mouvements des bandes « libératrices » certains journaux s'oublient parfois et se laissent aller à des indiscrétions compromettantes. Il ressort même de leurs révélations que le gouvernement du prince Ferdinand non seulement tolère et encourage la formation des bandes, mais encore qu'il y participe si étroitement qu'il en a la direction suprême et occulte.

Et tout d'abord, vous le savez, il fit voter par le Sobranié, le fameux crédit de 500.000 francs en faveur de la propagande de bulgarisation dont les comités sont chargés en Macédoine. Nous apprenons aujourd'hui que cette somme a été mise à la disposition exclusive du parti de comitadjis favorisé par le cabinet stambouloviste, car vous n'ignorez pas que deux fractions de comitadjis se disputent l'honneur de « libérer » la Macédoine.

Voici en effet ce que le *Den* (26/8 juin) nous conte à ce sujet.

Un chef révolutionnaire marquant nous transmet les informations suivantes, que nous publions pour l'instant sans commentaires.

Une dépêche de Sofia à la *Frankfurter Zeitung*, annonçait que six bandes partirent d'ici, il y a quelque temps. On dit que cette dépêche a été envoyée par M. Kozak qui appartient aux cercles gouvernementaux.

L'autre jour on a amené ici, sans escorte, le voévode de Cotchani, Kristio avec ses neuf partisans, arrêtés à Kustendil par une compagnie de soldats ; en attendant, beaucoup des voévodes (chefs de bande) et partisans mentionnés dans la dépêche de la *Frankfurter Zeitung* se promènent librement dans Kustendil (1).

Avant que la bande de Kristio ne fût arrêtée, le bruit avait couru qu'une des bandes dont il est question dans la susdite dépêche, ayant pénétré dans la région de la Strouma, fut complètement détruite par Tchernopéeff, ami et partisan de Kristio.

Par suite de cette rumeur, on arrête et interne la bande de Kristio, *tandis que les postes frontières reçoivent l'ordre de veiller sévèrement et de tirer sans avis préalable sur toute bande qui apparaîtrait* A L'INSU DU GOUVERNEMENT. On a interné le préfet de Ladjene, tandis qu'on laisse libre celui de Kustendil. On donne l'ordre à la police de Sofia d'arrêter certains chefs de bandes avec leurs compagnons, tandis que d'autres sont laissés libres...

En outre, depuis quelque temps, à Sofia, fonctionnent deux fractions de l' « Organisation Intérieure » qui ne se reconnaissent pas mutuellement.

Le gouvernement n'a-t-il pas quelque intérêt personnel ou de parti à créer des conflits sanglants dans l'Organisation? On ne saurait expliquer la chose autrement.

Conséquence : la presse ne se croit-elle pas obligée d'éclaircir ces horribles événements?

Voilà ce que dit le *Den*. Ses confrères bulgares confirment ces faits. Nous le verrons tout à l'heure. En attendant, qu'il me soit permis de constater avec le *Den* :

1° Que les bandes bulgares opérant en Macédoine sont bel et bien formées sur le territoire de la Principauté ;

2° Qu'elles se constituent au su du gouvernement et avec son concours.

Le cabinet ne prête pourtant son appui qu'à l'une des fractions de l'Organisation soi-disant intérieure qui tout récemment encore « expédiait d'ici 6 bandes » dont les unes « ont déjà pénétré dans la région de la Strouma », tandis que les autres « se promènent encore à Kustendil », prêtes sans doute à franchir aussi la frontière... L'autre parti de l'Organisation intérieure qui n'est pas favorisé par le gouvernement est au contraire l'objet de mesures de rigueur : à preuve l'arrestation et l'emprisonnement de Kristio, ami de Tchernopeef qui appartient à ce camp adverse.

A preuve encore l'ordre transmis aux postes-frontières de tirer sur toute bande qui passe en Turquie à *l'insu du gouvernement*, ce qui veut dire : toute bande qui n'appartient pas au parti qui est dans les bonnes grâces des ministres actuels !

Ce sont là des faits. Les Bulgares oseront-ils encore affirmer que leur pays reste étranger à l'organisation de leurs bandes en Macédoine?

Pourtant les révélations du *Den*, loin d'être démenties, sont confirmées par d'autres confrères : c'est d'abord le *Gradjanin* du 31/13 juin qui nous conte à son tour ces histoires de brigands.

C'est ensuite la *Balkanska Tribuna* qui, émue de ces querelles, adresse un appel au gouvernement, l'exhortant à mettre fin « à cette politique de favoritisme » et de soutenir tous les comitadjis sans exception ; faute de quoi, dit-il sur un ton comminatoire, il divulguera des faits déshonorants pour les stambouloviste. Dans son numéro du 2/15 juin, ce même journal, en un article de fond, dit :

> Ce serait une grosse erreur de croire que les faits révélés par le chef révolutionnaire (1) datent d'hier. Ils tiennent depuis longtemps en émoi le monde bulgare, ils dissolvent son âme et déshonorent son nom. L'Europe, grâce à la présence en Macédoine de ses officiers de gendarmerie, ses agents civils et ses délégués financiers, a eu connaissance de ces faits que l'on cache soigneusement au pays...

La feuille bulgare accuse le gouvernement de créer « des conflits sanglants au sein de l' « Organisation intérieure » (2). Mais puisque cette organisation est « intérieure » en Macédoine, comment se fait-il que le gouvernement y puisse jouer un rôle? Mais passons. Le *Mir*, lui aussi, commente dans son numéro du 30/2 juin, la lettre publiée par le *Den* :

> Donc, dit-il, nous devons bien admettre qu'il est des bandes qui sont organisées par le gouvernement lui-même et qui sont envoyées en Macédoine pour y appliquer la politique de Ghennadief (1) ; car c'est Ghennadief qui, jouissant de la confiance de S. A. R., tient en ses mains les fils de la politique bulgare ; d'autre part, il y a des bandes *indépendantes* que le gouvernement poursuit et dont les chefs sont capturés et internés *manu militari*.

Le *Mir*, soulignant le passage de la lettre précitée où il est demandé à la presse « de faire la lumière sur ces horribles événements », ajoute :

> Nous sommes aussi du côté de ceux qui veulent la lumière ; mais ce n'est pas de nous qu'on doit l'attendre ; elle doit être faite par des hommes initiés à l'œuvre. Que les chefs eux-mêmes soient plus francs, qu'ils lèvent le rideau ; l'état actuel de la Macédoine ne permet plus les secrets...

Mais, voyant sans doute qu'il est allé trop loin, il s'empresse tout aussitôt de rectifier :

> Mais enfin, s'il est inopportun de laver notre linge sale en public, dans les organes de la presse, *sous les yeux de l'étranger*, ne pourrait-on pas le faire en des réunions privées, en présence de représentants autorisés de nos partis politiques et de la société?...

Et il propose que ces réunions aient lieu au palais du Saint-Synode bulgare « dont l'organe a versé des larmes amères et nous invite à l'union, à un effort commun dans la question macédonienne ? C'est sous les auspices de cette autorité qu'on pourrait éclaircir tous ces terribles événements... »

Ce n'est pas seulement parmi les comitadjis du métier, les professionnels, que le gouvernement recrute ses émissaires en Macédoine : c'est aussi dans l'armée. Il n'est personne qui, ayant suivi tant soit peu les événements qui s'y déroulent, n'ait lu ou su qu'à plusieurs reprises, en plus d'une rencontre entre troupes turques et bandits bulgares, on a trouvé sur le terrain des morts revêtus de l'uniforme d'officier de l'armée bulgare. Est-ce que le ministre de la guerre de la Principauté ignore ces faits? N'est-ce pas au contraire avec son approbation que ces militaires, officiers ou simples soldats, quittent leur poste, abandonnent la caserne pour aller terroriser, rançonner, massacrer les Macédoniens qui « ne marchent pas ? »

M.

(1) Kustendil est une ville de Bulgarie voisine de la frontière turque. C'est un des points de repère des bandes bulgares opérant en Macédoine.

N. D. L. R.

(1) Dans l'article susmentionné du *Den*.

(2) On sait que : « Organisation Intérieure » sous-entend : « en Macédoine, » les Bulgares cherchant à faire croire que l'organisation criminelle de leurs bandes est un mouvement macédonien.

N. D. L. R.

(1) Le ministre, chef avéré des comitadjis bulgares opérant en Macédoine.

N. D. L. R.

ÉCHOS

SIR EDWARD GREY ET LES AFFAIRES DE MACÉDOINE. — Le 9 juillet, Sir Edward Grey a annoncé à la Chambre des communes que l'Autriche et la Russie feront, dans le courant de l'été, des propositions au sujet des réformes en Macédoine.

Le ministre des Affaires étrangères avait, avant de se rendre à la Chambre, reçu une députation conduite par l'archevêque de Cantorbery, qui était venu lui signaler la situation de cette province et lui dire que l'Angleterre n'y pouvait rester indifférente.

Sir Edward Grey a répondu que la situation restait, en effet, toujours aussi mauvaise en Macédoine ; que depuis l'intervention des puissances, les chrétiens des diverses nationalités s'y font la guerre, espérant obtenir un morcellement dont elles bénéfi-

cieraient et que la Turquie était moins que jamais disposée à accepter des réformes pourtant indispensables. Il a dit qu'il sera nécessaire d'augmenter la gendarmerie et d'obtenir la coopération des fonctionnaires turcs pour réprimer les bandes et de réformer la justice, réforme qui fera l'objet d'une proposition de l'Autriche et de la Russie.

« Si la continuation des attentats de la part des bandes amenait des troubles et des soulèvements politiques, a dit sir Edward Grey, ceux des gouvernements qui ne se seraient pas montrés assez forts pour empêcher la formation de ces bandes sur leurs propres territoires constateraient qu'ils se sont aliéné les sympathies des puissances européennes. »

La députation ayant réclamé la nomination d'un gouverneur général responsable nommé par les puissances, il a répondu que l'Angleterre ne pouvait prendre isolément une pareille initiative sans aller au-devant d'un échec qui pourrait amener des complications européennes.

On télégraphie de Vienne que ces déclarations du ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne y sont interprétées comme constituant un avertissement à l'adresse des puissances signataires de la convention de Muerszteg, pour les inviter à hâter le règlement des réformes urgentes en Macédoine. Elles produisent une vive impression en montrant que le cabinet anglais, loin de se désintéresser de ces questions, désire que l'action en Macédoine soit énergique et continue, et qu'il ne se contentera plus de l'activité un peu intermittente que l'on a constatée dans ces derniers temps. En même temps, on remarque avec satisfaction que le cabinet libéral, contrairement à certains bruits, ne se laissera pas entraîner à céder au Comité balkanique de Londres, et que toute action individuelle ou séparée qui ne répondrait pas aux conventions de Muerszterg, est éloignée de sa pensée et de ses intentions. Les cercles officiels viennois affirment que ces déclarations satisfont entièrement le gouvernement austro-hongrois et répondent à ses propres sentiments. Il y a donc lieu d'espérer que d'ici peu des propositions précises viendront prouver que les paroles du ministre anglais ont porté leurs fruits.

*
* *

L'ACTION DES BANDES « LIBÉRATRICES ». — Notre correspondant de Sophia nous transmet l'entrefilet que voici de l'organe bulgare : *Narodni Prava* :

« On nous écrit de Constantinople que « l'évêque bulgare d'Uskub, Sinesius, a « adressé à S. B. l'Exarque un rapport re« latif à la situation des Bulgares de la ré« gion de Kossovo. Il dit que les *révolution« naires bulgares* ont causé un grave préju« dice à la cause (bulgare) par les contri« butions qu'ils imposent aux Bulgares. Plu« sieurs villages, plusieurs personnages bul« gares ont passé et journellement passent « sous l'autorité du Patriarche afin d'échap« per au terrorisme des révolutionnaires. « L'évêque ajoute qu'il est très affecté d'as« sister à cette décadence du bulgarisme « dans la région d'Uskub. »

Commentant ce rapport, le *Mir* (du 22/4 juin) dit qu'aux souffrances que font endurer « les autres » à la population bulgare de Macédoine viennent s'ajouter les méfaits des comitadjis bulgares qui « pérorent abondamment sur le patriotisme dans les cafés chantants de Sophia. »

*
* *

LE CAS DU CAPITAINE DIMITROFF. — Nous avons relaté dans notre numéro du 15 juin le cas de ce capitaine d'un steamer bulgare, *Bulgaria*, Dimitroff, qui blessa grièvement le débardeur grec Stylianos Nomicos.

Le meurtrier, qui avait été livré aux autorités du Pirée, assisté de son avocat, Me Boukra, et d'un interprète, M. Gana, vient d'être jugé en correctionnelle. Après la déposition des témoins, d'où il ressortit que Dimitroff s'était rendu coupable de violences assez graves pour condamner la victime à une longue immobilité, le ministère public, représenté par M. Likourezos, a demandé le châtiment du prévenu pour coups et blessures ; il a néanmoins insisté sur les circonstances atténuantes dont il devait bénéficier, eu égard à l'accès de colère dans lequel il a agi et qu'avait provoqué la vivacité de la réponse de la victime.

Rappelant ensuite les mensonges éhontés des journaux bulgares qui affirmèrent que l'inculpé avait été martyrisé par les autorités grecques et jeté dans un souterrain pestilentiel, M. l'avocat général a dit : « Il est de mon devoir de protester contre de semblables calomnies et de répondre par le mépris à ces injures, afin que le prévenu et ceux de ses congénères présents à l'audience, se fassent eux-mêmes les interprètes des sentiments d'un avocat général hellène. Je tiens aussi, a-t-il ajouté, à proclamer mon inébranlable conviction en la justice de mon pays. Le tribunal, loin de se laisser influencer par des considérations de partialité, ne se prononcera que selon la voix de sa conscience et les principes de l'équité. »

Dimitroff a été condamné à trois mois d'emprisonnement, en bénéficiant de la prison préventive.

*
* *

LA CATASTROPHE DE TRIKKALA. — Le désastre provoqué par les inondations du Lithaeos a valu au gouvernement hellénique de nombreux témoignages de sympathie de la part des gouvernements étrangers.

Tous les ministres accrédités à Athènes ont transmis au ministère des Affaires étrangères des messages de sympathie et des secours destinés aux victimes de la catastrophe. Citons notamment la lettre adressée à M. Skouzès, par le ministre de France à Athènes, accompagnée d'un chèque de 1.000 francs.

« Monsieur le Ministre,

« Le gouvernement de la République n'est pas resté indifférent au malheur survenu à Trikkala.

« Il m'a chargé d'être auprès de Votre Excellence l'interprète de ses sincères condoléances et je m'empresse de m'acquitter de cette mission.

« Il a mis aussi à ma disposition, pour secourir les victimes, une somme de mille francs ; je les joins à cette lettre et je saisis cette occasion pour vous renouveler les assurances de ma haute considération.

« Votre bien dévoué,

« (Signé) J. DE LA BOULINIÈRE. »

*
* *

LA MARINE HELLÉNIQUE. — En vertu d'un décret royal les deux derniers destroyers commandés par le ministère de la marine hellénique aux chantiers anglais Yarrow seront baptisés *Lonchi* (lance) et *Sfendoni* (fronde).

Les contre-torpilleurs construits dans les chantiers Vulcan, *Velos* (flèche) et *Aspis* (bouclier) seront bientôt prêts à être lancés.

La *Naucratoussa* va bientôt se mettre en route pour gagner les eaux grecques.

L'exécution de ces commandes achève d'appliquer la première partie du programme naval. La seconde partie comporte le projet de faire subir aux trois cuirassés *Hydra*, *Spetzae* et *Psara* les transformations jugées nécessaires par les hommes du métier et d'en faire construire deux autres du même type qui feront de la flotte grecque une flotte homogène. La commission hellénique ayant émis un avis contraire à celui des ingénieurs français qui avaient dirigé la construction des cuirassés, le gouvernement grec a demandé à M. l'ingénieur Dupont un rapport circonstancié sur les transformations à apporter.

Rapport de l'évêque de Kastoria au Patriarche œcuménique

(*Suite et fin*) (1)

Après la répression de la prétendue insurrection de septembre 1903, les villages de mon éparchie, se croyant délivrés du joug des envahisseurs, se sont adressés à la Métropole et, par des pétitions au gouvernement impérial et à Votre Sainteté, ils demandaient des instituteurs et des prêtres grecs, parce que ces villages, inébranlablement grecs, ne cessèrent jamais de se réclamer du Patriarcat dont ils ne s'étaient point détachés.

Je n'ai pas voulu envoyer une quelconque de ces pétitions à Votre Sainteté et je garde jusqu'à ce jour dans la chancellerie de la métropole celles qui étaient destinées au gouvernement impérial.

. . . . . .

Durant la terreur, ceux des prêtres grecs qui avaient été proscrits durent s'expatrier : le prêtre Dimitri, de Strebeno, fils de Papa Dimitri qui avait été assassiné, émigra à Athènes. Le prêtre Constantinos, de Neretion, fils de Papa Constantinos, également assassiné, se rendit à Constantinople. D'autres prirent d'autres directions : les prêtres de Zobanichta, Gabression, Setomon, Aposképon, Tichovlista, Prexnitzi, Labanitzi, Smardessi, Zagoritchani, Holichta Kottori, Layeni, Aetosion, Blatchi, etc. D'autres prêtres furent autorisés par nous à signer les requêtes à eux présentées par les bandits bulgares, jusqu'à ce que la situation se fût calmée. Quelques-uns de ces derniers, ne pouvant supporter de frayer avec les criminels, se réfugièrent dans des villes : Ce sont les prêtres grecs de Staritchani et de Dolaini. D'autres sont morts, comme ceux de Tcharnovichta et de Statista, tandis que d'autres viennent à la métropole furtivement la nuit afin de se soustraire à l'espionnage des Bulgares qui leur ont défendu sous peine de mort toute relation avec les Métropoles grecques orthodoxes. En même temps que les prêtres, prirent la fuite les instituteurs grecs ou bien ils furent chassés ou tués.

Mais déjà la vérité sur les tristes événements, que les Bulgares cachaient adroitement à l'aide des organes de la presse européenne qui leur sont dévoués, commence à se faire jour. L'opinion publique, trop longtemps égarée, revient à une plus saine appréciation des événements. Déjà on perçoit l'écho de quelques voix humanitaires en faveur de nos droits violés et l'infamie bulgare ne tardera pas à éclater au grand jour. Mais l'astuce et l'hypocrisie bulgares n'ont pas de bornes. Leur cri-

(1) Voir l'*Hellénisme* du 15 mai.

minalité non plus. Les massacres des Grecs doivent continuer afin de provoquer des représailles susceptibles de faire oublier leurs propres crimes, qu'ils commettent pourtant depuis dix ans et d'étouffer l'indignation publique soulevée contre eux.

Mitro Vlacho blesse Dina, de Statista. Une autre bande descend à Podjivichta, incendie la maison de Yovanni, tue la mère de celui-ci, âgée de 80 ans; brûle la maison de Lambro, frère du prêtre Elia, assassiné; elle tue encore quelques autres Grecs. Yovanni et Lambro, sauvés, prennent les armes et descendent plus au Sud. A Strebeno, après l'assassinat du prêtre, du moukhtar et de plusieurs notables, le dernier défenseur du village, Vanghéli, tombe dans un guet-apens de la bande de Pandeli, et il est mis à mort. Alors son cousin, fils du prêtre Dimitri, assassiné, prend les armes et descend vers le Sud. Avec eux, un grand nombre d'habitants de Courestia, de Florina et d'autres localités, descendent vers les villages situés plus au Sud, où l'influence du comité bulgare n'a pas encore pénétré. Là ils s'arment, ils forment des bandes d'amis et de parents décidés à regagner leurs villages afin d'en chasser les assassins de leurs congénères. Il en est qui vont jusqu'à Athènes implorer aide et assistance à leurs frères. Ils réussissent à intéresser à leur cause un officier grec, Paul Mélas. Au mois de septembre 1904, nous apprenons subitement qu'un corps helléno-macédonien avance vers le nord. Au village de Neréti, un engagement a lieu entre Paul Mélas et Mitro Vlacho. Voyant alors qu'il leur sera désormais impossible de se maintenir dans leurs positions, les Grecs ayant pris les armes, voici à quoi ils eurent recours :

Mitro Vlacho adresse une lettre aux troupes turques se tenant à Conemlati, les avisant qu'il y a à Statista une bande d'antartes. Paul tombe à Statista le 13 octobre et sept de ses compagnons, cernés, sont pris, tandis que les autres se sauvent et gagnent le nord.

Au commencement de 1905, c'est le couvent grec de Tzirilovon, puis celui de Zicovitsa, qui sont incendiés; c'est ensuite celui de Sliveni qui devient la proie des flammes; des religieux sont tués, le prieur, un octogénaire est mis en pièces après avoir été torturé et « eu la bouche bourrée d'immondices ».

Au mois d'août 1903, l'évêque de Kastoria apprend que 3.000 Bulgares se sont réfugiés dans le couvent grec des Saints-Anargyres, près de Holichta.

Il y avait parmi eux des individus qui s'étaient particulièrement fait remarquer par leur haine fanatique à l'égard de l'hellénisme, entre autres les prêtres bulgares de Zagoritchani et de Tsireznitcha, ainsi que des agents avérés des comitadjis. D'autres avaient cherché asile dans la ville grecque de Clissoura; parmi eux les prêtres bulgares de Bobichta, Bomboki, Mokrena et le pope Zlotko, vicaire de l'Exarque. Subitement, je reçus de tous ces réfugiés des lettres par lesquelles ils demandaient des vivres et la protection de l'évêché. Ils me priaient aussi de me rendre en personne pour sauver leur vie en danger. Comme à plus d'une reprise, les bandes bulgares, toujours dans le but de provoquer des représailles, avaient dressé des embuscades à l'évêché, je pris avec moi, pour échapper à un guet-apens éventuel, une escorte de 20 soldats de Castoria, et je me rendis à Clissoura, après avoir envoyé aux Bulgares qui se cachaient dans le couvent des Sts-Anargyres, des vivres en grande quantité. Je m'occupai aussi de leur ménager une retraite où ils pussent trouver une sécurité complète. Entre temps, leurs acolytes tuent le prêtre grec de Precopana, Papa Christo, avec son neveu, Yovanni, et cela à l'instigation du pope Germanos, prêtre bulgare de Tseresnitza. Ils tuent en outre le nommé Lazo et les femmes de sa famille, à Bazorion; le moukhtar grec Christo et le nommé Antonio, à Pozdivista; Zaïco et son fils à Presnitza; 10 Grecs, des vieillards et des femmes à Teicholista. Ils commettent des orgies et des meurtres dont la description remplirait tout un livre. Pourtant, je continue à accomplir ce que je crois être un devoir humanitaire. L'approche de troupes met en danger la vie des Bulgares réfugiés dans le couvent des Sts-Anargyres. Je charge alors feu Vangheli, et quelques autres jeunes gens grecs, de recueillir tous les Bulgares qui s'y trouvent pour les conduire à Clissoura. Là ils sont hébergés, dans les maisons des Grecs, des secours en argent leur sont en outre distribués. S'étaient en outre réfugiées à Clissoura, détachés des bandes, les prêtres bulgares Pope Yorghi, de Zagoritchani, et Pope Zlatko, de Bobichta, ex-vicaire de l'Exarque à Castoria. Mais comme, l'insurrection continuant encore, l'amnistie n'avait pas encore été accordée et que, dès lors, les premiers organisateurs du comité et les promoteurs du mouvement insurrectionnel étaient recherchés par les troupes et par la police, je pensai que leur retraite n'était pas suffisamment sûre, et les emmenai avec moi à Kastoria. Ils y trouvèrent abri; des soins leur furent prodigués et plus tard ils furent renvoyés en Bulgarie par les soins et aux frais de l'évêché.

Ces gens-là manifestèrent leur gratitude d'une façon peu banale : en assassinant le grec Vangheli et un de ses compagnons qui avaient fait partie de l'escorte que l'évêque leur avait donné pour les accompagner à Castoria; en commettant aussi divers autres meurtres, ce qui, au reste, n'empêchait pas les Bulgares de s'adresser à l'évêque pour lui demander d'intervenir, en sa qualité de membre du conseil provincial, en faveur des comitadjis Kyriazos, Draskas, Mamboulis, etc., qu'il s'agissait de sauver du conseil de guerre. Mgr Karavanghélis y parvint; il sauva aussi, en le cachant à l'archevêché, le nommé Nako, représentant du comité à Chroupista.

Plus loin, l'évêque Germanos Karavanghélis raconte comment il avait, une autre fois recueilli des vieillards, des femmes et des enfants de Bulgares de divers villages de son district, tels qu'Aposkepon, Costenetzi, Zobanitcha affiliés au mouvement d'agitation. Les réfugiés ayant gagné les rives du lac de Castoria, l'évêque envoie des barques à leur secours, les fait transporter en cette ville et les installe dans les dépendances de l'évêché où trois mois durant ils furent hébergés aux frais de l'évêque qui, pour faire face à toutes ces dépenses, va jusqu'à contracter personnellement des dettes.

Mais lorsque ces hôtes, ayant quitté leur abri, eurent regagné leurs villages, leurs parents ne trouvèrent rien de mieux à faire pour acquitter cette dette de reconnaissance que de massacrer des prêtres et des maîtres d'écoles grecs de la région!

Mgr Germanos s'étend ensuite longuement sur les critiques dont lui et ses collaborateurs sont victimes de la part des agitateurs bulgares, sur les mensonges répandus sur son compte par la presse de Sofia et dont quelques publicistes européens se sont fait, avec une légèreté coupable, les propagateurs naïfs.

Il en vient finalement à la légende stupide de la prétendue alliance entre les autorités turques et les corps défensifs gréco-macédoniens dans le but d'exterminer « la paisible et innocente population bulgare. »

Paul Melas tombe à Statista et nombre de ses compagnons sont jetés dans les prisons. Le chef Lambrinos tombe à Belkameni avec d'autres partisans. Le même jour le chef Caloménopoulos et 47 de ses compagnons, capturés, sont conduits aux prisons et condamnés par la cour extraordinaire.

D'autres Grecs tombent dans des engagements avec les troupes, à Bessirina et à Ostima. Vingt antartes sont tués sur les rochers de Strebeno après un combat qui dure du matin au soir et 13 prisonniers sont jetés en prison. A Lehovo, un officier des troupes turques est tué; le chef L. Tsoris est tué et 24 de ses partisans sont jetés dans les prisons et sont condamnés à 15 ans de travaux forcés. Le chef Litza tombe à Ostitzani avec l'avocat Petropoulakis, appartenant à une des premières familles. Dix-huit antartes restent avec eux sur le terrain. D'autres, faits prisonniers, sont jetés dans les cachots. Peu de temps après, au cours d'une discussion purement académique que j'eus avec M. Manera, officier de la gendarmerie, en présence de M. Vinzenzi, son camarade, M. Manera prétendit sérieusement que tous ces faits ne sont que le résultat d'une entente et d'une connivence!! Cette idée, on le voit, a été si bien et si habilement répandue par les Bulgares qu'elle est partagée par ceux-là mêmes qui ici n'ont point intérêt à travestir la vérité.

Les Bulgares ne reculent pas devant les pires calomnies, devant les mensonges les plus éhontés qui peuvent servir à discréditer l'hellénisme. Un jour, une lettre adressée au consul britannique à Monastir, ayant été soustraite, ils lui font croire que c'est l'évêque de Kastoria qui l'a interceptée! Une autre fois, le Balkan Committee ayant envoyé en Macédoine une mission, dont faisaient partie quelques dames anglaises, comme les membres de cette mission traversaient le district de Kastoria, les Bulgares leur font croire que des brigands grecs sont postés sur leur chemin, qui se préparent à les capturer! Le fameux bandit bulgare Mitro, à la tête de la bande, s'offre alors à protéger contre ce danger imaginaire les voyageurs anglais. Ils cernent la montagne où sont censés se cacher les Grecs, et les membres du Balkan Committee traversent cette mauvaise passe, avec la conviction sans doute d'avoir dû le salut à cette intervention providentielle. L'évêque parle encore d'autres ruses qui sont tout aussi grossières : ainsi, un jour, l'évêque reçut d'une voyageuse anglaise, lady Tomson, une lettre lui annonçant qu'elle avait appris avec peine qu'il avait fait emprisonner au couvent des Saints-Anarghyres un prêtre bulgare; elle le priait instamment de renoncer à ces procédés d'un autre âge. Or, il s'agissait non d'un prêtre bulgare, mais d'un grec nommé Théophanis, devenu fou furieux, qu'en l'absence d'hospice, on avait, ainsi que cela se pratique dans tout l'Orient, enfermé dans un couvent.

Mgr Karavanghélis avait, dans une autre occasion, assisté à une revue, en l'honneur de la fête du Sultan. La photographie représentant cette scène a été répandue à l'étranger et même reproduite dans l'ouvrage de M. Brailsford intitulé *Macedonia*, comme une preuve de la coopération gréco-turque.

On peut à ce propos se demander s'il est vrai que les autorités turques sont de connivence avec les prélats grecs, comment il se fait que cinq évêques orthodoxes

(ceux de Pélagonie, Drama, Corydja, Cozani et Castorie) soient privés par la Porte de l'autorisation de séjourner dans leurs diocèses ou du droit de prendre part aux conseils provinciaux, alors que des évêques bulgares, aussi compromis que ceux de Stromnitsa et d'Ochrida, n'ont jamais été soumis à la moindre vexation.

EN MACÉDOINE

L'assassinat du chef grec Agras

Les Bulgares viennent de se rendre coupables d'un crime tout particulièrement odieux. Ils ont tué traîtreusement le chef gréco-macédonien Agra, qui cherchait à négocier avec eux. Voici quelques détails sur ce crime.

Le chef Agra cherchait à s'entendre avec la bande roumano-bulgare de Zlatan et Georges afin de mettre un terme aux assassinats qui désolaient le pays autour de Niaousta. Se fiant aux bonnes paroles des Bulgares, qui ne cessent de proclamer qu'ils ne recherchent que l'union entre les chrétiens pour le salut des vilayets macédoniens, Agra sur l'invitation des chefs bulgares, accompagné de cinq partisans sans armes, se rendit le 16 juin au lieu fixé pour une entrevue. Il se trouva après vinq heures de marche en présence d'une bande de 30 hommes; Agra ne put échanger que quelques paroles avec Zlatan, lorsque le capitaine Georges, *qui est officier bulgare*, et s'était assuré qu'Agra était venu sans ses compagnons, comme cela avait été décidé, le fit saisir et après l'avoir torturé, le fit mettre à mort. Les corps du malheureux chef grec, et d'un de ses compagnons ont été retrouvés, déchiquetés par *cent coups de couteau* et pendus à un arbre.

Ce drame prouve une fois de plus le fanatisme et la mauvaise foi des Bulgares; alors que les Grecs ont toujours montré un véritable désir d'entente, les Bulgares, par leur conduite, ont fait s'évanouir de nouveau tout espoir de transaction. L'opinion européenne est malheureusement ignorante des véritables desseins des Bulgares et se laisse trop facilement tromper par de tendancieuses déclarations. Seuls parmi les peuples de la Macédoine, les Bulgares ne veulent pas respecter les droits des autres nationalités; leur conduite, leurs actes, comme l'assassinat de l'infortuné Agra, montrent clairement qu'ils sont le véritable obstacle à la pacification de la Macédoine.

Crimes bulgares

On écrit de Serrès, qu'une bande bulgare a assassiné, auprès de Bourzouk, les Grecs Anastase Nousi et Tankos de Djoumaya.

Le 30 mai, à Erni-Kioï, les Bulgares ont assassiné deux Grecs, Elias et Kolias, et en ont blessé un autre.

Le 31 mai, auprès d'Alismati, le Grec Georges Théodorakis a été mis à mort.

On mande de la même ville que deux exarchistes de Klépousna ont attenté, le 12 mai, à la vie de deux Grecs du même village en faisant feu sur eux sans résultat.

Le 28 mai, à Zirnovo, des émissaires des comités assassinèrent deux Bulgares et en blessèrent un autre.

Les Bulgares ont assassiné le moine grec Jean, du couvent de l'Analypsis.

Suivant des nouvelles de Monastir une bande bulgare, commandée par le chef Tsolé, est entrée dans le village de Névolka, essayant par des menaces d'obliger les paysans de faire une déclaration de soumission à l'exarcat. Une autre bande tua quatre Grecs à Vouptil. A Aspanitza, un Grec fut trouvé assassiné.

On mande de Salonique qu'une bande bulgare a attaqué près de Karlovon quelques musulmans qui rentraient chez eux, et a tué l'un d'eux.

Une bande bulgare, composée d'une vingtaine d'hommes, tenta, sans succès, de tuer à Episcopi, dans le caza de Vodéna, un Grec, originaire de Niaousta. La même bande menaça les habitants grecs de Grammaticovon, cherchant à occuper quelques cabanes en dehors du village, qui servent de repaire aux comitadjis.

Une bande bulgare de six partisans, sous les ordres de Pierre Dafadartsi, s'est rendue au village de Startsista (caza de Mélénikon) et a tué à coups de hache, dans la maison du curé Antoine, les paysans grecs G. Nicolaou, G. Ketzé, G. Takos, et Antoine Lazarou.

Des malfaiteurs, restés inconnus, ont incendié une étable appartenant à Jean Psaltos, un Grec d'Asvestocheri. Le propriétaire avait été déjà et à différentes reprises invité par les comités à payer une contribution de 38 L. T.

Suivant des nouvelles de Salonique, en date du 10 juin, à Stromnitsa, dans le quartier de Papatosko, un Grec a été tué par des Bulgares.

Près du village de Vrontou, de Névrocope, deux paysans turcs ont été assassinés par des Bulgares.

Une bande bulgare est entrée dans le village de Kalikovon de Monastir; elle s'est contentée d'incendier trois maisons bulgares et a pris la fuite.

Une bande bulgare, commandée par le chef Yovan, s'est rendue le 2 juin au village de Koténitsa (du caza de Perlépé) où elle tua un paysan, nommé Slatan, rival politique du chef Yovan. Elle ne quitta le village qu'après avoir emmené les deux petits-fils de Yovan.

Une bande bulgare tua le notable du village de Tsoutroulion (Serrès), Osman Aga. Ce crime, qui eut lieu dans la journée du 3 juin, a produit une vive effervescence parmi la population turque de cette région.

*
* *

A Constantinople on vient d'intercepter une lettre, adressée par le comité central macédonien bulgare de Sofia à un de ses sous-comités; il résulte de cette lettre, que le comité projette de faire assassiner tous les consuls de Grèce en Macédoine, en commençant par le consul général à Salonique.

Turcs et Gréco-macédoniens

On écrit de Monastir que l'attitude des autorités ottomanes vis-à-vis des populations grecques est de plus en plus hostile. Les évêques se voient exclus des conseils provinciaux et mis dans l'impossibilité de s'acquitter des devoirs de leur charge, les prévenus sont condamnés avec la dernière rigueur, les paysans grecs ne sont pas protégés, les bandes macédoniennes sont vigoureusement attaquées, les communications avec le royaume gardées militairement, enfin les Turcs semblent avoir lié partie avec les Roumains et les Bulgares pour affaiblir de toutes les façons l'élément grec.

La mort du chef gréco-macédonien Foufas, tué le 21 mai à Palaiochori, montre combien étroite est l'action combinée des Turcs et des Bulgares contre les Grecs. Les Turcs ayant appris, grâce à des espions schismatiques, que Foufas devait passer par Palaiochori, se retranchèrent dans la maison du maître d'école bulgare et ouvrirent le feu sur le chef macédonien. Un violent combat, qui dura plus d'une heure, s'engagea autour de la maison; Foufas fut tué et ses compagnons ne purent que venger sa mort.

Le Métropolitain de Verria a demandé au préfet une escorte pour permettre au curé et au maître d'école grecs de se rendre à Xérolivanon; le préfet s'y refusa sous prétexte que l'évêque ne se conformait pas aux ordres de Hilmi-pacha, de sorte que le curé et l'instituteur se verront obligés de se rendre sans escorte à leur poste, au péril de leur vie.

On mande de Salonique que l'armée a attaqué, sans succès, un corps gréco-macédonien à Kosmati, auprès de Grévéna.

Un nouveau bataillon est arrivé de Démir-Hissar à Salonique, de sorte que trois bataillons du 94e d'infanterie (47e division) se trouvent actuellement là. L'un de ces bataillons se rendra incessamment à Polyghyron et l'autre dans le Roumlouk, à la poursuite des bandes grecques.

Deux bataillons sont arrivés d'Istip à Salonique et seront dirigés par chemin de fer sur Verria. De là, ils se rendront à Elassona pour surveiller la frontière grecque. D'autres bataillons les y rejoindront incessamment.

On écrit de Salonique qu'un corps grec a attaqué, auprès de Niaousta, une bande de cinq brigands turcs, lui tuant quatre hommes.

Propagande serbe

On écrit de Salonique que selon les nouvelles, qui arrivent du vilayet de Cossovo et de la zone serbo-bulgare, l'antagonisme entre les deux peuples slaves rivaux est toujours très violent. C'est ainsi que :

Une bande serbe de 30 hommes a tué à Kotsana (caza de Perlépé) le primat bulgare Zlatof Karauphil, emmenant prisonniers ses deux neveux et brûlant deux maisons.

Une forte bande serbe a attaqué le village de Drénovo, du caza de Vélessa, tuant un paysan bulgare, en blessant un second, gardant prisonniers trois autres et mettant le feu à onze maisons.

Une bande serbe, passant la frontière auprès de Guilian, après avoir brûlé le petit poste turc qui se trouve sur ce point, est entrée dans le village bulgare de Mokré-Maï, qu'elle a pillé. Elle essaya ensuite de détruire le village albanais de Sékrés, mais elle fut repoussée par les habitants qui la poursuivirent jusqu'à la frontière serbe.

Une bande serbe a tué le chef bulgare Dimitrof et 7 de ses partisans à Drénovo, village du caza de Vélessa, que les Serbes ont déjà attaqué à plusieurs reprises.

Infâme procédé

On écrit de Salonique au *Bulletin d'Orient* :

« Les Bulgares, résidant à Salonique, viennent « de présenter au chef de la police une liste con« tenant les noms des Bulgares, que les Grecs « auraient soi-disant conçu le projet d'assassiner. « En faisant l'examen minutieux de cette liste, « on s'assurera qu'elle contenait exactement les « noms des personnes, que les comités bulgares « ont proscrites, pour avoir résisté à leurs projets « et à leurs injonctions, comme ce Damian Pé« trof, dont vous avez annoncé l'assassinat par « deux émissaires des comités bulgares. C'est ainsi « que l'invention grossière des comités et de leurs « affiliés fut dévoilée; autrement, à chaque assas« sinat d'un Bulgare à Salonique, les organes offi« cieux de Sofia et l'Agence Télégraphique Bul« gare auraient pris le soin d'annoncer qu'il s'agit « d'un crime commis par les Grecs. »

Retour à l'hellénisme

L'archevêque de Monastir, par un rapport en date du 10 mai (v. s.) annonce au patriarcat œcuménique que le village de Tyrn qui avait passé à l'exerchat en 1904 vient de rentrer dans le giron de l'église orthodoxe.

Il est intéressant de reproduire de ce rapport les circonstances dans lesquelles ce village avait dû, l'année dernière, renier le Patriarcat. Ce village est situé dans la plaine de Monastir, à une distance d'une heure et demie de la ville de

Monastir. Il est habité par 25 familles qui ont un prêtre et un maître d'école. En 1904, le comité bulgare, ayant intention d'occuper toute la plaine de Monastir et surtout les villages situés près de la ville, a attaqué le village de Tyrn et, après avoir réussi à attirer le prêtre Xénophon, il est entré nuitamment dans le village, et, lié avec des cordes, il a enlevé aux champs, le notable le plus en vue et ses fils. Là il leur imposa de se creuser d'abord leurs tombes et les menaça de les enterrer vivants s'ils ne consentaient pas à signer une pétition à l'adresse de l'évêque bulgare de Monastir pour déclarer qu'ils passaient à l'église schismatique. Les malheureux ont dû céder aux pleurs de leurs femmes et de leurs enfants et ont signé la pétition. Et le village se courbait, pendant deux ans sous le poids des contributions, imposées par le comité bulgare.

Voilà dans quelles conditions avait passé à l'exarchat ce village dont les habitants ont déclaré maintenant qu'ils préfèrent être enterrés morts ou vivants que de renier l'Eglise orthodoxe.

Le comité bulgare s'en est vengé d'une manière atroce. En effet, le 30 avril (v. s.) jour de foire à Monastir, plusieurs habitants de Tyrn sont venus à Monastir pour acheter des moutons. Le lendemain ils rentraient à leurs villages, lorsqu'en passant par le quartier bulgare, quatre d'entre eux ont été appréhendés au corps par les gens du comité bulgare. Les deux premiers (Dimo Kotchou, 25 ans, et Evanghélos Stankou, 30 ans), ont été tués à coups de couteau, et les autres pendus. Tous les quatre ont terriblement lutté avec leurs assassins.

Georges Souris et le prix Nobel

Notre ami, le poète E. Athanassiadès, qui séjourne actuellement à Athènes pour assister aux répétitions d'un drame dont il est l'auteur, nous écrit :

Ce nous est une vive satisfaction de voir cette année figurer parmi les noms des candidats au prix Nobel, celui de notre grand satirique Georges Souris.

Ainsi que dans un récent article le disait un de nos lettrés les plus distingués, M. Xenopoulos, la façon dont la candidature de Souris a été posée ne peut manquer d'impressionner le jury de Stockholm auquel le poète, peut-être inconnu jusqu'à présent, fut tout d'un coup révélé comme le digne successeur d'Aristophane. La Grèce est fière de lui, et la nation tout entière le désigne aux suffrages des membres du jury de Stockholm. Tout ce qui représente avec autorité l'opinion et les sentiments du pays : l'Université, la Chambre, le Syllogue littéraire grec de Constantinople, la Société des artistes dramatiques d'Athènes se firent un devoir d'appuyer la candidature de Souris. Des savants étrangers s'associèrent en cette occurrence à ses amis et à ses admirateurs, et Max Nordau, entre autres, fut un des premiers à proclamer ses titres aux choix du jury.

Comme M. Xenopoulos l'a dit excellemment, si le poète ne jouit pas d'une réputation universelle, c'est à cause de notre langue que l'étranger ignore. « Mais le jour viendra où malgré tout, avec ou sans le prix Nobel, le génie de Souris aura raison de tous les obstacles qui limitent sa célébrité, car Souris est une force, et une force ne se perd jamais. Son œuvre restera comme le plus remarquable monument de la littérature grecque de notre époque dont Souris est le représentant le plus éminent ; elle sera aussi l'apologie de la stérilité de cette époque, parce qu'elle fera voir ce qui s'y dissimule de force et de santé. L'avenir réserve au poète une place à part dans l'histoire de notre littérature et il restera classique parmi les plus grands satiriques du monde entier. » Rien, dans ces appréciations du critique, qui puisse paraître exagéré à l'observateur avisé, car la satire, qui est le genre de littérature le plus aisément accessible au grand public, est aussi celui qui suscite le plus de méfiance quand il s'agit d'en pénétrer la profondeur et d'en saisir l'élévation.

Il a été plusieurs fois question, dans des revues étrangères, de l'œuvre de Souris. Des critiques éclairés en ont dit tout le bien qu'elle mérite, quelque difficulté qu'il y ait à connaître entièrement le poète pour ceux qui n'ont pas vécu dans son ambiance ou qui ne peuvent comprendre sa langue. S'il n'est point malaisé de se rendre compte des principales caractéristiques de son talent : grands traits d'imagination qui le rapprochent d'Aristophane, fantaisie exquise et pleine de sensibilité qui rappelle Ménandre, fécondité de l'esprit, entrain de la verve, l'étranger qui ne possède pas complètement le grec moderne ne peut guère saisir les qualités philologiques du poète, les rapports entre les idées et les effets du langage — un langage merveilleusement varié et nuancé — les antithèses comiques de certains mots ou de types de phrases contrastant entre eux par l'âge ou l'usage, lorsque l'effet n'est pas franchement burlesque. Il y a de ces mots mis les uns à côté des autres et qui ont toute la tenue correcte des époux querelleurs qu'il faut avoir connus dans leur intimité pour rire de leur apparente harmonie.

La verve de Souris n'est jamais méchante ; si caustique qu'elle puisse être, le scepticisme qui la tempère la rend anodine. Le poète est supérieur aux emportements, à la vengeance, à la médisance. Artiste jusqu'au bout des ongles, il est encore philosophe jusqu'au fond de l'âme. Souvent il ne fait que s'amuser de choses dont il aurait dû se fâcher, les représentant sous un aspect purement comique où la satire est réduite au minimum de ses moyens. Notre grand Vernardakis, le censeur impitoyable de nos fautes politiques et autres, tout en l'admirant, le considérait comme un dangereux charmeur, car, disait-il, il nous habitue moins à nous fâcher qu'à rire de nos défauts. Aucun poète contemporain n'a représenté avec autant de netteté et d'originalité les qualités de l'esprit grec. Trop fort pour subir des influences étrangères, sachant rester lui-même à une époque où des éléments de littératures exotiques envahissent et dénaturent notre production, Souris demeure Grec d'inspiration, Grec de culture, Grec de sentiment.

* Il me souvient que dans un cours de M. G. Boissier sur nos deux grands comiques de l'antiquité, je ne pouvais, en suivant les développements du maître, me défendre de songer à Souris presque à chaque phrase, et de regretter que le poète ne soit pas plus connu en Occident pour l'honneur de la Grèce moderne.

E. C. A.

Une circulaire patriarcale

aux évêques grecs de Macédoine

Joachim, par la grâce de Dieu archevêque de Constantinople, nouvelle Rome, et Patriarche Œcuménique.

La gravité des circonstances actuelles nous a, bien souvent déjà, fait un devoir d'insister dans les instructions que nous vous avons transmises, sur la nécessité qu'il y a à ne jamais se départir de l'attitude que la sagesse impose. Nous ne doutons d'ailleurs pas que nos frères en Jésus-Christ, les archevêques, ne se rendent un compte exact de leur mission et n'exercent leur saint ministère de manière à rester toujours au-dessus de tout soupçon et de tout reproche.

Comme néanmoins certains cercles ayant intérêt à cela ne cessent de se répandre en récriminations contre nos archevêques, auxquels on reproche — surtout dans ce que l'on est convenu d'appeler la question koutzo-valaque — des erreements de nature à exciter les esprits et à provoquer des conflits et des luttes entre nationalités, nous avons cru utile — sur l'avis conforme du Saint-Synode — de renouveler nos recommandations au sujet du langage et de la conduite qu'il importe de tenir pour ne jamais fournir un prétexte de plainte quelconque et ne pas donner prise à la médisance. L'Eglise Œcuménique est toujours restée fidèle à son caractère ; elle ne s'est pas écartée de la voie pacifique, se bornant à défendre, sans sortir de la légalité, ses propres fils qu'elle cherchait à soustraire ainsi, par le plus sacré des devoirs, aux coups des propagandes. Aux multiples et fréquentes attaques que l'on a dirigées contre elle, l'Eglise a continuellement opposé une attitude purement défensive, et cette attitude n'a pas varié au cours de l'agitation koutzo-valaque, agitation que des étrangers ont suscitée et qu'ils sont seuls à entretenir.

L'esprit de paix et de modération dont l'Eglise, soucieuse uniquement du salut de son patrimoine, s'inspire, le caractère défensif et légitime d'une action qui échappe aux traits de la critique la plus sévère — ce sont là des points sur lesquels nous avons cru devoir attirer à maintes reprises l'attention du Gouvernement Impérial — doivent à tout prix se retrouver d'une manière aussi éclatante dans tous les actes de nos métropolitains et dans ceux des diverses autorités ecclésiastiques. Nous recommandons, en conséquence, d'éviter scrupuleusement, aussi bien dans la prédication que dans les actes administratifs qui ont pour but la conservation de nos droits, l'emploi de paroles et de démarches que la malveillance pourrait interpréter dans le sens d'une excitation à la lutte et d'un appel aux passions qui divisent les nationalités.

Nous saisissons avec empressement l'occasion qui nous a été fournie de renouveler les recommandations qui précèdent aux archevêques, dans la certitude que la sagesse de leur conduite les mettra à l'abri de tout reproche et que l'action de notre Eglise échappera ainsi aux appréciations défavorables.

Veuillez etc.

Le 11 mai 1907.

Suivent les signatures des membres du Saint-Synode.

Les Massacres de Gueurmez et d'Epta Gavra

Rapport du métropolitain d'Andrinople au Patriarche œcuménique :

Très Saint Père,

Votre Sainteté n'ignore pas que nos congénères de Bulgarie et de la Roumélie orientale, à la suite des actes de sauvagerie commis par les Bulgares l'année dernière, se sont mis à s'expatrier, abandonnant tous leurs biens et n'emportant que leur sentiment national.

Une partie des Grecs de la Roumélie orientale est formée par ceux qui habitent le district de Cavakli, du département de Philippopoli, situé à une distance de 8 heures d'Andrinople dont ils relevaient, au point de vue de l'administration ecclésiastique, avant l'annexion de la Roumélie orientale à la Principauté bulgare. Cette population grecque compte une vingtaine de mille âmes et forme une masse compacte habitant onze bourgs et villages, y compris les trois villages de « Boyalikia ».

Dès le commencement du mouvement grécophobe de Bulgarie, cette population s'est armée et a pu ainsi garder ses foyers et échapper aux actes de cruauté et de destruction qui ont dévasté les autres centres grecs de la Roumélie orientale. Mais ensuite, en hiver, ils ont subi toutes sortes de tracasseries de la part des Bulgares qui se sont mis à les opprimer pour le seul crime d'avoir été nés Grecs orthodoxes et non pas Bulgares schismatiques.

L'oppression et les persécutions ont poussé cette population grecque aussi à l'émigration. Et comme, pour son pays, la route la plus courte est celle d'Andrinople, nombre de familles grecques ont commencé, dès le mois de février, à passer par la ligne de démarcation et à arriver à Andrinople, les autorités turques, non seulement permettant le passage, mais accordant encore toute sorte de facilités aux malheureuses victimes de la cruauté et du fanatisme bulgares.

Le courant d'émigration grossissait de plus en plus, notamment depuis le mois d'avril. Les Bulgares étaient stupéfaits devant ce patriotisme des Grecs qui sacrifiait tout à l'amour de la patrie et au sentiment national. Aussi, se sont-ils mis à opposer toute sorte d'obstacles à l'émigration. Ils faisaient surveiller, pendant la nuit, les villages par les gendarmes et par les troupes. Ils persécutaient et dépouillaient ceux qui voulaient émigrer, et ils forçaient ceux-ci à rentrer chez eux. Mais comme, malgré tout cela, l'émigration continuait, ceux qui étaient chargés de surveiller la ligne de démarcation ont pensé qu'il valait mieux exploiter la situation. Ils se sont mis à parlementer avec les Grecs qui émigraient. Et, au moyen d'un pot de vin de 3-6 fr. par personne, l'émigration continuait librement.

Mais dans cette circonstance aussi les Bulgares se sont révélés tels qu'ils sont. En effet, le 19 mai (1er juin) 70-80 Grecs, des hommes, des femmes et des enfants de Cavakli, s'étant abouchés avec les soldats de garde et ayant payé le prix convenu, sont arrivés vers le tard à la place dite Gueurmez où un soldat bulgare les attendait pour les conduire sur le territoire ottoman. En route, le soldat bulgare a allumé une lanterne et dit aux Grecs d'attendre là son retour. Les malheureux émigrants se sont mis à attendre ; mais bientôt ils ont commencé à soupçonner qu'ils ne fussent tombés dans une embuscade, d'autant plus que l'heure avançait et que le soldat ne reparaissait pas. Malheureusement leurs craintes furent confirmées, car le soldat reparut plus tard avec 3-4 autres soldats qui se cachaient dans les environs. Il intima aux émigrants de se concentrer dans un défilé, après quoi les soldats bulgares se sont mis à tirer de leurs fusils Mannlicher, d'une distance de 4-5 mètres, contre les malheureux Cavakliotes qui étaient sans armes. Trois d'entre ces derniers ont été tués et ont été, ensuite, horriblement mutilés. Les soldats bulgares, avec un raffinement de cruauté inouï, enfonçaient et tournaient leurs baïonnettes dans le corps des victimes pour augmenter leurs souffrances. Il y a eu, en outre, deux blessés.

Voici les noms des tués :

1° Antoine Gortchioudis, âgé de 35 ans, boulanger de son état, marié et père de plusieurs enfants. Celui-ci, quoique muni d'un passeport, avait préféré la route de la montagne de Sakar à cause de son beau-père qui a été aussi tué et qui s'appelait 2° Georges Peïkoudis ou Piyoukas, âgé de 60 ans ;

3° Panayoti Zipeloudi, âgé de 38 ans, marié. Sa femme, en dehors de ses autres enfants, portait dans ses bras deux jumeaux de 35 jours.

Tous ceux qui ont été tués portent 5-9 blessures de balle de fusil, notamment dans la tête, et nombre de blessures à la baïonnette.

Voici d'autre part les noms des blessés :

1° Nicolas Dimitriou, berger de son état, âgé de 25 ans ;

2° Jean Loutroudis, âgé de 30 ans, marié.

Ils portent, chacun, deux blessures de fusil. Le second a aussi une blessure béante faite à la baïonnette plusieurs fois retournée.

A la vue du sang innocent versé par ces hyènes sanguinaires, les autres, hommes, femmes et enfants, tout en pleurs, ont pris la fuite. Ils ont été vite rattrapés par les soldats bulgares et, après avoir été horriblement battus, ils ont été conduits au poste voisin, où l'officier, voyant les Grecs qui geignaient et se lamentaient, dit aux soldats bulgares : « Pourquoi avez-vous apporté ici ces chiens ? pourquoi ne les avez-vous pas achevés ? ».

Voilà un modèle de gardien de la vie, de l'honneur et de la fortune des citoyens.

Après ces mots, l'officier a ordonné de fouiller les Grecs. Les soldats ont alors saisi... tout l'argent qu'ils ont trouvé sur ces malheureux, après quoi, sous des railleries et des insultes contre leur nation, ils les ont ramenés à Cavakli. Deux familles ont pu seules passer la frontière, non toutefois sans avoir été pourchassées et allégées par les soldats bulgares des ressources qui leur étaient restées, soit trois louis.

Dans la soirée de dimanche, 20 mai, 38 Grecs de Caryès, n'ayant pu apprendre la mésaventure des Cavakliotes, sont aussi tombés victimes de la ruse et de l'astuce des soldats bulgares, à la place Epta Gavra.

Trois d'entre eux ont été tués ; quatre autres, dont une femme enceinte, ont été blessés.

Voici les noms des tués :

1° Demètre Pan. Patchavoudis, âgé de 40 ans, marié, père de huit enfants.

2° Sideri Paskoudis ou Londra, père de sept enfants.

3° Sideri Stintchoudis, marié, père de 4 enfants.

Voici d'autre part les noms de ceux qui ont été grièvement blessés :

1° Anastasie Paskoudis (une femme) qui, jetée dans les bras de son mari, blessé, a reçu des blessures très graves à la baïonnette ;

2° Yannaki Papachristou, âgé de 26 ans, célibataire ;

3° Demètre Papachristou, célibataire, âgé de 20 ans ;

4° Christo Papazikoudis, âgé de 22 ans, non marié.

Tous portent des blessures de balle 4-9 et autant à la baïonnette.

Veuillez, etc.

Andrinople, le 2/15 juin 1907.

Le métropolitain d'Andrinople,
CYRILLE.

Autre Rapport

[*Le Patriarcat œcuménique a reçu du vicaire épiscopal grec de Philippopoli, un rapport sur ces mêmes affaires, dont voici un extrait :*]

Le 19/1 juin, environ 15 familles de Cavakli ne pouvant pas, à cause des difficultés opposées par les autorités bulgares et dont j'ai rapporté les détails à Votre Sainteté, obtenir des passeports, ont décidé de partir par la frontière sans passeports. Mais au moment où ils passaient par la station bulgare de la ligne de démarcation, les soldats qui y tiennent garnison — et qui n'ignoraient pas le passage des nôtres, puisqu'ils avaient déjà parlementé avec eux — ont pris les armes et ont conduit les nôtres à une distance de deux kilomètres en deçà de la frontière, où, sous les yeux des femmes et des enfants, ils ont tué les nommés : Georges Bouyouka ; Georges Gortchila, son gendre, et Panayote Zypella, ce dernier au moment où il tenait dans ses bras l'un de ses enfants jumeaux.

La femme du malheureux Georges Bouyouka, appelée par son mari mourant pour prendre l'argent qu'il portait sur lui, a été impitoyablement battue par les soldats.

Le lendemain, 20 mai, les mêmes soldats ont tué, de la même manière, les nommés Sidéri Loudroudi, originaire de Karyès, village situé à une distance d'une demi-heure de Cavakli ; Panayote D. Patzavoudi et Christo Stintzoudi. Ce dernier, blessé d'abord légèrement, a été tué le lendemain devant les yeux de sa femme.

En dehors de ceux-ci, 4 autres paysans, dont trois de Cavakli et l'autre de Karyès, ont été mortellement blessés.

Il va de soi que ces meurtres atroces, dont les malheureuses victimes sont des citoyens paisibles et honnêtes, ont consterné les habitants de Cavakli et de Karyès. Pour un moment même, quelques-uns des habitants de Cavakli ont eu l'idée de sonner le tocsin pour inviter toute la population à s'expatrier, le jour même, en masse. Heureusement, des avis plus sages ont prévalu et c'est ainsi qu'un malheur qui pouvait avoir des conséquences fâcheuses a été prévenu .

La presse bulgare n'a pas encore parlé de ce crime. Mais il ne serait pas étonnant que, dès que la presse étrangère en aura parlé, la presse bulgare présente les victimes comme des fraudeurs qui, en émigrant, auraient voulu voler le trésor public.

Je n'ai pas besoin de noter que ceux qui ont été tués ne portaient rien avec eux, parce qu'ils avaient tout laissé dans leur pays. Ils emportaient une seule chose : l'amour ardent de l'Eglise orthodoxe et le dévouement envers notre nation.

L'Émigration

[*Extrait d'un autre rapport du vicaire épiscopal de Philippopoli, en date du* 18/31 *mai antérieur au massacre de Cavakli* :]

Notre vicaire épiscopal à Cavakli, R. Antonios, par des rapports successifs m'annonce que l'émigration des orthodoxes de la ville de Cavakli et du district de ce nom prend l'aspect d'un exode général. Sur les 9.000 habitants de la ville de Cavakli, plus de 4.500 ont émigré en très peu de temps. La population du village de Drama, que les comitadjis essayèrent l'année dernière de soumettre à l'Exarchat quoiqu'il n'y eût dans le village aucun Bulgare, a totalement émigré.

A Philippopopli et à Stenimachos le courant d'émigration prend également des proportions incroyables. Sur les 1.800 familles de Stenimachos, plus de 600 ont émigré et 500 sont sur le point de le faire. A Philippopoli plus de la moitié de la population grecque s'est expatriée et celle qui reste se prépare aussi à quitter la principauté si peu hospitalière. Ce qui est plus regrettable c'est que tous ceux qui s'expatrient non seulement abandonnent leurs foyers à la disposition de leurs persécuteurs, mais s'en vont aussi sans ressources ; ils abandonnent vignes et maisons à leur sort. On ne cherche que le moyen de se munir, le plus tôt possible, d'un passeport, afin de pouvoir s'expatrier.

Le spectacle de cette émigration en masse est terrible. L'aspect de ceux qui s'expatrient fait pitié. Malheureusement rien ne peut les arrêter. Leur désespoir est si grand que ceux qui leur font voir les conséquences de cet exode forcé sont considérés comme vendus aux Bulgares.

Tracasseries et Vexations

L'*Ecclissiastiki Alitheia*, organe du Patriarchat Œcuménique, nous apprend les raisons pour lesquelles les Grecs de Bulgarie se voient forcés à quitter clandestinement la Bulgarie : tout émigrant, pour obtenir son passeport, doit se soumettre à un nombre infini d'exigences arbitraires des autorités bulgares, dont voici quelques-unes. 1° On doit tout d'abord présenter DOUZE CERTIFICATS DE LA PRÉFECTURE, DE LA SOUS-PRÉFECTURE, DE LA MAIRIE, DE LA POLICE, DE LA DIRECTION DE LA GENDARMERIE, DE L'AUTORITÉ MILITAIRE, DE LA BANQUE AGRICOLE, DU PERCEPTEUR DES IMPOTS, ETC., et cela quoique la loi réglementant l'octroi des passeports ne mentionne aucun de ces certificats. Pour obtenir tous ces certificats, l'émigrant est obligé de courir pendant un mois et de dépenser 40 francs au minimum. 2° Si l'émigrant veut procéder à la vente de ses biens immobiliers et a des enfants mâles n'ayant pas encore satisfait au service militaire, il doit verser aux autorités une indemnité de 2.020 francs ; c'est en vertu de cette clause que les autorités bulgares n'ont pas permis à plusieurs habitants de Couclaina de procéder à la vente de leurs biens. 3° Tout spécialement pour les habitants de Cavakli, les mêmes autorités exigent, en plus, la présentation d'un certificat émanant d'une commission inconnue à tous, constatant que l'émigrant a le droit de changer sa nationalité ; prétention extralégale. Pour ce dernier motif spécialement les habitants grecs de Cavakli se voient forcés de partir pendant la nuit, à travers les sentiers de montagne, en butte à mille difficultés et périls dont le dénouement fatal du 19 et du 20 mai a été le comble.

Dans plusieurs districts de la Roumélie Orientale, et tout particulièrement à Sozoupolis, les autorités bulgares ont inventé, pour entraver l'émigration, un procédé *sui generis*. Les autorités communales commencèrent à exiger de Grecs se disposant à émigrer les arriérés des impôts du temps de l'administration turque, c'est-à-dire avant l'année 1878. On impute même à la charge de l'émigrant les arriérés de tous ses parents et alliés, morts ou vivants, et d'après ces calculs, imaginaires, on exige 30, 400, 500 fr.; mais en ayant le soin d'insinuer que toutes ces prétentions seront mises de côté si l'émigrant abandonne son projet.

Adresses de Koutzovalaques

L'*Ecclessiastiki Alitheia*, organe du Patriarcat Œcuménique, publie régulièrement le texte des adresses que les Hellènes valachophones font parvenir au patriarcat en guise de protestation contre les prétentions que les Roumains élèvent sur cette population.

Nous reproduisons ci-après, à titre de documents, quelques-unes de ces adresses :

Adresse de la communauté de Croussovo de l'archevêché de Prespé et Ochrida.

Très Saint Père,

Nous, soussignés, Helléno-Valaques, orthodoxes, habitants de Croussovo, cette extrêmité de l'hellénisme, qui a souffert indignement, qui a été éprouvée et qui continue à l'être, mais qui, pourtant, reste solidement fidèle à la religion de ses pères et à sa langue ; enfants dévoués de l'orthodoxe, unis par un lien moral, comme les anneaux d'une chaîne, avec nos frères qui parlent le grec, ainsi que par nos us et coutumes, repoussons spontanément et avec indignation et condamnons la démarche de quelques-uns de nos compatriotes, achetés à prix d'or et privés de toute idée de bon sens, qui, malgré l'argent qu'ils donnent à pleines mains, n'ont pu gagner à leur cause qu'une centaine de familles, en face du nombre compact et imposant de 1.193 familles, comme le constate la liste officielle du dernier recensement, lesquelles restent toujours attachées à leur langue, à leur religion et repoussent toute attaque ennemie. En faisant sonner les pièces de vingt francs, nos adversaires cherchent à faire des prosélytes pour imposer à l'église la langue roumaine, langue qui est inconnue à nous comme à eux-mêmes, incompréhensible à tous, lorsqu'ils comprennent très bien et très facilement, la langue grecque qui est celle les Evangiles, dont nous nous servons, depuis des siècles et qui jouit de la sympathie de tous.

C'est donc dans le but de protéger nos droits indiscutables que nous proclamons, à haute voix et catégoriquement, notre attachement et notre dévouement à la Sainte Eglise orthodoxe, dans laquelle nous avons été élevés et dont nous comprenons tous très bien la langue évangélique ; nous déclarons aussi que nous n'entendons pour aucune raison remplacer notre langue grecque de l'église, notre richesse inappréciable, par cet avorton barbare, la langue slavo-roumaine, dont nous ne comprenons pas un mot, nous autres grecs orthodoxes qui formons la majorité dans l'Empire ottoman et que ne comprennent pas davantage les renégats eux-mêmes, qui peuvent se compter sur les doigts, qui cherchent à détruire notre existance nationale.

Convaincus que nous trouverons dans la personne sacrée de Votre Sainteté et dans le Saint Synode des protecteurs placés par la loi sacrée pour nos droits indiscutables, et que vous ne ferez que renforcer nos sentiments religieux et nationaux dans ces mauvais temps et promettant de ne fournir aucun sujet de mécontentement au gouvernement de Sa Majesté Impériale le Sultan, nous nous déclarons des enfants dévoués de la Grande Eglise du Christ et de Votre Sainteté les plus humbles et dévoués serviteurs.

Croussovo, le 28 février 1907.

[Cette requête porte les sceaux des anciens de la communauté, des églises, des écoles, ainsi que ceux des douze quartiers de la ville ; en plus elle porte les signatures du clergé et de quatre cent dix-neuf notables, chefs de familles.]

Pétition des Helléno-Valaques de la ville de Serfidjé (métropole de Serfidjé-Cozane).

Très Saint-Père,

Les soussignés, habitants de la ville de Serfidjé, fervents enfants de la Grande Eglise du Christ, fidèles aux traditions ancestrales et inébranlablement attachés au Patriarcat Œcuménique, nous déclarons, par notre humble pétition, que nous avons été, nous sommes et nous serons de vrais Grecs, ne différant en rien de nos compatriotes, nos frères hellénophones.

Et si, en dehors de la langue grecque pure dont nous nous servons dans l'église, dans l'école et dans le commerce, nous employons, parfois, un patois altéré, mélange de mots et de phrases grecs et autres, cela ne pourrait former la moindre preuve d'une nationalité autre que la nationalité grecque. Il est vrai que les Roumains propagandistes, connaissant nos sentiments sincères envers la Grande Eglise Mère, n'ont jamais osé nous insinuer leurs insanités. Mais comme nous avons entendu qu'ils ont dernièrement commandé des sceaux de communautés roumaines existant seulement dans leur imagination et parmi lesquelles il est aussi question d'une communauté de Serfidjé (Servia), nous croyons de notre devoir de protester vivement contre cette monstruosité des propagandistes et de proclamer, haut la main, que nous sommes *ab antiquo* des Grecs orthodoxes. inaltérablement dévoués au Patriarcat Œcuménique et à la Grande Eglise Mère du Christ qui nous a nourri avec les préceptes sacrés de notre sainte religion et qui nous a inspiré l'affection maternelle dont la mort seule pourrait nous séparer. Nous formons un ensemble avec les autres Grecs nos frères avec qui nous sommes indissolublement liés par des traditions et des mœurs connues, et nous proclamons, solennellement, cette identité indissoluble.

Nous prions en même temps Votre Sainteté de prendre en sérieuse considération cette pétition et, invoquant les vœux et la bénédiction de Votre Sainteté nous restons.

Les très humbles serviteurs.

[Cette pétition est signée par 133 chefs de famille.]

[Extrait d'une adresse des Gréco-Valaques de Milovitsa[:

Nous élevons donc la voix pour exprimer tout notre attachement à l'Eglise du Christ, dans laquelle nous sommes nés et nous avons grandi, et dont nous comprenons très bien la langue évangélique ; nous déclarons catégoriquement que nous n'entendons nullement remplacer ce qui nous est si cher et si précieux, notre langue religieuse, par cette langue slavo-roumaine, parlée dans les pays du Danube, et dont nous ne comprenons pas un seul mot, nous Grecs orthodoxes, qui formons la majorité dans l'Empire ottoman, en face de ceux qui peuvent se compter sur les doigts et qui cherchent pour tous les moyens illicites à réaliser leurs buts personnels.

Dans le ferme espoir que notre protestation sera prise en bonne considération par la Grande Eglise du Christ, tous, tant ceux qui parlent le grec que ceux qui parlent le valaque, nous proclamons à haute voix notre attachement inébranlable à Sa Majesté Impériale le Sultan, nous baisons respectueusement la main de Votre Sainteté et nous sommes de Votre Sainteté Patriarcale les plus humbles et dévoués serviteurs.

Milovista, le 9 mars 1907.

Cette requête est signée par 230 familles hellénovaches de Milovista.

*
* *

Des pétitions presques identiques ont été également envoyées par les Helléno-Valaques habitants des bourgades de Resna et Yancovitzion, en date du 1 mars, portant quatre-vingt-quatorze signatures ; par les Helléno- Valaques habitants de Belitza (Haute et Basse), en date du 8 mars, portant cent quarante-quatre signatures ; par les Helléno-

valaques habitants de Gopession, en date du 2 mars, portant cent vingt-neuf signatures.

Toutes ces bourgades relèvent de l'archevêché de Prespei et Ochrido.

*
* *

Les Helléno-Valaques habitant les villages de Kalyvia, aux environs de Kolyndros, Libavano, Lotzino, Skrinitza, Meliki, Neokastro, Voulichta, et Castania, relevant de l'évêché de Kitros, n'ont pas manqué, eux aussi, par une pétition commune en date du 18 février 1907, identique à celle des autres villages du même évêché (déjà publiées) et portant deux cent dix-sept signatures, d'exprimer leurs dévouements envers l'Eglise-Mère et de manifester leur unité avec la nation hellénique, leurs sentiments fiers d'appartenir, de tout temps, au corps de celle-ci et ils rejettent les prétentions non fondées et les agissements de la propagande roumaine.

Le rapport ci-dessous du métropolite, du conseil diocésain et du corps de l'éphorie de Paramythia est également connexe aux pétitions ci-haut mentionnées.

Très Saint-Père,

C'est avec une attention soutenue et un grand intérêt que fut écoutée, dans la salle de notre sainte métropole, l'encyclique patriarcale et synodale lue par devant le conseil diocésain et le corps de l'éphorie sous la présidence de notre métropolite Mgr Jérothéos, M. Jean D. Liapi exerçant les fonctions de secrétaire.

Nous fûmes étonnés et stupéfaits de ce qu'on parle de question roumaine pour notre chère Epire, cette tendre vierge qui a conservé, à travers les siècles, les mœurs de ses ancêtres, son idéal élevé, sa religion chrétienne, sa langue grecque, malgré les multiples conquérants qui foulèrent son sol.

Nous sommes étonnés et stupéfaits, Très Saint Père, de ce qu'aujourd'hui encore il y ait des gens qui dénient leur origine grecque pour devenir roumanisants. Nous sommes fiers et nous nous vantons d'appartenir à la plus noble des nations, la nation grecque, qui fut le berceau de la civilisation et de toutes les lumières dont elle éclaira l'humanté entière, les grands et puissants d'aujourd'hui qui regardent avec indifférence l'état précaire et critique où se trouve notre Eglise de Byzance et notre nation entière.

C'est également avec une grande joie que nous avons constaté la juste persistance de notre Eglise Mère dans la question de la reconnaissance, comme communautés roumaines, des communautés qui depuis des siècles ont vécu dans une union indissoluble, question qui sera cause de distinctions de races lesquelles modifieront d'une part le système administratif et canonique de l'Eglise et sèmeront de l'autre l'inimitié, la discorde, la haine et la lutte.

Nous frémissons en songeant à la déplorable situation à laquelle sont parvenus ces hommes qui s'appellent des roumanisants. Ils sont des ennemis implacables de notre race et de notre Eglise Mère qui abhorre, à juste titre, ceux qui sont infectés par l'or vil des Roumains.

Nous croyons également de notre devoir de déclarer, qu'il n'existe pas un seul roumanisant dans toute la province de Paramythia, Filiata et Ghiromérion...

Le 12 mars 1907.

Le métropolite de Paramythia, de Filiata et Ghoromérion.

JÉROTHÉOS.

Suivent les signatures et les sceaux des conseillers diocésain et des éphores.

ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES NÉO-GRECS

Nous recevons une brochure en langue allemande extraite du *Manuel encyclopédique de pédagogie* de W. REINS (2e éd.) et intitulée : « Ecoles néo-grecques ». Cette étude se divise en trois parties : 1° Aperçu historique jusqu'à l'année 1883; 2° organisation scolaire du royaume hellénique de 1833 à 1878 et 1878 à nos jours; 3° situation des écoles grecques modernes en Turquie.

Dans la première partie de son étude, l'auteur commence par signaler l'amour du Grec pour la culture; il rappelle l'observation faite par la plupart des écrivains ayant voyagé en Orient que « dans le Grec moderne est fortement enraciné « l'ancien Hellène, avec tous ses défauts et toutes « ses qualités, avec toute son individualité intel« lectuelle et morale. Un de ces traits qui font « honneur à ce peuple est certainement cette soif « ardente du savoir, ἡ ὄρεξις τοῦ εἰδέναι, qui « n'a jamais abandonné les Grecs, même à l'épo« que de la décadence et de la servitude. Ce noble « besoin d'apprendre qui poussa les Thalès, les « Anaximandre, les Pythagore, Hérodote et tant « d'autres vers des pays lointains pour l'amour de « la science, cette tendance vers la culture dont il est « parlé de façon si saisissante dans le *Théage* de « Platon ,demeure une particularité caractéristi« que des Grecs de toutes les époques ».

L'auteur rappelle les temps de la domination turque où, les petits enfants grecs, garçons et fillettes qui ne pouvaient s'aventurer le jour dans les rues, étaient envoyés la nuit au presbytère de la paroisse où le curé leur apprenait à lire et à écrire : époque de tyrannie et de sombre esclavage où l'église comme l'école devaient, pour subsister, rester dissimulées aux yeux des Croyants. Combien de temps se prolongea-t-elle? On ne saurait le dire exactement; toujours est-il qu'elle ne fut pas très brève.

Ephorie scolaire à Constantinople en 1593. — De cette époque, nous connaissons que dans l'assemblée convoquée par le patriarche de Constantinople Jérémie II, et à laquelle prirent part les archevêques et évêques de l'église de Constantinople ainsi que des représentants des patriarcats grecs d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, il fut décidé de donner le plus de développement possible à l'organisation scolaire grecque : chaque prélat, titulaire d'un évêché, prit l'engagement de répandre l'instruction dans son diocèse et d'assurer les moyens d'accorder aide et assistance aux professeurs et aux élèves qui se trouveraient manquer de ressources nécessaires (1).

Les résultats de cette décision ne se firent pas attendre : bientôt après, nombre de couvents et de biens qui en dépendaient, abritaient des établissements scolaires dotés de revenus qui permettaient d'assurer la gratuité de l'enseignement. Ceux des élèves qui étaient indigents y étaient même logés et entretenus à titre gratuit. La jeunesse y affluait. L'évêque, qui avait la haute direction de ces institutions, était tenu de pourvoir à tout. Parfois, ses propres revenus y passaient. Le zèle qui animait ces apôtres était si ardent qu'il gagnait jusqu'aux moines eux-mêmes : estimant qu'il n'était point d'œuvre pie qui pût être plus agréable à Dieu, ils s'occupaient de fonder des écoles. Plus tard cette noble émulation du clergé séculier et régulier encouragea les primats de la nation, princes phanariotes, riches marchands, chefs de corporation qui, tous, donnèrent généreusement pour l'ouverture et l'entretien d'institutions scolaires.

Ecoles supérieures. — L'auteur mentionne les plus fameux de ces établissements. Il en était dont la renommée se répandait au loin : ainsi le collège de Bucarest, fondé aux frais du prince A. Ypsilanti et entretenu grâce à divers legs, pourvue aussi de revenus de biens conventuels; l'école du Mont Athos, créée par les moines et érigée plus tard en académie; la Grande Ecole Nationale du Phanar, si prospère de nos jours; le collège de Smyrne, celui de Dimitzana, de Jassi, d'Andrinople, de Jannina, de Chios, de Kydoniès, de Trébizonde, de Jérusalem, etc., etc. Tout l'Orient, l'Asie-Mineure, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Epire, le Pélopponèse, les îles Ioniennes, les autres îles, Crète, Chypre, Samos, enfin les principautés moldo-valaques (la Roumanie actuelle), la Bulgarie, toutes ces provinces possédaient leurs écoles. Toutes les races, groupées autour de l'église grecque, se disaient, se sentaient sœurs, sous la haute autorité du patriarche qui était le protecteur suprême de ces chrétiens vis-à-vis du pouvoir ottoman. C'est à cette influence salutaire de l'église grecque que les peuples chrétiens d'Orient doivent leur vie nationale, et c'est à l'école grecque qu'elles puisèrent avec la culture hellénique, cet amour de la liberté qui les a, plus tard, amenées petit à petit vers l'émancipation nationale et politique. C'est le libéralisme grec qui a fait de ces peuplades barbares, plongées jadis dans les ténèbres de l'ignorance, des peuples libres, mais trop enclins à oublier les bienfaits de l'hellénisme au point de ne voir aujourd'hui en lui qu'un adversaire à combattre sans merci.

Ecoles grecques à l'étranger. — Ces grands collèges grecs n'étaient pas seulement des établissements d'instruction secondaire; il en est qui constituaient des écoles supérieures, espèce de gymnases et de facultés de philosophie et de belles lettres. Chaque branche du savoir humain était généralement représentée par une chaire unique qu'occupait un professeur de haute culture, versé dans toutes les sciences. Les élèves, accourus des points les plus divers, se groupaient autour du maître qui était en même temps un éducateur, un conseiller, un ami et dont l'enseignement, dit l'auteur, « nous transporte aux temps classiques des Platon, des Aristote, des Euclide ».

En dehors de ces établissements disséminés en Orient, il y avait des écoles grecques d'enseignement primaire et secondaire dans des villes de l'étranger : à Venise, à Padoue, Livourne, Trieste, Vienne, Odessa, Kieff, etc.

Méthode d'enseignement. — L'auteur rappelle les critiques formulées contre la méthode d'enseignement dite « psychagogique » qui consistait à expliquer chaque mot par une foule de synonymes, afin d'exercer les élèves dans la langue. On sacrifiait trop à la grammaire, au détriment du côté moral et logique de l'enseignement. Les hommes ne manquèrent point qui dénoncèrent les fâcheuses conséquences d'un système qui accordait aux mots une place bien plus grande qu'aux idées. Alexandre Macrocordatos (1) s'éleva contre cette méthode. En 1779, Joseph Moesiodax, la condamnait sévèrement dans son *Traité de Pédagogie*. Il préconisa la « méthode rationnelle » qui finit par triompher, surtout depuis l'intervention d'Adamantios Corays (1748-1833) qui de son côté ouvrit des voies nouvelles. A cette rénovation des méthodes d'enseignement ne contribuèrent pas peu les leçons que les jeunes Hellènes reçurent en Allemagne, des J. Mathias, des Chr. Heyne, des Ernsti, des Kessner. Bientôt aux vieux errements succédèrent les nouvellles méthodes qui insufflèrent une vie nouvelle à l'école hellénique.

(*A suivre.*)

(1) E. SATHAS, Biographie de Jérémie II, p. 91.

(1) LEVADAS, *Al. Marrocordato*, p. 9.

L'Affaire Abbott

Atticus transmet au *Figaro* (23 juin) un télégramme d'Athènes, daté du 22 juin :

La famille anglo-grecque Abbott, de Salonique, dont on a beaucoup parlé récemment, à propos de la capture du jeune Abbott par des brigands, vient d'arriver à Athènes. Un de mes amis a rendu visite à M. Abbott père qui l'a reçu en présence de son fils. Les détails de la capture du jeune homme sont trop connus pour être répétés ici. La somme convenue entre les brigands et M. Abbott père, pour la mise en liberté de son fils, fut de 12.500 livres sterling, somme qui fut payée par l'intermédiaire du consulat anglais à Salonique et dont la légation britannique de Constantinople a été chargée de demander le remboursement à la Porte.

— On a dit, demanda notre ami à M. Abbott, que des bandes macédoniennes vous réclamèrent de l'argent et que, comme vous refusiez de vous conformer à leurs prétentions, on s'est décidé à l'enlèvement de votre fils. Peut-être aussi, pourriez-vous m'indiquer la nationalité des brigands?

— Il est faux que j'aie eu à refuser de remettre des fonds à des bandes macédoniennes, une pareille demande ne m'ayant jamais été faite. Quant à la nationalité des brigands, je n'en sais rien. On a trouvé une ceinture albanaise, le soir de l'enlèvement, dans le jardin de ma maison, et mon fils assure que les brigands portaient les larges culottes dont les Albanais se servent d'habitude. La lettre, que j'ai reçue de la part des brigands, était écrite en grec, mais cette langue est d'un usage courant à Salonique et dans nos régions en général. Les brigands, pendant toute la durée du séjour de mon fils parmi eux, avaient des barbes postiches et échangeaient quelques mots en grec lorsqu'ils étaient en sa présence. Nous sommes fermement convaincus qu'il ne s'agit pas d'une bande nationaliste, mais de simples brigands, ayant conçu et exécuté un projet lucratif avec une audace et une habileté peu communes.

« L'anarchie la plus complète, continua M. Abbott, règne en ce moment en Macédoine. La recrudescence du mouvement des bandes nationalistes amena, comme résultat inévitable, le refleurissement du brigandage. De tous les détails de la capture et du séjour de mon fils parmi les malfaiteurs, il résulte clairement qu'il s'agit d'une bande de brigands internationaux agissant pour le simple intérêt de ses membres et à son compte exclusif. »

Quant à la situation en Macédoine et aux réformes, M. Abbott déclare que jamais l'insécurité ne régna aussi souverainement dans cette province. Personne n'est sûr de sa vie ou de sa fortune à l'heure actuelle. M. Tittoni, malgré l'optimisme officiel, dut constater, récemment, le piètre résultat auquel les réformes ont abouti. Les puissances doivent comprendre qu'il faut abandonner les demi-mesures et se charger d'une façon effective de l'administration de la police en Macédoine. C'est ainsi, et ainsi seulement, que la confiance renaîtrait, les bandes disparaîtraient et le terrain serait préparé pour la réussite des réformes d'ordre judiciaire et administratif, et la Macédoine enfin entrée dans une ère de paix et de civilisation.

Un autre télégramme au même journal annonce qu'« à Kor une nombreuse bande a tué trois Grecs, dont une femme. Elle a également blessé cinq malades dans l'hôpital grec ».

REVUE DE LA PRESSE

La Commission financière en Macédoine

A l'occasion du vote par les Chambres françaises de la loi sanctionnant l'élévation des droits de douane en Turquie, M. Georges Villiers (du *Temps*) a questionné M. Steeg, le distingué délégué à la commission financière internationale, de passage à Paris, sur l'œuvre de la commission :

— Je n'ai pas besoin, a dit M. Steeg, d'insister sur la satisfaction avec laquelle j'ai enregistré le vote de la loi. Cette loi assurera l'équilibre du budget macédonien et donnera à la commission financière internationale la possibilité de remplir sa tâche essentielle, qui est de veiller à l'exécution régulière du budget.

« D'un autre côté, la commission, délivrée désormais de l'obsédante préoccupation du déficit à couvrir, pourra se consacrer à une partie non moins importante de sa mission : l'amélioration des institutions financières et le développement économique du pays. Ce n'est pas que jusqu'à présent elle ait perdu de vue ces questions, et je dois dire que l'inspecteur général, Hilmi pacha, et le gouvernement ottoman y ont travaillé avec elle dans une pleine communauté de vues. Mais sa liberté d'action va se trouver désormais sensiblement augmentée.

« Puisque vous me demandez ce que nous avons fait l'an passé, je vais, en évitant autant que possible les détails techniques, vous énumérer les principales mesures d'ordre financier et économique qui ont été prises en Macédoine, soit qu'elles aient résulté de l'initiative du gouvernement ottoman, soit qu'elles aient été suggérées par la commission financière.

« Au commencement de l'année dernière, la loi sur les dîmes a été refondue de manière à empêcher un certain nombre d'abus reprochés aux dîmiers et à faciliter l'affermage des dîmes par les collectivités des villages. Pendant la campagne dîmière de 1906, les plaintes sont devenues plus rares et cependant les revenus se sont accrus dans une proportion considérable. L'inspecteur général s'était fait, avant la création de la commission, le promoteur d'un nouveau mode de payement de la dîme qui supprime l'affermage et rapproche cet impôt d'une taxe foncière. Ce système a été mis à l'essai dans quelques districts; l'expérience en sera étendue l'année prochaine, et si elle donne les résultats qu'on est, je crois, en droit d'attendre, il sera graduellement étendu. Ainsi pourra se réaliser, sans compromettre aucun intérêt, la suppression du fermage que réclamait instamment en 1875 la célèbre note du comte Andrassy.

« Deux taxes d'institution récente, l'impôt personnel et la taxe sur les animaux domestiques, motivaient de vives et justes critiques. Une décision spontanée du gouvernement ottoman les a abolies au mois de mars dernier. Il en résultera pour les trois vilayets de Macédoine un dégrèvement d'environ 1.800.000 francs.

« De son côté, la commission a apporté tout son concours au gouvernement pour améliorer les rentrées de l'impôt. Des dépenses nouvelles s'élevant à environ 400.000 francs ont été consacrées au développement des services financiers et les perceptions se sont accrues pendant le dernier exercice de plus de quatre millions et demi. Ce dernier résultat est dû pour une large part à la surveillance efficace exercée par les inspecteurs ottomans au service de la commission, dont nous avons apprécié la réelle valeur et le profond dévouement aux intérêts de leur pays.

« Nous avons eu à parer à l'insuffisance des dotations affectées à la plupart des services civils. La réorganisation de la gendarmerie, poursuivie avec une inlassable activité par le général Degiorgis et les officiers étrangers placés sous sa direction, a demandé d'appréciables augmentations de crédits. Il a fallu compléter les cadres des services judiciaires, améliorer la situation souvent misérable d'un grand nombre de fonctionnaires, notamment dans les services de l'administration de l'intérieur. La commission a pensé que tout ce qui pourrait contribuer à relever la situation matérielle et morale des magistrats et des fonctionnaires et à améliorer leur recrutement, ne pourrait que servir l'intérêt des populations.

« D'autres mesures ont plus directement en vue le développement économique du pays. Nous nous sommes préoccupés d'arrêter l'exploitation désordonnée des forêts, de mettre fin au déboisement qui est la cause principale des ravages occasionnés chaque année par les inondations. Un service de conservation des forêts a été créé, il sera développé à mesure que s'accroîtront les ressources financières; cette institution entraînera des dépenses relativement considérables, mais dont l'utilité n'est pas à démontrer.

« On a entrepris aussi la réorganisation du service des travaux publics, qui s'attachera à développer les voies de communication, et en premier lieu à réparer et à entretenir les routes existantes.

« Enfin, un budget de l'agriculture vient d'être institué. Des dépôts de machines agricoles et de charrues en fer seront créés; les agriculteurs seront engagés à s'y pourvoir d'instruments modernes dont on leur enseignera l'usage et qui leur seront livrés à crédit, au-dessous du prix de revient. En même temps, des mesures ont été prises pour que les centimes additionnels destinés à accroître le capital des banques agricoles, et qui représentent pour les trois vilayets un revenu annuel de 1.200.000 francs, soient intégralement employés en avances aux agriculteurs du pays.

« J'espère que ces mesures n'auront pas seulement des conséquences économiques, mais qu'elles contribueront à la pacification du pays. Je n'ai pas à vous parler des luttes de races et de religions qui désolent la Macédoine; pour affaiblir et peut-être pour éteindre un jour les haines réciproques qui y arment les populations les unes contre les autres, il n'est sans doute pas de meilleur moyen que de développer chez elles le sentiment de la communauté des intérêts économiques, de les attacher à la mise en valeur d'un sol remarquablement riche et varié, d'accroître, avec leur bien-être, leur attachement à la terre nourricière.

« Cette œuvre ne peut être celle d'un jour; elle demandera de longs efforts soutenus par un patient optimisme. Il ne manque, du reste, pas de raisons pour avoir foi dans le succès final et j'en vois la principale dans la confiance qui s'est établie sans difficultés entre les autorités supérieures ottomanes et les représentants des puissances à la commission financière. »

Les crimes en Macédoine

On télégraphie d'Athènes au *Temps*, 10 juillet :

Des dépêches de Salonique signalent qu'un combat a eu lieu entre une bande gréco-macédonienne composée de dix hommes et les troupes turques, auxquelles elle avait été signalée.

La bande a été attaquée par les Turcs, près de Goumentza. Après une longue résistance, qui a duré jusqu'à la nuit, la bande a été cernée et anéantie. Sept hommes ont été tués et trois grièvement blessés.

Le chef de la bande, Nikephoros, s'est battu avec une grande bravoure. Il a été blessé par l'explosion d'une bombe : il s'est suicidé ensuite pour ne pas tomber aux mains des Turcs.

Les blessés, malgré la gravité de leurs blessures ont pu fuir.

Les pertes des Turcs sont inconnues.

D'Athènes au *Figaro*, 11 juillet :

Une dépêche de Monastir annonce qu'un jeune Bulgare a tenté d'assassiner un prêtre serbe dans un village du district d'Ochrida et l'a blessé grièvement. L'assassin a été arrêté.

A Novitza, des bandits ont assassiné un prêtre grec. La victime portait trente blessures.

Près de Gopessi, une bande d'insurgés a assassiné deux charbonniers grecs.

Dans la ville de Monastir, un inconnu a attaqué un employé de l'agence bulgare sans résultat. On attribue cette attaque à des raisons personnelles.

Du même journal, 10 juillet :

On mande de Monastir qu'une bande est entrée dans le village grec de Syrtzi, que les paysans avaient abandonné par peur, et a incendié quarante maisons.

Près de Maslari (casa de Serrès), une bande de brigands, commandée par le musulman Hassan-Tsaoussis, a fait son apparition. Cette bande sème la terreur parmi la population.

De Constantinople au même journal:

Quinze notables bulgares ont été arrêtés à Istib et vingt-six autres, conte lesquels des mandats d'arrêt avaient également été lancés, ont réussi à s'échapper.

Ce coup de filet a été ordonné à la suite de la saisie d'une correspondance du chef bulgare Razvigrot, successeur de Kouckof.

Du *Temps*, 25 juin :

On mande de Constantinople à Athènes que la Porte a adressé à Hilmi pacha et aux valis des trois vilayets de Macédoine une circulaire les prévenant que le comité macédonien de Bucarest a résolu, d'accord avec les comités bulgares, de former et d'envoyer des bandes dans les trois vilayets. Les délégués du comité de Bucarest sont arrivés à Sofia pour s'entendre à ce sujet. La Porte a donné ordre aux autorités de lui transmettre des renseignements au sujet de ces bandes.

Le gouvernement roumain a assuré la Porte qu'il ne permettra pas la formation de bandes en Roumanie.

La mort d'Agra

Le correspondant athénien du *Figaro*, 11 juillet, écrit à propos de la mort du brave chef macédonien Agra :

La mort d'un jeune chef macédonien du nom de Tello Agra a causé une profonde émotion dans toute la Grèce, tant à cause de la personnalité de ce chef qu'en raison des circonstances particulières de sa mort. Tello Agra, jeune homme de vingt-six ans à peine, beau comme un jeune Apollon et vaillant comme un vieux capitaine, alla en Macédoine pour tenter une entente avec les chefs bulgares, afin de faire cesser les terribles haines de races qui ensanglantent cette malheureuse province et qui éloignent plutôt qu'elles ne rapprochent la solution de la question macédonienne. Les meurtres, les assassinats entre chrétiens, les batailles rangées entre bandes de diverses nationalités lui répugnaient.

Il s'efforça d'amener l'apaisement et une sorte de trêve dans le district où lui-même commandait une forte bande et où il s'était déjà vaillamment battu contre les troupes turques, espérant arriver à étendre cette entente sur toute la Macédoine. Il avait cru trouver un chef partageant ses vues humanitaires et chrétiennes, le fameux chef bulgare Zlatan. Une entrevue fut arrangée près de Niaousta. Tello Agra laissa sa bande et, accompagné d'un seul de ses partisans, il alla trouver Zlatan. Celui-ci le reçut d'abord comme un ami. Un repas préparé en l'honneur du chef rival fut servi ; on fut gai, enjoué, on parla de fraternisation, on fit de beaux rêves de confédération entre peuples chrétiens des Balkans.

Mais lorsque Zlatan se fut bien assuré que Tello Agra, rêveur et confiant, était venu réellement sans sa bande et sans armes, il fit signe à ses partisans qui se jetèrent sur Agra, le ligottèrent, l'emmenèrent sur la montagne, et le mirent à mort, ainsi que son compagnon. Leurs deux corps furent retrouvés le lendemain, par des paysans, pendus à des arbres. Les cadavres étaient littéralement tailladés ; celui de Tello Agra ne portait pas moins de cent blessures. Les paysans enterrèrent les corps.

La légende s'empara du nom de Tello Agra, qui est déjà célèbre dans la Macédoine et en Grèce. On le chante, on le glorifie, on le pleure. Un journal d'Athènes, d'ailleurs, a trouvé une comparaison frappante de son cas ; il s'est rappelé qu'il y a vingt-cinq ans presque, Tricoupis, l'homme d'Etat grec, emporté par le même rêve de Confédération balkanique et ayant cru à cette possibilité, prit le chemin de Sofia et alla trouver un homme aussi puissant que lui dans les Balkans : Stambouloff. Il lui proposa nettement, franchement, en dehors de toute ambiguïté diplomatique, la solution de cette question macédonienne qui devait devenir une cause de massacres et d'horreurs quelques années après. Stambouloff écouta, feignit de discuter, gagna la confiance de Tricoupis, qui lui dévoila tout son projet.

Deux jours après, la Porte connaissait tous les détails du projet de Tricoupis ; Stambouloff obtenait quelques pauvres concessions en Macédoine (fondation de quelques écoles bulgares, trois berats d'évêques, etc.) ; les Grecs en Turquie étaient persécutés. Tricoupis, comme Tello Agra, avait été trop confiant.

Grecs et Bulgares

Dans la *Lanterne* du 24 mai, M. Michel Paillarès, parlant de l'intransigeance du bulgarisme à l'égard des propositions tendant à ouvrir un débat loyal et pacifique pour l'apaisement de la Macédoine, dit :

Le comité macédonien d'Athènes nous communique la lettre suivante, qu'il a adressée au *Balkan Comittee* de Londres :

« *Le comité macédonien d'Athènes au président du comité balkanique de Londres.*

« Monsieur de président,

« Ayant pris connaissance, par la presse, du mémoire que le comité balkanique a récemment adressé aux cabinets d'Athènes, de Bucarest, de Belgrade et de Sofia, nous croyons devoir vous communiquer la manière de voir du comité macédonien d'Athènes à ce sujet.

« Il n'est pas nécessaire de rappeler que la Grèce a fait preuve, à différentes reprises, de son désir d'une entente entre les Etats balkaniques ; mais cette entente fut entravée jusqu'ici, soit par la mauvaise foi, soit par les actes de violence des adversaires de l'hellénisme. Toutefois, malgré une expérience si peu encourageante, nous ne serions point hostiles à un rapprochement, avec l'espoir de voir renaître, dans les provinces macédoniennes, le calme et la tranquillité. Mais ce rapprochement ne saurait amener une paix durable qu'à la condition d'avoir pour base le respect autant de la conscience nationale des populations intéressés, librement exprimée, que des droits ethniques des différents pays, manifestés par la continuité de l'action historique des populations homogènes dans les régions qu'elles n'ont jamais cessé d'occuper.

« Le comité macédonien, reconnaissant les efforts du comité balkanique pour améliorer le sort des populations chrétiennes en Orient, répondrait donc volontiers à son appel, le jour où les garanties nécessaires pour l'apaisement général, sur les bases énoncées plus haut, seraient fournies aux habitants de ces contrées, qui ont tant souffert en raison de leur inébranlable attachement à leur foi religieuse et nationale.

« Nous saisissons la présente occasion pour protester contre certaines allégations concernant l'œuvre de défense à laquelle l'hellénisme macédonien s'est vu contraint de recourir pour la sauvegarde de son existence nationale. Une suite de crimes et d'horreurs perpétrés depuis une dizaine d'années, contre les Hellènes, a mis en évidence le plan prémédité et systématique d'affaiblir l'hellénisme par la propagande armée. On essaya en vain de créer une fiction dont on croyait pouvoir tirer profit, sans compter que les Macédoniens poussés à bout auraient à la fois opposé à leurs agresseurs une défense ferme et résolue en combattant pour leur foi traditionnelle, leur nationalité et leurs foyers... »

Il convient de louer hautement le comité macédonien d'Athènes de savoir oublier les crimes dont les Grecs ont été victimes en Macédoine et en Roumélie orientale, et d'être prêt à tendre la main aux Bulgares. Ce n'est pas la première fois, du reste, que les Hellènes font ce beau geste. Tricoupis avait déjà proposé à Stambouloff une entente étroite entre les gouvernements d'Athènes et de Sofia pour le règlement de la question macédonienne. Mais on sait avec quel cynisme l'homme d'Etat bulgare alla dénoncer au sultan les propositions du premier ministre du roi Georges. J'ai eu l'occasion de m'entretenir à plusieurs reprises avec les chefs des partis qui se disputent le pouvoir en Grèce et avec les représentants les plus autorisés de la presse athénienne, et j'ai pu constater que les Hellènes n'ont pas cessé une minute d'appeler de leurs vœux et de réclamer à cor et à cris la fin de cette lutte sauvage qui creuse tous les jours de nouveaux fossés entre les chrétiens de la Turquie d'Europe. Lorsque je poursuivais mes enquêtes en Macédoine, j'ai interrogé les notables des communautés helléniques, et j'ai appris que l'hellénisme macédonien partageait entièrement les vues et les espérances de la mère-patrie. Il y a une communion d'idées parfaite entre les Grecs de Salonique et de Monastir et les Grecs d'Athènes. C'est qu'ils comprennent que seule l'union des peuples balkaniques sera susceptible d'entraver les projets de l'Autriche. Quelle conclusion se dégage-t-il de l'anarchie macédonienne? Que s'il est vrai que les Turcs sont impuissants à gouverner et à dominer les giaours, ceux-ci n'en sont pas moins incapables d'offrir au pays les éléments d'une sage et ferme administration. A se déchirer et à se dévorer, Grecs, Bulgares et Serbes montrent à l'Europe qu'il faut une main de fer pour les mettre à la raison, et l'Autriche sera tout indiquée, par la force des choses, comme l'arbitre qui doit pacifier et réformer les trois vilayets de Roumélie. Déjà, j'ai entendu beaucoup trop de Macédoniens me dire : « Eh bien, qu'on en finisse, que les agents et les soldats de l'empereur-roi s'installent ici, qu'ils descendent jusqu'à Salonique ; mais, de grâce, qu'on nous assure la tranquillité, qu'on nous permette de vivre, de travailler, de prospérer. Plutôt que d'être éternellement dans l'angoisse du lendemain, plutôt que de voir à chaque instant nos pères, nos mères,

nos frères, nos sœurs, nos enfants tomber sous nos yeux, frappés par les poignards des comitadjis, nous préférons subir la domination autrichienne, laquelle respectera nos biens et nos personnes, nos écoles et nos églises. » Les consuls de François-Joseph connaissent cet état d'âme et ils encouragent le désordre, afin d'accroître le découragement général et de rendre inévitable l'intervention de plus en plus brutale de leur pays.

Malheureusement, les Bulgares repoussent les offres que leur prodiguent les Grecs et les Serbes. Ils répondent à leurs frères de misère : « Nous voulons tout ou rien. La Macédoine nous appartient. Elle nous revient de droit. Elle ne doit être détachée de l'empire turc que pour être annexée à notre principauté. Et nous vous poursuivrons de notre haine et de nos couteaux, si vous vous opposez à la réalisation de nos rêves. »

L'entrevue de Désio

De Rome au *Temps* :

Pour les questions balkaniques on ne suppose pas que les engagements réciproques et anciens relatifs aux affaires de Macédoine aient eu besoin d'être ratifiés ou complétés par les deux puissances, mais l'Autriche aurait acquis l'assurance que l'Italie ne songeait pas à les interpréter dans le sens d'une action entreprise d'accord avec les puissances occidentales. En rapprochant cette assurance des déclarations de sir Edward Grey on peut conclure que le gouvernement italien souscrit à ces déclarations conciliantes et qu'il collaborera à l'œuvre de réforme internationale selon l'esprit de l'accord de Muerzsteg. L'entrevue a-t-elle d'autre part abouti à une revision des arrangements relatifs à l'Albanie et conclus sous le comte Goluchowski, ou tout au moins a-t-elle servi à leur donner une forme plus précise et un caractère plus durable? C'est là le point qui reste dans l'ombre. Peut-être faudrait-il chercher sur ce terrain la compensation aux assurances données par l'Italie dans la question macédonienne.

De Milan au *Figaro* :

Malgré l'optimisme du communiqué officiel, dans les cercles politiques et dans la presse on ne croit pas que le baron d'Ærenthal ait pris l'engagement formel de ne procéder, dans aucun cas, à des occupations territoriales dans les Balkans. On croit plutôt qu'au cas où des midifications se produiraient dans les Balkans, l'Autriche et l'Italie chercheraient à s'entendre sur le principe de l'équilibre.

Le *Corrière della Sera* conclut ainsi : « Nous doutons beaucoup que, le jour où le *statu quo* sera rompu, les accords de Désio seraient suffisants pour garantir l'équilibre futur. »

Canons français et canons allemands

On télégraphie de Berlin au *Matin* :

On sait que plusieurs grandes manufactures d'armes avaient envoyé, à titre d'essai, des canons au gouvernement grec, qui voulait faire une importante commande. On annonce aujourd'hui que les deux manufactures d'armes allemandes Krupp et Ehrhardt ont averti officiellement le gouvernement grec qu'elles interdisaient de continuer les expériences faites avec leurs canons.

Cette décision serait fondée sur la partialité du jury d'officiers grecs, chargé d'assister aux épreuves trop bienveillants, paraît-il, pour les produits français.

La *Gazette de Cologne* affirme à ce sujet que les canons envoyés par la maison Schneider, malgré leur infériorité marquée pendant les expériences de tir, ont été loués unanimement par le jury. Le gouvernement grec n'aurait pas caché ses intentions de donner ses commandes à une maison française. Le journal allemand en conclut qu'il est impossible aux maisons allemandes de persister à prendre part à un concours déloyal.

Terrorisme bulgare.

On écrit d'Alexandrie au *Bulletin d'Orient* :

Il y a quelques jours, le patriarche grec d'Alexandrie a reçu une lettre de menaces, signée *Yankof*, exigeant du prélat 500 L. T., et le menaçant, en cas de refus, de le faire sauter.

La police fut avertie, bien qu'on ne donnât au début que peu d'attention à ces menaces. Lorsque, peu de jours après avoir reçu cette première lettre, le Patriarche en reçut une seconde dont voici la traduction :

« *Sainteté,*

« *Vous avez fait remettre notre précédente à la police, espérant par ce moyen et surtout par votre espion Cosmatos faire saisir les insaisissables.*

« *Nous ordonnons à V. Sainteté de ne pas s'en remettre à la police égyptienne et encore beaucoup moins à son policier Cosmatos, qui n'est propre qu'à servir d'intermédiaire aux femmes de mauvaise vie, mais de se soumettre à nos justes exigences. Nous disons justes parce que pendant suffisamment de siècles vous avez mangé et vous mangez encore le pain que le peuple bulgare gagne à la sueur de son front.*

« *Plus vous tarderez, et plus mauvaise sera votre position car nos exigences augmenteront. Donnez donc au plus vite afin de sauver votre peau (sic) 600 L. T. que vous enverrez poste restante H. D. à Salonique.*

« PÉTROF.

« *Exécuteur du comité bulgare partout présent et partout invisible qui a pour but de détruire tous les tyrans. Ainsi soit-il.* »

Ces nouvelles menaces ont produit une émotion assez vive ; elles ont soulevé la réprobation générale contre les comités bulgares qui cherchent à introduire en Egypte les moyens révolutionnaires qu'ils ont imposé ailleurs. Par ces mesures de violence, se révèle une fois de plus l'action des Bulgares qui essaient par leurs nombreux affiliés, d'imposer, par la terreur, aux immigrants macédoniens, si nombreux ici, des taxes au profit de leurs comités.

Mouvement commercial grec à Alexandrie

Du *Pharos tis Alexandrias* :

M. le consul général de Grèce à Alexandrie a récemment transmis au gouvernement hellène un très important et très intéressant rapport sur le mouvement des navires de provenance grecque dans le port d'Alexandrie.

Il en résulte que le développement des relations commerciales entre la Grèce et l'Egypte a été considérable en ces deux dernières années et permet de prévoir un accroissement continu et rapide.

Quelques chiffres suffiront à la démonstration de cette appréciation :

Pendant l'année 1905, cent-quatre-vingt-quatre bateaux à vapeur hellènes, jaugeant 158.868 tonnes, sont entrés dans notre port et 113 voiliers jaugeant 18.193 tonnes.

D'autre part, 189 bateaux à vapeur jaugeant 154.734 tonnes sont sortis de notre port et 111 voiliers, jaugeant ensemble 18.603.

Pendant l'année 1906, deux cent quarante-six bateaux à vapeur jaugeant 224.459 tonnes et 96 voiliers jaugeant 18.336 sont entrés dans notre port et sont sortis : 228 bateaux jaugeant 192.172 tonnes et 79 voiliers jaugeant 15.575 tonnes, soit, en 1906, une augmentation sur l'année 1905 de 62 bateaux entrés avec une augmentation de 68.080 tonnes et une sortie de 39 bateaux avec une augmentation de 46.438 tonens. Sont arrivés également en 1906 en moins de l'année 1905, 117 bateaux et sont sortis en moins de 1905 trente-deux bateaux.

Le débat macédonien

Le *Westminster Gazette* publie une intéressante interview de M. Andréadès, professeur à l'Université d'Athènes et directeur du *Bulletin d'Orient*, sur les affaires de Macédoine. Après avoir signalé le gâchis macédonien, la faillite des réformes, l'incohérence de la diplomatie européenne, le rédacteur de l'organe londonien rend compte de l'entretien qu'il a eu avec M. Andréadès et au cours duquel le jeune professeur a fait un exposé substantiel de l'antagonisme gréco-bulgare qui désole la région macédonienne.

En réponse aux questions du journaliste anglais, le professeur Andréadès rappelle qu'il y aurait lieu de rechercher un remède à la solution actuelle dans la proposition émise par M. Engelhardt de partager la région macédonienne en sphères d'influence à reconnaître aux diverses nationalités en compétition :

Pendant que les Bulgares prédominent au nord, les Grecs ont la prépondérance dans la Macédoine méridionale. Pour ce qui est de ces districts, la répartition ne présenterait point de difficultés. Il n'en serait plus tout à fait de même dans la Macédoine centrale, où cependant, on pourrait surmonter les obstacles au moyen d'un referendum, qui est l'unique moyen d'établir le sentiment national des populations contestées.

M. Andréadès rappelle qu'une enquête de ce genre, effectuée par les soins et sous le contrôle d'une commission européenne, serait entourée de toutes les garanties d'impartialité désirables. Nul besoin de *partager* la Macédoine et d'en chasser les Turcs.

Après avoir exposé les maux dont souffre la population grecque de Bulgarie et de Roumélie orientale, au mépris des clauses du traité de Berlin, M. Andréadès exprime le regret de voir combien l'opinion publique anglaise est laissée dans l'ignorance des véritables conditions de l'antagonisme gréco-bulgare et du débat macédonien. Revenant enfin plus spécialement à cette dernière question et à la proposition d'une solution basée sur les droits de chacun et de tous, il signale le mauvais vouloir dont nos adversaires font preuve contrairement aux vues si conciliantes des Hellènes.

M. le professeur H. C. Muller, d'Utrecht, a consacré dans le *Telegraaf* d'Amsterdam (numéros des 8, 11 et 12 juin), une étude à la question macédonienne concluant excellemment à la nécessité de porter le débat devant la Cour d'arbitrage de La Haye. Nous publierons prochainement des extraits de l'étude du distingué juriste.

Le Directeur-Gérant : A. ADOSSIDÈS.

Levallois-Perret. — Imprimerie WELLHOFF et ROCHE
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 15. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 1er AOUT 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN **6** FR.
Union Postale . . — **8** FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

« La Grèce retrouvée par les Grecs » : *conférence de* M. THÉODORE REINACH *député.*
A l'exposition de Bordeaux : *la section grecque.*
Echos : *canons français et canons allemands; Grèce et Roumanie; la situation en Crète; le sort des Grecs de Bulgarie; rapprochement austro-monténégrin; transactions commerciales franco-grecques.*
En Macédoine : *crimes bulgares; Turcs et Gréco-Macédoniens; projets d'attentat.*
Revue de la Presse : *l'œuvre de la gendarmerie grecque; déclarations du Haut commissaire; l'accord anglo-russe; en Thrace; l'enseignement du français à Samos; Serbes et Bulgares; la situation du cabinet Théotokis.*

LA
Grèce retrouvée par les Grecs

Suite et fin (1).

La première fouille importante qui inaugura la nouvelle période d'existence de la Société archéologique est celle de l'Asclépiéon d'Athènes (1876). En déblayant les terres éboulées peu à peu le long de la partie sud de l'Acropole, à l'ouest du théâtre, on heurta les fondations compliquées de ce sanctuaire qui comprenait deux temples — l'un ancien, l'autre moderne — avec un grand autel et des «portiques d'incubation» groupés autour d'une source sacrée. En l'absence d'un architecte compétent, la question constructive fut assez mal débrouillée. En revanche, on recueillit un grand nombre de précieux bas-reliefs, ex-votos consacrés à Asclépios par des dévôts reconnaissants. Ces reliefs, étudiés par Paul Girard, s'échelonnent sur la fin du Ve et tout le IVe siècle. Outre leur intérêt artistique, ils apportent à l'histoire religieuse une très curieuse contribution. On pourrait les intituler : « Histoire de l'avancement d'un dieu ». On peut y suivre pas à pas, en effet, les progrès dans la vénération publique de ce nouveau venu dans l'Olympe, qui, d'abord simple héros médecin, ensuite demi-dieu, s'élève enfin au rang d'un dieu véritable, sorte de Zeus doux, bienveillant et secourable, de Zeus familier et familial, trônant paisiblement entre sa femme, ses fils et ses filles pour recevoir l'hommage des fidèles...

L'Asclépiéon d'Athènes, fondé en 420 avant Jésus-Christ, n'était qu'une succursale du grand Asclépiéon d'Epidaure. Après avoir exploré la «filiale», la pensée vint naturellement de s'attaquer à la «maison-mère», à ce hiéron d'Epidaure, dont la mission française de Morée avait, dès 1829, fixé les traits généraux. Cette fouille, une des plus mémorables de notre temps, fut commencée en 1881, sous la direction de l'éphore Panayotis Cavvadias, qui l'a poursuivie depuis à diverses reprises et à de longs intervalles avec une inlassable activité, même après que ses brillants succès lui eurent valu d'être promu éphore général (1885). Il les poursuit encore à l'heure actuelle dans ses moments perdus. M. Cavvadias ne s'est pas contenté de diriger le déblaiement de ce sanctuaire avec zèle et méthode, d'y installer un service de garde et un petit musée, il a publié les résultats de ses travaux et le déchiffrement de ses inscriptions dans une série d'articles excellents et dans deux beaux ouvrages, un gros et un petit. J'ajoute qu'il a toujours fait l'accueil le plus libéral, le plus hospitalier aux archéologues étrangers et même aux simples curieux qui visitaient son chantier : à deux reprises différentes, en 1882 et tout récemment à l'occasion du Congrès archéologique d'Athènes, j'ai été son hôte et j'ai pu apprécier sur place non seulement sa courtoisie et son érudition, mais son excellente cuisine, car M. Cavvadias est le plus gastronome des archéologues et le plus archéologue des gastronomes.

Imaginez-vous quelque chose comme une Lourdes antique, mais une Lourdes agrémentée d'installations hygiéniques, d'un théâtre et d'un hippodrome — tel Vichy ou Aix-les-Bains, — voilà le sanctuaire d'Epidaure. Ce nom d'Epidaure est assez trompeur : sans doute le sanctuaire dépendait politiquement de la cité maritime d'Epidaure, mais il faut trois grandes heures de mulet ou de cheval pour y arriver de cette ville, et le *hiéron* est tout aussi près de Nauplie, d'où l'on s'y rend par une route carrossable. J'ai fait les deux routes, inégalement commodes, également charmantes, deux gorges aux pentes verdoyantes de tamaris et de buissons odorants, avec, dans le lointain, la haute silhouette, le front chauve du majestueux Arachnéon... Le *hiéron* lui-même occupe le fond d'une vallée plate, salubre et comme apaisée. On y accède par de beaux Propylées. La partie centrale — le péribole — forme un enclos rectangulaire ceint d'une muraille. Là sont réunis le temple d'Asclépios, le logement des prêtres, le grand autel, la Tholos, les dortoirs sacrés ; tout près, mais déjà *extra muros*, le temple d'Artémis.

Le temple d'Asclépios est une construction dorique du premier quart du IVe siècle. Une longue et précieuse inscription nous fait connaître, non seulement le nom de l'architecte, Théodotos, mais celui du statuaire qui pétrit les maquettes des sculptures décoratives, Timothée — plus tard un des collaborateurs du Mausolée, — celui des praticiens qui travaillaient sous ses ordres et même les prix que fut payé leur travail : la statue exécutée se payait de 700 à 1.100 drachmes environ, les maquettes 900 drachmes seulement. Les sculptures des frontons, en marbre pentélique et plus petites que nature, ont été retrouvées par terre dans un grand état de mutilation ; elles représentaient, à l'Est, une Centauromachie, à l'Ouest, un combat de Grecs et d'amazones. Les fragments recueillis et transportés au Musée d'Athènes sont admirables par la finesse du modelé et l'élégance de la draperie, où Timothée paraît avoir été un novateur. Voyez ces Néréides qui forment les acrotères du fronton ouest, voyez cette amazone soulevant sa bipenne, qui en était peut-être la figure centrale. Les sculptures de l'Artémision voisin sont du même style et peut-être du même maître : la plus remarquable est une *Niké*, formant également acrotère, « variante rajeunie de la Victoire de Pæonios (1) ».

Quant à la grande idole cultuelle du temple, l'Asclépios en ivoire et en or de Thrasymède de Paros, trônant entre son serpent et son chien, il a péri sans retour, mais d'excellents bas-reliefs trouvés dans le voisinage paraissent s'en être inspirés de très près. L'un d'eux, qui n'eût pas été déplacé dans la frise des Panathénées, est la plus belle image qu'on possède de ce dieu plein de mansuétude, le trait d'union entre Jupiter et Jésus. D'autres sculptures encore ont été recueillies aux environs du temple. Je ne citerai que l'Aphrodite drapée, proche parente de l'Aphrodite des jardins (d'Alcamène), mais dont les attributs imprévus — la lance et l'épée — sentent déjà l'époque alexandrine...

Non loin du temple s'élevait un édifice circulaire, que Pausanias appelle la Tholos ; une inscription, qui a conservé les comptes de la construction, le nomme *Thymélé*, c'est-à-dire lieu où l'on offrait les sacrifices. Cette rotonde — la plus ancienne peut-être de l'architecture grecque — était l'œuvre célèbre d'un certain Polyclète, probablement petit-fils du grand sculpteur argien. Elle était supportée par une double rangée circulaire de colonnes, doriques à l'extérieur, corinthiennes (au nombre de 16) à l'intérieur : les fragments épars permettent de reconstituer le décor de l'entablement, avec ses têtes de lion et ses fleurons, d'une finesse incomparable, supérieure même à celle de l'Erechtheion. Un merveilleux chapiteau corinthien non utilisé, et dont le marbre a gardé toute sa fleur, est probablement le modèle même fourni par Polyclète à ses collaborateurs. Nous surprenons ici, pour ainsi dire, le berceau de cet ordre à la fois raffiné et opulent, qui devait prendre un si grand développement à l'époque hellénistique et romaine. Peu de chose est resté du plafond, avec ses caissons vivement enluminés, peu de chose des murs plaqués de marbres de diverses couleurs ; la fameuse peinture de Pausias, « l'Ivresse vidant une coupe de verre », n'est plus qu'un souvenir. Mais sous le dallage de marbre blanc et noir, la pioche des fouilleurs a découvert de curieuses fondations : trois murs concentriques, soigneusement polis, reliés par des cloisons transversales et percés d'ouvertures disposées en quinconce, qui permettent de communiquer d'un cou-

(1) Voir l'*Hellénisme* du 15 juillet.

(1) Max. Collignon.

loir à l'autre. Quelle était la destination de ce singulier labyrinthe? En avait-il même une autre que de supporter le plancher de marbre de l'édifice et de permettre d'en vérifier la solidité? *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.* Lechat et Defrasse pensent à une source sacrée (mais le puits sacré s'est retrouvé à l'autre extrémité de l'*abaton*), Diehl a une cave où s'exécutaient je ne sais quels rites mystérieux. La solution la plus originale est celle de M. Svoronos, qui voit là le logement ou plutôt la tombe du serpent d'Asclépios, dont les replis en spirale auraient merveilleusement épousé toutes les sinuosités de ce dédale souterrain.

Le dernier édifice remarquable de l'enclos sacré, c'est l' « Abaton », c'est-à-dire le vaste portique ionique, tantôt à un, tantôt à deux étages, qui s'adossait au mur Nord du péribole. Ce portique servait de dortoir aux malades venus pour consulter le dieu. C'est d'ailleurs pendant leur sommeil même qu'ils recevaient le plus souvent sa visite et ses conseils; après la guérison, les prêtres prenaient soin d'inscrire l'histoire de la cure sur des tablettes, qui furent ensuite copiées et recueillies sur de grandes stèles. Ces stèles, somptueuses réclames de marbre à faire pâlir nos Géraudel et nos Mariani, étaient au nombre de six au temps de Pausanias. Cavvadias en a retrouvé deux presque intactes, surtout la première; elles comptent assurément parmi les documents les plus extraordinaires qui nous soient parvenus sur l'histoire de la superstition antique. Rien ne ressemblait moins à une médecine rationnelle que le « traitement » suivi dans les sanctuaires d'Asclépios. Qu'on en juge par ces quelques extraits :

« Ambrosia d'Athènes, borgne. Cette femme vint en suppliante vers le dieu; se promenant dans l'enceinte sacrée, elle se moqua de quelques-unes des guérisons. « C'est, disait-elle, invraisemblable, impossible, que des boiteux marchent, que des aveugles « voient clair simplement pour avoir eu un songe. » Elle s'endort, et voici qu'elle eut une vision : il lui sembla que le dieu lui apparût et lui dit : « Je te « guérirai, mais à condition que, à titre de salaire, « tu places dans le temple un cochon d'argent en « souvenir de la stupidité dont tu as fait preuve. » Parlant ainsi, le dieu entr'ouvrit l'œil malade et y versa une certaine drogue. Le jour venu, elle sortit guérie... »

« Euphanès, enfant d'Epidaure. Souffrant de la gravelle, il s'endormit. Le dieu lui apparut et lui dit : « Que me donneras-tu si je te guéris? » L'enfant répondit : « Dix osselets (1). » Le dieu se mit à rire et dit qu'il le guérirait. Le jour venu, il sortit guéri. »

« Héraieus de Mitylène n'avait pas de cheveux sur la tête, mais il en avait beaucoup sur les joues. Honteux des railleries dont il était l'objet, il vint coucher dans le dortoir. Le dieu lui frotta la tête avec un onguent et les cheveux repoussèrent ».

Citons enfin un extrait de la seconde stèle :

« Hermon de Thasos était aveugle et fut guéri par le dieu. Puis, comme il ne payait pas le prix de la guérison, le dieu le rendit aveugle de nouveau... »

N'est-ce pas déjà la scène du *Médecin malgré lui?* Seulement le héros de Molière, après avoir rendu la parole à Lucile, s'excuse de ne pouvoir la lui enlever; tout ce qu'il peut faire, c'est de rendre le père sourd. Esculape avait plus de ressources que Sganarelle.

En dehors de l'enceinte sacrée, le territoire d'Asclépios contenait de nombreuses constructions d'époques diverses : hôtelleries, gymnase, bains (dus à la munificence de l'empereur Antonin), hippodrome, stade, etc. Mais l'édifice le plus intéressant est le théâtre, logé dans un pli du mont Kynortion, et œuvre, lui aussi, de Polyclète le jeune. Par ses dimensions, par sa beauté, il était, au dire des anciens, sans rival. L'imposante *cavea* avec ses trente-deux rangs de gradins était connue depuis longtemps; Cavvadias a dégagé l'orchestre — qui nous a pour la première fois révélé le plan circulaire des orchestres primitifs, avec l'autel au milieu — le mur de scène décoré de statues, avec ses *parodoi* et ses rampes d'accès latérales. Ce mur de scène de IVe siècle était-il un mur de fond ou une tribune pour les acteurs? Cette question vivement controversée est devenue le point de départ de la fameuse théorie à laquelle Dœrpfeld a attaché son nom; la question n'a pas encore été définitivement élucidée, mais dans l'ardeur de la résoudre les archéologues de tous pays ont exploré à qui mieux mieux tous les restes des théâtres helléniques et hellénistiques disséminés à travers la Grèce de l'Asie Mineure, et, suivant le mot de Lessing, la chasse vaut mieux que le lièvre...

(1) Nous dirions : « dix billes ».

Une autre fouille notable de la Société archéologique est celle du sanctuaire d'Eleusis, où se célébraient annuellement les mystères de Déméter et de Coré, une des plus grandes fêtes, non seulement de l'Attique, mais du monde hellénique tout entier. Tout ce qui concerne les mystères est, comme de juste, mystérieux. Non seulement les anciens ont bien gardé le secret des cérémonies qu'on y célébrait devant les seuls initiés, mais Pausanias, notre guide habituel, nous délaisse au moment de décrire les constructions du hiéron : averti par un songe, il se souvient que lui aussi était initié et se décide à garder le silence! C'est donc aux seuls restes monumentaux, découverts de 1882 à 1890 sous la direction de Dimitrios Philios, que nous devons nous adresser pour reconstituer l'image de ce sanctuaire.

Ici, comme à Epidaure, le péribole sacré était ceint d'un mur qui a d'ailleurs été élargi à diverses époques. La porte monumentale est de l'époque attique; c'est une copie assez sèche des Propylées. Plus tard, un ami de Cicéron, Appius Claudius Pulcher, fit élever des propylées extérieurs, construction originale de style hellénistique, avec cinq chapiteaux corinthiens à trois faces, des rinceaux opulents et des acrotères en forme de griffons.

L'enceinte sacrée s'appuie d'un côté à une acropole escarpée, de l'autre plonge sur la plaine et la mer lointaine, au bord de laquelle les mystes déroulaient leurs promenades aux flambeaux. On y trouve des restes d'édifices d'époques très diverses, quelques-uns très anciens, des murs de briques creuses ensevelis de si bonne heure qu'ils ont bravé l'humidité des siècles; d'autres d'époque romaine, comme le Ploutonion, bâti au seuil d'une grotte. C'est là que fut découverte une admirable tête d'éphèbe, ombragée d'une épaisse chevelure, que l'on prit d'abord pour un Antinoüs, mais où Benndorf et Furtwângler ont bientôt proposé de reconnaître le dieu Eubouleus, variété d'Hadès ou frère de Triptolème. Il existe en Italie plusieurs répliques de cette tête, connues sous le nom de « Virgile »; de plus, la base d'un « terme » du Vatican porte la légende : *Eubouleus Praxitelous.* Nous aurions donc ici un original de Praxitèle, un frère de l'Hermès d'Olympie! Cependant l'arrangement très recherché de la chevelure, beaucoup plus raffinée que celle de l'Hermès, donne à croire que l'Eubouleus est plus récent que la statue d'Olympie; d'aucuns l'ont même attribué à un des fils de Praxitèle.

Du petit temple de Déméter il reste peu de chose. L'édifice le plus considérable du péribole est le Télestérion, le *mystikos sêkos*, ou Palais de l'initiation : quelque chose comme le Grand-Orient de Grèce! La construction primitive date de Pisistrate et fut d'abord de dimensions très modestes. Après avoir été détruit par les Mèdes, le Télestérion a été agrandi du double par Cimon, puis au quadruple (54 mètres sur 52) du temps de Périclès par Ictinos, l'architecte du Parthénon. Le plan actuel est carré. Huit rangs de gradins, interrompus par des portes, prennent appui sur chacun des quatre murs; l'aire intérieure est semée d'une forêt de 42 colonnes, qui supportaient le plafond et devaient singulièrement gêner la vue des spectateurs pendant le drame sacré. De grands escaliers extérieurs mènent de chaque côté à une galerie, taillée dans le roc de l'Acropole, qui donne accès à un étage supérieur, le *megaron.* Enfin devant la façade principale se dresse un somptueux portique à colonnes, édifié en 346 par l'architecte Philon.

La plus célèbre des fouilles menées à bien par la Société archéologique est celle de l'Acropole d'Athènes. L'Acropole que tout le monde connaît, celle qu'avaient bombardée Morosini, dépouillée Elgin, restaurée et déblayée tant bien que mal Ross, Pittakis, Beulé, c'est l'Acropole jadis remblayée et nivelée par Cimon pour servir de piédestal aux admirables monuments de Périclès et à toute cette forêt de chapelles, de statues et d'ex-votos qui s'y multiplia jusqu'à l'époque romaine. C'est en un mot l'Acropole de Phidias; elle se résumait dans la fameuse Pallas chryséléphantine, dont une copie en marbre — la plus complète, sinon la plus artistique que l'on connaisse — fut découverte au Varvakeion en 1880 et bruyamment annoncée à l'Europe comme un heureux présage, au moment où celle-ci s'occupait à donner satisfaction aux désirs d'agrandissement de la Grèce. Mais sous l'Acropole qui se voit, il y a ou il avait l'Acropole qui ne se voit pas, l'Acropole archaïque, éclatante et peinturlurée de Pisistrate et de ses fils, l'Acropole qui fut à deux reprises incendiée, saccagée de fond en comble par les Perses en 480, et dont les débris mêlés à des terres rapportées formaient le socle, parfois épais de 10 mètres, sur lequel se dressent les édifices de l'époque classique. De rares témoins de cette Acropole « prépersique » avaient surgi par hasard, de temps en temps, au milieu du siècle : c'était une statue assise et mutilée d'Athéna (peut-être l'Athéna d'Endoios), c'était la statue du Porteur de veau ou Moschophore, le relief de l'Apobate, une tête casquée d'Athéna. On se figurait que c'était tout, et en 1871, Michaelis, d'ordinaire plus circonspect, écrivait qu'il n'y avait plus rien à trouver à l'Acropole. L'événement devait bientôt le démentir et vérifier le mot paradoxal de Rayet que ce sont les sites qui ont le plus livré dont il y a encore le plus à attendre.

En 1876, Schliemann donna l'argent pour abattre la tour franque (au sud des Propylées), seul vestige subsistant de l'Acropole médiévale et dont la disparition souleva quelques critiques assez vives de la part de ceux qui ne séparent pas le culte de la Grèce classique de la piété envers la Grèce chrétienne. A cette occasion, on tenta quelques sondages prometteurs. En 1879, Lambert fouilla à l'Ouest de l'Erechtheion; il s'arrêta ou plutôt fut arrêté sous un méchant prétexte à quelques mètres de l'endroit d'où, sept ans plus tard, allaient sortir de terre les Corés. En 1882, on attaqua le haut remblai à l'Est du Parthénon; tout de suite on y découvrit des statues féminines, un relief très archaïque (Athéna et des adorateurs), un petit fronton en tuf bariolé (Héraclès et l'Hydre). Encouragé par ces indices, Panayotis Stamatakis, devenu en 1884 éphore général (à la place d'Evstratiadis démissionnaire) décida d'entreprendre le déblaiement complet de l'Acropole en faisant le tour du rocher à partir des Propylées, vers l'Est, pour revenir par le côté Sud : on ne s'arrêtera que lorsqu'on touchera le tuf ou des fondations anciennes. Ce programme radical, mais seul efficace, seul vraiment scientifique, une mort prématurée (1885) empêcha Stamatakis de l'exécuter, mais il trouva un digne continuateur en Panayotis Cavvadias, devenu à son tour éphore général. Le déblaiement de l'Acropole, effectué sous la direction de ces deux hommes énergiques (1884-1890), leur assure une place impérissable dans la reconnaissance des archéolo-

gues. Par ses dimensions, comme par l'importance de ses résultats, c'est une entreprise de tous points comparable aux fouilles d'Olympie, de Delphes ou de Pergame. Il faudrait un volume pour la raconter, et ce volume, Carvvadias est en train de l'écrire ; je dois me contenter d'en rappeler rapidement les principales révélations.

Au point de vue architecture, les fouilles nous ont rendu une grande partie du mur pélasgique, dont le tracé, si différent de celui du mur de Cimon, se modelait sur toutes les sinuosités du rocher. Au Nord (immédiatement à l'Est de l'Erechtheion) on découvrit tout un pâté de constructions archaïques, notamment un palais flanqué d'un escalier comme à Tirynthe, évidemment l'ancien palais des rois d'Athènes, auxquels l'Erechtheion servait de chapelle. Puis, au Sud-Ouest de l'Erechtheion, un grand temple datant du VI^e^ siècle : composé d'abord d'une simple *cella* en tuf, et d'un trésor tripartite, il fut, au temps de Pisistrate, entouré d'un portique de colonnes dans la décoration duquel entra le marbre : c'est l'*Hécatompédon*.

Le butin seulptural est aujourd'hui réuni au petit musée de l'Acropole, et l'on passe une matinée délicieuse à revivre, en parcourant ces salles bien éclairées, bien ordonnées, toute l'histoire, jusqu'alors presque inconnue, de la sculpture archaïque d'Athènes. Dans les fondations du « vieux temple », on retrouva d'abord, morceaux par morceaux, les restes de ses frontons primitifs, en tuf revêtu de vives couleurs, œuvre d'un art quasi barbare, mais étrangement savoureux et vivant. D'un côté, des lions dépeçant un taureau — motif fréquent sur les monnaies archaïques — de l'autre, un groupe encore indéterminé dont faisait partie un monstre à trois têtes (Typhon?) : l'une d'elles lui a valu le nom de Barbe-bleue, mais c'est un Barble-bleue déjà apprivoisé par Ariane ; frappé de son air bonasse et de son rictus placide, Furtwângler, au lieu du « dieu de l'ouragan » propose d'y reconnaître un de ces géants bienveillants, que les Athéniens vénéraient comme leurs ancêtres. Viennent ensuite les frontons en marbre du temple agrandi par Pisistrate : le plus beau morceau (fronton Est), est une Athéna, terrassant un géant armé (Encelade?). Et puis, et surtout, c'est la merveilleuse théorie de femmes que les Allemands appellent sans respect « les tantes » et que nous appellerons plus décemment et plus justement, avec les anciens Grecs eux-mêmes, « les Jeunes filles » (*Korai*).

C'est le 5 février 1886, — jour mémorable dans les fastes de l'archéologie — que fut ouverte, non loin de l'Erechtheion, tout auprès du mur Nord de l'Acropole, la cachette profonde où *gisaient depuis tant de siècles* ces élégantes captives. On peut aujourd'hui les admirer tout à l'aise, rangées le long des murs d'une salle du musée de l'Acropole ; mais pour en savourer tout le charme capiteux, il faut se les figurer debout sur leurs bases en forme de colonnettes, au chapiteau largement épanoui, coiffées de leur écran de bronze qui les abritait contre les indiscrétions des oiseaux, rangées dans un désordre pittoresque sous le péristyle du vieux temple chatoyant qui devait peut-être déjà à toutes ces *Parthénoi* le nom de Parthénon. Ces statues, où l'on a voulu d'abord reconnaître la déesse Athéna elle-même, puis des « prêtresses », semblent bien n'être autre chose que des images à la fois réelles et idéales de jeunes filles athéniennes apportant à la déesse leur hommage et le symbole d'une offrande perpétuelle, sœurs aînées de celles que cent ans plus tard Phidias et ses disciples feront défiler dans un chaste cortège le long de la frise du Parthénon renouvelé.

Au premier aspect, rien de plus semblable que ces figures : même matière, le marbre de Paros ; même attitude hiératique, un bas collé au corps et retenant les plis de la robe, l'autre ployé en avant et tenant un fruit ; même costume, la longue tunique, la courte chemisette gaufrée, l'ample châle de laine aux plis savamment festonnés ; même coiffure, aux tresses symétriques, aux étages de boucles consolidées par des épingles d'or ; même polychromie discrète qui avive le regard, roussit les cheveux, sème les bordures du manteau et de la tunique de délicats méandres rouges et verts, qui furent peut-être rouges et bleus. Mais à les regarder de plus près, comme l'a fait M. Lechat dans ses deux livres « Au musée de l'Acropole » et la « Sculpture attique avant Phidias », combien les types et les techniques se différencient, combien de nuances inaperçues apparaissent ! Voici la *Cora* toute roide équarrie comme une planche de chêne, véritable *xoanon* de marbre, pareil à l'Artémis délienne, don de Nicandra, découverte par M. Homolle. Voici les coquettes et pimpantes filles de Chios, un peu guindées, un peu fignolées, mais combien séduisantes dans la mièvrerie archaïque de leur sourire et les mille charmantes préciosités de leur toilette ! Voici les pastiches plus ou moins heureux dus au ciseau inexpérimenté des sculpteurs indigènes, car l'art athénien *ionisa* sous Pisistrate, comme l'art français *italianisa* sous François I^er^. Mais bientôt le génie national se ressaisit ; il combine, dans la grande statue d'Anténor, son sérieux natif avec la grâce importée d'outre-mer, jusqu'au jour proche où, sous l'influence des bronziers du Péloponèse, apparaît un type nouveau (*cora* d'Euthydicos, tête d'éphèbe), dans lequel l'œil se débride, le costume se simplifie, le sourire éginétique s'évanouit pour faire place à la moue mutine des lèvres aux coins abaissés : *facies non omnibus una, Nec diversa tamen qualis decet esse sororum.*

On voudrait s'attarder dans ce harem de marbre, mais le temps nous presse. J'ajoute simplement que les fouilles de l'Acropole nous ont livré en petit nombre des sculptures plus récentes que l'invasion médique, comme cette énigmatique Pallas appuyée sur sa lance où M. Lechat voit un motif maternel (Pallas regardant la ciste qui renferme Erichthonios) et d'autres un motif patriotique (Pallas lisant les noms des guerriers morts, inscrits sur une stèle). Je rappelle aussi que les découvertes de M. Cavvadias ont révolutionné la chronologie de la peinture de vases en obligeant de faire remonter de quarante ans à peu près les débuts de la technique à figures rouges, c'est-à-dire l'émancipation de la peinture attique. Cette fois déjà, la peinture montrait la voie à la sculpture, comme soixante ans plus tard Polygnote allait la montrer à Phidias. Enfin, je ne quitterai pas le rocher sacré sans mentionner d'un mot la consolidation du Parthénon où notre compatriote M. Magne a pris une part si active, et la discrète restauration (par M. Balanos) du portique Nord de l'Erechtheion et du mur (romain hélas !) orné de demi-colonnes, qui le rejoignait au portique des Caryatides.

*
* *

Je me suis étendu quelque peu sur les trois grandes explorations archéologiques dues à l'initiative, au zèle et à la science helléniques dans les dernières années du siècle précédent ; je m'empresse d'ajouter que ce ne sont pas les seules. Il n'est presque pas une province du royaume hellénique où l'Ephorie générale et la Société archéologique n'aient utilement marqué leur passage.

C'est ainsi qu'à Rhamnone, en Attique, on a fouillé le temple où s'élevait la fameuse Némésis d'Agoracrite, contemporain de Phidias : quelques beaux fragments des reliefs du piédestal ont avivé nos regrets de la perte de ce chef-d'œuvre.

A Sunium, le temple dont chaque siècle abat quelques colonnes à vu dégager son haut stylobote et fixer sa dédicace à Poseidon.

L'Amphiaraion d'Oropos, de 1884 à 1887, fut exploré par Léonardos, avec son petit temple dans un vallon écarté, son autel consacré à cinq divinités, son théâtre si bien conservé et si discuté.

Le temple de Phigalie, dans le Péloponèse, a perdu sa parure sculpturale, mais on n'en a pas moins, à grand prix, relevé sa cella et consolidé ses architraves.

Non loin de là Lycosoura d'Arcadie, « la plus ancienne ville du monde », avec un temple célèbre de « la Maîtresse » (*Despoina*), décoré par le sculpteur Damophon de Messène. Cavvadias l'a fouillé avec succès en 1889. On regardera au Musée d'Athènes les beaux fragments de ces statues colossales : la tête pathétique d'Anytos, nourricier de la déesse, le manteau de marbre finemen brodé de *Despoina*, et à cette occasion on ne manquera pas de s'apitoyer sur la misère de « cette pauvre petite science conjecturale » qui s'appelle l'archéologie, car ces sculptures, successivement attribuées au IV^e^ siècle avant Jésus-Christ et à l'époque d'Hadrien, aujourd'hui on incline à les placer au II^e^ siècle avant J.-C., tout proche des reliefs de l'autel de Pergame !

Thermon, chef-lieu de la ligue étolienne, avait un temple d'Apollon qu'a déblayé G. Sotiriadis (1897-1899). Un seul dieu et pourtant deux nefs collatérales ; une colonnade se prolongeait à travers l'opisthodome. Le temple, tout en bois, n'a laissé aucun débris sauf les traces de ses fondations et quelques curieuses métopes en terre cuite, ornées de sujets peints, qui s'intercalaient entre les triglyphes disparus : nouvel et remarquable exemple de l'équivalence décorative de la peinture et du relief.

Le Lion de Chéronée, rencontré par les Anglais en 1818, détruit pendant la guerre de l'indépendance, retrouvé de nouveau en 1879, a été restauré pièce par pièce (1903) et replacé sur un haut piédestal, au bord de la grande fosse maçonnée où dorment, au nombre de 254, les morts thébains de la grande journée qui vit la fin de la Grèce républicaine.

Enfin l'éphorie ne dit pas comme Regnard : *Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.* Elle prolonge sa curiosité et ses trouvailles jusqu'au fond de la mer. En 1900 des pêcheurs d'éponges découvrirent près de Cérigotto — petite île voisine de Cythère — des débris de statues ; c'étaient les restes de la cargaison d'un navire romain perdu dans ces parages, où sombra aussi l'un des bâtiments chargés du butin de lord Elgin (le *Mentor*). Les statues, pour la plupart de bronze, repêchées par des plongeurs, ont été débarrassées patiemment des incrustations de coquillages qui les recouvraient ; si la plupart sont restées informes et comme lépreuses, d'autres ont repris figure humaine et comptent parmi les beaux morceaux du Musée national. Citons la tête barbue, la bonne copie de l'Héraclès lassé de Lysippe (modèle du colossal « Hercule Farnèse » en marbre du musée de Naples, qui orna jadis les Thermes de Caracalla) (1) et surtout l'*Ephèbe nu*, si bien restauré par M. André, et dont le geste oratoire a été l'objet de tant de discussions. Qu'il s'agisse d'un *Persée*, comme le croit Svoronos, ou d'un athlète vainqueur saisissant une couronne, ou d'un adolescent tenant une balle, cette statue où se pénètrent les influences attiques et péloponésiennes, rappelle de près l'*Apoxyomène*, récemment retrouvé à Ephèse par la mission autrichienne et où l'on a reconnu l'œuvre probable de Dédale, petit-fils de Polyclète.

Le règne de Cavvadias ne s'est pas seulement

(1) Cet Hercule de Glycon est cité dans un curieux papyrus latin de Genève, récemment publié par M. Nicole, et qui paraît être une description des Thermes de Caracalla.

illustré par des fouilles nombreuses et fructueuses. On lui doit aussi l'organisation définitive du Musée national. Achevé en 1889, ce musée spacieux, bien distribué, sobrement décoré, a reçu toutes les antiquités dispersées naguère au Theseion, au Portique d'Hadrien, à la Tour des Vents, au Varvakeion, à l'éphorie générale, les tombeaux du Céramique, la collection de terres cuites d'Asie Mineure de Misthos, les produits des fouilles nouvelles, les collections du Polytechnikon, — antiquités d'Egypte et de Mycènes, — les vases, les Tanagres et les bronzes de la Société archéologique.

Parmi les antiquités athéniennes, seules celles qui furent trouvées sur l'Acropole ont été hébergées dans le petit « musée de l'Acropole » qu'il a fallu doubler après les découvertes de 1885. En outre, et malgré des résistances locales souvent acharnées, on a transporté au Musée central les plus importantes antiquités déposées provisoirement dans les prétendus musées de province. Même Olympie a dû livrer ses bronzes, menacés par l'humidité, mais elle a gardé l'*Hermès* de Praxitèle, qu'abrite, avec les sculptures du temple de Zeus, le beau musée dû à la libéralité du banquier Syngros. Le même bienfaiteur et, après lui, sa veuve, ont érigé un asile plus modeste, mais bien éclairé, aux trouvailles françaises de Delphes, au premier rang desquelles brille le fameux *Aurige*.

*
* *

J'arrête ici ce voyage rapide et forcément superficiel, mais suffisant pourtant pour justifier le titre de ces pages : « La Grèce retrouvée par les Grecs. »

En s'appliquant avec un soin pieux à faire sortir de terre les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres et à les préserver des destructions futures, les Grecs n'ont pas seulement justifié la confiance de l'Europe et acquitté envers leur grand passé la dette dont je parlais tout à l'heure : ils ont travaillé de la manière la plus efficace à l'œuvre, ardemment poursuivie depuis Coray, de leur rénovation intellectuelle.

Le vieux Klephte Kolokotronis, qui ne savait pas lire, aimait à assister aux leçons de son fils. Un jour, il lui demanda : « Kolinos, quelle est, crois-tu, la plus grande maison de la nation? » L'enfant répondit : « C'est le palais du Roi. — Non, dit le père, c'est l'Université. »

Aujourd'hui, il dirait : c'est l'Université et le Musée. L'un est, en effet, un foyer aussi ardent que l'autre de nobles inspirations. Par l'Université, la nation grecque a repris contact avec son ancienne littérature, trésor inépuisable de beau langage et de hautes vérités morales. Au Musée, elle admire les patients efforts, l'incessante ascension vers le mieux par lesquels le peuple le plus doué de la terre pour les arts plastiques s'est élevé des informes tâtonnements du début aux émouvantes, aux immortelles créations de sa maturité.

Je dirai donc à nos amis les Grecs : Vous êtes dans la belle voie, c'est-à-dire dans la bonne ; ne vous relâchez pas ; c'est dans la persévérance qu'est le secret du succès. Et permettez-moi d'ajouter, qu'en outre, qu'au-dessus de ces deux grands enseignements du Musée et de l'Université, il y en a un troisième, plus fécond peut-être, que je vous recommande ardemment. Etudier les belles formes humaines qui ne manquent pas plus aujourd'hui à la Grèce qu'il y a deux mille ans, — je n'ai pour m'en convaincre qu'à regarder cette assistance, — étudiez l'admirable nature que n'ont pu détruire ni les ravages des torrents, ni la sauvagerie des hommes. Oui, si majestueux que soit le Parthénon, il y a quelque chose de plus majestueux encore, c'est la silhouette des montagnes qui l'encadrent ; si rayonnantes que soient les statues de Phidias, il y a quelque chose de plus radieux, c'est par un beau soir d'été « le Cithéron nageant dans un océan d'or » ; si enchanteur que soit le sourire de l'*Hermès* de Praxitèle, il y a un enivrement plus subtil encore dans ce que le vieil Eschyle appelait « l'innombrable sourire de la mer ». Voilà les sources éternelles de l'inspiration artistique comme de l'inspiration poétique ; voilà le livre que le peuple grec devra rapprendre à lire si, non content d'avoir retrouvé matériellement la Grèce d'autrefois, il veut s'imprégner à nouveau de son génie. C'est ainsi qu'il lui sera permis de donner des successeurs à ceux qui n'ont pas seulement, suivant le mot des anciens, ajouté une beauté à la religion, mais une religion à la beauté.

THÉODORE REINACH,
député.

La Grèce à l'Exposition de Bordeaux

Bordeaux, 12 juillet.

Dans le palais central de l'Exposition se dressent, du côté des allées de Chartres, entre les sections russe et belge, deux portiques de style archaïque, aux blanches colorations, autour desquels courent des frises élégantes de tonalités discrètes : au fronton le mot ΕΛΛΑΣ.

C'est la section grecque : elle a pour architecte M. Pierre Ferret et pour décorateurs MM. Vergnolet et Chauvaux.

Sur un des côtés des parements extérieurs de cette section, sont inscrites les principales batailles navales antiques qui illustrèrent la Grèce : Mycale, Artémisium, Salamine (479 et 480 av. J.-C.) et Naupacte ou Lépante (1571 de notre ère), avec les noms de grands capitaines tels que Thémistocle, Ulysse, Xantippe, Alexandre, Denys le Phocéen, etc.

De l'autre côté sont successivement mentionnés les combats de l'Indépendance : Eressos (1821), Patras (1822) Kaphiris (1825), Samos (1824), Chios (1822), Metoni (1825), Psara (1825), Tenedos (1822). Au-dessous sont les noms des héros de l'Indépendance grecque : Miaoulis, Canaris, et de la vaillante Bouboulina.

Le gouvernement hellénique participe largement à l'Exposition.

Le ministère de la Marine a envoyé de très intéressantes maquettes et des tableaux ; le ministère des Finances, des coraux ; le Musée national, des moulages et diverses reproductions se rapportant à la marine ; l'Université d'Athènes, une collection de tous les oiseaux aquatiques de la Grèce ; l'Arsenal royal, des maquettes, des souvenirs maritimes ; l'Observatoire, des instruments spéciaux ; la commission des ports expose le plan du Pirée. Enfin, le Musée historique et ethnologique, dont M. Rados, commissaire général du gouvernement grec, est le savant conservateur, est superbement représenté par de nombreux tableaux historiques, des gravures représentant les batailles navales grecques, les chefs qui y prirent part, des reconstitutions, etc.

Cet ensemble, — auquel viennent s'ajouter les envois de deux cent cinquante exposants particuliers, vins, liqueurs, soieries, tapis, bonbons, huiles, conserves, eaux minérales, raisins secs, photographies, cordages, etc., — sans oublier l'ouvroir des femmes pauvres d'Athènes et les œuvres de maîtres grecs dont les toiles ont obtenu et obtiennent en France les premières médailles aux Salons, — présente le plus vif intérêt.

Au centre de l'Exposition, se dresse un moulage d'une fort belle statue antique de Neptune, conservée au Musée national d'Athènes, trouvée à l'endroit même où fut découverte la Vénus de Milo. Sous une vitrine, les restes d'un immense bâtiment qui, depuis des siècles, dormait au fond de la mer d'Antikythères avec les statues qu'il portait, montrent le curieux chevillement des bois des navires grecs il y a plus de 2.000 ans!

D'autres moulages reproduisent une série de stèles funéraires grecques figurant des scènes maritimes, ou des monnaies ayant comme frappe, des proues de navires ou des phares. Un autre enfin est la reproduction d'une ancre « de salut » portant en relief le mot grec « sôteira ».

Ces objets sont, au point de vue artistique, d'une grande valeur. Nous croyons savoir que M. Rados, à la fin de l'Exposition, se propose d'en faire don au Musée de Bordeaux.

Parmi les reconstitutions, nous devons citer, au premier rang, deux œuvres de M. Rados, une trirème antique avec ses rameurs, véritable chef-d'œuvre d'art et de science, et une restitution du loch maritime d'Héron, d'Alexandrie.

Dans la foule des pièces anciennes, nous citerons encore un grappin de brûlot ; une boîte à mitraille, la proue du *Karteria* (Persévérance), le premier vapeur ayant pris part à une bataille navale (1826), et dont on voit la maquette reconstituée par M. Rados ; la proue de l'*Aris*, vaisseau de l'amiral Miaoulis ; des armes et surtout des tableaux.

Une des peintures les plus originales est bien celle, datant du seizième siècle, qui a été retrouvée dans une église de Céphalonie, et qui représente la bataille de Lépante avec ses curieux vaisseaux.

A côté, ce sont le portrait de l'amiral Miaoulis, celui de Canaris, par un officier français ; le buste en marbre de Bouboulina ; la bataille de Navarin, par Garneray ; la reconstitution de la bataille de Salamine, par le peintre Volonakis ; des gravures de corsaires, de batailles, etc.

Enfin, de très beaux modèles de vaisseaux de guerre grecs actuels, de navires de commerce, de voiliers de la mer Egée, de bateaux de pêche, de barques spéciales pour la pêche aux éponges et au corail, — avec une reconstitution de ces pêches, — et pour la pêche dans les lagunes ; des envois de grandes Compagnies maritimes grecques ; le canon démontable du colonel Lycoudis ; des pompes pour scaphandriers, des machines pour l'huile ; une série de types de bois spéciaux provenant de Grèce, destinés à la construction des navires, des appareils d'électricité, et une foule d'autres objets complètent la section grecque.

Mais, ce qui frappe surtout dans cet ensemble, c'est la joie de la liberté, enfin conquise après des siècles de douloureux et courageux efforts ; c'est l'industrie s'appuyant sur le souvenir de l'Indépendance. En tête de son très documenté et très intéressant travail sur la marine grecque, pendant la guerre de l'Indépendance, publié à l'occasion de l'Exposition de Bordeaux, M. Rados a bien fait de rappeler cette phrase d'une lettre que lui adressait l'amiral Jurien de la Gravière, et dont on comprendra encore mieux la portée en étudiant la page d'histoire que constitue la section grecque à l'Exposition de Bordeaux : « Racontez-nous donc toutes les phases par lesquelles a passé la malheureuse Grèce ; vous ne sauriez trouver de meilleur moyen de nous intéresser à son souvenir... »

La section a été brillamment inaugurée le 5 juillet par M. C. Rados, commissaire général du gouvernement hellénique, assisté de M. F. Richon, consul de France et commissaire adjoint ; en présence de MM. Bertin, commissaire général de l'Exposition ; Alfred Daney, maire de Bordeaux ; Cumenge, procureur de la République ; des membres des corps élus, du corps consulaire, etc. Après une visite de la section grecque, dont tous les invités ont vanté l'installation et relevé le vif intérêt, un lunch a été servi qui a été marqué de plusieurs discours.

Répondant à l'éloquente improvisation de M. Rados, M. Bertin a retracé le rôle de la marine grecque dans l'antiquité, les exploits des Canaris

et des Miaoulis durant la guerre de l'Indépendance, et enfin les progrès de la marine hellène au cours des dernières années. Il a terminé en disant l'avenir qui est réservé sur mer au peuple grec.

Le maire, M. Daney, a exprimé la reconnaissance de la ville pour la participation de la Grèce et a bu à la santé du roi et de la famille royale. On s'est séparé aux cris de « Vive la France! Vive la Grèce! »

*
* *

Nous lisons dans la *Petite Gironde* du 6 juillet :

« La Grèce n'oublie pas que le sang français a coulé il y a moins d'un siècle pour la faire libre. Elle tient à prouver qu'aujourd'hui comme hier, les cœurs des deux nations battent à l'unisson, et que les deu xmarines sont unies par d'indissolubles liens. Elle a voulu que la première Exposition maritime universelle fût témoin de ses efforts. Aussi sa collaboration à notre superbe manifestation maritime a-t-elle une réelle importance. Elle fait honneur au gouvernement hellénique, et aussi et surtout, devons-nous ajouter, au représentant éminent qu'il a délégué à Bordeaux, M. le commissaire général Rados, officier d'académie, professeur, ingénieur, artiste, historien et, par-dessus tout, homme aussi distingué qu'aimable, sachant faire apprécier et aimer le pays qu'il personnifie chez nous.

« M. Rados a, comme collaborateur compétent et dévoué, M. Fernand Richon, consul de Grèce à Bordeaux, et commissaire général adjoint.

« Au seuil de ce petit coin de la patrie grecque transporté à Bordeaux, M. Rados a reçu ses invités, en tête desquels nous citerons : MM. Bertin, commissaire général de l'Exposition; Alfred Daney, maire de Bordeaux; de Bilbassoff, commissaire général, et Koumaroff, consul général russe; Daudelin, commissaire général russe; Daudelin, commissaire général des Etats-Unis; Cumenge, procureur de la République; Anselme Léon, conseiller à la cour; Besse, président de la Chambre de commerce; Rouhi-el-Khalidi, doyen du corps consulaire, et la plupart des consuls résidant à Bordeaux; les présidents et les membres des diverses sections de l'Exposition; les notabilités bordelaises; des représentants des corps élus ou constitués, etc.

« Les dames avaient été conviées à cette fête élégante. Elles en ont été le charme. Des fleurs leur ont été offertes.

« M. Rados a fait visiter l'exposition grecque, dont tout le monde a été émerveillé. La Grèce est toujours l'antique patrie de l'art. Elle l'a prouvé une fois de plus. Tout est achevé, admirablement, coquettement, et utilement installé dans cette section. On dirait qu'une main de femme — quel plus bel éloge pourrions-nous en faire? — a présidé à cette organisation.

« La Grèce antique, la Grèce moderne ont été en cette après-midi superbement fêtées.

« La visite terminée, tous les invités se sont groupés autour des tables, où un lunch somptueux était servi, arrosé de vins de Champagne et — ce qui a été plus goûté — de vins exquis de Grèce.

« Prenant la parole, M. le commissaire général Rados a tenu tout d'abord à féliciter et à remercier ses principaux collaborateurs, en tête desquels il a placé son « infatigable » adjoint, M. Fernand Richon.

« M. Ferret, architecte, dont l'hellénisme a su créer un pavillon qui est une œuvre exquise; les Bordelais, dont l'hospitalité est si large; la presse; l' « illustre » M. Bertin, qui a rendu la tâche facile à tous les commissaires généraux et aux représentants des nations étrangères; les « chers collègues » de M. Rados, les commissaires généraux; M. le maire de Bordeaux; les autorités, les représentants des corps élus ont tour à tour été l'objet de la gratitude du délégué du gouvernement hellénique.

« Dans son éloquente improvisation, M. Rados dit combien est grande la joie d'un enfant de la Grèce d'être entouré de Français, c'est-à-dire d'amis.

« La première de toutes les nations de l'Occi- « dent, la France, poursuit M. Rados, a pensé à « la Grèce et a préparé la liberté de la Grèce. » Et à cette occasion, M. Rados, en historien consommé, rappelle la part que la France, sous tous ses régimes, a prises à l'indépendance hellénique.

« En terminant, M. Rados parle de l'élite de la pensée de la France, restée toujours fidèle à la Grèce, et dans une superbe péroraison, il lève son verre à la prospérité, à la grandeur de la France, et pousse le cri de : « Vive la France! »

« Tandis que la musique joue la *Marseillaise*, les applaudissements éclatent.

« M. Bertin répond à M. Rados.

« La place de la Grèce, déclare-t-il, était marquée dans cette Exposition. Athènes n'est-elle pas, en effet, la mère des marines de l'Occident?

« A côté des souvenirs classiques, l'éminent membre de l'Institut se réjouit d'avoir retrouvé les souvenirs de l'Indépendance, qui unissent la Grèce et la France, alliées dans les grandes batailles du siècle dernier.

« Les Grecs modernes, dit-il enfin, sont dignes de leurs aînés.

« M. Bertin boit à la grandeur de la Grèce et au développement de la marine grecque.

« La musique joue l'hymne grec.

« M. Daney, au nom de Bordeaux, parle à son tour.

« Le maire, en termes pleins de cœur, dit la reconnaissance de la Ville pour la collaboration de la Grèce à notre belle Exposition, collaboration superbe et dont elle est fière.

« M. Daney remercie donc les Grecs, « nos amis, » de l'œuvre qu'ils ont accomplie, et lève son verre en l'honneur de S. M. le roi de Grèce, de S. M. la reine et de la famille royale.

« C'est le dernier toast. Les représentants des nations étrangères, par la voix de M. Rouhi-el-Khalidi, s'unissent aux vœux exprimés par le maire, et après un dernier remerciement à M. Rados, on se sépare aux cris de : « Vive la Grèce! Vive la France! »

ÉCHOS

Canons français et canons allemands. — Les représentants des maisons allemandes Krupp et Erhardt, qui ont pris part au concours ouvert à Athènes pour la fourniture des canons à la Grèce et dont les modèles avaient été soumis à des essais en même temps que ceux de leurs concurrents, ont subitement retiré leurs offres sous prétexte, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notre dernier numéro, que la Commission grecque faisait preuve de partialité à leur égard et cherchait à assurer la commande à la maison française Schneider.

Or, peu avant cet incident, le représentant de la maison Erhardt a fait part au prince Nicolas de Grèce de la satisfaction qu'éprouvaient tous les concurrents à constater, disait-il, « la parfaite impartialité du jury » et la façon « irréprochable » dont les essais étaient exécutés.

C'est exact, et si les maisons allemandes se sont retirées ce n'est pas parce que les officiers grecs chargés d'assister à ces essais, se laissent influencer dans la mission qui leur a été confiée, par des sympathies pour telle ou telle puissance, mais à cause de la mauvaise impression produite par de graves accidents survenus aux canons allemands, durant les expériences, notamment par l'explosion, au cours des dernières épreuves de roulage, d'un caisson Krupp, chargé d'acide picrique.

La vérité est là, et il est si peu exact que le jury ait voulu favoriser un concurrent quelconque qu'alors que les représentants allemands, dépités et arguant de la prétendue partialité des officiers grecs, essayèrent de convaincre la maison anglaise Armstrong de se désister également, celle-ci refusa nettement et continua à prendre part au concours qui se poursuit désormais entre elle et la maison française Schneider-Canet.

*
* *

Extrait d'un article intitulé : «Essais pour la forme » de la *Gazette de Cologne* :

« Par suite de l'évidente supériorité récemment « établie des canons Krupp dans les essais qui « viennent d'avoir lieu, un parti pris incontestable « s'est manifesté en faveur de la maison française « Schneider » (!)

Et plus loin, l'organe officieux menace la Grèce :

« Cette question est destinée à attirer de sérieu- « ses complications au gouvernement hellénique » (!)

*
* *

Grèce et Roumanie. — Par décret, en date du 30/12 juillet 1907, paru au *Journal officiel*, le gouvernement hellénique a rapporté le décret du 11/24 juillet 1906 qui frappait de droits de douane supplémentaires les marchandises provenant de Roumanie, et les navires battant pavillon roumain. Les marchandises et produits roumains seront soumis désormais au tarif général.

Le même jour, à Bucarest, le gouvernement roumain publiait au *Journal officiel* un décret rapportant celui du 8 juillet 1906 qui avait édicté contre les marchandises de provenance grecque des droits prohibitifs à l'entrée.

C'est là le contrecoup du revirement de la politique du cabinet libéral roumain présidé par M. Stourdja. En Roumanie, les persécutions systématiques dont les Grecs étaient victimes, ont été suspendues. De plus, le cabinet de Bucarest s'est montré disposé à négocier la reprise des rapports diplomatiques; grâce à la médiation de la Russie, des pourparlers ont été engagés; ils ont abouti à amener la détente et la mesure susmentionnée. Mais les relations diplomatiques ne sont pas encore rétablies et la situation est loin d'être normale entre les deux pays. De part et d'autre on fait preuve de bonne volonté. Mais celle-ci restera inefficace, tant qu'elle ne s'accompagnera pas de bon sens. Le cabinet Cantacuzène n'en a assurément pas fait preuve. Il faut espérer qu'il en sera autrement du ministère de M. Stourdja et qu'on n'ira pas demander à la Grèce, comme le faisait le général Lahovary, de s'occuper à forger à la Roumanie une nationalité roumaine en Macédoine.

*
* *

La situation en Crète. — Un nouveau cabinet crétois vient d'être constitué sous la présidence de M. Logiadès, une des personnalités crétoises les plus marquantes. La nomination d'un musulman, Ali Bey Zadè, comme ministre de l'Instruction publique dans le nouveau cabinet, de même que celle d'Ali bey Tablat, musulman également, comme préfet de la Canée, a produit la meilleure impression : elle est considérée comme venant dissiper les dernières raisons de divergences entre la majorité chrétienne de l'île et les musulmans.

Le mérite de la solution de la crise revient à M. Zaïmis, haut commissaire, qui, pour éviter une nouvelle dissolution de la Chambre, a amené huit notables musulmans à adhérer à l'état de choses actuel en prenant part à l'administration de l'île. Il y a bien encore quelques mécontents, parmi les musulmans, fanatiques irréductibles qui ne peuvent se faire à l'idée de l'émancipation de la Crète,

mais c'est là une très infime minorité que le grand nombre des musulmans abandonne de plus en plus. Le nouveau cabinet dispose de 41 voix sur 67 députés. L'administration si pleine de tact et de sagesse de M. Zaïmis, le souci dont il témoigne des intérêts de tous ses administrés, à quelque confession qu'ils appartiennent, ont enfin amené l'apaisement, et tout fait prévoir que l'île, libre désormais de se consacrer au développement de ses ressources et de ses institutions, s'acheminera dans la voie du progrès, en attendant le jour où ses vœux recevront la consécration finale par l'union définitive à la Grèce.

Avant de quitter Athènes pour regagner la Canée, M. Zaïmis a conféré avec M. Théodokis sur le choix de 28 officiers hellènes qui seront chargés de l'organisation de la milice indigène crétoise, destinée à remplacer ultérieurement les troupes internationales dans l'île. Le haut commissaire a également échangé des vues avec le gouververneur de la Banque nationale de Grèce au sujet d'un emprunt de 9 millions.

Les puissances ont été saisies de ces deux projets par un mémoire du haut commissaire.

*
* *

La session législative vient d'être ouverte par le Haut-Commissaire. Aussitôt après sa constitution, la Chambre a voté, au milieu d'enthousiastes acclamations, la résolution suivante qui a été immédiatement communiquée aux représentants des puissances protectrices :

« Représentant le pur sentiment des mandataires du peuple, le sentiment national qui s'est manifesté dans la paix et dans la guerre en un élan unanime;

Ressentant plus vivement avec le cours des années le besoin de l'accomplissement immédiat de cette vive aspiration et la solidarité des liens moraux et des liens de race qui unissent le peuple crétois à l'Hellénisme représenté par la Grèce libre; l'Assemblée crétoise est convaincue que, dans leur bienveillance si connue pour le peuple crétois, les puissances daigneront consentir au prompt accomplissement des légitimes et unanimes aspirations du peuple par l'union de la Crète à la Grèce. »

M. Michelidakis, chef du parti conservateur, a été élu président de la Chambre.

*
* *

Situation intolérable des Grecs de Bulgarie. — D'après des statistiques dressées à Constantinople avec une exactitude rigoureuse, 2.500 Grecs ont quitté la Bulgarie depuis les troubles antihelléniques de l'été dernier. On évalue à 17.000 ceux des émigrants qui se sont réfugiés en Grèce, les autres s'étant répartis entre la Turquie et l'Egypte ; quelques-uns ont gagné l'Amérique.

L'exode continue. Du 10 juin au 10 juillet, Athènes a vu arriver un millier de réfugiés.

Conformément aux instructions réitérées du gouvernement grec, nos consuls en Bulgarie s'efforcent d'enrayer le mouvement d'émigration ; mais leurs exhortations restent sans effet, tellement intenable est la situation faite à nos malheureux congénères.

L'on cite des cas de certains d'entre eux qui ont été dépouillés de leurs vêtements par les agents du fisc pour des dettes ou prétendues telles envers le Trésor ; persécutions, tracasseries, vexations de toute nature, il se produit chaque jour des faits incroyables. Des femmes grecques eurent les oreilles coupées par des gendarmes qui voulaient s'emparer de leurs boucles d'oreilles.

Des Grecs de Cavakli arrivés récemment à Athènes donnent des détails navrants sur l'atroce massacre de Gueurmez (frontière bulgaro-turque) dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, d'après le rapport de l'archevêque d'Andrinople : le premier convoi des émigrants grecs qui eut à subir l'assaut de la soldatesque bulgare se composait de 15 familles de Cavakly qui, s'étant assurés l'aide d'un soldat bulgare par un fort *bacshich*, s'apprêtaient à franchir la frontière, sous la conduite même de ce soldat, quand une patrouille, prévenue, sans doute, par le premier soldat, se mit à faire feu contre eux. C'est alors que le soldat, qui servait de guide, tomba sur eux à coups de baïonnette. Trois des émigrants furent tués, trois autres ont été blessés ; un de ces derniers portait dans ses bras un de ses enfants. Les soldats, s'approchant alors des émigrants, qui ne portaient aucune arme, achevèrent un des blessés et arrachèrent violemment ceux qui restaient indemnes aux cadavres de leurs proches ; ils dépouillèrent ensuite leurs victimes, tant mortes que vivantes. Une femme, qui accompagnait son mari, fut mortellement blessée à coups de baïonnette. Ceux qui restaient des émigrants, arrêtés par les soldats, furent amenés le matin devant l'officier commandant le poste bulgare, qui ne trouva à adresser aux soldats assassins que ce reproche : « Vous auriez dû les tuer tous, puiqu'ils étaient Grecs ». En ce qui concerne les émigrants grecs de Karyæ, qui voulurent franchir la frontière le lendemain, les détails ne sont pas moins navrants. Trois Grecs furent encore tués et trois autres blessés ; le matin, les soldats voyant qu'un des blessés respirait encore, l'achevèrent sous les yeux de sa femme. Le médecin bulgare Voulkovitch, qui procéda, sur la réquisition des autorités, à l'autopsie des cadavres, constata qu'une des victimes ne portait pas moins de 15 blessures.

Par suite de ces incidents, le mouvement d'émigration par voie de terre s'était quelque peu ralenti : il reprend à nouveau. La plupart des réfugiés quittent le territoire de la Principauté sans passeport, moyennant rançon versée entre les mains des postes-frontières. Une nouvelle industrie a été même créée, celle de courtiers qui s'interposent entre émigrants et soldats pour régulariser ce service de pots-de-vin.

Le courant d'émigration est si fort que rien que sur les 9.000 Hellènes de Cavakly, 4.500 ont déjà quitté le pays. Des bourgades jadis florissantes, comme Chasli, Doganoglou, Monastiria etc sont presque entièrement abandonnées aujourd'hui.

*
* *

Rapprochement austro-monténégrin. — On persiste à assurer de divers côtés, que les rapports italo-monténégrins se sont relâchés depuis que le prince Nikita avait manifesté son mécontentement au sujet du voyage du roi d'Italie, son gendre, en Grèce.

L'Autriche semble vouloir profiter de cette circonstance pour attirer à elle le Monténégro.

C'est du moins ce qu'affirme le correspondant de la *Pall Mall Gazette* à Cettigné, qui croit savoir que la petite principauté, répondant au désir de l'Autriche, tend à se rapprocher d'elle, et a accepté d'elle l'allocation annuelle que la Russie lui faisait et qui lui fut refusée cette année.

Le correspondant anglais donne aussi une autre version du rapprochement austro-monténégrin.

Etant donné le peu de popularité du roi Pierre, sa succession est toujours considérée comme étant plus ou moins ouverte. Et le prince Nikita, à la candidature duquel l'Autriche s'était jusqu'ici opposée, chercherait à faire disparaître les préventions du Ballplatz contre lui en tant que candidat au trône de Serbie, peut-être bientôt vacant. Son voyage à Vienne n'aurait pas eu d'autre but.

*
* *

Les transactions commerciales franco-grecques. — D'après le *Bulletin de la Chambre de commerce française*, qui vient d'être publié, les importations de France en Grèce au cours de l'année 1906, ont atteint 11.126.234 fr., dépassant de 225.227 celles de l'année précédente.

Les exportations de Grèce en France se sont élevées pour la même période à 8.029.714 francs.

Les articles français principalement écoulés en Grèce sont : laines, poils, engrais, graisses, peaux non ouvrées, épices, café, cacao, matières minérales brutes, produits pharmaceutiques, couleurs, savons, soude sulfatée, tissus, velours, etc. La Grèce exporte surtout des cocons, de la soie, du miel, des peaux brutes, des minerais, des marbres, des vins, des raisins, des tabacs.

L'exportation du raisin de Corinthe présente en 1906 une diminution de 210.757 francs sur l'année précédente. Celle des vins en a subi une diminution de 503.925 fr. Par contre, il y a une augmentation de 88.978 sur les tabacs.

EN MACÉDOINE

Crimes Bulgares

Le 29 mai, tandis que 80 paysans grecs de Bachovon se rendaient, comme de coutume, à leurs occupations, une bande bulgare, embusquée à une distance de dix minutes du village, s'attaqua à eux. Parmi les paysans, il n'y avait qu'un berger d'armé : il se mit à faire feu contre les comitadjis. C'est grâce à cette diversion que la plupart des paysans purent se sauver ; il y a eu cependant *quatre personnes tuées*, dont une femme, Yannoula Deliou, et un enfant de 14 ans, Christos Tsépou.

*
* *

On mande de Vodéna que deux paysans grecs ont été trouvés morts dans la forêt de Tsigani ; ils étaient originaires du village de Pétalina et sont tombés victimes des comités. Le caïmakam de Vodéna a cru cependant devoir télégraphier à Salonique qu'il s'agissait de Bulgares assassinés par des Grecs.

Les bandes bulgares se multiplient dans le district de Vodéna, perpétrant librement les méfaits que l'on sait. Les comitadjis, ayant menacé les paysans grecs de leur faire partager le sort récent de leurs compatriotes de Téhovon, ces menaces n'ont pas tardé à être mises à exécution. Tandis que 40 paysans grecs de Vladovon rentraient des champs, une bande bulgare, embusquée sur la crête faisant face à la gare du chemin de fer, se mit à faire feu contre eux. Les paysans durent se réfugier dans la gare et se placer sous la protection des soldats ; ils n'osent plus aller aux champs, bien qu'ils aient la certitude de perdre ainsi toutes leurs récoltes.

*
* *

Le 21 juin, une bande bulgare a envahi le village grec de Syrpsi, au nord de la ville de Monastir, brûlant 23 *maisons et* 16 *greniers*. Les habitants se sont enfuis à Mégarovon. Déjà le 6 juin, les Bulgares avaient brûlé 3 maisons de Syrpsi et tué deux Grecs.

La même bande a brûlé 23 *maisons et* 19 *greniers* du village de Rakotina ; les habitants se sont enfuis également à Tyrnovon et Mégarovon.

Une bande bulgare a brûlé un Grec à Lobanitsa.

*
* *

Le chef bulgare Tsolé ayant pénétré à Névoliani (Caza de Florina), a menacé les habitants d'un massacre général s'ils ne devenaient pas schismatiques dans les 24 heures. La même bande a forcé les gergers grecs d'abandonner le mont Vitsi. Elle a également brûlé les cabanes des pâtres de Pissodéri, tuant l'un d'eux.

Le 12 juin, une bande bulgare a assassiné quatre Grecs à Nospal.

La bande de Natso a capturé, auprès de Scotsivir, deux bergers grecs de Slivista, et tenté, sans succès, d'assassiner le Grec Nedelkos de Polok.

Turcs et gréco-macédoniens

De Salonique on transmet les détails suivants sur le combat de Goumentza entre la bande du chef grec Nicéphore et les troupes turques :

La bande se trouvait près de Goumentza lorsque quatre Bulgares, l'ayant aperçue, s'empressèrent de signaler sa présence aux autorités. Celles-ci envoyèrent un premier détachement contre la petite bande macédonienne ; mais celle-ci résista, le chef Nicéphore tuant de sa main le chef du détachement. Les Turcs durent se retirer, mais revinrent en nombre, cherchant à cerner la bande qui effectuait sa retraite vers le sud. Au matin, un combat désespéré s'engagea, qui dura jusqu'au soir, entre la bande grecque et les troupes ottomanes. Six Grecs furent tués.

Le chef blessé ordonna aux siens de l'achever afin qu'il ne tombât pas vivant entre les mains des ennemis ; ceux-ci refusant, Nicéphore se fit sauter la cervelle. Les trois survivants purent se dégager et gagner la montagne. Les Turcs ont fait des pertes très sensibles.

*
* *

Des nouvelles de la même ville annoncent qu'un vif engagement a eu lieu au nord de Léhovon entre les troupes turques et une forte bande gréco-macédonienne. La bande a eu six morts et cinq blessés ; il paraît que les pertes des Turcs sont très importantes. Le chef Vardas n'a pas pris part à cet engagement.

*
* *

Un détachement de troupes turques a attaqué près du village de Stoïna, du caza de Monastir, un corps gréco-macédonien, qui perdit deux tués. Deux soldats furent également tués et plusieurs blessés. Au cours du combat, le curé du village et quelques paysans furent blessés.

*
* *

On mande de Salonique que Hilmi-pacha a fait savoir par *teskéré* à l'évêque grec de Mogléna que défense lui était faite d'assister aux séances du Conseil administratif de sa province. La raison de cette mesure est le refus opposé par l'évêque de donner une lettre aux paysans bulgares de Sbortsko, par laquelle ceux-ci auraient pu entrer en relations avec un corps gréco-macédonien et le trahir.

L'évêque de Mogléna annonce également que les autorités lui ont défendu de visiter les villages de son diocèse.

*
* *

Les autorités ottomanes de Verria ont fait proclamer dans les rues et ensuite afficher un ordre, par lequel elles annoncent que tous ceux qui, quelles que soient leur race et leur religion, refuseraient d'avoir des relations commerciales avec la prétendue communauté roumaine, verraient fermer leurs magasins. C'est là un avertissement à l'égard des Grecs qui s'abstiennent de frayer avec ceux des Valaques qui sont vendus au roumanisme.

Projets d'attentats

On mande de Constantinople, et plusieurs journaux se sont fait l'écho de ce bruit, que les comités bulgares siégeant à Sofia auraient décidé de tenter un coup général et sensationnel à Salonique même, en s'attaquant aux consuls de *toutes* les puissances. On sait que jusqu'ici les seuls consuls, menacés de mort par les Bulgares, étaient ceux de Grèce et de Serbie. Mais il paraît que les comités bulgares, après mûre réflexion, préféreraient provoquer, par un attentat sensationnel, l'intervention effective et armée des grandes puissances en Macédoine.

Les attentats commis en 1903 contre la Banque ottomnae à Salonique, contre les chemins de fer orientaux et le paquebot français le *Guadalquivir*, font craindre que cette nouvelle ne soit exacte.

REVUE DE LA PRESSE

En Crète.

La *Nea Erevna* de la Canée rend compte d'un entretien qu'un notable de Colymbari (Crète) le Dr Mantonakis, a eu avec lord Fancelston qui a visité récemment l'île, en compagnie de lady Fancelston. Le voyageur anglais, qui avait à plusieurs reprises exprimé son admiration au sujet de l'œuvre d'ordre et d'apaisement accomplie par les officiers de gendarmerie hellènes, répéta à M. Mantonakis, dont il fut l'hôte à Colymbari, qu'il avait d'autant mieux apprécié les progrès réalisés grâce à leur activité qu'on lui avait prédit que les élections crétoises seraient une occasion de troubles graves qui eussent dû amener une nouvelle intervention des puissances.

... C'est avec satisfaction, a dit lord Fancelston en terminant, que j'ai constaté le contraire et je ne puis qu'admirer le succès du régime grec. J'emporte d'ici l'impression que non seulement la Crète, mais la Macédoine, l'Orient lui-même, ne sauraient prospérer que sous un régime grec...

En Macédoine nous assistons à une affreuse situation ; nous n'avons point manqué de déplorer l'insuccès de l'intervention mixte des puissances ; mais la diplomatie ne se laisse pas émouvoir ; elle favorise les Bulgares, se moque des Turcs et persécute les Grecs qui sont l'unique facteur du progrès et du développement du pays.

Lord Fancelston a ensuite parlé de l'importance de la nation grecque en Orient et insisté sur le fait qu'en dehors d'elle le problème oriental ne saurait être résolu.

*
* *

Extrait d'un interview que le correspondant du *Figaro* (25 juillet), à Athènes, a eue avec M. Zaïmis, haut commissaire en Crète.

Au sujet des élections récentes, et sur les difficultés, pouvant éventuellement surgir de l'égalité des forces des deux partis politiques, prétendant au pouvoir, M. Zaïmis se montre optimiste.

— Les difficultés en Crète, dit-il, ne manquent pas, mais grâce à l'appui des puissances, j'espère les surmonter toutes. Dans le cas où l'égalité des forces des partis amènerait des difficultés, je compte sur l'amour ardent de la patrie, qui caractérise les Crétois et sur la prudence et la modération de leurs chefs pour en venir aisément à bout. Je suis certain que malgré les luttes que l'exercice des institutions libres peut enfanter, les membres du Parlement crétois sont capables d'une collaboration fraternelle, pour le progrès et la prospérité de leur pays.

Le haut commissaire est satisfait de la situation générale de l'île. L'administration et la justice fonctionnent bien, le progrès matériel est partout manifeste, les recettes publiques suivent une marche ascendante, l'instruction se répand rapidement. L'emprunt que le gouvernement crétois négociera sous peu fournira les moyens pour entreprendre les travaux publics nécessaires et payer les indemnités dues aux personnes ayant subi des dommages pendant les trop fréquentes révolutions qui ont ensanglanté et dévasté l'île. Agitation, mauvaise humeur de la minorité musulmane, ce ne sont que des fables. Tout récemment encore, le gouvernement crétois nommait préfet de La Canée un musulman des plus intelligents : Ali Tahib, à la satisfaction générale. Le pays, par un progrès constant, par le développement des institutions libres, qu'il s'est données à lui-même, par l'effort de l'application et du travail de ses fils, marche vers le but final de ses aspirations, vers cette union avec la Grèce pour laquelle des générations entières ont fait les sacrifices les plus cruels et pour laquelle la Grèce même a été entraînée à une guerre inégale.

L'accord anglo-russe

Le correspondant londonien du *Journal de Genève* (24 juillet) signale une «opposition sourde et violente de l'Allemagne à la conclusion d'un accord anglo-russe. » A Pétersbourg des agents de l'Allemagne essaient de discréditer le cabinet libéral anglais. D'autre part, à Londres, un parti germanophile, qui compte des libéraux avancés, des socialistes et quelques diplomates de la vieille école, tenterait de provoquer un mouvement populaire contre l'autocratique Russe. L'Allemagne, disent-ils, doit forcément déborder et s'épandre, Serait-ce à l'est, au sud ou à l'ouest? Ne vaut-il pas mieux lui laisser le champ libre en Orient? La coulée germanique traversera sans effort la Bohême, l'Autriche-Hongrie, les Balkans, la Turquie pour aller se cristalliser en Asie Mineure. A ce prix le littoral de la mer du Nord serait a l'abri.

Ces combinaisons, ajoute le correspondant, ne répondent pas aux vues du gouvernement britannique.

... L'Angleterre n'entend nullement renoncer au rôle qu'elle a le devoir de jouer dans l'Orient. Il est déjà bien assez regrettable que l'influence anglaise ait tant perdu de sa force et de son prestige à Constantinople, depuis plusieurs années. Laisser la route libre à l'Allemagne dans la direction de l'Asie Mineure, c'est lui permettre d'utiliser ailleurs, très certainement à l'ouest, les forces qu'il lui aurait fallu employer autrement pour essayer de faire sauter les barrières infranchissables que lui opposent à l'est, les Tchèques de Bohême et les Slaves du Sud.

Malheureusement un très grand nombre de libéraux semblent ne pas pouvoir ou ne pas vouloir comprendre ces idées générales d'une simplicité pourtant enfantine. Appuyé par certains organes radicaux dont l'ignorance des problèmes de politique étrangère n'égale que les prétentions à l'infaillibilité, un petit groupe de libéraux essaye de faire pression sur le Foreign Office et de lui imposer une politique germanophile à tendances vaguement humanitaires. Fort heureusement pour les destinées de l'Angleterre, sir Edward Grey voit clair et agit avec fermeté. Nous en avons eu la preuve tout récemment en Turquie, ainsi que par les déclarations qu'il vient de faire au comité des Balkans.

On peut dès maintenant être certain que l'arrangement anglo-russe ne tardera pas à être signé si cela ne dépend que de sir Edward Grey et du gouvernement anglais...

Thrace

Le journal *Thraki* (La Thrace), organe du Syllogue Thrace d'Athènes, publie une statistique officielle, récemment établie,

des établissements scolaires grecs en Thrace :

Vilayet	Ecoles	Nombre d'élèves	Nombre de professeurs	Dépense annuelle
de Constantinople	190	19.450	620	892.754
d'Andrinople	426	31.464	650	348.193

Parmi les 190 écoles du vilayet de Constantinople, il y a six lycées de jeunes gens (90 professeurs ou instituteurs, 1.050 élèves), 68 écoles primaires (256 instituteurs, 7.160 élèves), 43 écoles rurales (43 instituteurs, 1.715 élèves), 73 lycées ou écoles pour jeunes filles (231 institutrices, 9.185 élèves).

Sur les 426 écoles du vilayet d'Andrinople, il y a deux lycées de jeunes gens (12 professeurs, 158 élèves), 112 écoles primaires (231 instituteurs, 13.745 élèves), 182 écoles rurales (182 instituteurs, 6.305 élèves), 124 lycées ou écoles pour jeunes filles (231 institutrices, 11.257 élèves).

Il existe donc dans la partie de la Thrace, qui se trouve encore sous la domination turque, 610 établissements scolaires grecs avec 1.278 professeurs ou instituteurs et 50.915 élèves. L'entretien de ces écoles absorbe une somme annuelle de 1.240.847 francs.

L'Hymne grec à la Liberté.

Le *Monde Hellénique* publie une traduction du poème de Solomos, par M. Gustave Laffon, le regretté ami de la Grèce, ancien consul-général de France :

Je te reconnais à ton glaive,
A ton glaive au double tranchant,
A ton œil ardent qui, sans trêve,
Parcourt le monde en l'embrasant.

Des ossuaires des Hellènes
Tu surgis mâle de beauté,
Tu surgis pour briser nos chaînes ;
Salut, salut, ô Liberté !

Ils furent ta sainte demeure
Quand tu vivais de pleurs amers,
Humiliée, attendant l'heure
Que l'on te dît : « Sors, romps nos fers ! »

Ah ! qu'à sonner elle fut lente !
Tout était muet, avili,
Car tout vivait dans l'épouvante,
Dans l'esclavage enseveli.

Et nul ne t'aidait, misérable,
A porter ta croix de douleur,
Que la mémoire impérissable
De quinze siècles de splendeur.

Tu te penchais, croyant entendre
Au loin l'appel libérateur ;
Puis, sans espoir, lasse d'attendre,
Tu tordais tes bras de douleur.

Tu t'écriais, triste, inquiète :
« Quand quitterai-je cet enfer ! »
Mais tu n'entendais sur ta tête
Que cris, sanglots et bruits de fer.

Guettant un rayon de lumière,
Tu contemplais avec effroi
Le sang, le deuil et la misère,
De tes fils qui mouraient pour toi.

Quittant ta retraite profonde,
Furtive, tu sortais parfois
Pour aller quêter par le monde
Le secours des forts et des rois.

Mais la porte des grands est lourde
Et lente à tourner sur ses gonds,
Et leur âme demeurée sourde
Aux pleurs du malheur en haillons.

L'un paraissait vouloir te plaindre,
L'autre gémissait sur ton sein ;
Hélas ! ils ne faisaient que feindre
Quelque pitié de ton destin !

D'autres, plus durs que les barbares
Qui te torturaient sans merci,
« Va retrouver tes pallicares »,
Te disaient-ils, « va-t'en d'ici ».

Et, regagnant ta sombre voûte,
Tout ce qui frappe encor tes yeux
Pierre ou gazon couvrant ta route,
Te fait penser à nos aïeux.

Je vois ta tête qui s'incline
Sur ton sein mouillé de tes pleurs.
De porte en porte ainsi chemine
Le pauvre traînant ses douleurs.

Console-toi : pleins de ta flamme,
Tes fils se dressent t'acclamant ;
Ton amour inonde leur âme,
Vaincre ou mourir est leur serment.

Des ossuaires des Hellènes
Tu surgis mâle de beauté,
Tu surgis pour briser nos chaînes ;
Salut, salut, ô Liberté !

L'Enseignement du français à Samos

Du *Messager d'Athènes*, 11 juillet.

On écrit de Samos qu'un décret princier interdit aux jeunes Hellènes de la principauté de suivre les cours des écoles catholiques.

On dit, à ce propos, que l'évêque catholique, sous la juridiction duquel est placée l'île de Samos, protestera contre cette mesure du gouvernement princier. A quoi peut bien rimer une semblable protestation ? Et pourquoi, dans quel but un évêque catholique veut-il infliger aux jeunes orthodoxes un enseignement que l'on répudie en France même ?

Ce n'est certainement pas « pour l'amour du français ». L'enseignement du français est, comme en Grèce, obligatoire au collège de Samos. Les Samiens sont, comme toutes les populations grecques, fort tolérants, mais ils n'aiment pas l'enseignement religieux, surtout lorsqu'une arrière-pensée, la pensée de prosélytisme, se cache sous cet enseignement.

Serbes et Bulgares

On télégraphie de Belgrade au *Figaro* 21 juillet.

On mande de Sofia que, dernièrement, 28 soldats d'un régiment de cavalerie et 17 autres d'un régiment d'infanterie ont déserté sous la conduite de l'officier Vassilief et se sont rendus à Kustendil où se trouve le dépôt général d'équipement des comités bulgares. Passant par la Macédoine, la bande a suivi la droite du Vardar, se dirigeant vers les villages serbes du caza de Veles.

Les bandes bulgares, réunies sous la conduite des chefs Mirtche, Tchanof, Velkof, Albaka et Naoumof au nombre de 200, ont attaqué le village serbe de Nikodim dans le caza de Prilep. Une bande serbe aussitôt avertie est venue au secours du village et un combat a été livré qui a duré seize heures. La bande serbe a été repoussée. Les Bulgares ont ensuite pénétré dans le village serbe et ont incendié neuf maisons. Deux paysans et une femme ont été tués. Trois enfants ont été emmenés dans la montagne.

Craignant les bandes bulgares qui répandent la terreur, la population s'est réfugiée dans les villes environnantes.

La situation du cabinet Théotokis

Dans un article de fond, le *Temps* (27 juillet), parlant des dissentiments qui se sont produits dans le Conseil des ministres de Grèce, y attribue le bruit qui a couru de la retraite de M. Théotokis. Le rédacteur du *Temps* critique très justement certaines combinaisons de politiciens qui, en Grèce, hélas ! non moins qu'ailleurs, ne font que trop souvent passer leurs ambitions personnelles avant les intérêts généraux du pays.

Ce serait être bien exigeant que demander à un homme politique d'oublier totalement, parce qu'il fait de la politique, ses intérêts particuliers, ceux de sa famille et de ses amis ; mais on devait au moins pouvoir lui demander de ne les faire passer qu'au second rang et après les intérêts de l'Etat. Il n'en est pourtant pas ainsi ni en Grèce, ni ailleurs.

Enfin le résultat des élections municipales n'était pas fait pour donner à M. Théotokis beaucoup de confiance dans l'avenir de son gouvernement. Il est vrai que le ministère s'était désintéressé de la lutte. On avait même vu là un signe de la lassitude du président du Conseil. A peine quelques ministres avaient-ils marqué personnellement leurs préférences. Il y avait néanmoins des candidats théodokistes et des candidats de l'opposition. Ces derniers ont été élus presque partout. Ces élections ont été assez animées. On a échangé des coups et des injures autant que des idées. Athènes a élu pour la troisième fois un rhallyste, M. Mercouris, comme démarque. Etant donné l'importance de ces élections — car les démarques ont en Grèce des pouvoirs plus étendus que nos maires — il était permis de penser que M. Théotokis quitterait le pouvoir devant cette manifestation.

S'il ne l'a pas fait, l'attitude du roi à son égard y est certainement pour quelque chose. Le roi de Grèce a eu dans ces derniers temps pour M. Théotokis des attentions toutes particulières. Les journaux d'Athènes ont signalé qu'il l'avait retenu à déjeuner, chose qu'il n'avait jusqu'alors jamais ou presque jamais faite pour aucun président du Conseil. Georges Ier considérait qu'un changement de ministère aurait été préjudiciable au pays. Cela aurait ranimé les passions politiques que les vacances calment obligatoirement. En outre, au moment où M. Théotokis songeait à abandonner le pouvoir, les questions extérieures rendaient nécessaire son maintien aux affaires. Les rapports gréco-roumains allaient s'améliorant de jour en jour, mais ils n'étaient pas encore tels qu'on pût prévoir — comme à présent — la prochaine reprise des relations diplomatiques entre les deux pays. Les affaires de Crète n'avaient pas encore reçu la solution satisfaisante que M. Zaïmis paraît leur avoir donnée en remaniant le cabinet ; et quant aux affaires de Macédoine, elles réclamaient comme toujours une grande attention de la part du gouvernement hellénique.

Les efforts du roi Georges et la nécessité de donner une solution aux problèmes de la politique étrangère amenèrent M. Théotokis à conserver le pouvoir. On dit maintenant qu'il procèdera en automne à une reconstitution de son cabinet. Il se heurtera là à de nouvelles difficultés. On sait qu'en Grèce chaque ministre a une clientèle particulière qui après son débarquement passe rapidement au parti adverse. La reconstitution du cabinet entraîne la reconstitution de la majorité. Les amis de la Grèce souhaitent que M. Théotokis réussisse à triompher en cette circonstance, des intrigues et des égoïsmes.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIEME ANNEE. — N° 16. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 15 AOUT 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VII^e Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

La note turque : *au sujet des bandes grecques en Macédoine.*

Grecs et Turcs : *l'affaire de Serrès; les bandes (dépêches des agences).*

Une conférence de M. Michaïlowsky : *à Sofia.*

Echos : *musulmans malgré eux ; les réfugiés et la Grèce ; le facteur roumain dans les Balkans; mémoire à la conférence de La Haye; le monument Constantin Paléologue.*

Les Conférences de la Ligue sur la Grèce : *commentaires bulgares.*

En Macédoine : *bilan de massacres; bandes, crimes et réformes.*

Lettre de Sofia : *pour la suppression des bandes; sphères d'influence.*

L'Affaire de Giuredjik : *la capture du capitaine Elliott.*

Revue de la Presse : *Grecs et Albanais; Tello Agra ; la presse bulgare ; un article du « Morning Post ».*

LA NOTE TURQUE

La note, d'allure comminatoire, par laquelle la Porte vient de demander au gouvernement hellénique d'entraver l'action des bandes grecques en Macédoine, est à la fois inopportune et déplacée. Nous l'avons dit cent fois, et nous ne nous lasserons pas de le répéter : si les Grecs se sont engagés dans la lutte des nationalités, c'est qu'ils y ont été contraints par les sauvages agressions des comitadjis bulgares, non moins que par l'incapacité des Turcs de faire la police chez eux.

De 1897, et plus particulièrement de 1900 à 1904, la propagande de Sofia a systématiquement organisé et exécuté le massacre grec en Macédoine, sans que les doléances des victimes rencontrassent autre chose qu'une indifférence dédaigneuse chez les représentants des puissances. Excédés des maux qu'ils avaient si longtemps subis, ils résolurent en 1904 de riposter eux-mêmes à l'attaque bulgare. C'est au mois de novembre 1904 — on peut en trouver la preuve dans les *Blue-Books* — qu'il fut pour la première fois question de bandes grecques. Depuis, elles se sont multipliées, agissant uniquement, exclusivement contre ces comitadjis qui n'ont que trop longtemps terrorisé le pays. Victorieux dans *tous* leurs engagements avec les bandes bulgares, ayant su vaillamment tenir tête aux troupes lancées à leur poursuite, forts surtout de l'appui de l'élément hellène, et d'autant mieux accueillis par les paysans qu'ils ne leur ont jamais appliqué ce système d'imposition qui est une des ressources de la propagande bulgare, les corps grecs sont en trop bonne voie pour déposer les armes en un moment où, malgré leurs échecs, les bandes bulgares se montrent plus actives que jamais et fort peu disposées à renoncer à la violence et au meurtre. Qu'elles disparaissent, et les nôtres se dissoudront d'elles-mêmes, on peut en être certain à Constantinople.

« Hilmi-pacha, dit le *Temps* (5 août), conseillait de faire des démarches à Athènes, à Sofia et Belgrade. Jusqu'à présent le gouvernement turc s'est borné à intervenir auprès du gouvernement grec. » Pourquoi cela ? Dans un entretien avec le correspondant de la *Deutsches Wolksblatt*, ce même Hilmi-pacha a parlé des méfaits des bandes bulgares, venant de Bulgarie et *commandées par des officiers de l'armée bulgare*. Il eût pu ajouter que les effectifs de certaines d'entre elles se recrutent depuis quelque temps parmi les soldats de l'armée de la Principauté. Lors d'un engagement que les troupes turques eurent le mois dernier à Héraklion de Perlepé, tout près de la frontière, des documents saisis sur les morts ont établi que la bande ne comptait pas moins de *soixante-trois soldats de la garnison de Philippoli*. Ces circonstances expliquent l'indignation soulevée à Athènes par la note turque. Puisque la Porte a cru devoir faire des représentations à Athènes, nous étions en droit de nous attendre tout au moins à une démarche identique et parallèle, sinon préalable, auprès des cabinets de Sofia et de Belgrade. Car enfin, y a-t-il, oui ou non, des bandes bulgares, des bandes serbes ? Il y en a même de turques, d'albanaises et d'albano-roumaines ! Mais alors, encore une fois, pourquoi est-ce des seuls Grecs qu'on se plaint ? Ni la malveillance traditionnelle des Turcs à notre égard, ni les succès des corps helléno-macédoniens ne suffisent à motiver cette démarche exclusive. Sans doute « *faut-il voir*, ainsi que le télégra-
« phie le correspondant du *Temps* (7 août),
« à Vienne, *dans la cordialité croissante des*
« *relations entre l'Autriche et la Bulgarie*
« *une des raisons pour lesquelles la Porte a*
« *adopté récemment une attitude presque*
« *menaçante vis-à-vis du cabinet d'Athènes*,
« *alors que de l'aveu de Hilmi-pacha, les*
« *bandes bulgares sont plus que jamais ac-*
« *tives en Macédoine et que, dans ces condi-*
« *tions, on aurait pu croire qu'une démarche*
« *de la Porte à Sofia n'était pas moins né-*
« *cessaire qu'à Athènes* ».

La politique que poursuit en Macédoine l'Autriche, aussi bien d'ailleurs que la Porte, est une politique de bascule : les succès des corps Grecs, refoulant les Bulgares au deuxième et troisième plan, dérangent sans doute trop cet équilibre de faiblesses qu'on cherche à y établir. Mais nous sommes persuadé que ce n'est pas tout, et nous avons plus d'une raison de croire qu'une autre grande puissance, ayant ou croyant avoir intérêt à favoriser le bulgarisme, n'est pas étrangère à l'attitude que vient de prendre la Turquie vis-à-vis de l'hellénisme. Toujours est-il que le ministre d'Angleterre à Athènes a appuyé la démarche de son collègue ottoman, cela au moment même où, par une coïncidence piquante, des comitadjis bulgares attaquaient et blessaient à Drama le capitaine de gendarmerie anglais Elliott! Le hasard est, parfois, un maître ironiste ! « Il avait, dit un correspondant, commis l'imprudence de s'éloigner à quarante kilomètres de Drama. » Il n'en fallait pas davantage pour le faire tomber sur une bande bulgare. M. Skouzès avait là une excellente réponse à faire au diplomate britannique et à son collègue turc qui lui parlaient de bandes grecques. Il en avait une autre à l'adresse de ce dernier : c'est le fait que des fonctionnaires et des *bachi-bouzouks* turcs sont impliqués dans l'affaire de Serrès. Nous publions plus loin les dépêches transmises par les agences à ce sujet. En voici la dernière publiée par le *Figaro* du 11 août :

« *Des dépêches de Serrès (Macédoine) si-*
« *gnalent de nouvelles exactions des Turcs*
« *contre les populations grecques. Les arres-*
« *tations continuent.Quelques-unes des per-*
« *sonnes arrêtées auraient été soumises à la*
« *torture. Quant à l'immixtion d'irréguliers*
« *dans un combat qui a lieu récemment près*
« *de Serrès et le pillage des maisons grec-*
« *ques, les faits ont été constatés par des of-*
« *ficiers eux-mêmes. Les vice-consuls d'An-*
« *gleterre et d'Autriche, ayant procédé à une*
« *enquête, ont adressé des remontrances au*
« *Mutessarif.*

« *Les Européens ont pu aussi constater les*
« *mauvais traitements et les tortures infligés*
« *aux Grecs dans les prisons. Le consul gé-*
« *néral d'Autriche à Salonique a fait des re-*
« *présentations au vali au sujet des exac-*
« *tions de Serrès.* »

Il ne faut décidément pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

Grecs et Turcs en Macédoine

L'affaire de Serrès; les bandes grecques

Les dépêches suivantes sont transmises par les agences.

Athènes, 31 juillet.

Des dépêches de Serrès (Macédoine) disent que la présence d'une petite bande, commandée par le chef macédonien Mitroussis, ayant été signalée dans un faubourg de cette ville, des troupes ont cerné la maison où les insurgés étaient cachés. Ceux-ci, invités à se rendre, ont fait feu.

Un engagement s'en est suivi, auquel aurait pris part la garnison de la ville aidée de cinq cents bachi-bouzouks.

L'immixtion des soldats irréguliers a causé une panique parmi la population.

Le directeur de la police et trente soldats auraient été tués.

Les troupes auraient incendié trois maisons et une école, et, avec l'aide des bachi-bouzouks, une centaine de maisons auraient été mises à sac.

Enfin, deux canons de montagne ayant été amenés, le petit fort des insurgés a été détruit.

Trois des insurgés ont été tués; deux autres, dont un blessé, ont été pris. Plusieurs arrestations ont été opérées.

On dit que les individus arrêtés ont été soumis à la torture.

*
* *

Athènes, 31 juillet.

De nouvelles dépêches de Serrès, que nous signalons sous toutes réserves, représentent la situation comme alarmante.

Après les excès des troupes et des irréguliers contre la population grecque, plus de cent Grecs, dont de nombreux notables, prêtres et médecins, ont été arrêtés et emprisonnés. En prison, ils ont été maltraités.

Les arrestations continuent. Les parents des prisonniers sont partis pour Salonique où ils vont en référer à Hilmi-pacha.

Les consuls des puissances, les officiers français et les consuls d'Autriche et d'Italie qui ont visité les prisons ont pu, assurent les auteurs des nouvelles reçues, constater les mauvais traitements subis par les prisonniers. Ils auraient constaté aussi le pillage des maisons grecques par les troupes et les irréguliers.

Pendant l'engagement de samedi les Turcs, outre les hommes des bandes, ont tué trois paysans grecs.

La population de toute une région est terrorisée tant par les musulmans que par les bandes formées sous les auspices des Turcs. Une d'elles, notamment composée de bachi-bouzouks et commandée par le brigand Pardo, est devenue la terreur du district de Nigrita, où il a même établi une levée régulière de l'impôt à son profit.

*
* *

Constantinople, 31 juillet.

Le vali de Monastir annonce qu'une bande grecque de 60 individus a fait son apparition à Casa Castoria, et qu'on s'est mis à sa poursuite. D'après une dépêche postérieure, un combat a eu lieu hier avec 25 membres de cette bande, 14 d'entre eux ont été tués, les 11 autres faits prisonniers. Les journaux turcs annoncent à ce sujet que dans les bois qui s'étendent entre les villages de Kastratz et de Luchnitza, un combat a eu lieu où 40 soldats de la bande ont été tués et 9 fait prisonniers. La bande était commandée par deux chefs venus du Péloponèse, Iaka et Kryma.

*
* *

Constantinople, 31 juillet.

La Porte, fermement décidée à mettre fin à l'action des bandes grecques en Macédoine, a pris des mesures rigoureuses et vient de donner des ordres sévères aux gouverneurs des provinces pour la poursuite et l'anéantissement des bandes. La Porte espère que les puissances voudront intervenir efficacement auprès du gouvernement grec.

*
* *

La réponse du gouvernement grec

Constantinople, 6 août.

M. Skouzès, ministre des affaires étrangères de Grèce, a répondu aux représentations du ministre de Turquie au sujet de l'activité des bandes grecques en Macédoine, que le gouvernement grec faisait l'impossible pour empêcher ces bandes et les personnes suspectes de franchir la frontière. Alors que le gouvernement grec est si désireux de faire cesser le présent état de choses dans l'intérêt des bonnes relations gréco-turques, il croit devoir faire remarquer que la présence des bandes grecques est le résultat des attentats commis par les Bulgares contre les populations grecques.

M. Skouzès rappelle à ce sujet les récentes désertions d'officiers et de soldats bulgares, qui sont allés se joindre aux bandes bulgares.

En terminant, M. Skouzès montre que, suivant les rapports des consulats grecs, soixante personnes de nationalité grecque ont été assassinées par des Bulgares dans les vilayets de Salonique et de Monastir. Par suite, le gouvernement grec espère que la Porte ne continuera pas ses représentations à Athènes et qu'elle les étendra à Sofia.

On croit que ces déclarations feront l'objet d'une note de la Porte.

*
* *

Athènes, 6 août.

Le gouvernement a adressé aux autorités des provinces limitrophes de la Turquie des ordres sévères pour que tout groupe armé ou toutes personnes qui auraient l'intention de passer en Macédoine pour se joindre aux bandes d'insurgés, soient arrêtés. Le ministre de la guerre a adressé aussi une circulaire aux commandants de corps d'armée leur demandant de dresser la liste des officiers absents ou en congé afin de vérifier s'ils n'avaient pas profité de leur congé pour aller en Macédoine.

Le gouvernement a la ferme volonté de prendre toutes les mesures de police intérieure qui éviteront le renouvellement des plaintes formulées récemment au sujet de la surveillance insuffisante exercée et de l'appui donné au mouvement des bandes en Macédoine par des particuliers.

*
* *

Athènes, 9 août.

Les journaux commentent la déclaration d'Hilmi-pacha faite à la presse autrichienne au sujet de la situation de la Macédoine, et son assertion selon laquelle les bandes bulgares, les premières entrées en scène, seraient commandées par des officiers bulgares. Ils font remarquer que ces déclarations prouvent combien sont peu pratiques les démarches isolées faites à Athènes et que la vraie pacification de la Macédoine est impossible si des représentations sévères ne sont pas adressées à la Bulgarie.

*
* *

Du *Temps*, 8 août :

« Le gouvernement d'Athènes a adressé aux autorités des provinces limitrophes de la Turquie des ordres sévères pour que tout groupe armé ou toutes personnes qui auraient l'intention de passer en Macédoine pour se joindre aux bandes d'insurgés soient arrêtés. Le ministre de la guerre a adressé aussi une circulaire aux commandants de corps d'armée leur demandant de dresser la liste des officiers absents ou en congé afin de vérifier s'ils n'avaient pas profité de leur congé pour aller en Macédoine.

« Le gouvernement a la ferme volonté de prendre toutes les mesures de police intérieure qui éviteront le renouvellement des plaintes formulées récemment au sujet de la surveillance insuffisante exercée et de l'appui donné au mouvement des bandes en Macédoine par des particuliers ».

*
* *

On mande de Castoria (Macédoine) :

Une rencontre sanglante vient d'avoir lieu dans les Corestia entre une bande gréco-macédonienne et les comitadjis de Karsakof aidés par *les soldats et les bandes turques des villages environnants*. Voici dans quelles circonstances a eu lieu ce combat :

Le corps gréco-macédonien de Roupakias ayant appris que la bande bulgare de Karsakof soumettait les villages grecs des Corestia à toutes sortes de violences, chercha à joindre le chef bulgare, afin de mettre fin à cet état de choses. Il atteignait Karsakof à Kratsi, village situé à trois heures de marche de Yénovéli et où les Grecs sont littéralement terrorisés par les comitadjis; au moment de pénétrer dans le village, le 16 juillet au matin, le corps gréco-macédonien fut accueilli par le feu nourri des comitadjis, embusqués dans les maisons. Les Gréco-Macédoniens firent une vigoureuse contre-attaque et chassèrent les Bulgares malgré l'aide d'autres comitadjis et *de partisans turcs* des villages environnants, accourus à la nouvelle de l'attaque du corps grec. La lutte dura trois heures; les comitadjis perdirent vingt-trois tués ou blessés.

Tandis que ceux-ci s'enfuyaient en désordre, soixante soldats turcs apparurent sur la ligne de retraite des Gréco-Macédoniens et les forcèrent à abandonner la poursuite des Bulgares. Cette arrivée providentielle de l'armée sauva les comitadjis d'une destruction complète, de même que l'arrivée des bandes turques leur avait permis de prolonger le combat pendant trois heures.

La victoire des Gréco-Macédoniens, d'autant plus remarquable qu'elle a été remportée sur tant d'éléments ennemis coalisés, a coûté au corps de Roupakias sept blessés.

*
* *

On écrit de Monastir, que les Turcs ne cachent pas leur admiration pour la façon dont se sont comportés les corps gréco-macédoniens qui ont pris part au combat du 27 juin contre les Turcs, entre Léhovon et Prékopana. Les troupes turques avaient été mobilisées de *treize* points à la fois; le combat dura quatre heures et les troupes perdirent une *centaine* d'hommes.

Les autorités turques de Monastir, sur de simples soupçons, ont fait arrêter sept notables grecs, parmi lesquels : le directeur des écoles de Léhovon, l'instituteur de Mocraina, le directeur de l'école de Klissoura et le prêtre de Pipilista.

Une Conférence de M. Michaïlowsky à Sofia

L'erreur bulgare

(*De notre correspondant*)

Sofia, juillet.

La *Balkanska Tribuna* (n° 195) rend compte d'une conférence intéressante autant que suggestive faite à la Société des publicistes par M. Stoyan Michaïlowsky, écrivain et homme politique bulgare, ancien président du « Comité suprême macédono-andrinopolitain », sur la politique extérieure de la principauté, notamment dans les affaires de Macédoine. J'ai cru intéressant de vous transmettre la traduction de quelques extraits de cette conférence, empruntés à la *Balkanska Tribuna* :

...Nos étourderies, a dit M. Michaïlowsky, ont servi à nous attirer la haine non seulement des Turcs, mais encore de tous nos voisins... Na-

guère, les armées russes n'avaient pas plutôt franchi le Danube que nous chantions : « *Tsarigrad est nache !* » (1) Nous n'étions pas plutôt constitués en principauté que — en dépit de formidables luttes intestines — nos écrivains se mirent à assourdir le monde du bruit de leurs revendications : la presqu'île des Balkans, disaient-ils, n'est peuplée que de Bulgares et nul autre peuple ne peut faire valoir de prétentions sur le moindre pouce de terre : elle appartient de droit à la nation bulgare. Nous ne savions pas alors, et nous ne le savons pas encore, que, sans la force, le droit ne vaut rien et que les droits n'appartiennent qu'à ceux qui peuvent les faire triompher.

Et nous ne nous sommes pas contentés d'écrire et de crier : nous avons encore entrepris de réaliser nos rêves : *la destruction de l'Empire ottoman et l'écrasement de tous nos voisins.* Et pour atteindre notre but nous avons créé en Bulgarie des comités, nous avons fondé des journaux et publié des brochures où nous exposions tout au long nos plans et projets, à l'instar des gens qui sont sûrs du lendemain. NOUS AVONS ARMÉ DES BANDES QUE NOUS LANCIONS EN TERRITOIRE TURC, nous avons ouvert nos frontières à tous les ennemis *du sultan qui formaient des comités* sous les yeux mêmes des autorités. C'EST SUR NOTRE TERRITOIRE QUE SE TRAMAIENT LES COMPLOTS ET S'ORGANISAIENT LES ATTENTATS A LA DYNAMITE CONTRE LES ÉTABLISSEMENTS DES GRANDES PUISSANCES EN TURQUIE, etc., etc. ET TOUT CELA SOUS LES YEUX DES MINISTRES BULGARES et sans doute — du moins tout le monde peut le croire — avec leur assentiment, car personne ne peut admettre qu'un ministère incapable de faire cesser semblable agitation peut se maintenir au pouvoir. *Et cette bacchanale continue encore jusqu'à nos jours !*

... Le résultat de cette sotte politique fut notre isolement complet, l'inimitié de tous les peuples et de tous les gouvernements sans exception.

A l'appui de ses dires, l'orateur a cité des exemples : opposition de la Russie à la réalisation des visées bulgares sur la Macédoine ; arrière-pensées de la Roumanie qui « déclare que le premier soldat bulgare ne franchirait pas plutôt la frontière turque » que l'armée roumaine envahirait la Bulgarie, occupant le quadrilatère Silistrie-Choumla-Roustchouk-Varna. Puis c'est la haine serbe, manifeste et persistante, l'autorité grecque, autrichienne, etc.

J'ai été, poursuit M. Michaïlowsky, un des chefs du mouvement macédonien, j'eus l'occasion de m'entretenir avec plusieurs hommes d'Etat et rédacteurs d'organes européens importants. Personne n'approuvait l'agitation « macédonienne ». Au contraire, *tous la condamnaient comme inopportune, criminelle dans ses moyens et vouée à l'insuccès.*

M. Clemenceau, avec qui il s'en était entretenu, lui aurait dit : « Vous autres Bul« gares, vous vous hâtez trop ; vous n'avez « pas encore *arrangé* vos affaires et vous « voulez *arranger* (!) des provinces étrangè« res. A peine libérés, vous vous efforcez de « réaliser votre unité ; il a fallu trois siècles « pour notre unité à nous ; il en a fallu tant « d'autres pour l'unité allemande et ita« lienne ; vous courez vers l'abîme... »

En somme, dit l'orateur, tout le monde a désapprouvé la manière de lutter des Bulgares. L'unité italienne et l'unité allemande ont été accomplies parce que l'Italie avait Cavour et l'Allemagne Bismark, mais aussi parce qu'il y avait là deux pays où la justice, l'instruction, l'armée étaient organisées.

... Tandis que, pour réaliser notre unité, nous autres Bulgares avons inventé d'autres moyens d'action. Nous nous sommes dit : « Nous savons « bien que chez nous tout est pourriture, mais « qu'importe, agrandissons-nous d'abord, nous « nettoierons après. » Mais nous ne nous sommes pas dit que des gens nés et élevés dans la boue ne sauraient accomplir un tel exploit, quand ils ne sont pas capables de nettoyer leur propre maison. Le résultat de tout cela, nous l'avons sous les yeux : il est ignominieux.

M. Michaïlowsky a exhorté ses auditeurs et en particulier les publicistes à méditer sur la situation. « Le moment n'est-il pas venu « de comprendre que nous avons suivi jus« qu'ici une fausse route qu'il faudrait au« jourd'hui abandonner pour s'engager « dans une voie qui mènerait à une issue ? »

Nous avons dit et répété que depuis dix ans les Bulgares ont suivi une politique aussi odieuse à l'égard des autres que désastreuse pour eux-mêmes. Il se trouve parmi eux des hommes qui pensent comme nous que les meurtres, les attentats et les massacres sont impuissants à faire triompher leurs ambitions. M. Michaïlowsky est de ceux-là. Mais il n'a pas toujours fait preuve de ce bon sens qu'il prêche aujourd'hui avec tant de conviction. En 1903, il présidait encore le comité révolutionnaire de Sofia qui a organisé le massacre grec de Macédoine ; en cette qualité, il doit être tenu responsable de bien des erreurs qu'il dénonce aujourd'hui : c'est tellement vrai qu'il a fait, en terminant, amende honorable dans les termes suivants :

Vous m'objecterez peut-être, messieurs, qu'il n'y a pas longtemps j'étais à la tête de ce mouvement et je tenais un autre langage. Vous auriez raison de le faire. Il est vrai que, naguère, je parlais sur un ton autre que celui que vous venez d'entendre. A cela, il y avait deux raisons : la première, *c'est que je ne connaissais pas la vérité ; je ne l'ai apprise que lorsque je suis allée en Occident* (!) où je me suis entretenu avec les hommes d'Etat dont je vous ai parlé. Quant à la seconde cause, je n'en puis rien dire car *j'ai peur*. Dans notre Bulgarie constitutionnelle, on n'est pas toujours en sécurité lorsqu'on dit la vérité : c'est pourquoi je l'ai exposée en détail dans mes *Mémoires*.

Donc, de son propre aveu, M. Michaïlowsky, ci-devant président du comité « libérateur » de la Macédoine, n'a connu la vérité sur les affaires de Macédoine qu'en causant avec des hommes politiques occidentaux !

Mais cette vérité, et bien d'autres encore sans doute, M. Michaïlowsky n'ose pas la révéler, parce que, en Bulgarie, pays de liberté, de civilisation et de progrès, il ne fait pas bon parler librement. Ce n'est pas un Grec qui dit ces choses, c'est un très authentique Bulgare, ayant des attaches avec le gouvernement et des accointances dans l'administration, et qui a joué un rôle officieux dans le mouvement d'agitation bulgare en Macédoine.

M.

ÉCHOS

MUSULMANS MALGRÉ EUX. — Des nouvelles de Constantinople signalent des cas, de plus en plus nombreux et inquiétants, de conversions forcées à l'islamisme, dont sont principalement victimes des jeunes filles chrétiennes, parfois même des fillettes de 13 à 14 ans. Les autorités ecclésiastiques grecques des provinces transmettent à ce sujet au Patriarcat des rapports détaillés. Tout dernièrement, des familles grecques de Cavalla, de Madytos, de Lampsaka (Thrace), de Janina, Moursiès (Epire), de Smyrne, de Brousse ont été cruellement éprouvées par la perte de leurs enfants. Un vent de fanatisme semble sévir dans les provinces. Mais ce n'est pas toujours par zèle religieux que l'on enlève les chrétiennes. C'est aussi et surtout par désir de peupler les harems. Il suffit qu'une jeune fille ait eu le malheur d'être remarquée par quelque bey notable, quelque riche musulman pour qu'elle soit attirée dans un piège ou même enlevée en plein jour, en pleine rue.

Ce qu'il y a de plus grave c'est que les autorités turques ferment les yeux sur des attentats de ce genre, qu'elles les tolèrent et même les favorisent. Il arrive même que des fonctionnaires en soient les auteurs directs. Ainsi à Lampsaka, le gouverneur a lui-même fait enlever une jeune grecque de 14 ans et menace, paraît-il, d'autres familles, sans que les protestations de nos autorités ecclésiastiques semblent l'émouvoir.

A Constantinople même un cas analogue s'est produit, il y a trois semaines. Une jeune grecque, Marie Nicolaou, poursuivie par les hommes d'un Turc, Izzet-bey, se précipita à l'église grecque de Neochori, où les misérables n'osèrent pénétrer. Le Patriarche œcuménique ayant été averti, un huissier du Patriarcat alla chercher la jeune fille, mais des policiers turcs, stipendiés par le ravisseur, la lui enlevèrent. Le grand-vizir, que le Patriarche avisa de ces faits télégraphiquement, ordonna au gouverneur de Bechiktach de faire remettre la victime en liberté.

Sa Sainteté, accompagnée des évêques de Kastoria et de Stroumnitsa, a eu une entrevue avec le grand-vizir à qui elle a fait des représentations énergiques, tant au sujet des rapts et des conversions de chrétiennes à l'islamisme qu'en ce qui touche la question des Stavriotes, ces Grecs du Pont qui, forcés jadis d'embrasser le mahométisme, sont pourtant restés chrétiens et pratiquent secrètement leurs cérémonies religieuses dans des caves et des grottes, le gouvernement turc n'entendant pas leur permettre de se proclamer ouvertement chrétiens.

Le grand-vizir a promis de donner satisfaction sur le premier point en transmettant des ordres aux autorités provinciales, mais s'est montré, une fois de plus, inébranlable sur le cas des Stavriotes.

*
* *

LES RÉFUGIÉS DE BULGARIE ET LE COMITÉ DE SECOURS. — Le comité de secours qui, à Athènes, s'emploie à soulager le sort des réfugiés de Bulgarie, vient de publier un avis d'après lequel à partir du 14 août les Hellènes venant de Bulgarie ne seront plus considérés comme réfugiés et n'auront plus dès lors droit aux secours dont ont bénéficié jusqu'ici les victimes des persécutions bulgares ayant cherché asile en Grèce.

Cette mesure était à prévoir en raison de l'insuffisance de fonds et de l'accroissement incessant du nombre des réfugiés. A l'heure qu'il est le comité de secours est absolument débordé. On évalue à 19.000 les réfugiés qu'il loge et nourrit ; malgré les sacrifices que le gouvernement grec s'est imposés, malgré la générosité des particuliers, la caisse du comité ne peut faire facilement face aux dépenses que nécessite l'entretien de cette multitude.

Cette mesure, rendue nécessaire par les circonstances difficiles où se trouve le co-

(1) « Constantinople est à nous ! »

mité, est pourtant bien pénible, quand on songe que nos infortunés congénères sont exposés chaque jour en Bulgarie à des avanies, des persécutions, des violences inénarrables, auxquelles ils tâchent de se soustraire en fuyant la Bulgarie — quand ils ne sont pas massacrés en route, comme cela s'est passé à Gueurmez et ailleurs.

***

LE FACTEUR ROUMAIN ET LA BULGARIE. — Dans un article de fond qu'il consacre à la détente survenue entre la Grèce et la Roumanie, le *Dnevnik* du 8/21 juillet expose les circonstances qui ont fait faire un premier pas vers l'apaisement et s'arrête à l'amitié qui marque les rapports entre la Turquie et la Roumanie.

« Il est hors de doute, dit-il, que l'amitié entre ces deux pays est très dangereuse pour nous, car dans tous les cas nous nous trouvons isolés dans les Balkans et découverts de tous côtés. Un rapprochement entre nous et la Roumanie pourrait être décisif pour la question de l'autonomie de la Macédoine, laquelle une fois obtenue permettrait à toutes les populations, y compris les Koutzo-Valaques, de vivre plus tranquillement. Mais cela ne présenterait nul intérêt réel pour la Roumanie à qui il importe peu que les Koutzo-Valaques se trouvent sous tel joug ou tel autre ; il lui suffit qu'ils vivent tranquilles (? ?). Au contraire l'autonomie de la Macédoine est considérée comme le triomphe de la cause bulgare (! !), c'est pourquoi Roumains, Serbes et Grecs se sont déclarés contre ».

L'organe bulgare conclut :

« La réconciliation gréco-roumaine ne saurait en tout cas nous être favorable ; il ne nous reste qu'à regretter de n'avoir pas su profiter de l'hostilité roumaine à l'égard de la Grèce afin de déterminer notre position vis-à-vis de la Roumanie en elle-même et en tant qu'adversaire éventuel de la Turquie, au cas où les circonstances nous commanderaient de déclarer la guerre à cette dernière. »

***

MÉMOIRE A LA CONFÉRENCE DE LA HAYE. — Les représentants des Grecs de Bulgarie et de Roumélie Orientale réfugiés en Grèce par suite des violences que l'on sait, viennent d'adresser à la Conférence de La Haye un mémoire appelant son attention sur la douloureuse situation faite aux Hellènes de la Principauté.

Après avoir protesté de leur obéissance aux lois du pays où ils étaient établis, ce qui eût pu leur faire espérer la jouissance de droits, reconnus à tous les sujets de la Principauté, et de privilèges garantis par le traité de Berlin et que les Turcs eux-mêmes avaient respectés, les signataires du memorandum exposent en substance les violences tolérées, voire même favorisées par le gouvernement de Sofia et qui contraignirent plus de 20 milliers d'Hellènes à abandonner leurs foyers et leurs biens pour se réfugier à l'étranger.

En terminant les signataires font appel aux sentiments d'équité des membres de la Conférence afin que les chancelleries européennes invitent le gouvernement de Sofia à rétablir les Hellènes dans les droits civils et politiques qui leur ont été garantis par les traités, à leur restituer leurs églises et leurs écoles, leurs couvents et leurs établissements hospitaliers, à rebâtir les villes, villages et maisons détruits, à indemniser les Hellènes de toutes les pertes subies et ce sous le contrôle d'une commission européenne.

Le mémoire est signé par les représentants des communautés grecques de Philippopoli, Anchialos, Sténimachos, Bourgas, Sozoupolis, Varna, Cavakly, Vodéna, Karyès, Péristéra, Tatar-Bazardjik, Cavarna, Baldjik, Sinapli, Messimvria.

***

LE MONUMENT DE CONTANTIN PALÉOLOGUE. — Le comité pour l'érection d'un monument à la mémoire du dernier empereur de Byzance, vient d'ouvrir le concours auquel sont admis des sculpteurs de tous pays.

Le concours sera jugé à Rome par un jury international où la Grèce sera représentée par M. Spyridion Lambros, professeur à l'Université.

Constantin Paléologue sera représenté debout, l'épée nue, devant le corps d'un janissaire étendu mort à ses pieds. Sur le socle quatre bas-reliefs figureront les principaux épisodes des heures suprêmes ; la revue nocturne, la procession menée par l'empereur, la dernière messe à Sainte-Sophie, la mort de Constantin devant la porte de Saint-Romain.

Le concours sera à deux degrés. Un premier prix de 5.000 fr. et deux seconds de 1.000 tiendront lieu de toute récompense ou indemnité. Les maquettes devront avoir, le socle compris, au moins un mètre de hauteur. Après un premier choix du jury les cinq meilleures seront agrandies à trois mètres pour le jugement définitif.

Les Conférences de la Ligue sur la Grèce

ET L'OPINION BULGARE

(*De notre correspondant*)

Sofia, juillet.

L'œuvre entreprise par la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme » éveille chez les Hellènes de tous pays des sentiments de vive et légitime gratitude. La brillante série de conférences, inaugurée par M. Homolle et clôturée par M. Th. Reinach, constitue une manifestation de philhellénisme raisonné, réfléchi, je dirai volontiers positif, comme il ne s'en est pas produit depuis longtemps. Certes, les sympathies sur lesquelles ils peuvent compter en France, les Grecs n'en ont jamais douté. Mais qu'une élite française entreprenne de rendre si éloquemment justice à l'œuvre de l'hellénisme en Orient ; que des savants, des écrivains, des hommes politiques, édifiés par leurs travaux et leurs voyages sur les efforts et les tendances des Grecs en Orient, sur le rôle qu'ils y jouent et sont appelés à y jouer, viennent témoigner en leur faveur, apportant à cela l'autorité qui s'attache à leur nom, l'indépendance de leur esprit et toute la sincérité d'une amitié clairvoyante ; qu'enfin la cause grecque rencontre en un moment si critique pour elle, des avocats aussi ardents et convaincus, voilà ce que les Hellènes apprécient comme il convient ; le retentissement que les conférences de la Ligue ont eu parmi eux, les voix de reconnaissance qu'elles ont soulevées en sont le meilleur témoignage.

Pour nous autres, Grecs de Bulgarie, dont le sort est devenu intolérable, ce fut consolant d'entendre s'élever en notre faveur des voix autorisées comme celle de M. Homolle et autres membres de la Ligue qui dénoncèrent les horreurs de Varna, de Sténimacho, d'Anchialo.

L'on pouvait s'attendre à ce que la campagne, pourtant si modérée et impartiale de la Ligue, excitât chez nos adversaires des sentiments sensiblement différents. Les dix conférences organisées par la Ligue, l'intérêt avec lequel elles furent suivies, la publicité qui leur fut donnée irritèrent nos persécuteurs. Dans la presse, les uns les passèrent sous silence, les autres les critiquèrent amèrement. Je me contenterai de vous citer une opinion qui donne la note d'un état d'esprit quasi général ; c'est celle de M. Setchanoff qui, à propos de la conférence de M. Edmond Théry, a commenté l'œuvre de la Ligue en un article paru dans la *Financof Iconomitsheski Pregled* et reproduit par la *Makedono-Odrinski Pregled* (16/29 juin) :

Je crois, dit M. Setchanoff, ne rien avancer de nouveau en disant que les Français sont un peuple qui vit, pense et sent pour lui-même et pour lui seul. Une nation qui s'est créé un passé et une culture dont l'empreinte se fait sentir sur la vie des autres peuples du continent, tire vanité de ce passé et de cette culture, sans manifester le moindre intérêt au sort des autres peuples, les modernes surtout. Influencée par ses traditions et par un long régime monarchique, sa vie républicaine actuelle n'a que fort peu influé sur ce peuple qui ne regarde guère plus humainement autour de soi, pour voir comment vivent et pensent les autres ; sans quoi, tant d'égoïsme d'une part, tant d'ignorance de l'autre, cesseraient de se faire jour (!) et nous eussions vu des Français civilisés étudier avec plus d'intérêt la géographie et l'histoire universelles et ne pas situer la capitale de la Bulgarie à Belgrade ou à Bucarest, comme nous les voyons le faire couramment.

Mais les Français ne lisent pas ; nous l'avons dit : ils ne s'occupent que d'eux-mêmes et pour eux-mêmes, c'est comme si les autres n'existaient pas. Ils ont leur vie à eux, riche et variée ; ils ont leur Paris, vaste et inépuisable, et ce n'est qu'à lui qu'ils pensent, rêvent et s'intéressent. A leur Paris, à leur vie, quiconque veut peut puiser plaisirs, enseignement et lumières, — tout, mais quant à prendre pour eux-mêmes quelque chose de l'étranger, jamais ! Et les Français *passent* (!) pour un peuple cultivé...

Après cette critique judicieuse, l'auteur s'occupe de la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme » qui, dit-il, réunit la « fleur de la France » :

... Cette Ligue *créée il n'y a pas longtemps*, a tenu plusieurs réunions. Elle n'a pas été fondée, elle n'est pas entretenue aux frais de quelque propagande grecque à Paris, — non ! Sa création, comme son entretien, sont l'œuvre d'hommes de lettres et de science français, complètement absorbés dans l'admiration de la Grèce antique et qui, vivant dans le culte d'Homère et de Démosthène, considèrent malheureusement les Grecs modernes comme les descendants directs des Athéniens de Périclès. On le voit, au fond de tout cela, il y a une erreur énorme et flagrante, et cette erreur vient de l'ignorance des savants français.

Ainsi, à en croire ce publiciste bulgare et certains de ses confrères, les Français ne sont qu'un peuple d'égoïstes et d'ignorants, et les plus savants d'entre eux ne savent pas le premier mot de l'histoire de la Grèce et des Grecs.

M. Setchanoff cite quelques passages de la conférence de M. Edmond Théry et s'arrête au point où le conférencier, parlant de la colonie grecque de Khartoum, rapporte que le

président de la communauté, M. Kapatos, à qui il avait demandé où se trouve l'église grecque, lui répondit : « en Macédoine », entendant par là que l'argent recueilli pour la construction d'une église grecque fut disposé en faveur des Grecs macédoniens victimes du banditisme bulgare.

S'il est une chose que nos adversaires ne nous pardonnent pas, c'est bien la sollicitude dont les Grecs riches font preuve pour les églises, orphelinats, établissements scolaires et de bienfaisance, qu'ils soutiennent généreusement de leurs deniers. Ainsi, en Macédoine, c'est surtout aux frais des particuliers que sont entretenues nos institutions nationales. Par contre, sans les comités panslavistes, et surtout sans le gouvernement de Sofia, la propagande de l'Exarchat eut tôt fait de crouler. En Macédoine, leurs établissements scolaires et ecclésiastiques, qui ne sont pas à proprement parler communautaires, relèvent de l'Exarchat. C'est l'Exarque qui paye les traitements des curés, des maîtres d'école, des professeurs, sur des fonds *spéciaux que prévoit le budget* de l'Etat bulgare. Les Bulgares ne nous pardonnent pas nos bienfaiteurs nationaux, nos *Everghètes*, dont plusieurs membres de la Ligue française ont, dans leurs conférences, relevé l'œuvre de haut patriotisme. Et l'on comprend que tout ce qui touche à cette question irrite nos adversaires et suscite leur jalousie. Les Bulgares ne nous pardonnent pas davantage les titres que le passé nous crée à l'intérêt du monde civilisé. Et comme plusieurs de ses confrères, M. Setchanoff essaie de démontrer que la Grèce actuelle ne présente nul intérêt.

M. Théry, dit l'auteur bulgare, ne nous montre pas l'antiquité et ses monuments (? ?) ; il rappelle seulement des villes et des localités prises dans l'histoire et que nous connaissons tous. Mais quel intérêt excitent-elles, que disent-elles d'elles-mêmes et de leur passé, nous ne le savons point (? ?). Et cela fait impression. Les Anglais et les touristes, en quête de sensations, ne s'arrêtent devant aucun obstacle matériel. Au contraire, les difficultés excitent leur curiosité. Pour ce qui est de la Grèce contemporaine, tout le monde est persuadé qu'hormis l'archéologie, elle ne présente nul intérêt. Elle n'en offre que dans l'histoire et la littérature. Et il font bien ceux qui lisent sur la Grèce et n'y vont pas, parce que ce n'est un secret pour personne que la Grèce actuelle ne conserve nul souvenir de la Grèce antique et que la visiter c'est profaner toutes les belles pensées, les idées et les sentiments qu'on a acquis sur le passé de la Grèce.

Et voici pour finir :

Est-ce aveuglement ou naïveté, la conférence de M. Théry fut publiée dans une revue purement littéraire et économique probablement pour faire plus d'impression, mais en fait, d'après nous, pour le plus grand déshonneur.

Telle est la conclusion du journaliste bulgare !

M.

EN MACÉDOINE

Bilan de meurtres et de massacres

En dépit de leurs protestations d'innocence, les agents du bulgarisme en Macédoine continuent à perpétrer assassinats et massacres.

Voici les noms de leurs dernières victimes grecques. Assassinés : Apostolos Papastiliadès, Nicolaos Gheorgiou, Christos Gheorgiou, originaire de Belkameni et Dimitrios de Neveska, massacrés par la bande bulgare Tsouli (35 hommes), à Belkameni (Castoria).

Kouzos Tsikrizio, originaire de Garentsa, tué sur la route de Mavrovon ; Petros Evangelou, de Spatovon ; Petros Mitsos, de Novak ; Dimitrios Nathanaïl et son oncle, de Startitsa ; M. Birozis, de Lechovon ; le *moukhtar grec d'Itzo*, ses fils Antoine et Bozinos et son domestique Stonis ; P. Milosis, de Navaki ; le prêtre Papa-Georgios, de Neveska (30 blessures) ; deux charbonniers grecs de Mégarovon ; leurs cadavres ont été trouvés sur le mont Plaki.

Divers autres crimes, meurtres et tentatives de meurtres sont signalés : des Serbes, des Turcs sont également attaqués par des Bulgares. Des Bulgares tombent aussi sous le poignard de comitadjis bulgares, soit qu'ils appartiennent à un parti adverse, soit qu'ils ne veuillent pas faire acte de soumission au comité de l' « Organisation intérieure ». Du 1er au 15 juin, onze comitadjis, émissaires du comité de Sofia, ont été massacrés par des confrères et congénères. A Sfeti Vratcha, cinq affiliés à la propagande bulgare ont été mis à mort par des adversaires de même nationalité. La liste de ces méfaits est trop longue et fastidieuse pour qu'on la donne.

L'anarchie bat son plein. Les Albanais et les Turcs se sont mis aussi de la partie. Ils agissent soit pour le compte de la propagande roumaine, soit pour celui des autorités. Les Bulgares, qui les premiers ont inventé le système des bandes, détiennent évidemment le record.

On signale aussi de nombreux incendies dont ils sont les auteurs.

Des écoles grecques, des maisons de particuliers hellènes, des églises sont livrées aux flammes. Ils viennent justement de mettre le feu au couvent grec de Doplica (district de Demir-Hissar), le supérieur, Nilos et deux moines ont été brûlés vifs. Une autre bande a incendié le couvent, grec également, de Koula (district de Serrès).

*
* *

On télégraphie d'Athènes, 14 août, au *Figaro* :

« Des dépêches de Salonique annoncent qu'une bande bulgare a attaqué, près de Stromnitza, plusieurs paysans grecs de Kolésino et de Makrynovon.

« Un vieux notable grec a été tué, un autre a été grièvement blessé, deux autres ont disparu, le reste a pris la fuite.

« Des bandes bulgares terrorisent le district de Stromnitza.

« En outre, plusieurs Grecs ont été attaqués dans d'autres rencontres. C'est ainsi qu'à Melenik, une bande bulgare a blessé un Grec ; qu'à Gorgopi, une autre bande a massacré trois paysans grecs, et qu'aux environs d'Ossiani, un Koutzo-Valaque a été tué.

« On considère ici que tous ces nouveaux meurtres démontrent combien il est inefficace de faire des démarches isolées à Athènes, alors qu'il est avéré que ce sont les bandes bulgares qui, plus que jamais, déploient leur activité.

« Il est inexact que la Turquie ait renouvelé à Athènes ses représentations au sujet des bandes d'insurgés en Macédoine. »

*
* *

On télégraphie de Salonique au *Figaro* (3 août) :

Salonique, 2 août.

« Les autorités ont été informées qu'une bande
« sous les ordres du fameux chef Tsole, a mas-
« sacré six Grecs se rendant de Neveska à Flo-
« rina, dans le vilayet de Monastir. Leurs cada-
« vres ont été trouvés pendus.

« Ce nouvel exploit a produit une vive sensa-
« tion parmi les populations grecques. »

Combats en Macédoine

On écrit de Salonique :

Le 11 juillet, un combat a eu lieu dans le bois de Tségani entre une bande bulgare et l'armée turque. La bande a été entièrement détruite. Les soldats ont ramassé des armes et des bombes ainsi que des documents importants sur le cadavre du chef de la bande. Celui-ci était le fameux Tané, de Gornitsovon, qui se trouvait en compagnie de Taso Liako et Christo Tsingo, de Tségani. Parmi les documents saisis, se trouvent des photographies de voévodes, des cachets et une lettre, signée *Stoïtsef* et adressée à *Kroum-Sofia*. Elle commence par ces mots : *Cher Boris* et est sans doute adressée à Boris Sarafof.

*
* *

Le 13 juillet, une bande gréco-macédonienne a été attaquée par la bande bulgaro-roumaine de Hasapi, à Angathi, entre Sélio et Doliani. Trois comitadjis ont été tués. L'arrivée de détachements turcs, venant de Sélio, Doliani et Xirolivanon a mis fin au combat.

*
* *

A Kamendol, du caza de Tikfès, la bande serbe de Giovan, forte de quinze partisans, a été entièrement détruite par l'armée.

*
* *

A Héraklion, du caza de Perlépé, une bande bulgare, forte de quatre-vingt-cinq partisans, a été entièrement détruite par les troupes turques. Trois soldats et 1 gendarme ont été tués, 9 soldats et 1 gendarme blessés.

Les documents saisis sur les morts ont permis d'établir que 63 des partisans étaient *des soldats du bataillon de Philippoupolis*. Le chef de la bande était un *officier* du nom de *Taskof ;* Mitsé Anto, de Mantsovitsé (Perlépé) servait en sous-ordre ; 85 fusils Mannlicher, 20 bombes, 3 trompettes, etc. sont tombés entre les mains des Turcs. Le sultan a félicité le maréchal, commandant le IIIe corps d'armée pour ce succès, et ordonné qu'on lui fasse connaître les noms des officiers ayant pris part au combat.

Les Turcs engagèrent 500 soldats environ, et avaient cerné les Bulgares entrés dernièrement dans les cazas de Mélénikon, Pétritsi et Djoumaya.

Dans le caza de Kiupruli, d'autre part, une bande bulgare de 20 partisans a été attaquée par les soldats turcs. Dix partisans furent tués. Les soldats, ayant fait ensuite des fouilles dans le village de Paadia, y trouvèrent cachée une bande bulgare de quinze partisans, dont quatre furent tués immédiatement et les onze autres brûlés dans une grange où ils étaient cachés et à laquelle les balles des soldats turcs mirent le feu. Pendant toute cette opération, les Turcs n'ont eu qu'un soldat blessé.

C'est ainsi que dans l'espace de quarante-huit heures, les comitadjis bulgares ont eu 110 tués.

*
* *

Une bande serbe de cinquante partisans a été attaqué par l'armée turque près du village de Pasian ; 13 comitadjis furent tués. Les soldats parvinrent à joindre les survivants le lendemain et leur tuèrent encore 20 partisans. Au cours de ces engagements, l'armée perdit quatres tués et douze blessés.

*
* *

On écrit de Vodéna que des détachements de troupes ont rencontré près de Tségani la bande du chef bulgare Naido, composée d'une trentaine d'hommes. Quatre bandits, parmi lesquels Naido lui-même, furent tués ; les autres prirent la fuite, laissant aux mains des Turcs quatre fusils Mannlicher, plusieurs bombes et trois chevaux.

On mande de Sofia au *Berliner Lokal Anzeiger* (26 juillet) :

« Une rencontre a eu lieu entre les troupes « turques renforcées d'artillerie et plusieurs bandes bulgares entre Prilep et Kôpsili. Le combat a duré trois jours et s'est terminé par la « défaite des bandes. Ces dernières ont perdu « une centaine d'hommes et deux voyvodes qui « leur servaient de guides. »

Retour à l'hellénisme

Mgr Chrysostome, évêque de Drama, annonce au patriarcat que le village grec d'Egridéré, dont les habitants terrorisés avaient été forcés par les bandes bulgares à s'inscrire exarchistes, se sont, une fois libérés de leurs persécuteurs, réclamé de l'orthodoxie grecque.

Il en est de même des villages de Gratchani et de Fortitcha.

A Smolar (caza de Petrizi), 50 familles grecques qui n'osaient jusqu'ici déclarer leur nationalité, ont demandé un prêtre et un instituteur grecs. Le village de Houmas a en bloc réclamé son inscription sur les registres de la communauté grecque. Il en est ainsi de plusieurs autres villages que les bandits bulgares tenaient jusqu'ici sous la terreur.

Thrace

On écrit de Sofia au *Bulletin d'Orient* :

« Depuis le renouveau d'activité, que manifestent les comités en Thrace et qui est signalé de toutes parts, l'action bulgare dans ces régions, pourtant presque exclusivement grecques, est à l'ordre du jour. Les Bulgares semblent cependant se rendre compte qu'il leur sera difficile de recommencer en Thrace exactement ce qu'ils ont fait en Macédoine. A ce sujet, les conseils que donne, dans un de ces derniers numéros, le *Dnewnik*, ne manquent pas d'intérêt. Dans son article de tête, ce journal discute de l'utilité de la formation de bandes bulgares en Thrace. A son sens, les Bulgares de Thrace n'ont pas d'aptitudes guerrières, de sorte que les bandes ne pourront ni protéger ni libérer les habitants ; tout au contraire, on voit journellement des comitadjis bulgares abandonner les bandes et trahir aux autorités les habitants, amenant ainsi des descentes de police, des emprisonnements et des catastrophes.

« Pour qui sait lire entre les lignes, cet article signifie que les bandes bulgares ne sont pas arrivées à s'imposer en Thrace en trompant les habitants sur leurs véritables desseins, et que les Bulgares, de guerre lasse, et pour se venger des Grecs qui ne veulent pas d'eux, livrent les meilleurs patriotes aux autorités turques. »

L'attentat contre le capitaine Elliott

Les dépêches suivantes ont été successivement transmises par les agences, sur l'attaque dont fut victime le capitaine de gendarmerie Anglais Elliott, en Macédoine de la part de comitadjis bulgares :

Athènes, 1er août.

Une dépêche de Salonique annonce qu'une bande bulgare, composée d'une trentaine de comitadjis bulgares, attaqua le colonel anglais Elliott, à Giuredjik, sur la route conduisant à Nevrokop, et le blessa à la jambe.

Constantinople, 2 août.

Le colonel Elliott, de la gendarmerie roumélienne, a été attaqué par une bande de comitadjis pendant qu'il était de service de garde à Giuredjik.

Il a été blessé légèrement à la jambe ; un soldat qui l'accompagnait a été grièvement blessé.

Des troupes impériales sont intervenues et ont dispersé la bande, blessant plusieurs hommes et en capturant un certain nombre. Les troupes se sont en outre emparées de munitions et de bombes.

Salonique, 3 août.

Hier, le colonel anglais Elliott, chef du secteur de Drama, en tournée d'inspection, ayant appris que l'autorité militaire perquisitionnait dans le village de Giuredjik, où la présence d'une bande était signalée, est arrivé dans ce village au moment où un combat était engagé entre les soldats et les comitadjis. Le colonel anglais a eu les deux jambes traversées par une balle.

Athènes, 3 août.

Les comitadjis bulgares qui ont attaqué le colonel anglais Elliott, l'avaient ligotté et se préparaien à l'emporter dans la montagne, quand les troupes survinrent, tuèrent quatre comitadjis et délivrèrent le colonel.

Réformes (!)

On télégraphie de Constantinople, 1er août.

On publie deux iradés, l'un sanctionnant les dépenses civiles prévues par le budget dans les trois vilayets macédoniens, l'autre approuvant un nouveau projet de réformes judiciaires en Macédoine, préparé par le Conseil des ministres, et qui prévoit, entre autres, l'établissement de justices de paix. Cette dernière mesure est considérée comme une tentative obstructionniste à l'égard du projet élaboré par les puissances.

Les autorités des vilayets de Salonique et de Monastir déploient une activité anormale à la poursuite des bandes. Quatre ont déjà été capturées depuis samedi.

Arrangement anglo-autrichien

On télégraphie de Vienne, 3 août.

« On est d'avis que dans l'entrevue du roi Edouard et de l'empereur François-Joseph à Ischl, entrevue à laquelle assisteront M. d'Æhrenthal et sir Charles Hardinge, il sera question de politique et en première ligne d'un arrangement anglo-austro-hongrois relatif aux Balkans. Ce serait naturellement le maintien du *statu quo* et la cessation des agissements des bandes qui formeraient l'objet des conversations entre les souverains et les ministres.

« Le réseau des ententes tissé par le roi Edouard trouverait là un complément. »

LETTRE DE SOFIA

Pour la suppression des bandes

(De notre correspondant)

Sofia, 3 août.

De nombreux journaux bulgares, s'apercevant enfin que la politique à coups de poignards et de bombes, loin de servir la cause bulgare, ne fait que la compromettre de plus en plus, les comitadjis étant devenus odieux à la population bulgaro-macédonienne elle-même, attaquent le gouvernement de la principauté qui n'entend pas décourager le mouvement et favorise l'organisation des bandes. L'organe du Synode bulgare, le *Tsercoven Vestnik* demande la suppression des bandes de massacreurs, mais réclame en revanche le droit pour la population bulgare de Macédoine de s'armer sous prétexte de pouvoir se défendre, mais en fait pour mieux propager le désordre et l'anarchie actuels.

Le *Mir* (10/23 juillet) commentant cet article ajoute :

Même les Agents civils, les commandants de gendarmerie et les membres de la commission financière internationale en Macédoine avertissent les Bulgares de modifier la politique menée jusqu'ici, pour s'adonner à une lutte pacifique et légale. Dans ces conditions, le gouvernement princier commet un crime de lèse-patrie, de trahison envers le peuple en ne le faisant pas sortir de cette intolérable situation. Lorsque le *Tsercoven Vestnik* fait appel à tous les Bulgares, il faut comprendre qu'il fait avant tout appel au prince et à son gouvernement afin que soit abandonnée la *politique actuelle qui n'apporte à la Macédoine que flammes, ruines et extermination...*

La *Bulgaria* est plus catégorique encore. Elle a attaqué dans une série d'articles l'organisation des bandes bulgares. En voici un passage :

Après les déclarations faites dans les Parlements européens, contre les bandes qui font perdre à la Bulgarie les sympathies de l'Europe, elle doit cesser de se contenter de ses *accusations hystériques* contre les bandes grecques et serbes et commencer la première à supprimer le banditisme.

Dans son numéro du 26 juin/29 juillet, la même feuille dit que le programme de demain de tout gouvernement bulgare doit être la suppression des bandes.

Cependant, tout le monde n'est pas du même avis. La *Vetcherna Pochta*, l'organe chauvin par excellence, recommande à l' « organisation intérieure » de « réprimer la juridiction » exercée par les comitadjis en Macédoine, la « justice » qu'elle y rend donnant souvent lieu à des querelles, des trahisons, etc.

Le *Den* paraît indécis. Mais il semble pencher pour la suppression du banditisme bulgare. Ce nouvel état d'esprit n'est pas fait pour plaire aux comitadjis ; réprimer l'action des bandes, ce serait les priver des ressources qu'ils se sont taillées sur le dos des paysans macédoniens. Il y a ensuite le gouvernement bulgare qui entend continuer à entretenir les bandes où il voit quand même le meilleur facteur de propagande nationale. Aussi supplée-t-il au manque d'argent — la caisse des comités est un gouffre toujours béant — en maintenant ses subventions et les fournitures d'armes et de munitions.

C'est grâce à cet appui du gouvernement que des bandes nombreuses peuvent se former qui vont opérer dans les provinces de la Turquie d'Europe. Je n'en veux d'autre preuve que cette rencontre turco-bulgare des 3/16 et 4/17 juillet à Nicodine, entre Perlépé et Velessa, que M. Daskaloff, rédacteur de la *Vetcherna Pochta* qualifie de « désastreuse ». Elle le fut en effet d'autant plus que de très nombreux morts, relevés sur le terrain, portaient l'uniforme des soldats bulgares. Pourtant le journaliste précité affirme dans ce même organe (n° du 20 juillet-2 août) qu'il n'y a plus de bandes bulgares en Macédoine !...

Sphères d'influence

Sous ce titre « Opinions grecques sur la question macédonienne », le *Mir* (17/30 juillet) reproduit en substance l'interview de M. A. Andréadis paru dans la *Westminster Gazette* (Cf. *L'Hellénisme*, 1/15 juillet) au sujet de sphères d'influence à établir en Macédoine et d'une enquête ethnique par voie de referendum. Le *Mir* rapproche cette opinion de déclarations analogues qu'un des délégués grecs à la Conférence de la paix aurait faites au correspondant de la *Neue Freie Presse*.

Nous rapportons ici ces deux opinions, dit le *Mir*, principalement parce que les Grecs excluent les Serbes de la combinaison ; c'est là un témoignage précieux pour nous...

Le *Mir* se trompe. Lorsque les Grecs parlent de Macédoine, ils n'entendent que les deux vilayets de Monastir et de Salonique. Quant au vilayet de Kossovo, sur lequel Serbes et Bulgares élèvent des droits, nous n'avons, nous, rien à y voir.

Quant aux déclarations, poursuit le *Mir*, du jeune professeur grec, il n'est pas un Bulgare qui n'approuve son opinion, à savoir que la meilleure solution de la question macédonienne, la plus juste et la plus désirable est celle qui sera basée sur les sentiments de la population elle-même. Mais il souhaite pour cela une enquête préalable qui soit effectuée par les soins d'une commission européenne qui détermine les sentiments des populations de la Macédoine centrale. D'après nous, il n'y aurait pas lieu d'ouvrir actuellement une enquête spéciale. Il y a déjà en Macédoine un contrôle européen qui sera probablement élargi sous peu, en même temps que se développera la réforme judiciaire. Puisque la Macédoine sera réformée, sans cesser de faire partie de l'Empire ottoman, il n'est point nécessaire de procéder à un partage ; il convient plutôt de laisser à la population le soin de déclarer ses sentiments et sa nationalité en se disant bulgare là où elle est bulgare et grecque là où elle est grecque.

C'est parfait, mais alors il faudrait que les bandes missent bas les armes ; il faudrait laisser les populations tranquilles et mettre fin au régime de terreur et de massacres qu'on leur fait subir. Entre « laisser les populations déclarer leur sentiment » et « les obliger, le poignard à la main, à se dire bulgares » il y a de la marge. Que les bandes évacuent la Macédoine, et alors, oui, on pourra espérer que les Macédoniens de différentes nationalités pourront se prononcer librement pour le groupe ethnique dont ils se réclament respectivement.

M.

L'affaire de Giuredjik

LA CAPTURE DU CAPITAINE ELLIOTT

Des dépêches d'Orient ont signalé ces derniers jours l'audacieux coup de main tenté par une bande bulgare contre le capitaine de gendarmerie britannique Elliott. On nous transmet à ce sujet les quelques renseignements supplémentaires que voici :

Le capitaine Elliott, qui fait partie de la mission anglaise chargée de la réorganisation de la gendarmerie dans le secteur de Drama, avait quitté cette ville, escorté d'un détachement de soldats turcs, pour effectuer une tournée d'inspection. A Giuredjik, petit village à trois heures de Drama, où l'officier anglais avait fait halte, des individus, déguisés en paysans se présentèrent qui insistèrent auprès du capitaine pour le conduire, disaient-ils, à un village voisin, dont les notables lui feraient des révélations de la plus haute gravité. Seulement, ajoutaient ces visiteurs mystérieux, Elliott devait abandonner son escorte, les primats bulgares qui désiraient l'entretenir, n'osant le faire en présence des Turcs.

Assez naïvement, l'officier accepta, sans soupçonner que les gens qu'ils suivaient appartenaient à une bande bulgare opérant dans le pays. Plus malin, l'officier turc, qui commandait son escorte, se douta de quelque chose, puisqu'en dépit des recommandations du capitaine Elliott, il se mit à le suivre à distance, en compagnie de ses hommes.

Comme le premier convoi arrivait à un point solitaire, sur un commandement d'un des bandits bulgares le chef assurément, Elliott fut ligotté et garroté soigneusement. Sur quoi, on le pria de vouloir bien transmettre à son supérieur une lettre lui demandant de faire parvenir à ses ravisseurs la somme de 20.000 livres turques, soit 46.000 francs, montant de la rançon. Sur ces entrefaites, le petit détachement turc apparut subitement et se mit à faire feu sur les brigands. Un d'entre eux tombe, atteint mortellement. Les autres, un instant ahuris, pris de peur, s'aperçoivent pourtant qu'ils n'ont qu'un parti à prendre, c'est de riposter. Cependant le captif s'efforce de se débarasser de ses entraves. Il y parvient à grand-peine, et sortant son revolver, il le décharge sur les Bulgares. Deux bandits sont tués, deux autres blessés ; le reste de la bande prend la fuite, tout en tirant de temps en temps quelques coups. Une balle atteint légèrement le capitaine Elliott que les Turcs rejoignent bientôt.

Le capitaine Elliott passe pour nourrir des sympathies bulgares. Aussi certaines personnes ont eu la sottise de répandre le bruit que cet incident n'a été qu'un simulacre de capture et qu'en réalité, il était de connivence avec les bandits, afin de fournir par là des ressources à leur comité, ainsi que l'avait fait jadis la fameuse miss Stown. Ce sont là de ces racontars qu'on n'a même pas besoin de démentir.

REVUE DE LA PRESSE

Grecs et Albanais.

Dans son numéro du 27 juillet, la *Tribuna* de Rome publie, sous la signature de M. Paternostro, une longue interview d'Ismaïl Kemal bey sur l'entente gréco-albanaise : Ismaïl Kemal bey, qui est albanais, revendique pour l'Albanie un régime d'indépendance que, dit-il, l'Italie ne saurait ne pas favoriser, parce qu'elle y verrait le meilleur moyen d'endiguer l'invasion slave :

De plus, en raison de sa position géographique et de ses innombrables intérêts, l'Italie doit empêcher que les côtes de l'Albanie échoient à quelque élément puissant et assimilateur, comme celui qui fatalement s'y établirait si l'état de choses actuel venait à être troublé. Pour des raisons de haute politique, pour des raisons de justice aussi, l'unique barrière qui se formera là, sur l'Adriatique, par une Albanie unie et forte, pourra s'opposer à l'extension dans les Balkans d'un élément hostile et dangereux. L'Albanie, facteur de paix et d'équilibre, ne faisant pas obstacle aux aspirations légitimes des autres peuples, veillera sur ses intérêts comme sur ceux de ses protecteurs et de ses amis naturels.

Ismaïl Kemal préconise l'entente gréco-albanaise. Il ajoute que de même que l'Albanie sollicitera l'appui de l'Italie sur mer, de même elle devra s'entendre avec la Grèce pour une coopération sur terre. Ses congénères, dit-il, se rendent comptent des avantages d'une entente avec la Grèce, comme ils comprennent qu'ils n'ont nul intérêt à tendre la main aux Bulgares, en qui ils doivent voir des adversaires sournois et perfides. Ismaïl Kemal assure que les cercles politiques d'Athènes sont animés des mêmes sentiments à l'égard des Albanais. L'entente entre les deux peuples serait fructueuse : chacun des deux peuples gardant son indépendance et agissant dans sa sphère ethnique, nul danger n'existerait de conflit entre eux.

Tello Agra

Nous extrayons d'une correspondance adressée de Niaoussa (Macédoine) à la *Nea Himera* de Trieste, le récit de la lâche trahison dont fut victime le chef grec Tello Agra (Cf. l'*Hellénisme*, 15 juillet), que les Bulgares mirent à mort dans des conditions que nous rapportèrent des journaux européen, entre autre le *Figaro* (11 juillet).

Le chef grec Tello Agra, après s'être vaillamment battu dans le Baltos contre les bandes bulgares, était hanté par le désir de ramener, par des moyens pacifiques, à l'hellénisme les villages terrorisés des environs de Niaousa.

Sa nature toute de franchise et de droiture le rendait sourd aux conseils de prudence de ses amis : ceux-ci tâchaient de le dissuader de suivre son impulsion généreuse. Non, il irait seul et désarmé s'il le fallait, chez le chef bulgare, il lui proposerait une entente loyale, après avoir été loyalement son ennemi. Ce qu'il voulait avant tout, c'était de connaître au juste les revendications des Bulgares, leurs griefs contre les Grecs, les points sur lesquels une entente, ou même une coopération pourrait peut-être s'établir entre les deux belligérants. Les Bulgares se montrèrent prêts à recevoir le chef grec, mais il posèrent leurs conditions : il viendrait seul et désarmé avec, comme toute escorte, un ou deux hommes et à l'endroit qu'ils désigneraient, eux. « N'y va pas insistaient ses amis, c'est un guet-apens. » Et comme il se montrait inébranlable : « Du moins, lui disait-on, fais-toi suivre à une certaine distance par tes hommes ». — « Non, j'irai seul, j'en ai donné ma parole et d'ailleurs le chef bulgare et ses hommes ont juré sur Dieu et sur l'Evangile qu'ils ne me toucheraient pas ; je ne veux pas leur montrer de la méfiance. »

En vain on essaya encore de le faire revenir sur sa décision. Tello Agra partit en compagnie d'un Grec de Niaousa, Antoine Minga et de deux autres paysans.

Ce qui suit a été relaté par deux témoins oculaires, le roumanisant Mitro et le bulgarisant Michali qui, faisant partie de la bande bulgare, assistèrent au dénouement du drame.

Ecœurés par la lâcheté des assassins et profondément impressionnés par l'attitude mâle du chef grec, ils quittèrent leurs compagnons pour aller faire acte de soumission au premier pallikare d'Agra.

Voici ce qu'ils racontent : Les quatre hommes furent secrètement filés par une bande bulgaro-roumanisante, jusqu'à l'endroit dit Drazilovon. Lorsque l'ennemi se fut assuré qu'ils étaient bien seuls, 27 bandits se détachèrent de la bande, se portèrent à la rencontre d'Agra en se livrant aux plus vives démonstrations d'amitié. Agra fut mené auprès de leur chef, qui se trouvait à Gavran Kamen. Ce même Mitros, qui passa aux Grecs après la trahison, leur servait d'interprète. Les Bulgares offrirent des boissons et des cigarettes à leur hôte et on but fraternellement à la pacification de la Macédoine. Puis se tournant vers Tello Agra : « Voyons d'abord, fit-il, si vous avez fidèlement observé nos conventions. Pas d'armes? pas même de revolver? »

Le chef grec tira alors de sa poche un revolver qu'il remit entre les mains de son interlocuteur, puis se tournant vers son compagnon Minga : « Donne-leur aussi ton revolver, dit-il. » Minga s'exécuta. Alors, en un clin d'œil, les deux Grecs furent terrassés et ligottés par vingt bras vigoureux. Ces braves, encore inquiets, fouillent leurs victimes pour s'assurer qu'il ne leur reste plus la moindre arme. « Vous voulez une entente? dit le chef bulgare en se frottant les mains, voilà notre entente, c'est ainsi que nous l'entendons, nous. » Et il ricanait. « Vous n'êtes que des traîtres et des lâches » dit Agra sans fléchir. Et comme les Bulgares l'interrogeaient, le Grec, d'une voix calme, se mit à répondre à leurs questions : « Oui, c'est moi qui vous ai livré ce combat, c'est moi qui ai détruit cette bande, c'est moi qui ai tué ces comitadjis-là » et, ajoute le témoin oculaire, il n'a plus eu un reproche sur les lèvres, plus une plainte, pas un moment de défaillance pendant qu'on lui infligeait les pires tortures.

Sur le désir exprimé par des bandits roumanisants, on mena les deux prisonniers à Batatsina, où on conta à quelques familles roumani-

santes, que c'était là ce chef grec qu'ils avaient capturé pendant un combat aux environs de Niaousa, après avoir tué 8 de ses compagnons et fait prisonniers cinq autres, dont ils avaient relâché quelques-uns! Et ils engageaient la populace à cracher sur les captifs, à les huer et à les rouer de coups.

Après les avoir promené à Loukovitz et dans d'autres villages, où ils les firent insulter par leurs partisans, les bandits se décidèrent enfin à pendre Agra et son compagnon, qui surent mourir en braves.

Presse bulgare.

Le *Narodni Prava* du 17/30 juillet commentant les déclarations de sir Edouard Grey sur la question macédonienne, dit entre autres :

L'Europe n'a pas bien fait en 1903 d'intervenir dans les affaires macédoniennes; cela a excité les luttes intérieures entre les différentes nationalités habitant la Macédoine. De cette manière, l'Europe, qui a agi sous l'influence de l'Autriche, a changé la Macédoine en enfer; aussi la situation est maintenant telle qu'on ne peut marcher ni en avant ni en arrière.

On ne peut pas qualifier de bonne une diplomatie qui a en vue, avant tout, les intérêts de l'Autriche; l'Autriche est l'ennemi du contrôle en Macédoine et, malgré cela, sir Ed. Grey la défend et, par là, il prend soin de ses intérêts à elle.

Ce n'est pas aux Bulgares de reprocher à l'Europe d'être intervenue en 1903, dans les affaires macédoniennes. Ils firent tout ce qu'il fallait pour cela, dans l'unique espoir de pêcher en eau trouble.

Si, plutôt que de massacrer les Grecs macédoniens, ils avaient fait preuve d'esprit conciliant et reconnu les droits des Grecs sur cette partie de la Macédoine qui leur revient, il est probable qu'ils n'eussent pas aujourd'hui à regretter l'imbroglio qu'ils ont seuls créé.

***

L'organe du gouvernement bulgare le *Nov-Veck* (11/24 juillet) parlant de l'entrevue de Desio cite le *Poster Lloyd* :

L'Italie entretient de bonnes relations avec la Serbie et il n'y a pas longtemps elle a conclu une étroite entente avec la Grèce. D'autre part, l'Autriche — et avec elle l'Allemagne — est en bons rapports avec la Roumanie et la Grèce. On travaille à présent à réconcilier la Grèce et la Roumanie et à rapprocher d'elles, si possible, la Bulgarie, qui, si elle ne veut pas, sera mise à l'écart et au besoin forcée à rester tranquille.

Commentant cette opinion, le *Mir* de Sofia dit que la politique sotte et intransigeante du cabinet actuel a non seulement isolé la Bulgarie, mais risque encore d'amener une intervention européenne peu désirable

Rigoureuse logique.

Le *Courrier de Sofia* (1/14 juillet) s'occupe de la situation de plus en plus difficile qui est faite par la Porte, aux évêques grecs de Macédoine, sur la foi des dénonciations calomnieuses dont ils sont l'objet de la part des agents des comités :

Toujours est-il que le gouvernement ottoman a cru devoir prendre des mesures coercitives contre quatorze évêques grecs en Macédoine. Il a éloigné les uns de leur diocèse, en les faisant interner (!) à Constantinople; il a défendu aux autres de quitter leur résidence et, enfin, il a interdit à une troisième catégorie toute relation officielle avec les autorités impériales. Le motif invoqué comme justification de cette série de peines disciplinaires et uniformes; c'est la prise en flagrant délit de coopération avec les bandes grecques...

..... On pouvait s'attendre après cela que l'organe bulgare dirigé par l'ex-philhellène M. Guillebert, s'efforçât de rétracter décemment ses affirmations d'une entente entre les autorités ecclésiastiques grecques de Macédoine et les fonctionnaires turcs. Pas du tout. Voici la conclusion à laquelle aboutit le *Courrier de Sofia.*

...Nous sommes donc encore une fois amenés à constater que la Sublime Porte est pleine d'indulgence envers les évêques grecs, parce qu'elle y trouve intérêt. A l'occasion de l'indulgence avec laquelle les autorités turques ont accueilli M. Coromilas, consul général de Grèce à Salonique, nous soutenions dernièrement qu'il y a entente tacite entre la Grèce et la Turquie, entente qui pèse lourdement sur le sort des malheureuses populations macédoniennes... (!!)

Et, pendant qu'on y est, en voici une autre du *Courrier de Sofia* :

Nous avons expliqué plus haut les circonstances dans lesquelles le gouvernement hellénique s'est vu obligé de prévenir les Grecs de Bulgarie qu'en raison du nombre croissant des immigrants et de l'insuffisance de fonds et de logements, ne seront plus considérés comme « réfugiés » ceux d'entre eux qui émigreraient en Grèce après le 14 août :

Cette mesure inspire au *Courrier de Sofia* (4 août) les réflexions que voici :

Nos prévisions sur l'exode des Grecs de Bulgarie devaient fatalement se réaliser. La Grèce, depuis son émancipation, s'est toujours montrée incapable de répondre à la confiance et à la protection insignes que l'Europe lui avait accordées. Elle s'est montrée indigne du sacrifice de la flotte turque à Navarin; elle s'est déclarée insolvable devant ses créanciers et n'a pas su répondre aux sacrifices que ceux-ci consentaient à s'imposer pour aider à sa régénération; elle s'est montrée indigne des largesses que ne lui ont pas ménagées les riches Hellènes de l'étranger. Et voici que maintenant elle manque à tous ses engagements à l'égard des Grecs de Bulgarie que, depuis un an, elle ne cesse d'inciter à émigrer (!) en leur promettant voyage, logement et entretien gratuits jusqu'à leur complète installation, puis des terres à cultiver et des habitations bâties aux frais de l'Etat. Nous lisons, en effet ,dans tous les journaux d'Athènes le communiqué...

Etc., etc. Comme argumentation, c'est absolument impeccable.

Un article du « Morning Post ».

Nous trouvons dans le *Morning Post* du 2 août un exposé substantiel et lumineux du mouvement antihellénique de Bulgarie, dû à la plume du professeur Andréadès, de l'Université d'Athènes. M. Andréadès signale les paroles du ministre des affaires étrangères de France, flétrissant du haut de la tribune de la Chambre, la sauvagerie du mouvement anti-hellénique, et constate d'autre part la quasi-indifférence que ces troubles ont rencontrée en Angleterre. La presse et l'opinion anglaises se montrèrent alors assez crédules à l'égard des nouvelles que les agents du bulgarisme répandaient, s'efforçant de faire croire que le mouvement anti-hellénique n'était qu'un mouvement purement populaire, auquel le gouvernement était demeuré étranger, et qu'il avait eu pour origine la prétendue indignation que soulevaient en Bulgarie les nouvelles de l'antagonisme gréco-bulgare en Macédoine. Pourtant, avec la destruction d'Anchialos, les persécutions ne prirent point fin. Tout au contraire elles continuèrent de plus belle et même à l'heure qu'il est elles n'ont pas cessé Les écoles et les églises grecques confisquées n'ont point été restituées aux communautés helléniques de Bulgarie; et après avoir exposé, en s'appuyant sur des faits précis les « méthodes d'oppression officielles », établi la responsabilité qui incombe au gouvernement bulgare, l'organisateur des « pogroms », rappelé la longue et lugubre série des méfaits commis contre nos compatriotes, entre autres les massacres de Gueurmez et d'Epta Gavra, M. Andréadès conclut :

Mais, demandera-t-on, serait-il possible de faire cesser ces persécutions? Ma réponse sera affirmative, et c'est pourquoi j'ai attiré l'attention sur les faits qui précèdent. En ce moment, la Bulgarie a trop grand besoin de la sympathie de l'Europe pour se compromettre à la légère. Si les événements que je viens de décrire avaient été connus par le public anglais, l'indignation qu'ils eussent soulevé auraient trouvé un écho en Bulgarie et les persécutions eussent cessé, tandis que le silence de l'Angleterre a été interprété à Sofia comme un encouragement.

Les Grecs en Bulgarie

De Constantinople au *Bulletin d'Orient*

Voici un fait nouveau qui montre que les Grecs en Bulgarie ne peuvent rien espérer de la justice bulgare.

A peu de distance de Varna, en Bulgarie, est situé un couvent appartenant à une des paroisses grecques de cette ville et possédant des propriétés assez étendues. Il y a quatre ans environ, quelques Bulgares de Varna, s'étant assuré le secours de l'autorité locale, élevèrent arbitrairement des prétentions sur ce monastère. Les détenteurs légitimes résistèrent et de contestations en querelles l'affaire fut portée devant les tribunaux. Le procès, qui dura quatre années, pendant lesquelles le monastère et ses propriétés demeurèrent en possession des Grecs, vient de se terminer par une sentence qui remet le couvent grec avec toutes ses propriétés aux Bulgares et enjoint à la communauté grecque de payer une somme de 33.000 fr., représentant l'usufruit dont elle avait bénéficié pendant les quatre années que dura le procès. Le délai pour l'exécution de la sentence expire le 26 de ce mois. Si la communauté ne parvient pas à trouver la somme demandée, non seulement le monastère passera aux Bulgares, mais le tribunal, pour couvrir ladite somme, ordonnera l'expropriation d'autres propriétés appartenant également à la communauté grecque.

Celle-ci sera ainsi spoliée de ses immeubles dont les revenus étaient jusqu'ici affectés à l'entretien des écoles grecques de Varna, qui n'ont pas d'autres ressources. Cette méthode indirecte, que les Bulgares mettent constamment en pratique, fait disparaître *légalement*, d'une mort lente mais certaine, les institutions scolaires grecques. Les iniquités flagrantes sont revêtues d'un semblant de justice. C'est une confiscation pure et simple mais voilée, car toutes les prescriptions de la loi sont maintenues!

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhow et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNEE. — N° 17. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 1er SEPTEMBRE 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN **6** FR.
Union Postale . . — **8** FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

L'affaire Elliott : *un communiqué de l' « Organisation Intérieure »; autres versions.*
Les crimes des bandes bulgares en Macédoine : *les dernières victimes.*
Mort de deux chefs de bandes grecs : *Sténimakhitis et Mitroussis.*
Nouvelles diverses.
Revue de la Presse : *lettre de M. Kasasis au* Times ; *le monument Paléologue; les Anglais en Macédoine.*
Liste des victimes grecques en Macédoine *(mai, juin et juillet 1907).*
Officiers bulgares, chefs de bandes en Macédoine : *première liste.*

Le *Times* a publié la lettre suivante que lui adresse M. T. P. O'connor, le membre du Parlement bien connu :

A l'éditeur du *Times*

Monsieur,

Votre journal de samedi dernier mentionne que six Grecs ont été trouvés assassinés la semaine passée entre Neveska et Florina.

Leurs cadavres ont été pendus. Ce sont des bandes bulgares qui ont commis le meurtre. Je sollicite votre journal et l'opinion publique en Angleterre de prendre note de ce fait.

Depuis quelque temps, l'opinion a prévalu en Angleterrre que la principale raison de la continuation du soulèvement et de la fréquence des crimes en Macédoine, réside dans l'incursion de bandes grecques en Macédoine.

Vous-mêmes, dans un récent article de fond, vous sembliez vouloir démontrer, d'une façon très modérée d'ailleurs, que le gouvernement hellène porte une certaine responsabilité de l'état de choses qui règne actuellement en Macédoine. Plusieurs de vos correspondants ont partagé cette manière de voir et j'ai entendu émettre le même avis dans la Chambre des communes.

Mais n'est-il pas tout aussi vrai que les bandes grecques sont le résultat d'horribles meurtres de Grecs, qui n'ont nullement été provoqués, tels que ceux qui ont été mentionnés la semaine dernière?

Je souhaite ardemment que toutes les bandes, grecques, bulgares ou serbes, disparaissent au plus vite de la Macédoine, mais tant que les populations grecques ont le même droit que les autres à la protection des Puissances, tant que les Puissances n'empêcheront pas l'incursion en Macédoine de bandes bulgares, qui ont pour but l'extermination de tout ce qui est grec, comment pouvons-nous nous atttendre à ce que les Grecs s'abstiennent de donner à leurs compatriotes et corréligionnaires la seule protection qui soit en leur pouvoir?

Agréez, etc.

F. P. O'CONNOR.

L'Affaire du Colonel Elliott

Le communiqué de l' « Organisation intérieure »; autre version.

(De notre correspondant)

Sofia, 21 août.

L'affaire de la capture à Giuredjik du colonel anglais Elliott par une bande bulgare est diversement commentée et accueillie ici. Les plus prudents regrettent un incident qui compromet une fois de plus les bandes bulgares, aussi leur reproche-t-il de discréditer l'action « libératrice » de la Macédoine. D'autres, plus prudents encore, observent là-dessus un silence éloquent. Par contre, le comité organisateur du mouvement, qui s'intitule « Organisation intérieure », a fait là-dessus une communication sensationnelle qui a stupéfié tout le monde. La version donnée par l'Organisation intérieure tend à compromettre très gravement les officiers de gendarmerie britanniques en Macédoine. Elle les accuse d'entretenir des rapports secrets avec les bandes bulgares. Comment! Les officiers anglais, chargés de pacifier le pays, d'empêcher les tueries, d'organiser la gendarmerie, ne seraient-ils donc que des protecteurs de bandits et de massacreurs ? Nous savions que l'Angleterre suit en Macédoine une politique nettement bulgarophile, qu'elle a ou croit avoir à cela des intérêts d'ordre international, que ses agents diplomatiques et consulaires, ses officiers nourrissent des sympathies bulgares ; de là à dire qu'il se trouve des officiers britanniques pour entretenir secrètement des relations avec les chefs de bandes, il y a un pas, et ce pas vient d'être franchi par ceux-là mêmes auxquels l'Angleterre a témoigné jusqu'ici une sollicitude à peine déguisée.

Voici l'étonnant communiqué que le comité dit de l' « Organisation » dite « intérieure » a adressé à la presse, et qu'ont publié, entre autres journaux, la *Vetcherna Pochta*, le *Gradjanine* et le *Den* du 5/18 août :

« Depuis quelques années, dans le rayon « révolutionnaire de Drama, agit, en sa qualité de chef, le voïvode Michel Daeff, aidé « de partisans intelligents, capables et braves, tels que Panitza, D. Zaprianoff, feu « Peyo Radeff, etc. Quoique les Grecs luttent « vaillamment contre les comités révolutionnaires bulgares, le rayon de Drama, en « comparaison avec les autres rayons du district de Serrès, est bien organisé et a su « toujours opposer une digne résistance aux « visées des Grecs. Ce fait était bien connu « aux officiers anglais à Drama dont *quelques-uns avaient exprimé le désir de se rencontrer avec quelques révolutionnaires* et recueillir à même la source des renseignements sur l'action de l'Organisation révolutionnaire. L'ON NE PEUT NIER QUE L'ORGANISATION A JOUI JUSQU'ICI DES SYMPATHIES SINCÈRES DE LA PART DES OFFICIERS ANGLAIS. *L'année passée, Daeff a eu une longue entrevue avec un des officiers anglais de la gendarmerie.* C'est cet officier que le colonel Elliott avait entendu s'exprimer en termes flatteurs sur Daeff et quelques-uns de ses camarades. C'est ce qui a probablement engagé *le colonel Elliott à rechercher Daeff.* Dès le commencement de juillet, ce dernier fut sondé sur les possibilités d'une rencontre avec l'Anglais ; des raisons graves empêchèrent que cette rencontre eût alors lieu. Le 17/30 juillet, le colonel Elliott arriva avec quelques gendarmes au village de Guredjik où se trouvait un détachement de 50-60 soldats. Toute la bande de Drama était concentrée dans *un des villages environnants. Le colonel Elliott a, par messager spécial — un Bulgare — fait savoir à Daeff qu'il était prêt à se rencontrer avec lui et avec ses amis.* La bande ayant, par l'entremise du même envoyé, sondé le colonel sur la sécurité de la rencontre, s'est dirigée vers Giuredjik. Une partie de la bande qu'accompagnait Daeff resta à attendre dans la forêt, près du village ; l'autre partie, avec T. Panitza en tête, entra dans le village et se rendit dans une maison voisine de celle d'Elliott. Il fut convenu que le colonel irait avec ces derniers, sans être aperçu, dans la forêt pour se rencontrer avec Daeff, et que pendant la nuit il regagnerait son quartier. *Elliott avait commandé à ses gendarmes (turcs) de se poster à l'autre bout du village ; il leur avait défendu de placer un poste autour de leur quartier, les assurant qu'il n'y avait rien à craindre. Il avait défendu aussi à l'armée de faire faire des patrouilles autour du village.* C'est sans doute ce qui éveilla les soupçons des gendarmes que quelque chose se passerait dans le village ce soir-là ; c'est pourquoi malgré ses ordres et à son insu, un poste fut chargé de garder la maison, et que, pendant toute la nuit, un gendarme surveilla le va-et-vient autour des deux maisons. Dès le début, les partisans de Daeff aperçurent le poste et crurent qu'ils étaient en présence d'un piège, c'est pourquoi pendant toute la nuit ils ne se montrèrent pas au colonel qui ne savait dans quelle maison ils étaient descendus. Le matin, avant l'aube, la bande se décida à se présenter au colonel ; dans ce but, elle lui envoya un homme spécial qui a pu pénétrer auprès de lui sans être

« aperçu. *Le colonel reçut l'envoyé avec un « mécontentement visible et lui adressa en- « tre autres les reproches suivants : « Qu'est- « ce que c'est que ça ? Est-ce que vous vous « moquez de moi ? Je n'ai pas dormi pendant « toute la nuit. Où est Daeff ? C'est avec lui « que je veux me rencontrer*, etc. ». L'envoyé « lui dit alors les véritables raisons pour les- « quelles la bande s'était abstenue pendant « toute la nuit de se faire voir et lui indiqua « la maison où elle était descendue. *Le colo- « nel répondit alors qu'il sortirait bientôt, « qu'il irait à la fontaine en faisant semblant « de se laver et que si personne ne l'aperce- « vait il joindrait la bande. C'est ce qui ar- « riva. Le colonel Elliott se rendit auprès des « partisans et, accompagné d'eux, il se diri- « gea, à la faveur des ténèbres, vers la forêt.* « Mais les soldats ayant remarqué le mouve- « ment de la bande, se hâtèrent de lui couper « le chemin dans une prairie. La prairie fut « environnée par l'armée. A trente pas à « peine de la lisière de la forêt, une salve « éclata dans le dos de la bande. Une autre « partie de l'armée apparut devant la bande, « tout près de la forêt, et lui barra la route. « Daeff alors ouvrit le feu sur le plus proche « cordon de soldats qu'il repoussa et ouvrit « le chemin à ses partisans cernés. *Le co- « lonel Elliott, voulant sans doute cacher ses « intentions et afin d'induire en erreur les « soldats ainsi que ses chefs supérieurs, tire « son revolver et tue sur place trois des comi- « tadjis qui l'accompagnaient, en blesse deux « légèrement et court vers l'armée.* Quoi- « qu'il fût possible à la bande de tuer le co- « lonel, elle s'abstint même de faire feu (1) « sur lui bien qu'il ait perfidement attenté « à la vie de quelques combattants dévoués. « Le colonel doit la vie à l'ordre sévère du « voïvode Daeff (!!) Ce fait dit assez quelle « est la valeur morale des bandes de l'Orga- « nisation (*sic*). Dans la matinée du 18/31 « juillet la bande s'est retirée dans la forêt, « emmenant un de ses partisans mortelle- « ment blessé — qui expira en route. — Pen- « dant la lutte, le colonel Elliott a été blessé « légèrement au pied par les soldats (1). Les « Turcs ont perdu 2-3 gendarmes, 5-6 sol- « dats et quelques blessés. La bande a eu « trois morts, les suivants :

« 1. Tontscho Rouzaroff, natif de Toulst- « scha (Dobroutscha).

« 2. Ilia Lambreff, natif de Skridjevo (Dra- « ma).

« 3. Ivan Krivteff, natif de Karlipovo (Dra- « ma.

« Et deux blessés :

« 1. Todor Panitza, de Rahovo (Bulgarie).

« 2. Todor Naoumoff d'Alistrati (Drama).

« Sont tombés entre les mains des Turcs : « 2 pièces-fusils Mannlicher, 3 revolvers, « 6 cartouchières et 2 bombes.

« L'ORGANISATION RÉVOLUTIONNAIRE INTÉRIEURE MACÉDO-ANDRINOPOLITAINE. »

Telle est la version donnée par le comité. Elle tend à sauvegarder le... prestige du chef de bande Daeff ; celui-ci cherchait à enlever le colonel Elliott afin de ne le relâcher que contre une rançon de 20.000 l. t. C'est du moins ce qu'Elliott a déclaré dans sa déposition que reproduisent des journaux bulgares entre autres le *Courrier de Sofia* (2/15 août). Daeff a manqué son coup ; dans ces conditions, il fallait faire croire qu'il ne s'agissait pas d'un acte de brigandage vulgaire ; il fallait bien démentir l'histoire de l'enlèvement et de la rançon réclamée. Le démenti est maladroit. Reste l'accusation portée contre Elliott qui est non moins maladroite.

Dans son numéro du 6/19 août, la *Vetcherna Pochta* publie une lettre de P. Arsof, représentant de l'autre section du comité révolutionnaire, celle que ne favorise pas le gouvernement actuel (1) :

« Hier, dit Arsof, a paru dans les jour- « naux un long communiqué sur l'affaire « Elliott. La fausseté et la grossière tendance « de cet exposé apparaît clairement. »

« On y accuse, au nom de l'Organisation « intérieure, un officier anglais de perfidie « et d'assassinat. Même si on en avait toutes « les preuves, on eût dû s'imposer silence « sur cette question. La presse anglaise a « trouvé dans l'affaire Elliott l'occasion de « condamner l'anarchie en Macédoine et ac- « cuse Hilmi-pacha, tandis que le gouverne- « ment britannique n'en a fait aucun cas. « Cela n'a-t-il pas suffi ? L'Angleterre est un « pays si noble qu'on y a tant de fois publi- « quement avoué que l'Angleterre a commis « un million de fois plus de fautes envers la « Macédoine, et des fautes autrement gran- « des que celle commise au sujet d'Elliott (?), « en admettant que l'acte de notre voëvode « soit blâmable. Quelle nécessité dès lors de « faire tant d'histoires ? »

La faute de l'Angleterre consiste à avoir empêché, au Congrès de Berlin, que la Macédoine et la Thrace fussent cédées à la Bulgarie. Et c'est ce crime qui est « un million de fois » plus grave que le coup de main tenté par le voëvode Daeff !

Dans son numéro du 7/20 août, la *Vetcherna Pochta* publie un article de fond, dont l'auteur, M. Daskaloff, attaque l'Organisation intérieure qui n'hésite pas à « dis- « créditer les officiers anglais à Drama, « qu'elle représente d'une part comme des « personnages perfides envers l'Organisation « et, d'autre part, comme mandataires dé- « loyaux de l'Angleterre ».

L'affaire Elliott est, selon M. Daskaloff, de celles qu' « on doit passer sous silence. » C'est un « *cas regrettable, de la nature de ceux « qu'on ne devrait pas discuter, d'autant « plus qu'en Angleterre même il a passé « inaperçu* ». Et il condamne « le projet du « voëvode Daeff de capturer un officier an- « glais, et nous sommes mécontents des re- « présentants de l'Organisation intérieure « qui, pour justifier son voëvode, a donné « une version dont la véracité est douteuse, « qui ne profite à personne et que personne « n'avait demandée. » (2)

Ces critiques ont amené l' « Organisation intérieure » à désavouer la publication incriminée. Quatre jours après l'insertion de l'imprudent communiqué, la fraction du Comité que favorise le gouvernement a désavoué « les communications publiées sur cette affaire ». Au contraire, dans l' « Organisation intérieure », on est « révolté de ces communications aussi étranges que fausses », qui « rejettent la responsabilité des faits uniquement sur le colonel Elliott. » Ce désaveu est signé: « Garvanoff, Saraffof, Matoff »; ceux-ci affirment que les auteurs du fameux communiqué doivent être recherchés parmi les membres de la fraction rivale du Comité, à laquelle appartient ce même Arsoff, dont on a lu plus haut les critiques à l'adresse de ses dignes émules. Replâtrage tardif et maladroit qui ennuie tout le monde, à commencer par le gouvernement, le protecteur attitré de ces bons comitadjis.

M.

La vérité sur l'affaire Elliott

[*Sous ce titre, notre correspondant de Sophia nous transmet la note suivante, datée du 22 août* :]

Une dizaine de comitadjis, faisant partie de la bande Daeff, qui tenta de capturer Elliott, viennent d'arriver à Sofia. Ils furent soumis à un interrogatoire minutieux à la préfecture de police. Un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères assistait à l'enquête. Les comitadjis ont fait les déclarations suivantes :

Le voëvode Daeff, qui commandait une bande de 60-70 hommes, ayant appris que le colonel Elliott s'est dirigé vers le village Giuredjik — qu'il visitait assez souvent — envoya 10 hommes dans le but de l'enlever. On pensait que l'enlèvement ne serait pas difficile, eu égard à la grande confiance dont les Anglais sont animés envers les Bulgares et vu les sympathies dont jouissent les comitadjis auprès d'eux. A proximité de la maison où le colonel était descendu, il y a une fontaine où il aimait s'attarder chaque matin et chaque soir. Obéissant aux ordres donnés par le voëvode Daeff, ses hommes se postèrent en embuscade, lorsque le matin du 18/31 juillet, ils aperçurent le colonel se dirigeant vers la fontaine. Suivant sa coutume, il n'était accompagné de personne. Soudain, il fut entouré des dix hommes qui l'invitèrent à les suivre ; sur son refus, ils se jetèrent sur lui et s'en emparèrent. Le colonel appela au secours ; les soldats turcs apparurent et c'est alors que les comitadjis se mirent sur la défensive. Un engagement eut lieu ; le colonel Elliott, profitant du désarroi des comitadjis, tira son revolver et tua trois d'entre eux ; ceux-ci le blessèrent au pied. Les hommes de Daeff réussirent à gagner la forêt ; c'est ainsi qu'Elliott fut sauvé.

Ces partisans déclarent être rentrés en Bulgarie parce que l'acte imprudent de Daeff a trop attiré sur eux l'attention des

---

(1) C'est inexact, puisque le colonel Elliott a été blessé à la jambe par les comitadjis bulgares.
(N. du Correspondant).

(1) Sur les deux sections des comités, voir l'*Hellénisme* du 15 juillet, p. 6.

(2) Il convient de rapprocher de ces lignes le passage suivant d'une interview, ou prétendue telle, accordée au *Courrier de Sofia* (2/15 août) par « un de ses amis, très au courant des affaires macédoniennes » :

« Les officiers européens de gendarmerie jouissent « de la plus grande considération et de la plus grande « sympathie auprès de la population bulgare, et « même auprès des insurgés bulgares en Macé- « doine. ». . . . . .

« *Cette constatation m'amène à croire que les gens « qui ont tenté d'enlever le colonel Elliott sont des « Grecs, ou, ce qui revient au même, des brigands de « grand chemin* (sic). »

Toutefois, l' « ami » si « au courant » admet « pour un instant » que les « ravisseurs de l'honorable officier anglais aient été des Bulgares ». Eh bien, en ce cas, ils n'ont pas eu tort. Pourquoi ? Parce que la mission de ces officiers n'a eu aucun résultat :

« Or, le seul moyen de rendre quelque importance « et quelque utilité à ces braves et loyaux officiers, « c'est de les enlever de temps *à autre pour en tirer « rançon et faire payer ainsi à la Turquie elle-même « les frais de la lutte que* la population locale épuisée « ne peut plus soutenir pécuniairement. »

Pas bêtes, les amis du *Courrier de Sofia*.

Dans le même numéro du journal chargé de lancer contre les Grecs de grossières et bi-hebdomadaires calomnies et injures, nous trouvons cet autre passage d'une « lettre de Salonique » :

« Ce qu'il y a de certain, c'est que le colonel an- « glais a été l'objet d'une tentative d'enlèvement de « la part d'*une bande de bandits* et qu'il a fallu l'éner- « gie, le courage de sir Elliot, le dévouement et l'ini- « tiative du tchaouch pour la faire échouer.

« Maintenant, les comités grecs très mécontents, « même furieux, que l'on ait parlé des bandes grec- « ques, cherchent à *établir que les ravisseurs sont « des comitadjis bulgares, obéissant au mot d'ordre « du Comité central de l'Organisation intérieure et « que le chef Daeff avait reçu à ce sujet des ordres « formels.* »

Pour plus amples informations, nous renvoyons le *Courrier de Sofia* à la *Vetcherna Pochta*, des 5/18, 6/19 et 7/20 août.

Turcs, et qu'ils ne peuvent nulle part trouver un asile sûr. En outre, ils n'entendent plus, disent-ils, obéir à Daeff, qui ne vise qu'à remplir ses poches, à l'instar des brigands de grands chemins.

Ces individus, une fois interrogés, ont été relâchés. Ne vous étonnez pas de tant de mansuétude. Les comitadjis sont les enfants gâtés du gouvernement bulgare. Comment se fait-il que l'agent diplomatique d'Angleterre, qui n'ignore pas la présence à Sofia des bandits qui ont tenté d'enlever son compatriote, — car nous ne parlerons pas des méfaits et crimes divers dont ils sont les auteurs — ne fasse pas des représentations au près du ministère des Affaires étrangères de la principauté au sujet de tant de désinvolture.

Epilogue

CONSTANTINOPLE, 7/20 *août*. (Correspondenz-Bureau.) — « *Le Tribunal extraordinaire de Salonique a condamné pour participation à la tentative d'enlèvement du colonel Elliott, sept paysans du village bulgare de Giuredjik. Deux d'entre eux, dont l'un est le moukhtar du village, sont condamnés à* 12 *ans de prison ; trois autres à* 7 *ans et les autres à des peines variant entre* 2 *et* 3 *ans d'emprisonnement. Huit paysans ont été acquittés ; Elliott assistait à la séance en qualité de témoin. Y étaient présents, entre autres, les consuls d'Angleterre, de Russie et d'Autriche-Hongrie.* »

Autre version

[*Au sujet de l'affaire Elliott, un correspondant occasionnel nous adresse de Constantinople les lignes suivantes datées du 24 août.*]

Malgré les enquêtes officielles et officieuses, l'affaire assez mystérieuse de la capture d'Elliott, n'a pas été tirée au clair. Les bruits les plus divers circulent là-dessus : selon les uns, Elliott aurait été bel et bien l'objet d'une tentative d'enlèvement par une bande bulgare, qui cherchait à faire payer par les Turcs une forte rançon destinée à alimenter la caisse du comité. Selon les autres, Elliott était d'accord avec les comitadjis bulgares pour aller les visiter dans leur repaire, non pas en vue de se faire capturer, mais uniquement parce que, sympathisant avec eux, il aurait tenu à les voir de près, dans leur camp ; curiosité d'amateur, de dilletante. Le fait qu'il ait tiré sur les comitadjis bulgares à l'apparition des soldats turcs n'aurait été qu'un artifice par quoi il aurait voulu donner le change aux Turcs. Et c'est alors qu'il se serait entendu avec le chef de bande bulgare pour inventer l'histoire de la rançon, afin de faire croire à une tentative d'enlèvement et se tirer par là d'embarras.

Bien entendu, je ne fais que vous rapporter ces bruits sous les plus expresses réserves. Peut-être, toutefois, trouverez-vous intéressant de prendre connaissance de cette seconde version qui coïncide de façon étrange et frappante avec les détails transmis par les autorités

Ces détails sont les suivants :

Le colonel Elliott, rappelé par son gouvernement, avait fait ses préparatifs de départ et était tout prêt à partir, lorsqu'il annonça qu'il irait faire un tour à Giuredjik pour prendre quelques photographies de paysages des environs. A Giuredjik, il reçut l'hospitalité chez le *moukhtar* bulgare du village qui hébergeait aussi un médecin arménien, récemment revenu de Sofia et établi à Protostani. Vers le soir, le colonel Elliott appela les gendarmes turcs qui l'avaient accompagné et leur ordonna de se retirer, ajoutant qu'il n'avait besoin de rien. Il répéta même qu'ils pourraient être tranquilles sur son compte. Les gendarmes, sans tenir compte de cet ordre, continuèrent à stationner discrètement dans la rue. A 3 heures à la turque (10 heures du soir), Elliott sortit de la maison du moukhtar bulgare et, s'apercevant de la présence des gendarmes, leur renouvela, non sans humeur, l'ordre de s'en aller. « Allez vous coucher, leur dit-il, je vous ai répété que je n'ai pas besoin de vous. » Et il rentra. Les gendarmes firent semblant d'obéir, mais continuèrent leur surveillance, d'autant qu'ils avaient remarqué que des fenêtres de la maison faisant face à celle où était descendu le colonel, on faisait des signes suspects, auxquels on répondait de l'autre côté. Un peu plus tard, ils surprirent même un va-et-vient insolite, entre les deux maisons, de gens se dissimulant de leur mieux. Les gendarmes allèrent alors avertir un détachement de soldats posté plus loin, qui vint cerner la maison du moukhtar. Alors les lumières s'éteignirent, un silence complet se fit.

A 6 heures du matin, le colonel sortit. Apercevant les soldats, il leur dit, cette fois avec beaucoup de calme, qu'il irait faire un tour seul, qu'il ne tenait pas à être escorté. Et il disparut. Mais comme il tardait à revenir, les Turcs se mirent à sa recherche. Ils n'étaient pas plutôt sortis du village qu'ils aperçurent le colonel marchant à une vive allure, vers la forêt, entouré de trois individus, dont l'un le tenait par une corde attachée au poignet. Elliott semblait n'opposer nulle résistance. C'est alors qu'un des gendarmes, le nommé Ferhat Youssouf, fit feu par deux fois, atteignant deux des bandits. Au bruit des détonations, de nombreux comitadjis sortirent de la forêt. La fusillade commença de part et d'autre. Ferhat tomba mortellement atteint. Enfin, la bande prit la fuite, abandonnant le colonel Elliott.

Celui-ci a été légèrement blessé à la cuisse, mais sa blessure ne présente nulle gravité.

*
* *

Le district de Drama, peuplé principalement de Grecs et de Turcs, se trouve dans la Macédoine orientale ; les bandes grecques y sont rares, malgré les maux dont la population hellène est accablée, par suite des incessantes incursions des bandes bulgares ; des montagnes qui s'étendent presque sans interruption du massif accidenté du Rilo jusqu'à la ligne ferrée reliant Serrès à Drama, descendent les bandes bulgares qui tentent de convertir par la violence les Grecs des deux plaines.

Or, à lire certains rapports de la mission militaire anglaise, l'on croirait que ce sont les Grecs, non les Bulgares, qui troublent le pays et empêchent l'application des réformes. Et c'est par suite de semblables rapports que l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople réclame avec insistance le rappel par le Patriarcat de l'évêque grec de Drama, Mgr Chrysostome. Les comitadjis bulgares ont en l'évêque hellène un adversaire redoutable, qui défend ses ouailles avec un courage, une abnégation exemplaires. De là les calomnies lancées contre lui, et dont les officiers anglais, souvent trop crédules, se font malheureusement l'écho.

Mais pourquoi n'est-il pas fait mention dans ces rapports des bandes bulgares qui répandent la terreur et le sang dans le rayon même qu'occupent les Anglais ? Leur partialité en faveur de l'élément bulgare est notoire ; elle est même parfois scandaleuse, il faut le dire tout haut.

Les derniers Crimes bulgares
EN MACÉDOINE

On nous écrit de Xanthi en date du 3 août :

« Le 10/23 juillet, une nombreuse bande bulgare pénétra dans le village Mandil et mit le feu à la maison d'un vieillard, Thomas Constantin : notre infortuné compatriote a péri dans les flammes ainsi que sa femme.

« Les bandits blessèrent les paysans Euthymios Georgiou, Angelos Markou et une femme, Angeliki Constantinou ; enfin, ils tuèrent un autre Grec, Apostolos Deliou.

« Le 14/27 juillet, une bande bulgare a massacré, aux abords du village de Selino, deux Hellènes, les nommés Antoine et Stavro. Les victimes ont été atrocement défigurées.

« Le lendemain, la même bande ayant pu enlever un autre Hellène, le nommé Nicolaou, elle l'a mis à mort après un long supplice. La victime a été d'abord scalpée vivante, a eu les yeux arrachés et la langue coupée. Enfin, elle a été coupée en morceaux.

« Toute la population grecque se trouve en effervescence. Les crimes bulgares, les persécutions turques, l'indifférence des Européens créent un état d'esprit difficile à exprimer. »

*
* *

Le 2 août, six Grecs, dont un originaire de Negovani et les cinq autres natifs de Neveska, ont été attaqués par une bande bulgare sur la route de Florina, à proximité de Kotori.

Les victimes portaient des traces de strangulation et de nombreuses blessures. Ce sont les nommés :

Stratis Molas, 28 ans ; laisse une femme et deux enfants ;

Jean Guioris, laisse une femme et six enfants en bas-âge. — Son frère a été assassiné le 28 mai à Belkaméni ;

Georges Panou, 60 ans, riche bijoutier ;

Sterghios Tsikiotis Bogiatzis ;

Georges Vouris, 35 ans, laisse une femme et des enfants en bas-âge ;

Enfin, un savetier, *Takis Koutrouzis*, a disparu, assassiné probablement lui aussi par les comitadjis.

*
* *

Athanassios Constantinou, pâtre grec originaire de Gradobor, a été assassiné dans la nuit du 3 au 4 août par le comitadji bulgare Christo Athanas ;

Stéphanos Koli, de Kato-Spanitsa (distr. de Melenikon), mis à mort par les Bulgares dans son champ ;

Traïos Frangou, *son beau-frère et un autre paysan* de Gorgope, massacrés par une bande bulgare.

*
* *

Le 12 août, à une heure de Stroumnitsa, des bandits bulgares ont attaqué un groupe de Grecs qui revenaient d'une fête dans leurs villages Kolésino et Macryovon.

Antoine Antoniadès, père du médecin Nicolas Antoniadès, de Stroumnitsa, a été assassiné ;

Les nommés Ziskas et Antonakis ont disparu ; un autre Grec a été blessé ; les autres sont parvenus à se sauver.

Le district de Stroumnitsa est littéralement terrorisé par les bandits bulgares qui y opèrent à leur aise, les corps grecs n'y ayant pas encore apparu.

***

A Novaki, trois Hellènes ont été assassinés par des bandits bulgares. Ce sont les nommés :

Costas Frassariotis, de Megarovon, 40 ans, 20 blessures ;

Zissis Costas, de Nizopolis, 30 blessures, horriblement mutilé ;

Takis Devolianis, de Nizopolis, 50 ans, 35 blessures.

Une foule considérable assista à l'enterrement des victimes.

***

Le Grec Illos, sa fille et son gendre, de Sopri (près Doïran), ont été assassinés par une bande de quinze comitadjis bulgares.

A Galotitsi, une autre bande a incendié la maison du notable Hellène Manuel Hadjoglou.

On signale enfin de Salonique l'assassinat de deux autres Grecs à Névoliani et l'enlèvement du *moukhtar* grec de Zimbovon par une bande de quinze Bulgares qui s'étaient déguisés en soldats turcs. Le captif a été emmené sur le mont Malès, à proximité de la frontière turco-bulgare.

***

Un rapport officiel de l'évêché de Castoria au Patriarche oecuménique, en date du 27 mai/9 juin, confirme le massacre des Grecs A. Papastiliadès, N. et Chr. Georgiou et de Dimitrios (de Neveska), à Belkamenion, le 1er juin (n. s.). Le crime a été commis par la bande bulgare Tchoulé (35 hommes). Les victimes ont été coupées en morceaux (Cf. l'*Hellénisme*, 15 août).

Ce forfait perpétré, les bandits ont déguerpi pour aller envahir le village d'Elovo, dont ils incendièrent l'église grecque.

***

Dans un rapport officiel au patriarche œcuménique, en date du 24 juin/7 juillet, l'évêque grec de Nevrokop, Mgr Théodorite, confirme l'assassinat de Constantin Topalis (60 ans) et de son neveu Dimitrios Nathanaïl (Cf. l'*Hellénisme*, 15 août), à Starsista. Les meurtriers, trois Bulgares de Starsista, avaient longtemps menacé de mort les victimes qui n'entendaient pas adhérer au bulgarisme. Les malheureux ont été frappés dans le dos, pendant leur sommeil, dans la nuit du 19 au 20 juin (v. s. — 2 à 3 juillet).

***

De la *Gazette de Lausanne*, 17 août :

« Les dépêches continuent de signaler les « menées des bandes bulgares contre les « Grecs en Macédoine. Une bande a tué « 4 Grecs à Silino. Un Grec a été écorché « après avoir eu les yeux crevés. Ailleurs « une bande a tué un Grec, détruit les plan« tations et massacré toute une famille. »

***

On écrit de Serrès au *Bulletin d'Orient*, 17 août :

« A la suite des derniers événements de Serrès on signale une recrudescence marquée de l'activité des bandes bulgares dans notre district : Une bande de *comitadjis* a incendié, à Starsista, une plantation de tabac appartenant à un Grec, et un Bulgare a blessé un Grec, l'autre jour, en plein marché de Serrès. Une bande bulgare a assassiné, dans le village de Frastati, un notable Grec. D'autre part, une bande bulgare a attaqué le village grec de Mélenkits ; des troupes, avec de l'artillerie et de la cavalerie, sont accourues sur les lieux ; le résultat du combat est inconnu. Trois riches Grecs, de la ville de Serrès, reçurent de la part des affiliés des comités bulgares des lettres de menaces ; ces lettres enjoignent aux Grecs de verser au comité une forte contribution ; en cas de refus, ils sont avertis que leurs propriétés seront détruites. »

***

Exploits d'agents roumains en Macédoine

Une bande mixte de comitadjis bulgares et roumanisants a assassiné le Grec Trikès Tsimos, à Ossiani (Macédoine). A Xirolivadon, une bande roumaine a enlevé le fils du notable Grec Antoine Spanos. Cette bande a d'autre part terrorisé la population grecque afin de la forcer à se rendre, le jour de la saint Elie, à l'office célébré à l'église roumaine ! Ce qu'il y a de mieux, c'est que les autorités, dont on sait les complaisances à l'égard de la propagande, si inoffensive pour les Turcs, du roumanisme en Macédoine, ont prêté aide et assistance aux propagandistes et obligé les paysans grecs à assister à cette messe.

Le *Figaro* du 21 août publie une dépêche de Constantinople d'où nous extrayons ces lignes :

« Une bande koutzo-valaque (lire : roumanisante) a tué près de Karaferia un nota« ble Grec, M. Tsimbolos. Les Grecs accu« sent de partialité les autorités turques qui « ne prennent aucune mesure contre les ban« des qui les molestent. Le vali se trouvant « à Karaferia, en tournée, a menacé les nota« bles Grecs d'exil. La partialité des autori« tés exaspère les populations grecques. »

Mort héroïque de deux chefs gréco-macédoniens

Le Bulletin d'Orient *du 17 août publie sur les deux combats entre Gréco-Macédoniens et Turcs dont il a été récemment question dans les fournaux, la correspondance suivante de Serrès.*

Un corps gréco-macédonien de onze hommes, trahi par des Bulgares et attaqué par l'armée a été détruit dans les conditions suivantes :

L'armée, depuis un mois et demi, faisait les plus grands efforts pour cerner la petite bande, mais les villages, qui voyaient leur salut dans la présence du corps grec, lui prêtaient l'aide la plus généreuse. Le 27 juillet, les Grecs se trouvant à Dovista, un traître avertit l'armée, qui se trouvait à une heure de distance, à Sarmosakli. De la cavalerie fut aussitôt envoyée sur les lieux et les détachements voisins avertis. Les *paysans turcs* du petit village de Sokol, *armés par les autorités*, se joignirent aux troupes.

Le corps chercha à gagner la montagne, mais un ravin l'en séparait qu'il essaya de franchir. Les troupes purent alors, des bords du ravin, fusiller les Grecs en toute sécurité ; ceux-ci refusant de se rendre, résistèrent depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au soir. Deux blessés parvinrent à s'échapper. Le chef et tous les autres Grecs furent tués. L'armée avait perdu vingt tués et blessés, qui ont été transportés dans le village turc de Sokol.

Le chef du corps grec s'appelait André Sténimakhitis, il se distinguait par son courage comme par sa douceur vis-à-vis de ses ennemis eux-mêmes.

Trois paysans de Dovista ont été également tués au cours du combat. Les autorités, profitant de l'occasion, ont procédé à des arrestations en masse à Dovista. Les prisonniers, battus et torturés par les soldats, ont été cachés aux officiers français qui s'étaient rendus à Dovista pour faire une enquête. Mais le surlendemain, les Turcs ayant transféré les prisonniers dans les prisons de Serrès, les officiers français, accompagnés du vice-consul d'Autriche-Hongrie et de l'agent consulaire italien, ont pu les visiter. Ils ont pu constater que le prêtre, le médecin du village, des notables et nombre de paysans ont été réellement torturés. Ils portent de profondes blessures ; ils purent constater aussi que trois paysans ont été tués, et qu'un autre paysan est mourant des coups qu'il a reçus. Ils en ont référé à leurs gouvernements respectifs. Les parentsdes victimes se sont rendus à Salonique pour protester.

A la suite du combat de Dovista et des premières arrestations opérées, d'autres arrestations ont suivi : on a arrêté, les yeux fermés, dans tous les villages de la région ; on a étendu ce système de terreur jusque dans Serrès même.

***

Voici, d'autre part, des renseignements complémentaires sur le combat de Katô-Kaméniki, quartier de Serrès où le chef grec Mitroussis a trouvé la mort, comme André Sténimakhitis la trouvait, presque en même temps que lui, à Dovista.

C'est de nouveau à la suite d'une trahison bulgare, que les détachements de troupes se mirent en mouvement. Lorsque Mitroussis se vit cerné, afin de ne pas compromettre les habitants, il se retira avec ses cinq hommes dans l'église du faubourg de l'*Evanghélismos*. Sommé de se rendre, lui aussi refusa d'obéir. Fermant la porte de l'église, deux de leurs compagnons étant montés dans le clocher, les Grecs de Mitroussis ouvrirent un feu nourri sur les Turcs. Ceux-ci, soldats et irréguliers, firent vider alors les maisons d'alentour et ripostèrent aux Grecs. Bientôt ils firent enduire de pétrole les maisons et l'école qui entouraient l'église et y mirent le feu. Entre temps, la garnison entière de la ville était accourue, ainsi que les patrouilles, les agents de police et 500 *bachibouzouks*. Cette résistance désespérée de cinq hommes avait rendu les Turcs fous de colère, car leurs pertes étaient considérables, et bientôt ils mirent en batterie deux canons pour réduire cette poignée de braves. Mais les munitions de ceux-ci étaient épuisées, et ils tentèrent une sortie désespérée au milieu des balles, des décombres et des flammes. Mitroussis, sommé encore une fois de se rendre, refuse ; il ouvre la porte, et saluant de la main les Grecs qui suivaient de loin le combat, il se tire un coup de revolver dans la bouche et tombe foudroyé. Un de ses hommes, Théodore Tourlentis, *brûlant à moitié*, un genou en terre, continue à tirer, arrachant un cri d'admiration au moutessarif et au général Hadji-Izzet pacha qui as-

(1) Voir ci-dessus lettre de Xa.

sistent au combat. Il tombe enfin, la tête et les membres en feu, le tronc seul demeurant intact. Les autres, grièvement blessés, finissent par être pris.

Démètre Gongalakis, surnommé Mitroussis, était natif du village de Homondo. C'est les persécutions des Bulgares qui l'obligèrent à prendre les armes ; les Bulgares sachant, en effet, quelle influence il exerçait sur son village, et ne pouvant, par les menaces, réduire son patriotisme, tentèrent de l'assassiner ; mais Mitroussis ne fut que blessé. Peu de temps après, les comitadjis tuèrent sa femme et brûlèrent sa maison. Mitroussis prit alors la montagne ; il tua quelques-uns des assassins de sa femme, et fut condamné, deux fois, par contumace, par les tribunaux turcs aux travaux forcés à perpétuité. Depuis, il n'a cessé de lutter pour protéger ses compatriotes contre les attaques des comitadjis. On peut dire qu'avec Papa-Paschalis et André, Mitroussis a incarné, dans la Macédoine orientale, cette défensive macédonienne qui est l'*état de légitime défense* des populations grecques contre les crimes bulgares. En tous les cas, aucun d'eux n'était un officier envoyé par le gouvernement hellénique ou un mercenaire venu du dehors, comme ne cessent de le répéter les organes de Sofia. A propos du pillage auquel se sont livrés les Turcs, de l'incendie, par le pétrole, des maisons qui entouraient l'église, les consuls étrangers et les officiers français ont pu faire des rapports circonstanciés à Salonique. On a pu constater aussi que la populace musulmane, à la suite de la mort du directeur de la police, et de trente soldats, tués au cours du combat, était des plus surexcitées. Elle a tenté de piller les magasins d'armes, menacé et maltraité les chrétiens. Le vice-consul d'Angleterre, à la suite de ces faits, a fait venir les victimes et les a interrogées longuement. Les autorités font procéder, sans raison, à des arrestations en masse.

Nouvelles Diverses

— La cour d'Athènes a été prévenue du projet du roi d'Italie de se rendre au printemps prochain en Grèce. Sa Majesté, qui sera accompagnée de la reine Hélène, compte visiter toute la Grèce dans le plus strict incognito.

— S. M. le roi Georges, ayant achevé sa cure à Aix-les-Bains, est arrivé lundi dernier à Paris.

— LL. AA. RR. le diadoque et la princesse royale, acompagnés de leurs enfants, sont arrivés à Athènes dimanche dans l'après-midi. Leurs Altesses ont été reçues à la gare de l'Omonia par les ministres et les autorités de la ville. Le diadoque a aussitôt assumé les fonctions de la régence que remplissait depuis le départ du roi le Conseil des ministres.

— De Saint-Pétersbourg, 22 août :

S. M. la reine Olga de Grèce, accompagnée de son fils, le prince Christophe, et de son frère, le grand-duc Constantin, a quitté Saint-Pétersbourg pour aller passer quelques jours à Imatra.

— Au cours de son récent séjour à Paris, le prince royal des Hellènes a reçu des mains du baron Pierre de Coubertin, du comte Brunetta d'Usseaux et de M. Mercati, le diplôme d'honneur que, dans sa réunion de La Haye, le Comité International Olympique avait résolu de lui offrir. Ce diplôme, de petites dimensions, exécuté sur parchemin et enluminé richement, porte les armes du royaume de Grèce ainsi que la devise du Comité dans un encadrement de lauriers. Le prince Constantin a beaucoup admiré ce travail et exprimer ses vifs remerciements pour ce souvenir des Jeux d'Athènes.

Dans sa dernière séance, le Synode grec du patriarcat a décidé de repousser la note de la Porte demandant des mesures contre les métropolitains de Castoria, Monastir, Grébéna, Serfidjé et Drama, coupables de défendre avec trop de sollicitude la population grecque de leurs diocèses. Les quatre premiers métropolitains font partie du Synode grec et se trouvent à Constantinople ; quant à Mgr Chrysostomos, il demeure toujours à son poste, à Drama. Le Saint-Synode a décidé, en outre, de rayer du procès-verbal de l'avant-dernière séance les paroles conciliantes du patriarche ayant trait à cette affaire, ces paroles pouvant être interprétées à la Porte comme un commencement de soumission.

Le *Kapou-Kehayia* du patriarcat a communiqué au grand vizir cette réponse négative du Saint-Synode. La note du patriarcat rappelle d'ailleurs en termes énergiques les droits dont jouit le Patriarcat œcuménique. Le grand vizir, obéissant à certaines influences, insiste toujours pour le rappel de l'évêque de Drama.

— Le 12 août, un service a été célébré à l'église métropolitaine d'Athènes, en mémoire des victimes de la catastrophe de la ville d'Anchialos, qui fut détruite, dans les tristes conditions que l'on sait, par les comitadjis et la populace, encouragés sinon armés par les autorités bulgares elles-mêmes.

Le *Courrier de Sofia*, organe du gouvernement bulgare, annonce que, d'autre part, « un « service de *requiem* a été célébré à Anchialos « le 30 juillet (12 août), à la mémoire des *Bul*« *gares morts à la suite des incidents provoqués* « *l'année dernière par les Grecs de cette bour*« *gade (sic).* »

— La *Balkanska Tribuna* de Sofia, soutient que le rédacteur du *Courrier du Soir*, Siméon Radef, est l'assassin de l'ancien secrétaire de l'exarque, à Constantinople, D. Makédonski, qui fut trouvé mort il y a quelques années. La même feuille ajoute que la Porte s'apprête à demander des poursuites contre Radef. A ces renseignements le *Mir* ajoute que Radef a étudié avec des amis la question de la prescription de ce crime, mais, que, dans tous les cas, aussitôt après la chute du présent cabinet, il quittera la Bulgarie et se rendra en Suisse.

— Une trentaine de Macédoniens koutzo-valaques, établis à San-Francisco (Californie), ont fait parvenir au Patriarcat œcuménique une adresse datée du 10/23 juillet, protestant contre les tentatives dont leurs congénères de Macédoine sont l'objet de la part de la propagande roumaine.

Cette adresse, au bas de laquelle les signataires déclinent leurs noms et qualités, ainsi que le village de Macédoine dont chacun d'eux est originaire, est publiée par l'organe du patriarcat œcuménique, l'*Ecclissiastiki Alitheia* et reproduite par plusieurs journaux grecs.

Des adresses semblables parviennent chaque jour au Patriarcat de la part des communautés koutzo-valaques de Macédoine.

— On mande de Constantinople, en date du 26 août que la nouvelle annonçant la remise à la Porte d'une note austro-russe au sujet du contrôle de la justice en Macédoine est prématurée. Un projet de note sera préalablement discuté et élaboré dans une réunion des ambassadeurs, et la note identique devra ensuite être remise par toutes les puissances.

On s'attend à ce que l'élaboration de cette note dure plusieurs semaines.

La Porte, convaincue de la décision de l'Europe, surtout après l'entrevue d'Ischl, de présenter prochainement un programme de réformes judiciaires en Macédoine, fait tous ses efforts pour prévenir une pareille demande en appliquant elle-même des réformes et en ordonnant toutes les améliorations.

Quoique la Porte soit reconnaissante pour le maintien du *statu quo*, elle est disposée à faire une énergique opposition à toute nouvelle réforme.

— A la suite de l'entrevue qu'il vient d'avoir à Ischl avec M. d'Aerenthal, son collègue italien, M. Tittoni a déclaré, au sujet de la réforme judiciaire en Macédoine, que le plus beau résultat des entrevues de cet été consiste en ce que l'Europe va montrer dans cette affaire une résolution unanime qui peut seule rendre possible une prompte réussite de l'œuvre en question.

— On mande de Constantinople au *Temps* (24 août) :

« Une dépêche d'Athènes mande qu'un ordre circulaire a été notifié aux officiers de l'armée grecque qui profitent de leurs congés pour se mettre à la tête de bandes en Macédoine : ils doivent regagner immédiatement leur corps en Grèce, sous peine d'être traités en déserteurs.

« La Porte espère que le gouvernement hellénique agira cette fois sérieusement et qu'au besoin il fera suivre sa menace de réelles sanctions. »

— D'Athènes au *Figaro*, 29 août :

« On mande de Constantinople de source autorisée qu'Hilmi-pacha a informé la Porte qu'il y a actuellement en Macédoine plus de bandes bulgares que de bandes grecques.

« D'autre part, des informations annoncent qu'une forte bande bulgare, sous le commandement de l'officier Stathi Djacoff, est prête à franchir la frontière turco-bulgare. »

On télégraphie de Constantinople au *Figaro*, 26 août :

« Le vali de Salonique rapporte que trois mar« chands grecs ont été tués près de Caraferia « par une bande qu'on suppose formée d'Alba« nais, de Bulgares et de Koutzo-Valaques. »

— La *Correspondance politique* publie une conversation qu'un de ses correspondants a eue avec M. Stourdza, président du Conseil roumain, lors de son récent séjour à Vienne. Le ministre a déclaré qu'il espérait fermement que l'œuvre de réconciliation de la Roumanie et de la Grèce continuerait heureusement.

— Le 14 août, parlant des affaires de Macédoine à la Chambre des Communes, sir Edouard Grey a dit que la Russie et l'Autriche étudient sans relâche la question des réformes judiciaires à introduire en Macédoine, mais que l'Angleterre n'abandonnera pas le droit de proposer elle-même des réformes. Elle est prête aussi à soutenir les propositions acceptables des autres puissances.

— Le déficit des finances macédoniennes s'élève à 300.000 liv. turq., dont 100.000 reviennent aux fournisseurs des vivres de l'armée.

La solde des troupes n'a pas été payée depuis trois mois ; les traitements des fonctionnaires civils n'ont pas été versés depuis deux mois.

Les recettes provenant de l'augmentation des droits de douane et celles qui sont produites par les impôts n'étant pas suffisantes, tous les délégués aux finances ont télégraphié aux embassades pour leur demander de faire des démarches pressantes auprès de la Porte, afin que les 250.000 livres dont le versement a été prévu soient réalisées.

— La question de la traction électrique d'Athènes et du Pirée paraît réglée ; on est d'accord pour supprimer la canalisation souterraine à charge par la Société concessionnaire de faire asphalter à ses frais diverses rues de la capitale.

— Dans un dernier Conseil des ministres grecs, on s'est préoccupé des formalités de transfert à Athènes des restes mortels du grand bienfaiteur national Averoff. Une commission de notables sera chargée d'aller prendre possession au Caire des cendres du grand patriote et de les faire transporter à Alexandrie sur un cuirassé grec qui les amènera au Pirée.

— Le gouvernement crétois a commandé les fusils nécessaires à l'armement des milices crétoises. Ils seront du même modèle que les fusils de l'armée hellénique. A la place de la couronne royale de Grèce seront gravées les deux lettres K. Π (Kritiki Politia = Etat Crétois).

— L'ambassade de France à Constantinople vient de protester contre la décision interdisant aux enfants indigènes de Samos la fréquentation des écoles catholiques françaises.

— Le navire grec *Lycavito* a sombré dans la mer Noire, à l'entrée du Bosphore, à la suite d'une explosion de chaudière. Trente hommes ont péri. (22 août.)

REVUE DE LA PRESSE

Lettre de M. Kasasis au « Times »

Le *Times* (5 août) publie des extraits d'une lettre que lui avait adressée le professeur Kasasis sur la situation en Macédoine :

... M. Kasasis estime que la responsabilité immédiate de la situation actuelle « n'incombe « pas tant aux autorités civiles et militaires de « l'Emipre ottoman, ni aux représentants de l'Eu« rope, qu'aux chefs de bandes qui sévissent « dans le pays ». M. Kasasis est convaincu que bien des maux proviennent des encouragements qui malheureusement ont été prodigués, tant en France qu'en Angleterre, aux bandes bulgares qui tentèrent de soulever, il y a cinq ans, la Macédoine.

... « Les Bulgares, ayant de tels admirateurs, ont développé le mal en attaquant ceux qui n'acceptaient pas leur offre. Ni les Serbes, ni les Grecs, ni les Albanais ne trouvèrent protection auprès des autorités locales contre les envahisseurs, et c'est à l'instinct de conservation qu'ils ont obéi en prenant les armes pour se défendre contre les hordes bulgares. »

« Tel est l'aspect actuel de la question macédonienne. M. Bérard s'apitoie sur le sort de la Macédoine livrée à l'anarchie. Je suis entièrement de son avis et j'apprécie tout l'intérêt qu'il témoigne à cet égard. Mais je crois que l'Europe devrait examiner la question en observant ce qui se passe dans la Principauté. Dans quelques jours, une année se sera écoulée — douloureux anniversaire — depuis qu'ont éclaté les atrocités bulgares contre les Grecs — vieillards, femmes et enfants qui, ayant abandonné leurs foyers, abritent aujourd'hui leur misère à Athènes. Il est triste que l'Europe ne se soit pas émue de ces horreurs et il semble qu'elle ait le devoir de prendre en main la question pour la résoudre ainsi qu'il convient le plus tôt possible. »

Le monument Paléologue

Extrait d'un article de M. Henry Roujon dans le *Figaro*, (24 août) :

Que la vie devait être douce et facile, et merveilleusement divertissante, aux bords voluptueux du Bosphore, pour ces Grecs qui s'amusaient de leur agonie ! Ils s'en allaient mourants, et joyeux, dans le décor d'une fête éternelle. Tous les luxes de l'intelligence se donnaient rendez-vous au plus beau lieu qu'il y ait sur la terre. De savantes haines spirituelles aiguisaient les esprits ; les théologies se faisaient féroces à force de subtilité. On ne se combattait qu'entre fils d'une même race, pour le plaisir de résoudre de magnifiques et inutiles problèmes. D'éloquents docteurs s'inquiétaient de fixer la vérité. La ville des hippodromes et des congrès regorgeait de rhéteurs et de comédiens. Constantinople, oublieuse d'elle-même, jouissait de se sentir nécessaire à l'orgueil et à la joie du monde. Son peuple, grisé de phrases et de parfums, abandonnait aux races inférieures les gestes hideux de la force ; il maudissait et bafouait la guerrre.

Cependant, dans cette foule heureuse, quelqu'un songeait désespérément aux lendemains possibles de tout ce bonheur. Le pâle héritier de la grandeur romaine succombait au fardeau des siècles. Paléologue sentait le terrain manquer sous ses brodequins de pourpre semés d'aigles d'or. L'Osmanli campait insolemment à quelques mètres de Sainte-Sophie. Là-bas, aux tentes de l'Infidèle, il ne se faisait point de théologie. Ces Turcs étaient brutaux et stupides ; leurs derviches donnaient à rire aux penseurs de Byzance. Pour la nourriture du corps, Mahomet II distribuait à ses hordes des rations grossières ; pour le pain des âmes, une sagesse féroce en quelques versets. on ne sait quelle pilule morale dont se nourrissaient leurs énergies barbares. Cette cohue d'esclaves faisait l'exercice, tandis que les fils de la Rome antique cherchaient une patrie au-dessus de la terre.

Il devait y avoir, dans la Byzance assiégée par les Turcs, des maîtres d'école d'une remarquable intellectualité. Ah ! les doctes disputes qui s'engageaient, sous les cyprès, entre théoriciens de la paix universelle et créateurs de la cité idéale ! Au delà des murs hurlaient les derviches et roulaient les canons.

***

Le pauvre empereur entendait souffler le vent de la mort. N'ayant plus de peuple, il fit le rêve de sauver, à lui tout seul, un monde que cela divertissait de périr. Il essaya d'abord d'être un politique de génie ; il tenta de réveiller la Chrétienté. Les princes d'Occident furent « mauvais Européens » ; ils refusèrent de voir le péril turc. Quelques Vénitiens, quelques Génois furent seuls à comprendre qu'il y allait d'un danger pour l'univers. Mal compris, désobéi, quitté de tous, le dernier Constantin se résigna à n'être plus qu'un héros. Il gardait une âme de soldat sous ses oripeaux de moine couronné. Il communia, réunit ses serviteurs et leur demanda pardon de ses péchés. Après quoi,il alla tuer des Osmanlis, pour le principe. Sans que personne le lui demandât, il se fit massacrer avec les quelques réactionnaires de Byzance qui croyaient encore à la nécessité d'une patrie. Mahomet lui fit trancher la tête, mais il rendit les honneurs funèbres à l'autre partie de sa dépouille.

En bonne justice, cela ne vaut-il pas une statue ? L'Hellénisme ne s'y trompe point. Il vénère en Paléologue son martyr et son apôtre. Une chanson se chante encore, dans l'Orient chrétien : « Constantin Dragasès, l'empereur de Constantinople, saisit sa lance, il ceint son épée, il monte sur sa jument au pied blanc et frappe sur les chiens impies. Il tua dix pachas et soixante janissaires. Mais son épée se rompit et sa lance se brisa. »

Des chants héroïques, des statues votives, la religion des choses guerrrières, le culte des fiers souvenirs !... Que peut-on bien penser de l'Orient dans certains congrès d'instituteurs ?

Les Anglais en Macédoine

Extrait d'une correspondance de M. Michel Paillarès adressée de Drama à *La Lanterne* (29 août) sur la politique anglaise en Macédoine :

... Pendant que lord Percy critiquait si vivement l'action des comitadjis, le *Balkan Comitee* les portait aux nues, dans une apothéose de gloire. Les jeunes et les vieilles misses au cœur sensible pleuraient sur les malheurs des « opprimés ». Et les opprimés, c'étaient les bandits.

J'ai vu ces messagères de la pitié anglo-saxonne distribuant les secours de la généreuse Albion aux victimes de la répression turque. Je leur ai montré les cadavres des Grecs et des Serbes qu'avaient mutilé leurs martyrs ; elles ont détourné la tête de ces « misères ». Elles n'avaient des tendresses et des frissons que pour les tortionnaires. Les crucifiés de l'hellénisme et du serbisme ne leur inspiraient que du dédain quand il ne les incitaient pas à la calomnie. Et les officiers chargés de la réorganisation de la gendarmerie dans le sandjak de Drama ont protégé ouvertement les mêmes fauteurs de désordres, les mêmes criminels que condamnait le Foreign Office. Pourtant, le colonel Elliott se rendait l'année dernière, avec fracas, auprès de son ambassadeur à Constantinople, pour dénoncer l'odieuse complicité qui unissait dans les mêmes haines le mutessarif Ziapacha et les comités révolutionnaires . « Ce fonctionnaire, clamait-il, est un vendu ; il a été acheté par les Bulgares, il est à la solde des brigands. Il faut qu'il soit révoqué ! » Et il faisait transmettre cette accusation à M. Constans, ambassadeur de France, après l'avoir également portée à la connaissance du gouvernement hellénique. Vous croyez, n'est-ce pas, que le colonel s'opposait aux agissements bulgaro-turcs ? Détrompez-vous. Il s'entendait avec le mutessarif pour persécuter l'élément grec. C'est lui qui a déclaré la guerre au Métropolitain patriarchiste, pendant que le capitaine Stewens ameutait l'administration Le Cavalla contre le consul du roi Georges. Il a été si tenace dans son mishellénisme qu'il a poussé son gouvernement à protester avec des menaces, auprès du cabinet d'Athènes, contre les incursions des bandes grecques en Macédoine. Et, détail fort caractéristique : *il n'y a pas une seule bande d'Antarte dans le secteur anglais.* Il n'y a que des bandes bulgares !

Des crimes isolés ont bien été commis dans le sandjack de Drama par des particuliers, mais on n'y peut noter aucun passage des partisans grecs. Les comitadjis, au contraire, y ont révélé leur présence à diverses reprises. A Plevna, dans la plaine, une bande bulgare a été exterminée le 18 mai dernier, par les troupes turques. Une autre bande a été rencontrée entre le même village et Kobalista. Dans le tchifflick de Smolenitsa, situé à une heure et demie de Drama, une bande de 17 comitadjis festoyait tout récemment en compagnie du propriétaire, un Turc, Mahmoud bey, partagerait, dit-on, avec le mutessarif, les subventions de Sofia. Et pour mieux prouver leur existence et leur vitalité à la mission militaire anglaise qui affectait de les ignorer, quarante brigands bulgares ont tenté d'enlever le colonel Elliott. Cet attentat, je le sais, est vivement critiqué par les milieux anglais, non pas à cause de l'horreur qu'il doit inspirer à des gens civilisés, *mais à cause de son opportunité.* « Comment, reprochent les consuls du roi Edouard aux agents du prince Ferdinand, c'est au moment précis que nous vous soutenons, c'est à la minute même où notre ministre, accrédité à Athènes, fait le procès des Antartes, que les comitadjis accomplissent ce ridicule exploit ? Vous nous infligez un si cruel démenti ! C'est tout à fait *maladroit!* »

L'incident Elliott est un soufflet que le destin applique sur la joue de cet officier qui mentait effrontément, avec cynisme, en ne parlant que des méfaits et des assassinats grecs, tandis qu'il passait sous silence les tortures bulgares.

Le conflit serbo-bulgare.

L'état de choses du vilayet de Cossovo est toujours très précaire. Ces temps derniers, les rencontres entre troupes turques et bandes bulgares se sont multipliées ; jamais l'activité des bandes n'a été plus active dans ces parages qu'en ce moment-ci · leur action a, du reste, été tout particulièrement malheureuse, car les troupes ont fait une véritable hécatombe de comitadjis bulgares sans perdre relativement beaucoup de monde. C'est ainsi que dans trois rencontres successives à Vladinoftsa, Isvor et Nikodin l'armée a taillé ses adversaires en pièces. Parmi les morts, à part le chef Tané Nikolof, se trouvent ses lieutenants Mirtcheff et Dobreff, le fameux Ivan Alabak et l'ancien maître d'école bulgare de Vélessa, Nicolas. Ce dernier détail, montre, une fois de plus, l'usage que l'exarchat fait de ses instituteurs : agents des comités, ils transforment les écoles en centres d'une propagande, où l'enseignement tient une très petite place.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

TABLEAU

des crimes commis par la propagande bulgare contre les Hellènes orthodoxes dans les vilayets de Salonique et de Monastir pendant les mois de mai, juin et juillet 1907, publié par le *Bulletin d'Orient* du 10 août 1907.

A. Tableau. — Vilayet de Salonique

	NOM DE LA VICTIME	POSITION SOCIALE OU MÉTIER	VILLAGE NATAL OU DOMICILE	DATE ET LIEU DU CRIME
1	Nicolas Stergiou...		Dely-Hassan	Assassiné le 2 mai par une bande bulgare qui, entrée dans le village, incendia aussi deux maisons grecques.
2	Un homme.....		Stromnitsa	Grec d'un nom inconnu, assassiné le 17 mai par les Bulgares dans le quartier Papatasco de Stromnitsa.
3-6	Quatre paysans de Velkaméni.....		Velkaméni	Assassinés le 21 mai par une bande bulgare, tandis qu'ils se rendaient à un moulin ; la même bande, entrée dans le village d'Ellovon, incendia l'école grecque et deux maisons grecques.
7	Georges.....	villageois	Alistrati	Assassinés le 21 mai.
8	Jean.....	»	»	
9	Kolias.....	»	Ernikioï	Assassinés le 25 mai.
10	Elias.....	»	»	
11	Dimitri.....	»	Kato-Vrontou	Assassiné le 25 mai.
12	Un domestique de Ch. Périfanos....	berger	Espanomie	Grièvement blessé par des Bulgares inconnus, le 24 mai
13	Un domestique de Théodoros Moschos Boghiantzi..	»	»	Grièvement blessé par des Bulgares inconnus, le 25 mai.
14	Le moine Jean.....		Couvent d'Analipsis (Perlépé)	Assassiné le 30 mai.
15 16 17	Christos Dimitrios et deux de ses compagnons.....	villageois	Klissovali (Demir-Hissar)	Tombés dans un guet-à-pens le 31 mai, ils furent assassinés.
18	Georges Nicolaou..	agriculteur	Startsista (Serrès)	Invités le 31 mai par le chef de bande Petro Cafandartsi de Mélénikon chez le prêtre Antoine, ils furent assassinés à coups de hâche.
19	» Ketsès	»	»	
20	» Tacos	»	»	
21	Antoine Lazarou ...	»	»	
22	Georges Papazachariou.....	frère d'un inspecteur des écoles grecques	Salonique	Grièvement blessé le 21 mai 1907 dans la ville de Salonique même et transporté à l'hôpital et de là à sa maison, il y est mort le 6 juin.
23 24 25	Deux hommes et une femme.....		Livaditsa	Assassinés le 11 juin en rentrant du marché de Drama à leur village.
26 27	Deux paysans	agriculteurs	Pétalino	Assassinés le 12 juin dans la forêt de Tségani par les affiliés des comités.
28	Misco Petkou.....		Rahovon	Faisant partie d'un convoi de paysans, attaqué le 29 mai par une bande tandis qu'ils se rendaient aux champs, ils furent tués ; leurs compagnons se sauvèrent.
29	Mitros Jovan.....		»	
30	Christos Tsépou... (14 ans)		»	
31	Yannoula Delliou..		»	
32 33	Dém. Nathaniel et son oncle.....		Startsista (Névrokop)	Assassinés le 18 juin par des comitadjis qui auparavant avaient incendié des plantations de tabacs appartenant à des Grecs.
34 35 36	Trois paysans patriarchistes.....		Eléoussa (Stromnitsa)	Emmenés le 18 juin par une bande bulgare sur la montagne, probablement assassinés.
37	Pétros Évanghélou. (âgé de 15 ans)		Spatovon	Massacré le 17 mai par des Bulgares.
38	Nicolas.....		Clépousna	Assassiné le 7 juin 1904 comme patriarchiste.
39	Christos Martsios ..		Koula	Le prêtre bulgare du village avec quelques Bulgares tentèrent le 7 juin de l'assassiner.
40 41 42	Thomas, sa femme et un de ses compagnons.....		Mandili	Tués le 12 juillet par une bande venant des Skrytzovon, qui mit aussi le feu au village, en incendiant quelques maisons.
43 à 47	Cinq paysans et une femme.....		»	Grièvement blessés par la pendant la même attaque.
48	Dem. Constantinou.		Zimbovon	Emmené le 16 juillet par une bande de 20 hommes pour être pour être assassiné
49	Un Grec.....		Nouska	Assassiné le 24 juin.
50	Rizoya, Emmanuel Yovantzès.....		Leska (Anô-Djoumaya).	Assassinés le 8 juillet par une bande bulgare de trente hommes qui incendia aussi les maisons du frère de Yovantzès et de ses voisins.
51	Évanghélia femme d'Emm. Yovantzès			
52	Le prêtre Papa-Dimitri		Ravna	Blessé le 9 juillet par le Bulgare Zapra Mitze.
53 à 56	Quatre paysans....		Rapesh (Morichovon)	Assassinés le 6 juillet par des Bulgares.
57	Stavros Papastavrou.....	instituteur	Galatista	Assassiné le 10 juillet.
58	Athanase Nicolas ou Tzifkas.....	berger	Koulakia	Assassiné le 12 juillet par un Bulgare appartenant au service du même Kehaya turc chez lequel la victime servait aussi.

B. Tableau. — Vilayet de Monastir

	NOM DE LA VICTIME	POSITION SOCIALE OU MÉTIER	VILLAGE NATAL OU DOMICILE	DATE ET LIEU DU CRIME
1 2	Deux paysans.....		Sijetsi	Assassinés le 24 mai par une bande bulgare qui incendia aussi 3 maisons.
3	Un paysan.....		Sopatnitsa	Brûlé vif le 27 mai par une bande bulgare pour ses sentiments grecs.
4 à 7	Quatre paysans....		Nospal	Assassinés le 30 mai par la bande du chef Dimko, pour leurs sentiments grecs.
8	Péo Nédelko		Polsk	Tentative d'assassinat le 30 mai par la bande du chef Natso.
9 à 12	Quatre paysans....		Verniki	Assassinés vers les derniers jours du mois de mai.
13	Un berger.....		Pissodéri	Assassiné vers les premiers jours de juin par une bande qui incendia aussi les cabanes de quelques Sarakatzans. Les femmes et les enfants se sauvèrent en prenant la fuite.
14 15 16	Neilos et 2 moines.	Supérieur du couvent de Doplica	Région de Démir-Hissar	Brûlés vifs le 29 juin dans l'incendie du couvent qui fut incendié par une bande bulgare.
17 18 19 20	Quatre paysans....		Gradesnitza	Assassiné le 18 juillet par une bande bulgare tandis qu'ils rentraient de Morihovon à Gradesnitsa.
21 22 23	Deux paysans et une femmes.....		Korvinovon	Assassinés le 8 juin par une bande, qui blessa aussi cinq des malades hospitalisés dans l'hôpital grec.
24	Le prêtre Papaghéorghiou.....		Nivitza	Assassiné le 16 juin par des Bulgares ; la victime ne portait pas moins de trente blessures
25 26	Deux charbonniers		Mégarovon	Trouvés assassinés le 26 juin près de Gopessi.
27	Milossis.....		Novaki	Assassiné le 15 juin près de la ville de Monastir par deux gardes champêtres bulgares.
28 29	Deux paysans.....		Névoliani	Assassinés le 14 juillet. Une des victimes a été trouvée pendue.
30 à 32 33	Trois hommmes.... Un homme.....		Nizopolis Mégarovon	Assassinés le 17 juillet par une bande bulgare. Assassiné le même jour et au même endroit, par la même bande. Les obsèques des quatre victimes ont été célébrées dans la ville de Monastir

Nous rappelons, pour mémoire, les bilans des années précédentes :

Crimes commis par la propagande bulgare contre des Grecs orthodoxes

Vilayet de Salonique

1re liste de 1897 à Février 1903	94		
2e » » Février 1903 à Novembre 1904	157		
3e » » Novembre 1904 à fin Octobre 1905	139	390	

Vilayet de Monastir

1re liste de 1897 à Février 1903	134		
2e » » Février 1903 à Novembre 1904	133		
3e » » Novembre 1904 à fin Octobre 1905	127	394	
Total		784	

A ces listes qui s'arrêtent à la fin d'Octobre 1905, il convient d'ajouter que dans le courant des deux dernières années 1905 et 1906, on a pu relever :

Vilayet de Salonique

1905 Grecs tués par les Bulgares	141	
1906 » » » » »	208	349

Vilayet de Monastir

1905 Grecs tués par les Bulgares	150	
1906 » » » » »	157	307
Total		656

OFFICIERS BULGARES CHEFS DE BANDE EN MACÉDOINE

PREMIÈRE LISTE

NOMBRE	GRADE	NOM ET PRÉNOM	NUMÉRO DE REGIMENT	PÉRIODE DE CAMPAGNE	ETAT	OBSERVATIONS
1	Cap. d'infanterie	Alex. Nicolof Protogeroff	Ambulance de la 6e division	1er janvier 1903 — 27 juin 1904	Célibataire	Chef d'une bande organisée par le comité bulgare lors du mouvement de juillet 1903.
2	»	Jean Kostof Garoufaloff	32e d'infanterie Nea Zagora	23 juillet 1895 — 1er juillet 1896	Marié	Un des premiers chefs de bande qui entra en Macédoine.
3	»	Nicola Tsoutsef	26e d'infanterie	1er janvier 1902 — 10 juillet 1903 et 26 août — 5 novembre 1903	Père de 4 enfants	Chef de bande.
4	»	Dimitri Yankof Vergoff	5e d'infanterie Roustschouk	15 décembre 1895 — 7 déc. 1898	Père de 2 enfants	Chef de bande.
5	»	Jean Petroff Pozarleteff	23e d'infanterie Kazanlik	25 juin 1895 — 1er juillet 1896	»	Prit part à l'attaque dirigée contre la ville grecque de Mélénikon juil. 1895
6	»	Vassil Spassoff	29e d'infanterie Yamboli	13 septembre 1895 — 9 octob. 1896 19 mars 1900 — 11 février 1901 27 janvier 1903 — 18 janvier 1904 et 2 mars 1904 — 5 juin 1906	Célibataire	Fit son apparition en Macédoine lors de l'entrée des premières bandes bulgares en 1895. Chef d'une bande en 1903 opérant à Monastir.
7	»	Démetre Vélikof Stoïkoff	27e d'infanterie Tatar-Pazardjik	26 mars 1903 — 17 novembre 1904	»	Arrêté par les Turcs il fut exilé en Asie-Mineure, puis amnistié.
8	Lieutenant d'infanterie	Etienne Guéorgief	29e d'infanterie Yamboli	20 août 1903 — 18 janvier 1904	Marié	Chef de bande en Macédoine.
9	»	Antoine Ziénéf	33e d'infanterie	18 mai 1903 — 18 janvier 1904	»	» » en Macédoine.
10	»	Démetre Andréef Zografoff	16e d'infanterie Lyftsan	3 janvier 1903 — 31 janvier 1904	Célibataire	» » en Macédoine.
11	»	Boris Strezoff	5e d'infanterie Rustschouk	9 avril 1903 — 27 juin 1904	Marié	» » en Macédoine.
12	»	Vladimir Nicoloff Kanaziref	8e d'infanterie Varna	20 août 1903 — 27 juillet 1904	Célibataire	» » en Macédoine.
13	»	Elie Baltoff	15e d'infanterie Lom-Palanka	Janvier 1903 — 27 juin 1904 et 2 août 1905 — 14 décembre 1905	»	» » en Macédoine.
14	Cap. d'infanterie	Lioubomir Stoentsef	20e d'infanterie	1er janvier 1903 — 27 juin 1904	»	» » en Macédoine.
15	S.-lieut. d'infant.	Const. Nastef	8e d'Infanterie	27 janvier 1903 — 27 juin 1904	»	» » en Macédoine.
16	Capitaine de cavalerie	Giordan Timotief Benedicoff	3e de cavalerie Philippopoli	22 février 1895 — 8 mars 1896	Marié	Parmi les premiers chefs de bande entrés en Macédoine.
17	»	Démètre Atanasoff	6e escadron de Lom-Palanka	29 février 1895 — 21 mars 1896	Célibataire	Parmi les premiers chefs de bande entrés en Macédoine.
18	»	Pierre Guéorguief Darbingoff	3e de cavalerie Philippopoli	28 août 1902 — 6 avril 1904	»	Chef de bande en Macédoine.
19	Cap. d'artillerie	Georges Grenoff	2e d'artillerie Vratza	6 septembre 1903 — 18 janvier 1904	Père de 4 enfants	» » en Macédoine.
20	»	Dém. Fsonkoff Iordanoff	3e compagnie d'artillerie de montagne Stenimachos	3 janvier 1903 — 31 janvier 1904	Célibataire	» » en Macédoine.
21	»	Nicolas Géorgief Vinaroff	8e d'artillerie Stara Zagora	7 février 1903 — 17 novembre 1904	»	Chef de bande en Thrace.
22	Lieutenant d'artillerie	Stoyan Iordanoff Naoumoff	2e comp. d'art. de montagne	16 mai 1903 — 24 novembre 1903	Père d'un enfant	» » en Macédoine.
23	Lieutenant d'artillerie	Sotiri Voulkoff Atanasoff	Artillerie de forteresse Vidin	5 février 1903 — 1er mai 1904 3 octobre 1904 — 14 décembre 1905	Célibataire	» » en Macédoine.
24	Lieutenant du génie	Christos Petroff Sarakinoff	Comp. de pontonniers Béla (Bulgarie).	25 février 1900 — 4 mars 1904	»	» » en Macédoine. S'occupa de la fabrication de bombes et d'autres matières explosives.
25	»	Chr. Traïtsef Tanousef	8e du génie Stara Zagora	26 février 1903 — 18 janvier 1904	»	Chef de bande en Macédoine.
26	Capit. membre du conseil de guerre	Dém. Antonoff Ziostoff	du conseil de guerre siégeant à Rustschouk	3 juillet 1895 — 6 mars 1896	Marié	Parmi les premiers chefs de bande entrés en Macédoine.
27	Médecin (Cap.)	Bladimir Ilanoff Roumenoff	24e d'infanterie Pirgos	10 août 1903 — 31 janvier 1904	Célibataire	Il remplit les fonctions de médecin auprès des bandes bulgares en Macédoine.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 18. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 15 SEPTEMBRE 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Abdul-Hamid et l'Epire : *tentatives d'islamisation de l'Epire.*

Les revélations de M. Natchovitch, *ancien ministre de Bulgarie, sur la politique de la principauté.*

Chypre et l'Angleterre : *exposé historique*, par M. CL. N. LANITIS.

La marine grecque à la veille de la Révolution : *les premières associations coopératives.*

Echos : *le Patriarcat et la Porte ; l'affaire de Samos ; canons français et canons allemands ; le cas de l'évêque de Drama ; les fiançailles du prince Georges ; les crimes en Macédoine ; les bandes bulgaro-roumaines ; les bandes turco-albanaises ; l'antagonisme serbo-bulgare ; une lettre de Stroumnitsa ; remerciements de Micrasiates à M. Gaston Deschamps.*

L'affaire Elliott : *Déposition du colonel ; une interview.*

Persécutions de Grecs de Bulgarie : *comment on confisque les établissements grecs.*

La situation de l'hellénisme en Turquie : *conférence de M. Michel Kebedgy.*

Revue de la Presse : *la Turquie et la question macédonienne ; les officiers français en Macédoine ; en Grèce ; les Serbes et les Grecs se défendent.*

Abdul-Hamid et l'Epire

Tentatives d'islamisation de l'Epire

Non content sans doute de voir la plupart des provinces de son empire livrées aux troubles, à l'anarchie, aux massacres, Abdul-Hamid est en train de se mettre une nouvelle affaire sur les bras : l'Epire, où il cherche à anéantir l'élément chrétien par les mêmes méthodes d'islamisation qu'il a expérimentées sur d'autres points et qui consistent à peupler de musulmans d'importation des provinces exclusivement ou principalement chrétiennes, afin de leur faire perdre leur caractère d'homogénéité ethnique.

C'est ainsi, on le sait, qu'en Arménie Abdul-Hamid, parachévant l'œuvre des massacres, a laissé aux beys kurdes, le soin de dépouiller ceux des Arméniens qui possédaient un lopin de terre, alors que d'autre part les fonctionnaires de Sa Hautesse ont été chargés d'établir autour des agglomérations arméniennes des colonies entières des Circassiens immigrés.

C'est par un système analogue que le sultan, son grand-vizir Ferid-pacha, l'artificieux Arnaute, et le gouverneur de l'Epire, le Kurde Séïfoullah-pacha, ont concerté la dénationalisation de l'Epire.

La question mérite qu'on s'y arrête. Le commencement d'exécution donné à ce plan, les violences qui l'accompagnent et l'agitation qu 'il entraîne soulèvent, tant en Epire qu'en Grèce, une indignation facile à comprendre, et pour peu que le sultan insiste pour faire aboutir cette formidable iniquité, les événements risquent de prendre une tournure assez grave pour placer la Porte devant une question épirote.

L'origine de la spoliation dont cent villages épirotes viennent d'être victimes remonte à un siècle en arrière, au temps d'Ali de Tebelen, pacha de Janina. Le fameux et ambitieux potentat, non content de pressurer le peuple d'Epire et de faire peser sa lourde domination sur la contrée dont il avait fait son fief, conçut le projet de s'en approprier la terre : les paysans, terrosisés par ses sbires arnautes, furent contraints de céder leurs biens au tyran, en vertu de ventes fictives. Sauf les 44 villages de Zagora et les 7 villages de Himarra, toute l'Epire fut ainsi transformée en un vaste et immense domaine dont le tyran devint le propriétaire.

Lorsque Ali, ayant été décapité pour avoir trop longtemps tenu tête au Grand-Turc, le Divan eut confisqué ses biens, 140 villages grecs, censés lui avoir appartenu, tombèrent dans le domaine public et furent administrés par le Malié, ou ministère des finances. C'est en vain que les infortunés villageois cherchèrent à faire reconnaître leur titre de possession : l'Etat fut inflexible.

Cette situation dura jusqu'en 1875, lorsque le fisc mit en vente ces villages, ce qui permit à certains paysans, les moins pauvres, de les racheter, la loi leur accordant un droit de préemption. Les autres villages au nombre de 99, peuplés d'environ 60.000 Grecs, continuèrent à appartenir au fisc ou à des personnages de l'Empire, des favoris du Grand-Seigneur, entre qui un certain nombre de terres furent généreusement distribuées.

Les villages les plus favorisés furent laissés aux paysans qui les cultivaient, moyennant une redevance de 42 1/2 % sur la récolte des céréales et de 37 1/2 % sur les produits de la vigne. Excusez du peu !

En 1904, un nouvel iradé ordonnait la mise aux enchères de ces terres « propriété de l'Etat ». Cette fois encore, les paysans s'offrirent à racheter ces biens — qui pourtant leur appartenaient. Ils s'adressèrent au patriarche œcuménique, sollicitant son intervention auprès du sultan, au gouverneur général d'alors, Osman pacha, enfin au sultan lui-même, implorant humblement qu'il leur fût permis de se rendre acquéreurs de leurs propres terres.

Abdul-Hamid demeura inébranlable, encouragé dans sa résistance par quelques beys musulmans de Jannina, odieux tyranneaux de province, qui représentèrent le « danger » qu'il y aurait pour l'Etat à permettre que ces biens devinssent la propriété de la communauté chrétienne. Néanmoins, on n'alla pas jusqu'à dénier ouvertement aux paysans le droit qu'ils avaient, deux fois plutôt qu'une, d'acheter leurs terres, et la question demeura en suspens jusqu'à la fin de 1906, lorsque, brusquement, les malheureux apprirent que le sultan venait de se rendre acquéreur de tous ces villages, en les achetant au fisc pour la somme de 800.000 l. t. (18 1/2 millions de francs) : opération sans doute fictive, du genre de celles que la Liste Civile du Padischah se permet souvent, soit qu'il s'agisse d'accaparer telle propriété particulière sur laquelle Adbul-Hamid a jeté son dévolu, soit que Sa Hautesse veuille couvrir l'exécution d'un de ces plans qui consistent à évincer l'élément chrétien par l'établissement de colonies musulmanes.

La mesure prise par le sultan fut simplement communiquée à la population, sous forme d'avertissement qui ne laissait pas que d'être comminatoire. « ... Il est porté, disait un rescrit du gouverneur général Seïfoullah pacha à la connaissance des *moukhtars*, *démogérontes et azas* (1) de chacun des villages en question que ces terres, d'*imliak* (2) qu'elles étaient, sont devenues *tchiflik* impérial, et qu'en conséquence il est interdit aux villageois d'y faire du bois, etc. Les contrevenants seront très sévèrement punis. »

En même temps, arrivait à Jannina une commission de gérence, composée de six membres, et chargée par le ministère de la Liste Civile de l'application des ordres de la Couronne.

Et tout d'abord la commission décréta que Sa Majesté le Sultan, étant propriétaire du sol, était également le maître incontesté des locaux, bâtiments et habitations, prétention que le fisc lui-même n'avait jamais osé élever. En conséquence, il fut décidé que :

1° Quiconque des habitants cultivera moins de 20 *stremmas*, payera un loyer même pour les maisons bâties à ses frais.

2° Ils auront à verser un montant de location pour les bâtiments de ferme et autres dépendances.

Disons en passant qu'Ali de Tebedelen lui-même n'était pas allé si loin. Dans les contrats de vente fictive par lesquels il avait accaparé les terres et dont un grand nombre se conservent encore, il est dit

(1) Gérants des communautés chrétiennes.
(2) Biens de l'Etat.

expressément que les « cabanes, maisons et tous locaux demeurent la propriété exclusive des habitants et nul n'aura le droit de les inquiéter dans la jouissance de ce droit ».

Adbul-Hamid ne se contente pas de le leur enlever tout simplement et de les astreindre au paiement d'un loyer, il fit imposer de nouvelles et lourdes taxes sur les bêtes de trait et de labour, les bestiaux et les troupeaux, les pâturages, la coupe et abattage de bois, les légumes et les arbres fruitiers. Les produits de la terre obtenus par la culture furent frappés d'une taxe de 30 %, les produits spontanés d'un impôt de 50 %.

Deux autres mesures viennent compléter cette œuvre d'usurpation déguisée : 1° l'ordre donné aux familles épirotes chrétiennes qui comptent des parents à l'étranger de les faire rentrer, sous peine d'expulsion définitive.

Sous l'influence déprimante du régime turc, qui paralyse toute initiative et rend impossible toute activité, fuyant les persécutions et les maux dont les accable une administration particulièrement jalouse de maintenir son pouvoir sur une contrée voisine de la Grèce et adjugée au Royaume par le traité de Berlin, nombre d'Epirotes ont émigré que leurs intérêts et la nature de leurs affaires retiennent à l'étranger. La mesure que la Porte vient de prendre à l'égard des familles de ces émigrés est destinée, il est à peine besoin de le dire, à masquer les expulsions arbitraires par quoi on cherche à achever l'islamisation progressive du pays ;

2° l'installation parmi les populations grecques d'émigrants musulmans de Bulgarie, de Bosnie, de Crète, du Caucase.

Tandis qu'à Jannina, le gouverneur Seïfoullah-pacha fait arrêter, emprisonner, fustiger les chrétiens — il jetait tout récemment encore dans les cachots 300 Grecs venus pour protester contre les violences dont ils étaient l'objet — de nombreuses familles turques arrivent qu'on établit dans les propriétés des Grecs. A Lagoriani, à Louzetsi, à Petsali, Mazaraki, Patatadi, dans maint autre village, les Grecs, chassés de leurs foyers, ont cédé la place à ces colons musulmans d'importation. Et quand les agents de Seïfoullah ne font pas évacuer, à coups de *kourbatch*, aux chrétiens leurs propriétés, ils n'en persécutent pas moins cruellement ces malheureux par l'application rigoureuse des mesures fiscales, enchérissant même sur les ordres et instructions de leur chef.

Emus de la situation qui leur est faite, les Epirotes ont successivement formulé des protestations. A Athènes même une délégation de l'Association épirote de bienfaisance exposait la semaine dernière au représentant du sultan les griefs de leurs compatriotes, que ce diplomate a promis de transmettre à Constantinople. Ils réclament enfin le déplacement du gouverneur Seïfoullah, un de ces fonctionnaires turcs de la nouvelle école, qui ne se différencient des vieux Turcs que par un raffinement de fanatisme dissimulé sous un vernis d'européanisation et par cette haine envieuse qui, chez eux, s'ajoute au mépris instinctif que tout musulman progresse pour le *giaour*.

Ces réformateurs, qui se piquent de libéralisme et ne rêvent que de « turquéfier » les races chrétiennes, imbus qu'ils sont de cet orgueil national dont les leçons du passé ne les ont jamais débarrassés, s'imaginent être encore les maîtres de l'heure présente et pouvoir arbitrairement disposer du sort, de la vie, de l'honneur et des biens des chrétiens que le hasard de la conquête a placés sous leur joug, mais qu'ils poussent eux-mêmes à s'affranchir pour jouir enfin de droits et de libertés élémentaires.

Lettre de Sofia

Les révélations de M. Natchovitch ; la polititique de la Bulgarie ; pour la suppression des bandes.

(*De notre correspondant*)

Sofia, 1er septembre.

Ceux qui suivent de près les événements de Bulgarie ont pu se rendre compte du désarroi qui règne depuis quelque temps dans les milieux bulgares qui mènent la politique macédonienne de la principauté. Le *fiasco* auquel cette politique, trop présomptueuse et trop intransigeante, a abouti après dix ans d'efforts considérables, mais maladroits et criminels, s'accuse chaque jour davantage et se traduit par des symptômes caractéristiques, tels que conflits aigus entre les membres du comité révolutionnaire-annexionniste, scissions, désertions, trahisons, révélations intempestives et compromettantes, polémiques de presse et récriminations. Les uns accusent les autres d'imprudence, de maladresse, d'indélicatesse dans le maniement des fonds destinés à « soulever » la Macédoine. Les autres reprochent à leurs accusateurs de compromettre la cause nationale. D'aucuns, convaincus qu'une politique plus pacifique, plus modérée dans ses moyens, servira mieux leur cause, réclament le rappel des bandes opérant en Macédoine pour le compte de la principauté. D'autres défendent l'opinion contraire. Je vous ai signalé en leur temps ces diverses manifestations d'opinion, conséquence naturelle de l'échec de la politique macédonienne de la Bulgarie, et tout récemment encore je vous rendais compte (1) d'une conférence où M. Michaïlowsky est venu désavouer les errements de ce même comité qu'il présidait il y a quatre ans, et traiter de folle et de criminelle l'activité des comitadjis.

Voici l'opinion d'un autre Bulgare, M. Natchovitch, l'habile homme d'Etat qui passe à juste titre pour un esprit circonspect autant que perspicace et qui, ayant représenté la principauté à Constantinople au lendemain de la crise de 1903, rendit à son pays l'inappréciable service de lui épargner, à force de tact et de diplomatie avisée, un conflit avec la Turquie, qui eût été indubitablement désastreux pour la Bulgarie.

M. Natchovitch est partisan d'une politique plus pacifique. Il estime que son pays n'a rien à gagner à s'obstiner à conquérir la Macédoine par les moyens violents que l'on sait. Nombreux sont ici ceux qui pensent comme lui. Mais ils n'osent pas tous le dire tout haut. M. Natchovitch a commencé par le proclamer en une série d'articles signés du pseudonyme *Obrechco* et parus dans la *Balkanska Tribuna*, sous forme de correspondances de Constantinople, où la parole est souvent laissée à un certain Mehemet bey, « secrétaire au ministère des Affaires étrangères de Turquie » — un personnage sans doute imaginaire.

Dans le premier de ces articles, le gouvernement est vivement pris à partie : il lui est reproché de favoriser « la politique des bandes » ; plusieurs d'entre ces corps sont cités, qui franchirent dernièrement la frontière turque. En un troisième article, l'auteur met dans la bouche de son prétendu interlocuteur turc les déclarations suivantes (1) :

« — Après avoir usurpé la Roumélie orientale, vous avez entrepris d'enlever la Macédoine pour refaire la Bulgarie de San-Stefano.

Mais ces temps sont passés... Ces jours derniers, M. Clemenceau disait à la Chambre française : « Le patriotisme ne consiste pas à faire du bruit. » Or, tel est le patriotisme de vos révolutionnaires, tel est le patriotisme bulgare. Vos ministres ont créé des comités pour la libération de la Macédoine ; ces comités ont fondé des journaux ; ils ont organisé des conférences, des congrès, des meetings ; on a transmis des adresses aux grandes puissances ; on a fabriqué des bombes, importé de la dynamite de Belgique. Et tout cela, rien que pour faire du bruit. Vos ministres ne savent faire que du bruit. »

Et, pour mieux ménager ses effets, l'auteur se prête une objection à l'adresse de son interlocuteur imaginaire :

J'interrompis le bey en lui faisant observer que les comités sont l'œuvre de l' « Organisation macédonienne », de la population et non des ministres :

« — Nous parlons ici entre nous, répondit-il, et nous pouvons être francs. Je vous le répète, vos ministres sont derrière tout cela. Lorsqu'à Varna la foule allait occuper les écoles et les hôpitaux grecs, elle était suivie par des gendarmes ; à Anchialo, on vit des officiers et des soldats accompagner la foule qui attaquait les maisons ; lorsqu'à Sofia un meeting a lieu, les gendarmes vont d'un magasin à l'autre et ordonnent aux propriétaires de fermer pour aller assister au meeting ; les chefs des bureaux donnent le même ordre à leurs subordonnés ; ces détails figurent dans les rapports de tous les consuls, et plusieurs de ces rapports, je les ai lus de mes propres yeux. Votre ministre actuel de la Guerre (2) a émis des obligations pour un emprunt macédonien et si vous venez dans mon bureau, je peux vous en montrer plusieurs... Elles étaient placées par des agents, le revolver à la main, qui les imposaient à des juifs et à des Koutzo-Valaques. Je sais que sous le cabinet Ivantcheff, vous avez à peine évité la guerre avec la Roumanie, qui a failli éclater lorsque plusieurs sujets roumains, à Sofia, furent maltraités et pillés. Donc, vos ministres étaient prêts à soutenir l'action des comités contre la Roumanie, même au prix d'une guerre...

« Encouragés par les cercles dirigeants, les organes des comités se sont mis à faire du bruit. Ils ont dynamité le paquebot français le *Guadalquivir*, un navire autrichien qui naviguait dans la mer Noire ; ils ont fait sauter la Banque Ottomane, qui est un établissement français, des ponts, des trains sur des voies ferrées appartenant à des Compagnies étrangères ; ils ont fait mille autres bêtises. Les diplomates, ici, se sont demandé avec mépris : « A qui Sofia déclare la **guerre, est-ce à la Turquie ou à l'Europe ?... »**

Plus loin, l'auteur examine la question de savoir sur qui retombe principalement la responsabilité des troubles de Macédoine. Il rend compte, toujours d'après les prétendues déclarations du Turc Mehemet bey, des propos échangés au cours d'une conférence, à Sofia, il y a quelques mois, entre Munir-pacha, ambassadeur de Turquie à Paris, et quelques ministres bulgares : Ratcho Petroff, alors président du Conseil, Petcoff, son collègue de l'intérieur, et deux autres membres du cabinet. Comme Munir-pacha leur faisait part des griefs de la Porte au sujet de l'action des comités de Sofia, des congrès

(1) Cf. l'*Hellénisme*, 15 août.

(1) Cf. *Balkanska Tribuna* (n°° 221 et 222).

(2) Le général Nicolaïeff (N. du correspondant).

qu'ils tiennent au su et au vu des autorités, de l'activité des bandes qu'ils arment, les ministres de la Principauté répondirent « qu'il ne dépendait que de la Porte que tout cela prît fin comme par enchantement et que l'ordre fût rétabli en Macédoine », à condition que « la Porte permît à l'Exarque de créer un Synode et un Conseil mixte. » L'envoyé du sultant ayant exprimé des doutes quant à l'influence que cette concession pourrait exercer sur l'attitude des comitadjis, Ratcho Petcoff répondit « *qu'il ne dépendait que du gouvernement bulgare de les liger à s'en contenter.* » Même réponse lui fut faite quand il objecta qu'en Macédoine aussi il y avait des comitadjis : « *C'est là une affaire qui nous regarde*, dit Petcoff, *accordez seulement le Synode.* » Et à une nouvelle objection de Munir, Petcoff répliqua :

« — *Nous avons nos hommes dans toute la Macédoine, qui tous n'obéissent qu'à nous et lorsque nous leur ordonnons de rester tranquilles, ils ne bougent point parce qu'ils dépendent de nous.* »

Et le prétendu « bey turc » termine par cette conclusion : « Ainsi donc, vous le voyez, vos comités ne sont que des instruments entre les mains de vos ministres. »

On imagine aisément l'effet de ces révélations. Elles soulevèrent une émotion considérable dans les milieux gouvernementaux. M. Daskaloff, rédacteur en chef de l'officieuse *Vetcherna Pochta*, fut chargé de riposter. Il commença par déclarer — on s'en était douté — que sous le pseudonyme : *Obrechco* se cachait M. Natchovitch et que ses dialogues avec son personnage turc avaient été imaginés — sans doute pour permettre à l'auteur de dire plus franchement ce qu'il pensait. M. Daskaloff a violemment attaqué le vieux diplomate bulgare, qu'il a cherché à confondre sous une tempête d'injures.

Ce dernier vient de répliquer dans la *Balkanska Tribuna* (n° 232 — 31/13 août). Après avoir pris à partie les stamboulovistes, M. Natchovitch, accusé par M. Daskaloff d'avoir rendu publiques « des choses compromettantes », reproche à son tour à la *Vetcherna Pochta* d'avoir « été pour la Turquie une source inépuisable de renseignements sur l'action des comités en Bulgarie et en Macédoine. » etc., etc. M. Natchovitch raconte à ce propos que Tahsin-pacha, premier secrétaire du sultan, lui mettait régulièrement sous les yeux de ces extraits d'articles qui ne laissaient pas que d'embarrasser le négociateur de l'accord turco-bulgare.

Plus loin, M. Natchovitch, parlant du mouvement antihellénique, établit un rapprochement entre les méfaits qui marquèrent ces troubles et un épisode de la Révolution française cité par Buchez : la foule attaquant et pillant la résidence d'un seigneur, puis s'éloignant, chaque assaillant marchant les bras en l'air pour bien faire voir qu'il n'avait rien volé, mais qu'il n'avait agi que par vengeance.

Les amis de Daskaloff, à Roustchouk, Philippoli, Anchialos, etc., poursuit M. Natchovitch, avaient apporté des voitures où ils empilaient des marchandises et du mobilier appartenant à des particuliers hellènes. Buchez m'avait appris à me méfier d'un « patriotisme » qui affecte une forme lucrative ; il m'avait appris qu'un simple pillage pouvait revêtir le masque du patriotisme.

Il termine en mettant dans le même sac des journalistes comme Daskaloff et Radef, des comitadjis comme Sarafoff, des ministres, tels que Petroff et Ghennadieff qui, « jusqu'à hier encore, se perdaient dans les nuages, alors qu'aujourd'hui ils pataugent dans la boue » — et dans le sang.

Pendant cinq années entières, ils exploitèrent l'Etat, le peuple, le patriotisme des officiers et des citoyens, la naïveté des héros et de la jeunesse, les fonds secrets, les secours destinés à ceux qui ont souffert en Macédoine, etc., etc., afin d'acheter des fusils pour faire la guerre et soutenir le banditisme...

Oh ! surtout pour cela, rien que pour cela. Mais l'heure est venue où on s'aperçoit ici que l'on a fait fausse route, que leur politique folle et criminelle ne rapportera rien. Plutôt que de chercher à fouler aux pieds et à noyer dans le sang les droits des autres races en Macédoine, des Grecs en particulier, les Bulgares eussent été mieux inspirés en se montrant un peu plus conciliants et un peu moins exclusifs.

Toujours est-il que des vues nouvelles tendent à prévaloir dans certains milieux où l'on examine la situation à froid. J'ai déjà eu l'occasion de vous dire en quels termes quelques organes bulgares réclament la suppression des bandes opérant en Macédoine pour le compte de la principauté — mesure que le gouvernement semble au contraire réprouver plus que jamais, à en juger du moins par l'appui moral et matériel qu'il continue à prêter aux comités révolutionnaires-annexionnistes.

Revenant sur les récentes déclarations de sir Edouard Grey et les derniers articles du Times, la *Balkanska Tribuna* écrit (n° du 23/5 août) :

... Ainsi, la situation éclaircie, il ne nous reste plus qu'à suivre les conseils de ceux qui désirent sincèrement la pacification du pays (la Macédoine). Nous faciliterons par là la tâche des puissances dans leurs efforts d'assurer l'ordre et la tranquillité et nous enlèverons aux Turcs, aux Grecs et aux Serbes l'arme principale dont ils se servent pour justifier leur politique. *Tel est aussi le vœu de la population qui a à souffrir des crimes des bandes.*

Mais, dit la *Balkanska Tribuna*, les stamboulovistes, qui détiennent actuellement le pouvoir, n'entendent pas orienter leur politique dans cette voie à la fois pacifique et « favorable aux vrais intérêts de la Bulgarie ». Au contraire, au moment où « la situation commence à s'éclaircir en Macédoine, le *stamboulovisme, fidèle à ses propres intérêts, renouvelle le banditisme* ». Aussi bien, ajoute l'auteur, en Europe, réclame-t-on qu'une pression soit exercée à Sofia, à Belgrade, à Athènes, car le stamboulovisme « a beau cacher ses actes devant l'opinion bulgare, ces actes sont connus à ceux qui suivent de près les affaires de Macédoine ».

En effet, ceux-là seuls nient l'existence des bandes bulgares en Macédoine, bandes formées et équipées sur le territoire de la principauté, qui ont intérêt à nier : le gouvernement, ses organes, ses instruments, et enfin, en Occident, quelques esprits volontairement aveugles ou par trop crédules.

A en croire le porte-parole du cabinet, la *Vetcherna Pochta*, il n'y a pas une bande, pas un bandit, pas l'ombre de comitadjis bulgares en Macédoine ; ce qui n'a pas empêché ce journal de publier à l'occasion de la capture du colonel anglais Elliott par la bande bulgare Daeff, le fameux communiqué de l' « Organisation intérieure » elle-même (1). Cette fois, le bouillant rédacteur chauviniste de la *Vetcherna Pochta*, M. Daskaloff, s'est oublié à parler de bandes bulgares et de leurs organisateurs auxquels il a même reproché d'avoir, par cette publication tendancieuse, porté préjudice à la cause du bulgarisme.

Au reste, la même *Vetcherna Pochta*, dans son n° du 6/19 août, publie un bulletin du comité sur les crimes commis par des Bulgares sur des Grecs, dans le district de Drama, en guise de représailles. D'après cette communication, dans l'espace de 15 jours il y aurait eu 5 meurtres commis par des Grecs sur des Bulgares et auxquels les « Bulgares répondirent en brûlant deux maisons à Mandilovo, en y assassinant 8 Hellènes et en en blessant 4 ; en incendiant une maison à Chitinos et en tuant 6 paysans grecs et 1 autre à Klepousna ». Donc, contre 5 victimes bulgares, il y a eu 19 victimes grecques et cela, d'après l' « Organisation intérieure » qui non seulement met ses crimes sur le compte d'une prétendue vengeance, mais grossit toujours le chiffre des « victimes bulgares » pour taire ou du moins diminuer le nombre des Grecs qui tombent sous le poignard de ses agents (2).

Ab uno disce omnes.

M.

La polémique
Ratcho Petroff-Grégoire Natchovitch

(*De notre correspondant*).

Sofia, 5 septembre.

Les révélations faites dernièrement par M. Natchovitch atteignirent entre autres personnalités M. Ratcho Petroff, ancien président du Conseil, qui a riposté dans la *Changova Vetcherna Pochta* (nos du 2/15 et 3/16 août). M. Petroff assure que « M. Natchovitch accepta le poste d'agent diplomatique à Constantinople, non pas par patriotisme — si ç'avait été là le mobile auquel il a obéi, il n'eût pas refusé au prince, qui l'en priait, d'aller à Constantinople — mais parce qu'il était le candidat du Commissaire ottoman d'alors, Ali Ferouh bey ».

Quant à savoir si M. Natchovitch a quitté son poste à la suite de la catastrophe d'Anchialo ou non, M. Petroff dit :

« M. Natchovitch n'est pas responsable des actes de l'administration intérieure. On connaît mon opinion sur le cas (!) blâmable d'Anchialo, où les responsabilités incombent aux deux côtés (? !) Vous vous souvenez de mes menaces (? ?) aux « patriotes » et vous n'avez pas oublié le conflit qui eut lieu ici entre la foule et l'armée, et au cours duquel tombèrent trois de ces patriotes qui, *n'ayant pas le courage d'aller se mesurer avec les bandes grecques*, eurent assez de courage pour attaquer une agence étrangère (3) actes de vandalisme que

(1) Cf. l'*Hellénisme*, 1er septembre.

(2) Voici, d'ailleurs, le dernier « bilan des bandes » publié par le *Correspondenz Bureau* :

« Il résulte de rapports officiels sur l'activité des « bandes en Macédoine que, durant le mois de juillet, « les bandes bulgares eurent 9 rencontres avec les « troupes turques et perdirent 143 comitadjis ; les « bandes serbes ont eu 4 engagements et 42 morts ; « les grecques, 4 rencontres et 42 tués. La Porte est « résolue à poursuivre l'extermination des bandes et « à *s'opposer au concours que la population prête « aux Grecs et aux Serbes* ».

(3) L'agence diplomatique de Grèce attaquée pendant les troubles de l'année dernière. (N. du C.)

nous avons condamnés et réprimés par la force armée. M. Natchovitch nous reproche de ne pas avoir empêché l'attaque d'Anchialo et d'avoir permis aux *Macédoniens* (! !) de pénétrer dans la ville en flammes avec les « poches à l'envers », ce qui nous a compromis devant le monde européen. Je m'imagine quelle eût été la position du comte Goluchowsky, si Natchovitch avait été son représentant à Rome pendant les monstrueux incidents d'Innsbruck : il aurait sans doute quitté son poste et aurait pris le premier train pour Vienne afin de condamner son ministre, en le taxant d'imprévoyance... D'ailleurs, n'a-t-on pas eu les *pogroms* russes ?... Et M. Natchovitch, plus âgé que nous, sait mieux ce que c'est que la *psychologie de la foule...* »

Pour ce qui est de la mission de M. Natchovitch, son ancien chef dit qu'elle comportait des « instructions » du genre de celles que peut recevoir un diplomate bulgare accrédité près la Sublime Porte : « mener une politique pacifique » !

Dans la *Changova Vetcherna Pochta* (nos des 7/20, 8/21 et 9/22 août), M. Natchovitch revient sur « la politique intérieure et extérieure de la principauté ». Il ressort de ce qu'il dit que sa mission a consisté à éviter à tout prix la guerre avec la Turquie, parce que la Bulgarie n'était pas prête, et que d'autre part les conditions qu'il avait posées pour accepter le poste de Constantinople et réussir dans sa mission étaient : la suppression du banditisme où il voyait un obstacle aux bonnes relations turco-bulgares et un danger pour la cause bulgare. On sait que M. Natchovitch a été partisan d'un rapprochement turco-bulgare. C'est donc à cause du banditisme bulgare en Macédoine et de la politique à double face du cabinet stambouloviste qu'il n'avait pas voulu accepter le poste qui lui était offert.

J'avais reçu, dit-il, à ce sujet, une lettre du prince, à laquelle je répondis non pas que je refusais d'aller à Constantinople, mais que ma mission resterait stérile *tant que j'aurais comme chef M. Pétroff, le levier principal du banditisme en Macédoine...* Enfin, le prince, de retour d'Euxinograd, me fit appeler un soir : — « Pourquoi ne » voulez-vous pas aller à Constantinople ? me » demanda-t-il. Vous ne voyez pas comment les » Turcs exterminent les Bulgares dans les vi» layets macédoniens ? En outre, ils s'apprêtent » à nous déclarer la guerre et *nous ne sommes* » *pas en état de nous défendre.* »

C'est par ces mots que me reçut S. A. R. le prince dans son cabinet.

— « Altesse, répondis-je, conaissez-vous un » village que les Turcs aient dévasté et exter» miné sans que les bandes y aient passé ?

— « Je n'en connais pas, dit le prince.

— « Donc, nos bandes sont la cause de cette » extermination. Alors, pourquoi leur est-il per» mis de s'armer et de franchir la frontière ?

— « Mais, *est-il possible de les arrêter ?* de» manda le prince.

— « Comment n'est-ce pas possible ! Est-ce » que chez nous, il n'y a pas d'autorité ? Je con» sidère le fait que l'on tolère les bandes comme » une trahison à la cause bulgare et comme une » cruauté envers nos malheureux frères macé» doniens. Pourquoi ne passez-vous pas la fron» tière avec l'armée (je savais que c'était une » chose impossible).

— « Ce n'est pas possible, répondit le prince.

— « Alors, arrêtez les bandes ! ajoutai-je. »

Le lendemain, sur le désir exprimé par le prince, M. Natchovitch alla trouver le ministre de la Guerre, M. Savoff, pour s'entretenir au sujet de la question des bandes.

— « Dites-moi, M. Savoff, quels motifs avez» vous de tolérer le banditisme ?

— « Toute la faute doit retomber sur M. Pe» troff, m'a répondu fermement le ministre.

— « Mais n'est-il pas possible de le persuader » que par ce banditisme, il crée à la cause bul» gare un mal incalculable ?

— « Ce n'est pas possible, répondit M. Savoff. » Voilà dix ans qu'il *se couche et se lève* (1) avec » les comitadjis ; il a participé à toutes leurs » affaires, est initié dans leurs idées et tendan» ces, de sorte qu'il n'y a pas de revirement pos» sible.

— « Et vous, monsieur Savoff, que pensez» vous du banditisme ?

— « Je vois aussi que c'est un mal, mais » qu'est-ce que je puis faire ?

— « Comment ! c'est vous qui pouvez tout » faire... Si les autorités civiles ne vous obéissent » pas, faites déclarer la ligne frontière en état » de siège, confiez-en la surveillance à des offi» ciers intelligents et le crime sera empêché... »

Le lendemain, M. Savoff lui dit que les ministres réunis en conseil résolurent de proclamer l'état de siège le long de la frontière turque : « J'ai donné, dit-il, cette nuit « les ordres nécessaires, et des aujour« d'hui il n'y aura plus de bandes pour « franchir la frontière. Adieu ! »

C'est sur ces formelles affirmations que M. Natchovitch accepta d'aller à Constantinople. Le lendemain, comme il se trouvait chez le prince, en audience de congé, il lui dit que tout en se laissant convaincre il doutait que le général Petroff tînt promesse, mais qu'il espérait que le prince *le tiendrait en bride...*

On sait que ni le général Petroff ni les autres ministres n'ont pas longtemps appliqué cette mesure.

Dans le numéro de la *Changova Vetcherna Pochta* du 8/21 août, M. Natchovitch revient sur la question :

« Nous avons donc vu, dit-il, que M. Rat« cha Petroff peut être considéré, sinon « comme le chef des comités macédoniens, « du moins comme un membre et un col« laborateur permanent ».

Et rappelant l'opinion de M. Petroff que la Turquie « ne courbe la tête que devant la force », il ajoute : « Pourquoi M. Petroff n'a « pas déterminé sa position comme mem« bre des comités et comme ministre bul« gare ?... Quelles étaient les forces des co« mités et celles de la principauté lorsque « fut fomenté *le mouvement macédo« nien ?* »

M. Natchovitch n'attribue aucune importance aux comités laissés à eux-mêmes et aux forces dont ils prétendent disposer ; il les considère seulement comme nuisibles « à l'ordre et à la justice ». Quant aux forces de la principauté, il nous dit qu'à cette époque « l'armée bulgare n'avait ni cartouches ni munitions, pas même pour un combat ». D'ailleurs, de l'aveu du général Petroff lui-même, l'armement de la Bulgarie ne s'est accompli que plus tard, n'ayant pas coûté moins de 100.000.000 de francs... »

Donc, poursuit M. Natchovitch, M. Petroff savait alors que la Bulgarie n'était pas armée et qu'elle était faible. Alors, pourquoi a-t-il commencé, ou du moins, pourquoi a-t-il encouragé, pourquoi n'a-t-il pas fait cesser ce mouvement lorsqu'il savait bien que la Turquie ne courbe la tête que devant la force ?

Et rappelant que la Macédoine se trouve entre les mains des Européens, contre lesquels on devrait lutter pour atteindre « quelque résultat », il demande :

Mais quel a été notre but ? Qu'est-ce que le gouvernement bulgare voulait pour la Macédoine ? Que signifient les paroles de M. Petroff : « Les cent millions de francs dépensés pour l'armement nous permettent de nous tenir sur pied et de sauvegarder la dignité du pays, les fusils chargés. » Puisque personne n'a blessé notre dignité, semblables propos ne peuvent concerner que l'occupation de la Macédoine. Mais nos gouvernements ne se sont jamais prononcés sur ce qu'ils veulent pour cette contrée : est-ce l'application de l'article 23 du traité de Berlin, ou l'autonomie, ou autre chose ? Au contraire, ils ont tâché d'embrouiller les choses autour de cette question pour que chacun puisse tirer de leur politique la conclusion qu'il lui semble bon...

Et revenant sur l'immixtion de l'Europe dans la question macédonienne, il dit :

MM. Petroff et Cie ont commis un crime envers la Macédoine en n'adoptant pas les réformes de Murzsteg ; ils n'ont point aidé à leur application *et ont fait tout pour les faire échouer.* Avec cela ils n'ont fait qu'aggraver les maux de nos congénères sans nul profit...

[*L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite des révélations de M. Natchovitch, que nous transmet ,dans une troisième et intéressante lettre, notre correspondant de Sofia.*]

(1) Expression turque, ayant passé dans l'usage de la langue bulgare et qui signifie : *être intime avec quelqu'un.* (N. D. L. R.)

Chypre et l'Angleterre

Ils ne sont pas nombreux les hommes politiques d'Occident, exception faite de ceux d'Angleterre, qui sont au courant de la situation et des conditions politiques de l'île de Chypre.

C'est à peine si quelques écrivains, des voyageurs pour la plupart, que les reliques de l'antiquité ou les vestiges du moyen âge nous amènent annuellement, ont signalé dans leurs ouvrages ou dans des articles de journaux, l'existence de l'île de Chypre et d'une question chypriote. Peut-être n'est-il pas inopportun de retracer en quelques lignes l'aperçu historique d'une question qui n'est pas dénuée d'intérêts pour ceux que préoccupent les choses d'Orient, et notamment pour les hommes politiques de Grande-Bretagne qui eurent et auront encore à s'occuper du sort d'une île que le hasard des négociations diplomatiques a rattachée à la couronne anglaise, mais qui n'en demeure pas moins obstinément, indomptablement grecque.

C'est surtout à Chypre que s'est affirmée la prépondérance de l'esprit grec sur l'esprit phénicien ; elle en a conservé l'empreinte indélébile, perpétuée au cours des siècles, malgré de multiples calamités et des conquêtes successives. C'est l'honneur de cette île d'avoir toujours et à travers ses douloureuses vicissitudes, conservé, ineffaçable, le souvenir de son glorieux passé, le regard sans cesse tourné vers l'hellénisme, vers la Grèce, la mère-patrie. Les peuplades asiatiques eurent beau s'abattre sur Chypre, leurs incessantes incursions n'altérèrent ni sa langue, demeurée vierge d'alliage impur, surtout à Paphos et à Karpassia, ni ses traditions, ni ses tendances, qui restent, au même titre que son histoire, celles de l'hellénisme tout entier et plus particulièrement des îles grecques qui, mieux encore que les autres parties de l'Hellade libre ou irrédimée, gardent intact leur caractère grec.

Suivant le recensement de 1900, l'île de Chypre compte une population de 182.739 Grecs et 51.309 Musulmans. On évalue à 15,25 % l'accroissement de la population hellène, tandis que

l'augmentation de l'élément mahométan et de 6,94 %.

La population chypriote, grecque dans ses 4/5, n'a qu'un désir, qu'un vœu, c'est l'union de l'île à la Grèce. Ce vœu, elle l'a émis et affirmé maintes fois, avec une inlassable énergie, et aussi longtemps qu'il n'aura pas reçu sa consécration définitive, il fera invariablement l'objet de la suprême sollicitude, des protestations éclatantes du peuple.

L'on sait que l'île fut cédée à l'Angleterre, en vertu de la Convention de Chypre, datant de juillet 1878.

L'instauration du pouvoir britannique fut alors accueillie par les Chypriotes avec les plus vives démonstrations de joie : ils virent dans cette fin de la domination ottomane, l'avènement d'une ère de liberté, l'espoir d'un acheminement progressif vers l'émancipation définitive, l'union à la Grèce.

Ces belles espérances s'évanouirent une à une, pour faire finalement place à une cruelle désillusion.

Lorsque sir Garnet Weleseley, le premier gouverneur de l'île, débarqua en 1878, l'archevêque de Chypre. Mgr Sophronius, le haranguant, débuta en ces termes : « Nous aimons à espérer que l'Angleterre s'inspirera à l'égard de notre île du bel exemple qu'elle a donné en rétrocédant à la Grèce les îles Ioniennes... » Quelques jours plus tard, comme sir Garnet visitait une de nos cités, Lemissos (1), il recueillit le même vœu de la bouche du vicaire archiépiscopal, chargé de saluer le proconsul.

Ces deux allocutions qui interprétaient un sentiment plusieurs fois séculaire, renferment le principe qui est en quelque sorte à la base même des luttes politiques que l'île soutint dans l'espoir d'aboutir à sa restauration nationale.

Durant les trois premières années de domination anglaise, un puissant parti d'opposition se forma, qui fut le porte-parole des insulaires pour réclamer des institutions mieux appropriées, un régime plus libéral, et enfin l'annexion à la Grèce.

Je n'insisterai sur les deux premières de ces réclamations qui, d'ailleurs, obtinrent satisfaction en partie par la réforme des tribunaux et la création d'un Corps législatif ; — l'objet de ces lignes est de rappeler les efforts de notre pays vers sa restauration nationale.

Les espérances que le régime des premiers trois ans avait complètement déçues, se ravivèrent pourtant en 1881, avec l'avènement du cabinet Gladstone. Dans toute l'île, des meetings eurent lieu, dont les résolutions furent télégraphiquement transmises au chef des libéraux anglais : elles se résumaient toutes en l'unanime, l'immaîtrisable désir de l'union à la Grèce. Gladstone répondit : « Malgré l'ardent désir du gouvernement de Sa Majesté de voir assuré le bonheur du peuple chypriote, il croit bon de rappeler que l'île est occupée par l'Angleterre en vertu d'une convention avec l'Empire ottoman, et que des propositions tendant à rompre cette convention ne sauraient être discutées. »

Cette réponse ne désarma pas les insulaires qui, en décembre de la même année, chargèrent une nombreuse délégation populaire de la rédaction d'un mémorandum, — le suivant, adressé au cabinet de Saint-James :

« Mylord,

« Le peuple chypriote, qui, point oublieux de son histoire, n'a jamais cessé de se souvenir qu'il est hellène, et confiant en la magnanimité de la nation britannique, de Sa Gracieuse Majesté la Reine et du gouvernement de Sa Majesté, espère qu'en temps opportun ses vœux seront l'objet d'une attention bienveillante.

« Aussi considère-t-il comme un devoir sacré de renouveler ici les déclarations qu'il a faites tout dernièrement encore de la façon la plus formelle, c'est-à-dire que son seul désir, son seul espoir pour l'avenir est la réunion à la mère-patrie.

« L'exemple de libéralisme dont bénéficièrent nos frères des îles Ioniennes et le retour au pouvoir, par une écrasante majorité, des grands hommes d'Etat de l'Angleterre libérale qui ont inscrit sur leur étendard les mots : « Justice, philanthropie et liberté », nous encouragent à espérer que pas avant longtemps le gouvernement de S. M. Britannique voudra bien donner une preuve éclatante que les grands principes politiques, enracinés dans le cœur du peuple anglais sont ceux de Canning, de Russel et de Palmerston... »

Depuis, les Chypriotes ne laissèrent passer nulle occasion sans affirmer cette inébranlable volonté. En 1888, une délégation, à la tête de laquelle se trouvait l'archevêque Sophronios, se rendit à Londres et exposa la triste situation où étaient réduites les affaires de l'île et insista derechef sur l'union, unique remède à la douloureuse condition du pays. En 1895, une grande émotion s'empara de la population insulaire lorsqu'elle apprit que la Chambre des communes était en train de délibérer sur l'avenir politique de Chypre ; nouveaux meetings, nouvelles manifestations, le drapeau national en tête, aboutissant invariablement au même vœu, accompagné de cet avertissement que le peuple était résolu à repousser au besoin par la force tout compromis.

Le 25 juillet 1895, nouvel appel au gouvernement britannique, sous forme de mémoire dont le premier paragraphe n'était qu'un ardent plaidoyer en faveur de l'union. Le Corps législatif, dans sa réponse annuelle au discours du haut-commissaire, aussi bien que dans des votes spéciaux, a également réclamé cette solution, avec une infatigable persévérance. Lorsque, dans la séance du 26 mai 1902 des Communes, M. Chamberlain exprima des doutes sur la question de savoir si le sentiment unioniste était commun aux Chypriotes, la Chambre ne laissa pas passer ces paroles sans protestation et émit le souhait de voir consacrer « l'inaltérable volonté » de l'île.

Même manifestation de l'Eglise, de la Chambre, du peuple à l'occasion du couronnement d'Edouard VII, sollicité par télégramme de suivre l'exemple de son « illustre mère, qui rendit les îles Ioniennes à la Grèce, et de continuer ainsi les traditions libérales de la nation anglaise ».

*
* *

Telles sont les principales manifestations officielles, pacifiques mais fermes, par lesquelles l'île affirma successivement sa suprême aspiration nationale. Je passe sous silence les brûlantes protestations unionistes, les conflits entre le haut commissariat et les représentants du pays, et maints autres incidents de la lutte du peuple contre le régime (1), pour examiner l'état d'esprit des hommes politiques et des parlementaires anglais à l'égard de la question, du moins de certains d'entre eux ayant exprimé des opinions qu'il est bon de ne pas oublier — et de faire connaître.

On a vu en quels termes Gladstone répondait en 1881 au message chypriote ; l'union à la Grèce, il l'appelait : « le bonheur du peuple chypriote », qu'il jugeait alors irréalisable, en raison de l'accord diplomatique qui liait la Grande-Bretagne ; — quelques années plus tard, peu avant 1897, dans sa lettre au duc de Westminster, Gladstone plaidait en faveur de la cession de Chypre à la Grèce.

Au sein du Parlement britannique, c'est justice de le reconnaître, cette idée trouva d'ardents et éloquents défenseurs, notamment en la personne du grand libéral sir Charles Dilke. En 1898, ayant publié à Londres, où j'étais de passage, une étude sur la question chypriote, j'eus l'occasion d'entrer en correspondance avec de nombreuses personnalités du monde parlementaire. En un moment où la cause de mon pays semble solliciter quelque intérêt en Angleterre, peut-être n'est-il pas inutile de livrer à la publicité ces témoignages du libéralisme britannique.

C'est ainsi que sir Charles Dilke voulait bien m'adresser les lignes suivantes, datées du 5 juin 1899 :

« Cher Monsieur,

« J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'exposer mon opinion sur la question chypriote. Je suis convaincu que l'occupation de Chypre a été, au point de vue militaire, non un avantage, mais un inconvénient pour ce pays, — car on lui a toujours attribué des raisons d'ordre militaire.

« J'ai toujours été partisan du rattachement des îles grecques au royaume hellénique, et bien que la majorité du pays s'oppose encore à cette annexion, je conserve personnellement l'espoir que le jour viendra où nous reconnaîtrons pour Chypre ce que Palmerston comprit pour l'Etat ionien, à savoir que dans l'intérêt de ce pays aussi bien que dans l'intérêt général, les Chypriotes doivent être laissés libres de s'unir au Royaume hellénique, comme je crois qu'ils le feront s'ils en ont la liberté... »

M. C. J. Monk m'écrivait, de son côté :

«... Mon attitude à la Chambre des communes depuis 1868 et mes démarches successives au sujet de la question crétoise, peuvent, semble-t-il, être considérées comme une réponse suffisante à votre question quant à la réunion de Chypre à la Grèce... »

M. F. S. Stevenson s'exprimait avec enthousiasme en faveur de cette solution. Membre convaincu du « Greek Committee » que présidait sir Arthur Arnold, M. Stevenson avait rendu des services à la cause grecque. Les lettres que j'avais échangées avec lui me faisaient croire, contrairement à l'opinion de bien des Grecs, que M. Stevenson était réellement un véritable ami de l'hellénisme. Dans une de ses lettres, il m'écrivait : « J'ai la conviction que Chypre jouera un grand rôle dans la marche ascendante de la civilisation grecque... » Les opinions de M. Stevenson sur la civilisation grecque se sont brusquement transformées : elles ont fait place à cette conviction que la civilisation bulgare lui est supérieure. Serait-ce dans l'étude de l'histoire de Crumm que le libéral anglais a puisé cette certitude ? Il n'est pas le seul de son parti chez qui à l'amitié d'hier a succédé l'hostilité d'aujourd'hui. Peut-être, pourtant, ces surprenants abandons ne sont pas étrangers à la façon dont la Grèce est représentée auprès de certains gouvernements...

M. John Dillon se déclarait également pour la cession de Chypre, « si, ajoutait-il, réellement, c'est là le désir de la majorité des insulaires ». Même adhésion d'un autre leader irlandais, M. O'Brien « ... Je me réjouirais de voir reculées les frontières de la Grèce, — m'écrivait-il, — et Chypre faire partie de cette plus grande Grèce... »

Sir Arthur Arhold voulut bien également me faire part du sentiment du « Greek Committee » en des lettres successives. « Chypre — était-il dit dans l'une d'entre elles — doit faire retour à ceux à qui elle appartient naturellement ».

M. Labouchère ne pense pas autrement, lui qui suggéra même l'idée d'un plébiscite chypriote adressé à la Couronne.

Nombreux sont en Angleterre, même de nos

(1) Limassol.

(1) J'ai longuement traité de ces questions dans la Revue de l'*Hellenismos* d'Athènes, juillet, août, septembre 1905 et dans mes correspondances dans la *Néa Himera* de Trieste.

jours — où la cause de l'hellénisme n'est guère populaire en ce pays — ceux qui sont favorables au vœu de l'île, dont la réalisation serait conforme non seulement aux magnifiques traditions de libéralisme de l'Angleterre, mais encore à ses intérêts bien entendus.

Les projets grandioses dont Disraëli accompagnait l'occupation de 1878, furent nécessairement délaissés, et Chypre qui a déjà si cruellement souffert de l'abandon d'un régime indifférent, épuisée financièrement, dépourvue de moyens de communications suffisants, privée de ports, a subi tous les maux qu'entraînent l'imprévoyance, l'incurie administratives. Si des progrès ont été réalisés tant au point de vue social que dans les sciences et le commerce, le mérite en revient aux sacrifices incontestablement exceptionnels auxquels les communes s'astreignent, entretenant par exemple, outre des gymnases et des établissements d'instruction secondaire, plus de sept cents écoles primaires grecques — sacrifices qu'a reconnus et loués dans son dernier rapport le haut commissaire actuel, sir Charles King Harman, homme libéral et juste.

Pour qui connaît la prospérité à laquelle, malgré la domination turque, sont arrivées certaines îles de l'archipel grec, telles Mitylène ou Chio, — même après le déclin de ces dernières années — la situation matérielle de Chypre est un fait doublement douloureux. Elle s'explique par les conditions économiques où elle a été placée. Et tout d'abord le changement de régime créa d'innombrables besoins nouveaux, auxquels n'a point correspondu la création de ressources nouvelles ; tout au contraire, l'île n'était pas plutôt débarrassée du régime débilitant de l'administration ottomane qu'elle fut pourvue d'une administration qui lui coûte annuellement la somme, considérable pour l'île, de £ 144,000, à laquelle il faut ajouter le tribut de 92,000 £ acquitté tous les ans à la Turquie — l'écrasant, le honteux tribut qui n'ajoute rien à la gloire coloniale de l'Angleterre, — et 210.000 £ d'impôts.

Dans la séance du 26 mai 1902 de la Chambre des Communes, M. Charberlain, alors ministre des colonies, répondant aux orateurs qui levèrent la voix en faveur de la cession de Chypre à la Grèce, demanda « qui paierait le déficit annuel de 30.000 £ que le Trésor anglais supporte actuellement ». M. Chamberlain oubliait-il ou faisait-il semblant d'oublier que sous un régime grec, — *lors même que toutes les conditions économiques de l'île demeureraient invariables* — le budget chypriote se solderait plutôt en excédent qu'en déficit, l'administration hellénique ne pouvant même pas absorber la moitié des 144.000 £ que coûte la trop dispendieuse administration de luxe que la Grande-Bretagne entretient chez nous.

Nulle autre difficulté, d'ordre financier, n'existe — et d'ailleurs, existerait-elle, que n'en ferait point cas un peuple prêt, il l'a dit cent fois, à subir tout sacrifice, pourvu qu'il fasse triompher son idéal national.

Conservateurs et libéraux anglais surnommèrent notre île : « L'éléphant blanc. » La vérité, reconnue plus d'une fois aux Communes, est que Chypre a rapporté aux Anglais des millions que, sans la garantie du tribut à la Turquie, les souscripteurs de l'emprunt de Crimée n'auraient point perçus.

Le principe des nationalités, les droits historiques, les tristes conditions où l'île est réduite, les principes du libéralisme anglais, tout plaide en faveur des revendications chypriotes — que ne viennent contrecarrer nul conflit d'intérêts européens, nulle considération d'ordre international, nulle possibilité de contre-réclamation, de demandes de compensation de la part des Etats balkaniques, Chypre ayant été, en vertu de la convention secrète de 1878, entièrement détachée de l'Empire ottoman.

Il est permis de douter aujourd'hui de l'opinion des milieux politiques anglais sur l'avenir de la Grèce. Mais lorsque, comme on peut l'espérer, les erreurs présentes auront été dissipées, et que la réorganisation militaire et navale du royaume aura été accomplie, alors sans doute se fortifiera parmi les Anglais, la conviction — que diverses raisons ont pu ébranler — que l'hellénisme est, de par ses traditions historiques et sa vigueur ethnique, la digue qui arrêtera le flot envahissant du slavisme et que l'existence d'un état maritime grec puissant peut servir considérablement les intérêts britanniques, non moins que la cause de la civilisation et du progrès.

Dr N.-Cl. Lanitis.

Paris, août 1907.

La Marine Grecque à la veille de la Révolution

Les premières sociétés coopératives en Europe

L'exposition maritime ouverte actuellement à Bordeaux a fourni à M. Philaretos, le distingué juriste et écrivain politique hellène, l'occasion d'une brochure intitulée : la Marine grecque à la veille de la Révolution, *où son auteur s'est particulièrement attaché à commenter la notice historique sur les associations coopératives du commerce maritime grec que nous devons à un Français, ardent ami de la Grèce, l'architecte Florimond Boulanger, l'auteur d'*Ambelakia ou les Associations et les municipalités helléniques.

Quelques mots sur cet ouvrage, aujourd'hui entièrement épuisé, bien que trente années se soient à peine écoulées depuis la publication : c'est une étude du plus haut intérêt pour tous ceux qu'intéresse la question sociale et plus particulièrement le système des associations coopératives, dont la petite bourgade grecque de Thessalie, Ambelakia, a, il y a un siècle, réalisé le type heureux.

La population d'Ambelakia constituait une grosse société coopérative qui ne comptait pas moins de 6.000 adhérents, hommes, femmes et enfants. Chaque membre apportait sa part de contribution à l'œuvre commune, les uns le capital, les autres les instruments de production ou le travail. Les capitalistes procuraient les fonds; le capital qui était de 300.000 piastres (100.000 francs) en 1795 fut augmenté peu à peu; en 1810, il atteignit 20.000.000, la limite maxima de chaque versement étant de 20.000 piastres, et cela pour protéger le travail contre la tyrannie possible du capital. Les capitaux disponibles devaient du reste être déposés dans la caisse commune; les dépôts les plus insignifiants y étaient admis contre un intérêt annuel de 10 à 12 o/o.

Les propriétaires mettaient leurs terres à la disposition de la communauté pour la culture du coton et de la garance qui fournissaient la matière première des fils thessaliens si réputés dans les comptoirs européens. Enfin ceux qui ne possédaient rien, contribuaient par leur travail. Nul associé n'était autorisé à se livrer à une occupation quelconque à son profit exclusif ou à celui d'un tiers.

A la fin de l'année, une fois l'impôt et les frais d'entretien des établissements scolaires et de bienfaisance prélevés, l'assemblée générale des associés réglait la part de bénéfices de chaque associé.

Telle était, en résumé, la curieuse organisation de l'Association coopérative d'Ambelakia, prospère et florissante jusqu'à sa destruction par les hordes d'Ali-pacha.

En 1848, l'architecte Florimond Boulanger, grand prix de Rome, venait s'établir à Athènes qu'il ne devait quitter que trente ans plus tard. Ardent fouriériste, il s'était vivement intéressé aux associations coopératives grecques; il fit à ce sujet des recherches fructueuses, se documentant auprès des anciens membres de la coopérative, notamment du Dr Drossos Drossinos, un de ses fondateurs.

C'est ainsi qu'il recueillit les éléments de l'ouvrage qu'il pensa publier à son retour en France, en 1875. Il mourut avant même que son œuvre n'eût vu le jour, léguant sa fortune à la Maison rurale d'expérimentation sociétaire de Ry (*Seine-Inférieure*), *fondée par Jouanne sur le modèle de la Coopérative d'Ambelakia.*

M. Philaretos publie avec d'excellents commentaires la notice relative aux associations de la marine marchande. Elle nous apprend, dit-il, par quel heureux mécanisme ont fonctionné, dans la marine marchande des Grecs, encore asservis, les associations coopératives, basées avant tout sur la bonne foi et sur le principe de la mutualité. Nous y voyons aussi comment la marine hellène ressuscita, sous l'égide de Poseidon et d'Athéna, en temps de paix et conquit les sceptres de la Méditerranée et du Pont-Euxin.

Enfin nous puisons dans cette étude un enseignement précieux que les Hellènes devraient méditer pour leur avenir national : c'est la méthode qui permit à nos pères de constituer silencieusement, en pleine tyrannie turque, cette marine où se formèrent d'intrépides capitaines pour la lutte émancipatrice, et qui par sa prospérité assura les moyens matériels de soutenir le combat. Avant que n'éclatât l'insurrection, les marins grecs partis pour des rives lointaines en rapportaient des cargaisons d'or; les bricks et les goëlettes d'Hydra, de Spetzae et de Psara faisaient merveille; on sait avec quelle audace elles traversaient les lignes anglaises, pour aller ravitailler de blé les ports français bloqués par les flottes britanniques. Ces hardis coups de main, comme leur lointaine navigation, avaient servi à entasser un véritable trésor de guerre pour le jour de la lutte pour l'émancipation.

Voici d'ailleurs ce que rapporte Boulanger :

Les Associations Coopératives du Commerce Maritime

Grande est la suprématie de la mer! disait Thémistocle aux Athéniens, qu'il voulait engager à voter des deniers publics pour la construction d'une flotte. Ils se laissèrent persuader, et bien leur en advint dans la guerre du Péloponèse!

Les empereurs byzantins, plutôt engagés dans des questions théologiques abstraites qu'occupés des soins que réclamait le salut de l'empire croulant, négligèrent tout à fait d'encourager la marine; et c'est ainsi que les Vénitiens et les Génois purent s'approprier tout le commerce maritime de l'Asie mineure, de la mer Noire, de l'Archipel, et de l'Egypte, et se mettre en possession de plusieurs îles et ports de mer de l'empire : ces concessions furent le prix des services rendus par leurs flottes contre les barbares.

Après la chute de Constantinople, la marine grecque fut réduite à de simples barques, qui entretenaient les communications entre les îles et le continent. Mais bientôt le génie maritime de cette nation s'éveilla et poussa à la construction de grands bâtiments de commerce, qui firent des voyages de long cours dans tous les ports de la mer Noire et de la Méditerranée, les approvision-

nant des denrées de l'Asie et prenant en retour les produits de l'Europe.

C'est encore au principe d'association que la nation grecque est redevable du développement de sa marine. Opprimée comme elle l'était par les Turcs en toute circonstance où son activité aurait pu se développer, elle chercha à améliorer son sort par l'Association. Entourée de toutes parts par la mer, elle dut nécessairement diriger son attention vers cet élément de prospérité, de richesse et de liberté.

Il y eut surtout trois îles qui tournèrent de préférence leurs vues sur la marine : les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara, qui furent peuplées par des habitants des côtes maritimes de la Turquie d'Europe et d'Asie, fuyant la cruauté des Turcs. Dans ces rochers incultes, ils durent nécessairement chercher à subsister par la navigation. Ils commencèrent par construire des bâtiments marchands de 100 à 150 tonneaux; ils acquirent par leurs voyages une connaissance parfaite des côtes, îles, rochers, bancs et ports de mer de la Méditerranée et de la mer Noire; leur courage naturel se développa, se fortifia par l'habitude du danger, pendant les tempêtes et dans les attaques des corsaires barbaresques, qui ne respectaient pas même le pavillon ottoman sous lequel naviguaient les bâtiments grecs.

En 1771, dans la guerre de la Russie contre la Turquie, la flotte russe comptait dans ses lignes un grand nombre de bâtiments grecs, auxquels elle dut l'incendie, par des brûlots, de la flotte turque à Courou-Tschesmé. Après la paix de Koutschouk-Kajnardschi entre la Russie et la Turquie en 1774, les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara augmentèrent beaucoup le nombre de leurs bâtiments de commerce et se mirent même à construire des corvettes et des bricks armés de toute leur artillerie.

En 1795, la municipalité de Marseille vota des remerciements à Antoine Vocos, capitaine de l'île d'Hydra, et frère de l'amiral Miaoulis, pour avoir traversé de nuit l'escadre d'observation anglaise et avoir apporté à Marseille du blé, dont on avait un pressant besoin.

En 1806, le capitaine Démétrius d'Ipsara se trouvant avec son brick de 12 canons et 120 hommes d'équipage en quarantaine à l'île de Pommégue, à deux milles de Marseille, chassa de l'île les équipages d'une frégate et d'une corvette anglaises qui y avaient débarqué à la faveur de la nuit et voulaient s'y maintenir. L'empereur Napoléon lui conféra pour sa bravoure la croix de la Légion d'honneur et une pension annuelle de 3.000 francs.

Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, la marine grecque alla toujours en se développant, et les îles d'Hydra, Spezzia et Ipsara s'enrichirent immensément, en faisant presque à elles seules, tout le commerce de la Méditerranée, dont les ports étaient bloqués par les Anglais, qui ne respectaient pas le pavillon neutre ottoman, arboré par les Grecs.

En 1820, les îles de la Grèce étaient prêtes à entrer en lutte contre les formidables flottes de la Turquie, de l'Egypte, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du Maroc.

Pour en arriver à de pareils résultats, il semble naturel que les Grecs eussent dû disposer de moyens proportionnés à ces mêmes résultats; mais il n'en fut pas ainsi, car les ressources des capitaines des bâtiments de ces îles étaient, au commencement, si exiguës, qu'ils n'auraient jamais pu construire tant de bâtiments et amasser tant de richesses s'ils avaient entrepris individuellement cette tâche ardue. Pour réussir, ils s'associèrent : marins, ouvriers, marchands de provisions; ce fut donc grâce à l'association d'hommes de différents états et professions que se produisit cette force maritime et commerciale, dont l'extension incroyable étonna le monde.

Le système d'association mis en pratique était le suivant : si un capitaine ou tout autre marin expérimenté pouvait disposer d'un capital de 500 écus, il s'abouchait avec d'autres marins, des charpentiers, des cordiers, des marchands de bois et d'autre matériel de constructions maritimes. Tout le matériel était évalué, et on se mettait à l'œuvre pour la construction du bâtiment, à laquelle tous les associés étaient employés selon leur état. Bientôt le navire était à flot : alors on en partageait la valeur en huit demi-quarts, et on attribuait à chacun des principaux fournisseurs de fonds et de matériaux un, deux ou plusieurs demi-quarts, en proportion de la valeur pour laquelle il avait contribué.

Les salaires des journées de travail des charpentiers ou autres ouvriers restaient, comme emprunt à la grosse, à la charge du bâtiment, et prenaient part aux bénéfices du voyage, ou étaient soldés par le capitaine, qui recevait, en proportion de la somme payée, une part analogue de propriété. On procédait de même pour les dépenses en vivres, matériel de bord, etc.

Comme le commerce des blés était l'occupation générale des bâtiments grecs qui devaient, à cet effet, se rendre dans les ports de la Russie avec de l'argent comptant, le capitaine empruntait à divers capitalistes de l'île une somme à la grosse, qui ne pouvait jamais dépasser la valeur du bâtiment.

Cette somme empruntée, au lieu de porter intérêt à un taux déterminé, prenait part aux bénéfices du voyage dans la proportion suivante : le blé vendu, et le voyage terminé par le retour du bâtiment à Hydra, Spezzia ou Ipsara, on établissait le compte général pour la distribution des bénéfices. L'équipage, au lieu de salaire, avait aussi sa part dans les bénéfices, d'après le service et la capacité des hommes embarqués.

Les frais pour vivres, droits d'ouvrage, tonnelage, phares, pilote, etc., étant déduits de la totalité des bénéfices, le restant qui constituait le produit net, était réparti comme suit :

	Parts
Au bâtiment étaient toujours attribuées	10
A l'emprunt à la grosse, s'il montait à la valeur du bâtiment (s'il était moindre les parts diminueraient proportionnellement)	10
Au capitaine	3
A l'écrivain	2
Aux deux maîtres d'équipage (à deux parts chacun)	4
Au cuisinier	2
Aux 4 meilleurs marins, chefs de timon (4 à une part et demie)	6
Aux 30 matelots (à raison d'une part chacun)	30
Aux 4 mousses (à raison d'une demi-part chacun)	2
Total	69

Si donc le produit net des bénéfices du voyage, après déduction des frais de vivres et autres, se montait à 4.000 écus, cette somme était divisée en 69 parts et distribuée en proportion des parts attribuées au bâtiment, à l'emprunt à la grosse, au capitaine, et ainsi de suite. Les parts attribuées au bâtiment étaient distribuées aux propriétaires à proportion des demi-quarts qu'ils possédaient en titres.

On laissait aux marins entière liberté de choisir les vivres à leur gré. Au moment du partage, leur part était nécessairement diminuée de tout ce qu'ils avaient dépensé en sus du minimum qui leur était accordé comme ration.

On conçoit aisément que les marins, étant intéressés aux bénéfices, donnaient tous leurs soins au bâtiment et que, dans leur rude métier, ils devaient faire preuve de meilleure volonté que des gens salariés. Dans les dernières années des guerres de Napoléon, ce système d'association était devenu général, et les capitaines n'auraient pu trouver de marins qui eussent voulu s'embarquer pour un salaire.

Les voyages duraient ordinairement de quatre à cinq mois, et la part d'un matelot atteignait souvent, par voyage, 150 piastres fortes d'Espagne. Les marins laissaient presque toujours la moitié de leur part au bâtiment comme emprunt à la grosse, et cumulaient ainsi les profits.

Pendant la Révolution grecque, tous les bâtiments grecs étant employés à la guerre maritime, ce système d'association cessa par la force des choses. Les marins furent alors salariés par les propriétaires des bâtiments, qui se faisaient rembourser de leurs dépenses par le Gouvernement national. Après la paix, la concurrence des pavillons de toutes les nations maritmes diminua les bénéfices des voyages, occasionna même des pertes et décida les marins eux-mêmes à renoncer à la navigation à la part et à accepter, comme rétribution, un salaire fixe. Mais, depuis 1845, époque où la disette commença à se faire sentir en Europe, le commerce des blés par bâtiments grecs prit un grand développement, et plus d'un tiers des bâtiments sous pavillon hellénique ne tarda pas à naviguer de nouveau à la part.

L'esprit naturel des Grecs, éminemment ultra-démocratique, leur a fait concevoir bien vite que le système des salaires ne serait pas, chez eux, plus profitable aux patrons et capitalistes qu'aux ouvriers, car il n'excite point à l'emploi complet de toutes les forces physiques et intellectuelles de chacun; par suite, le profit est moins grand pour tous, pour les salariants comme pour les salariés : ce sont ces considérations plutôt instinctives que raisonnées, qui ont amené les Grecs à s'associer entre eux dans les entreprises et travaux de la vie civile : c'est ainsi que les maîtres et ouvriers, tailleurs de pierre, maçons, menuisiers, etc., s'associent au nombre de cinq ou six, pour travailler à profit commun, égal ou proportionnel.

L'idée d'association est profondément enracinée dans l'esprit des Grecs, qui sont le peuple le plus avancé dans la voie d'une organisation du travail tendant à affranchir les travailleurs du salariat, organisation qui devra maintenir les droits légitimes du capital, dont on ne peut se passer, parce qu'il sera toujours la plus ferme base de toute association.

La Grèce fera, sous peu d'années, des progrès positifs dans cette question philanthropique, qui renferme en elle autant de dangers pour le présent qu'elle promet de ressources pour l'avenir; et tout ce que nous avons mentionné dans cette courte esquisse démontre que ce pays est à la veille de s'organiser d'après les idées progressives du système d'association, dont il ne tardera pas, grâce à son influence morale, à répandre les bienfaits sur tous les peuples de l'Asie Mineure.

20 mars 1847.

Signé : Darvaris, puis Drossos-Drossinos.
F. Boulanger.

Boulanger et ses informateurs se trompaient sur un point : l'idée d'association n'est point malheureusement enracinée dans l'esprit des Grecs, peuple essentiellement individualiste. Elle subsiste, il est vrai, dans une large mesure, dans la marine marchande grecque, et c'est à ce système que notre marine doit actuellement beaucoup de son étonnante prospérité. Mais cet esprit est loin d'être général à toutes les branches de l'activité hellène. Les progrès accomplis par la Grèce dans les trente dernières années sont incontestables. Ils sont dus à l'initiative privée. Combien cette initiative eût été plus féconde si elle était accompagnée de l'esprit d'association et de la prévoyante sollicitude des pouvoirs publics!

ÉCHOS

LE PATRIARCAT ŒCUMÉNIQUE ET LA PORTE. — Les dépêches des agences ont tour à tour signalé et démenti le bruit de la démission du patriarche œcuménique Joachim III, excédé de la guerre faite par les Turcs à la nation grecque dans la personne de son Eglise.

De fait, le patriarche annonçait dans une des dernières séances du Saint-Synode son intention de se démettre et ce n'est que sur les pressantes instances de ses conseillers qu'il s'est résigné à poursuivre la tâche, si lourde dans les circonstances actuelles, de défendre contre les iniquités et les empiètements de la Porte, les droits de la nation grecque et les privilèges de l'Eglise.

Dans une note adressée à la Porte, en date du 30 août, et dont copie a été transmise aux ambassadeurs des grandes puissances, le patriarche expose comment, par des mesures successives, le gouvernement turc « a « limité la liberté personnelle et le pouvoir « spirituel des évêques macédoniens. Dans « ses rapports avec le patriarcat, aussi bien « que dans ses résolutions, la Porte use de « procédés contraires au *statu quo* consacré « depuis des siècles et substituant au droit « international un autre droit inconnu ».

Les évêques sont littéralement prisonniers chez eux et empêchés « à dessein » d'accomplir les devoirs de leur ministère, et se voient dès lors provisoirement suspendus de leurs fonctions. Les organes du gouvernement « ont été autorisés à pénétrer partout, et ils ne témoignent d'aucun respect, pas même à l'égard des édifices du culte », insultent évêques et chrétiens, « outragent tout ce que les chrétiens ont de sacré ».

Ces faits se passent au grand jour, indubitablement pour que satisfaction soit donnée aux protégés de la Roumanie, mais « aussi dans d'autres desseins, d'une réalisation plus lointaine ».

En terminant, la note qualifie la politique de la Porte de « contraire à la loi et à la logique ». Elle attire son attention sur la gravité d'une situation qui obligerait le patriarcat « de fermer ses portes, mesure re« grettable, mais justifiée par les raisons ex« posées ci-dessus ».

Jamais, depuis 1891, les rapports entre l'Eglise grecque et la Porte ottomane n'atteignirent la gravité actuelle. On se rappelle que c'est à la fin de 1904, époque à laquelle les Grecs de Macédoine formèrent des bandes armées pour se défendre contre les agressions bulgares, qu'ont surgi les premiers tiraillements entre la Porte et le Phanar.

***

AFFAIRES DE SAMOS. — Sans nullement tenir compte du sentiment de la grande majorité des Samiens, qui protestèrent contre le rappel de leur prince Constantin Carathéodory, la Porte a résolu de le déposer pour le remplacer par Georges Georgiadès effendi, un des rares Grecs qui aient encore le courage de rester au service de la Turquie. C'est un juriste distingué et une personnalité des plus estimées. Le nouveau prince est arrivé à Vathy, chef-lieu de Samos, a bord du yacht impérial *Izzeddine*, accompagné d'une mission chargée d'une enquête et composée de Nouri bey, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, du général Enver-pacha et de Mavrogordato effendi, conseiller à la Cour de cassation.

La population s'étant opposée au débarquement de Georgiadès effendi pour protester contre le rappel de son prédécesseur, la mission ottomane a fait débarquer le prince sous la protection des marins turcs. C'est là une violation flagrante du principe d'autonomie dont jouit l'île de Samos. Il faut d'autre part reconnaître que les Samiens sont en partie responsables de l'affront qui vient de leur être fait.

Ils seraient sans doute mieux inspirés en abandonnant des luttes de parti qui finissent invariablement par la retraite de leur prince, pour recommencer, aussitôt le nouveau titulaire arrivé. Ils ont fait une assez grande consommation de princes pour avoir à peu près épuisé le nombre de fonctionnaires grecs au service de la Turquie, les seuls qu'aux termes de la Charte organique le sultan puisse leur envoyer.

On se demande avec inquiétude ce qu'il peut advenir de l'autonomie de la petite île grecque, si la Porte, qui n'est que trop encline à lui retirer ses privilèges, s'y voit encouragée par les imprudences des Samiens eux-mêmes. Déjà elle a créé un précédent fâcheux et irrégulier en déposant le prince Carathéodory sur de fausses accusations portées contre lui par l'opposition samienne. Mais il y a là et dans diverses autres circonstances des symptômes inquiétants sur lesquels les Samiens feraient bien de méditer.

***

CANONS FRANÇAIS ET CANONS ALLEMANDS. — L'inspectorat du service d'artillerie a soumis au ministre de la guerre de Grèce son rapport sur les expériences faites ces temps derniers avec des canons de tout modèle, français, anglais et allemands. La commission s'est prononcée pour le canon français Schneider-Creusot pour la grosse artillerie et pour l'artillerie de montagne.

On se rappelle que les représentants des maisons allemandes participant au concours quittaient brusquement Athènes avant la fin du concours en accusant les membres du jury de partialité en faveur de la maison Schneider.

La vérité est que les essais ont démontré l'absolue supériorité du tir de précision et du tir de vitesse du canon français. L'un et l'autre ont donné des résultats très favorables pour Schneider, moins favorables pour Krupp. Le prince héritier de Grèce, qu'on ne saurait soupçonner de germanophobie, et qui semblait jusqu'ici pencher plutôt pour Krupp, a lui-même expliqué au correspondant du *Lokal Anzeiger* (11 septembre) les raisons techniques qui ont fixé le choix de la commission, et qui ne s'accordent nullement avec les inexactitudes répandues dans la presse allemande par les représentants des maisons Krupp et Erhardt.

Les avantages reconnus durant les essais au canon Schneider, non moins que les malencontreux accidents survenus aux engins allemands, comme l'explosion d'un caisson Krupp, eurent pour conséquence d'impatienter ces messieurs et de leur faire perdre toute espèce de tact, de dignité — et d'égards pour le jury.

C'est ainsi qu'en quittant Athènes ils exigèrent, sous menace de graves complications diplomatiques, que le ministère de la Guerre s'engageât à ne pas publier la partie du rapport où sont appréciés les essais des canons allemands. C'est un genre de réclame dont on comprend qu'ils puissent se passer.

LE CAS DE L'ÉVÊQUE DE DRAMA. — Une dépêche de Constantinople annonçait l'autre jour que les autorités turques ont mis la main sur le « copie-lettres » de l'évêque grec de Drama dont la Porte réclame le rappel. Il résulte de communications transmises à leurs ambassades respectives par les agents consulaires à Drama que cet acte arbitraire de la police ottomane s'est produit dans les circonstances suivantes : L'archevêque Mgr Chrysostome, découragé de la situation intenable faite de tous côtés à la population grecque de son diocèse et indigné de la partialité des Anglais dans l'antagonisme gréco-bulgare, rédigea une lettre à l'adresse de l'archevêque de Canterbury, le prélat le plus nettement bulgarophile de l'Eglise anglicane, pour lui exposer les méfaits des comités. Le secrétaire de l'évêque était en train de copier cette lettre à la machine à écrire dans un bureau de l'agence de la Régie (administration européenne), lorsque des agents de police survinrent, qui saisirent l'original de la lettre. C'est là-dessus que les autorités turques perquisitionnèrent dans la résidence de l'évêque et s'emparèrent du registre où il gardait copie de sa correspondance.

***

LES FIANÇAILLES DU PRINCE GEORGES DE GRÈCE. — La nouvelle de l'union du second fils du roi avec la princesse Marie Bonaparte a été accueillie par l'opinion et la presse grecques avec la plus vive et la plus chaleureuse sympathie.

Les journaux consacrent les articles les plus élogieux à la princesse dont ils vantent l'esprit, le charme et la parfaite éducation. La future épouse du prince Georges est d'ailleurs assurée de rencontrer à Athènes une popularité d'autant plus grande, que sa qualité de Française lui vaut déjà les sympathies unanimes.

En réponse au télégramme de félicitations que le Conseil des ministres lui avait adressé, le prince Roland Bonaparte a répondu par une dépêche chaleureuse où il se dit particulièrement heureux de voir « sa fille chérie en terre hellénique, au milieu d'un peuple que la France a toujours aimé ».

***

LES CRIMES EN MACÉDOINE. — Loin de diminuer, les crimes se multiplient dans des proportions effrayantes. Les derniers rapports consulaires signalent de nouveaux meurtres à l'actif de la propagande bulgare. Les dernières victimes grecques des comitadjis sont : Demètre Antoniou et Antoine Koukoulitsi, assassinés le 28 juillet à Serrès ; Georgios Lazos, tué le 31 juillet à Klepousna par la bande bulgare Kambanof qui détruisit aussi les récoltes de nombreux paysans ; Jean Haritzanos, grièvement blessé le 6 août à Serrès, par le bulgarisant Mitroussi ; Giouvarnitsas, primat grec de Kami (distr. de Petritsi), assassiné le 13 août ; Théodore Mandelas, de Frastsani, tué, le curé du même village, papa-Nectarios, grièvement blessé, le 9 août, sur la route de Serrès.

Un rapport, en date du 26 juin-9 juillet, de l'évêque de Stroumitsa au patriarche œcuménique confirme le massacre de Gabrovon au cours duquel périrent successivement le moukhtar de ce village, Itchos, ses fils Antoine et Bozinos, et un autre Grec, Nicolaos Mylonas. On trouvera plus loin la lettre

privée qu'on nous communique au sujet de ce nouveau forfait des bandes bulgares.

Le même rapport annonce que ces bandes méditent de nouvelles attaques contre les villages grecs de Gabrovon, Kolesino, Mokrino, Makriovo, Dibovo et la ville même de Stroumitza.

***

CRIMES COMMIS PAR DES BANDES BULGARO ROUMAINES. — Les mercenaires de la propagande roumaine, alliés a ceux de la propagande bulgare, et ouvertement soutenus par les autorités turques, redoublent d'audace et d'activité. A Xerolivadon et à Doliani, les deux bandes Hassap et Hontoropol terrorisent la population koutzo-valaque pour l'arracher à l'hellénisme. Voici quelques-uns des principaux crimes qu'elles se vantent d'avoir perpétrés : Antoine Spanos, fils d'un notable de Xerolivadon, capturé le 18 août, et très probablement assassiné depuis ; un berger valaque, assassiné le 14 août à Monospita (Verroia) ; trois autres Gréco-valaques de Dravornitsa et de Turcochori, et un quatrième de Naoussa, capturés le 18 août ; le commerçant G. Tsegas, et les frères Pagonis, de Kozani, voituriers, massacrés sur la route de Verroia.

***

CRIMES COMMIS PAR DES BANDES TURQUES ET TURCO-ALBANAISES. — Ces bandes, pour n'être pas très nombreuses, n'en sont pas moins très actives. Elles agissent d'ailleurs principalement pour le compte de la propagande roumaine. Le vilayet de Monastir en compte quelques-unes, notamment dans la région du lac de Prespa. Dans le vilayet de Salonique, c'est surtout le district de Serrès qui a à souffrir des bandes turques. Le brigand turc Pardo est fameux dans la région. Il entretient d'ailleurs des rapports suivis avec le maréchal commandant la IXe division et le mutessarif de Serrès qui le charge de faire la police. Pardo la fait à sa façon : il rançonne les chrétiens, arrête et rosse les récalcitrants, les condamne à des amendes, etc., etc. Tout récemment encore, le paysan grec de Nicoslavi, Angelos Pliakos, a été si cruellement torturé pour avoir refusé de verser cet impôt d'un nouveau genre, qu'il a été transporté mourant à l'hôpital de Serrès.

***

L'ANTAGONISME SERBO-BULGARE. — Les Bulgares font toujours des efforts considérables pour amener les Serbes à embrasser le schisme ; la lutte est particulièrement vive dans le district de Palanca. C'est ainsi que le 4 août, une bande bulgare a capturé Constantin Aleksitch, du village de Vrajo-Gresti, ainsi que Manoïlo Kœurtopalski, du village de Otochnitsa, et les a emmenés sur la montagne. Le 9 août, une bande bulgare a attaqué des Serbes auprès du village de Kletsextsi, du caza de Coumanovo, blessant grièvement Dimitréijé Arsitch ; le 11 août, sur la route qui mène de Wlado à Nagaritsané, les Bulgares ont assassiné le Serbe Djiga, hôtelier à Coumanovo et originaire de Bachino-Sélo.

Les autorités montrent, du reste, quelque activité dans la répression ; c'est ainsi que le 14 août, on a transféré à Uskub 28 comitadjis, arrêtés dans le district de Vélessa et qui passeront incessamment devant les tribunaux criminels.

Le mois dernier, les comitadjis se sont emparés de la mère, du frère, de l'épouse et des deux enfants d'un paysan de Tyrnobatz, Stoyan Stoyanovitch, et jusqu'à ce jour on est sans nouvelles des prisonniers.

Les comitadjis ont tué également à Veternitza la sœur mariée du même Stoyan, ainsi que le beau-père de celle-ci. C'est avec sauvagerie que les Bulgares s'acharnent sur une même famille, afin de frapper les imaginations.

Le 4 août, le Serbe Bogine Kyrstitch, de Coumanovo, a disparu ; on n'a pas pu le retrouver jusqu'à ce jour. On dit que le malheureux a été assassiné par les Bulgares.

Le 23 août, les Bulgares ont assassiné le Serbe Tryphon Ritisch, entre Boulatchané et Koutchévitcha ; on n'a pas pu retrouver le cadavre de la victime, qui laisse six filles dans la plus grande misère.

Les Serbes, Bulgares, Albanais et Turcs du caza de Coumanovo se sont déclarés une guerre économique acharnée ; personne ne peut se fournir chez un marchand d'une nationalité étrangère à la sienne, sous peine de se voir punir sévèrement.

***

EXTRAIT D'UNE LETTRE PRIVÉE DE STROUMNITSA EN DATE DU 13 AOUT. — « Voilà que depuis un mois les choses commencent à aller pis qu'avant. Les bandes en nombre qui viennent de Bulgarie se livrant aux massacres que vous savez, ont atterré la population grecque. Il y a environ un mois, une bande bulgare emmena à la montagne trois d'entre les plus braves jeunes gens d'Eléoussa. Une semaine après cet événement, Héphestion, I. Touriouris, directeur des écoles de Colessiani et moi, nous nous rendions à Gabrovon pour assister, comme examinateurs, aux examens de fin d'année. Ce qu'ayant appris, une bande bulgare composée de 40 hommes se posta en embuscade sur notre chemin. Mais on aurait dit que nous avions pressenti la chose, car nous prîmes une autre route pour atteindre Gabrovon. Vers le soir, ils pénétrèrent dans la maison du moukhtar Itsos, absent en ce moment. Ils ligotèrent alors et emmenèrent le plus jeune de ses fils, ainsi qu'un autre congénère. Après quoi, comme ils descendaient pour se mettre à notre recherche, ils rencontrèrent le fils aîné du moukhtar qu'ils capturèrent également. Quelques instants après, Itsos tombait lui-même entre leurs mains.

« Celui-ci, de même que son fils aîné furent mis à mort de la façon la plus cruelle. Les cris des victimes nous firent accourir, mais un feu nourri nous força à battre en retraite. Retranchés dans une maison, nous ripostons et les bandits, n'osant approcher, prennent la montagne, enmenant avec eux leurs deux prisonniers, qu'on retrouva le lendemain assassinés et affreusement mutilés.

« Le jour suivant, les Bulgares assassinèrent Lazare, le frère du malheureux maître d'école grec de Boriovon qu'ils avaient également mis à mort il y a un an. Mais ce qui par-dessus tout a empli d'indignation le district entier de Stroumnitza, c'est l'enlèvement de Demètre Constantinou, moukhar de Zimbovon, défenseur ardent et courageux de nos compatriotes terrorisés. Les bandits, sachant qu'ils ne pourraient pénétrer de force dans le village, les habitants les ayant vaillamment repoussés lors d'une première tentative, se travestirent en soldats turcs, se glissèrent vers le soir dans le hameau et demandèrent à parler au moukhtar. Celui-ci se porta, sans rien soupçonner, à leur rencontre, il fut immédiatement capturé et enmené. Les paysans ne se rendirent que trop tard compte de ce qui se passa : leurs recherches restèrent malheureusement vaines.

« Les comitadjis tentèrent une seconde fois de se rendre maîtres du village, mais ils n'y réussirent pas plus que la fois précédente. Ils eurent trois blessés et un mort.

« Il va sans dire que les autorités turques, bien qu'impuissantes à protéger l'élément grec contre les attentats meurtriers des comitadjis, ont, pour ne pas perdre de bonnes habitudes, jeté en prison bon nombre des villageois de Gabrovon.

« Ne nous décourageons pas pourtant ; Dieu nous aidera !

« Voilà, mon ami, l'état de choses qui règne ici. »

P.-S. — J'apprends au moment même que les Bulgares ont assassiné un primat grec de Colessiani et blessé un autre Grec à Makriovon. Ce n'est pas une existence que la nôtre ; il y a de quoi désespérer de tous et de tout. »

***

REMERCIEMENTS DES MICRASIATES A M. GASTON DESCHAMPS. — Le professeur N. Kasasis, président de l' « Hellenismos », vient d'adresser la lettre suivante à M. Gaston Deschamps :

« Cher Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis chargé par un groupe de jeunes Micrasiates, désireux de garder l'anonymat pour des raisons que vous devinez, de vous transmettre l'expression de leur gratitude la plus vive pour la brillante conférence que vous avez bien voulu consacrer l'hiver dernier à leur patrie, l'Asie-Mineure, et qui eut lieu sous les auspices de la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme ».

« C'est avec le plus vif plaisir que je m'acquitte, cher monsieur, d'une mission qui me fournit l'occasion de vous remercier en mon nom personnel de vos appréciations sympathiques sur les Micrasiates, et du souci de la vérité, de la haute compétence que vous avez apportés à retracer l'histoire et le rôle de l'hellénisme de l'Asie-Mineure, contrée qui fut un des plus ardents foyers de la civilisation qui se répandit plus tard en Occident.

« Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

« *Signé* : N. KASASIS. »

L'affaire Elliott

La déposition du colonel

Samedi passé, je quittai vers 6 heures Drama, accompagné des domestiques Mechmet, Aziz et Housséïn, attachés à ma personne, ainsi que du sergent Ferhat, de la gendarmerie à cheval, du sous-officier Achmet et du soldat Mehmet.

Nous passâmes la première nuit au village de Pepelits, la seconde sur la montagne Bouz-Dag, près de Rarlik, et enfin la troisième au village de Giouler où nous couchâmes sous ma tente. Mardi nous atteignîmes vers 10 heures du soir le village de Guiouretzik. Nous traversâmes le hameau, nous dirigeant vers les prairies qui se trouvaient de l'autre côté, afin d'y planter ma tente pour la nuit. J'étais en train de chercher un endroit sec pour notre campement, lorsque le moukhtar (1) du village s'approcha de moi et me dit :

— Il y a dans la localité une bonne maison.

— Y a-t-il aussi de la place pour mes domestiques? demandai-je.

— Oui, il y en a.

Alors nous nous rendîmes au village, accompagnés du moukhtar et sous sa conduite nous nous dirigeâmes vers la maison sise en face du pont.

L'habitation me plut, le moukhtar alla à son travail, et nos effets furent transportés dans la maison susmentionnée. Après avoir changé de linge, je me rendis à la mine, accompagné du sergent préposé à la garde de la mine, des gendarmes détachés à Guiouretzik et d'un ou deux hommes. Dans le village je rencontrai encore le moukhtar, qui me dit :

— Viens prendre un café chez moi.

Je lui répondis qu'il était tard, qu'il allait faire nuit, et que je voulais visiter la mine. En revenant de la mine je rencontrai de nouveau le moukhtar devant sa maison. J'y pénétrai pour voir ma monture qui se trouvait, ainsi que le reste de nos bêtes, dans le *han* faisant partie de la maison du moukhtar.

Celui-ci m'invita à nouveau à prendre un café avec lui, à quoi je répondis que j'avais un peu de fièvre, que je me sentais indisposé et que je rentrerais chez moi pour prendre de la quinine.

Le moukhtar répliqua : « J'en ai, moi, de la quinine et je t'en donnerai. » Alors Ferhad intervint, en disant : « Non, cela ne se peut pas, monsieur a de la bonne quinine. »

Je me rendis alors à la maison où j'étais hébergé, je pris de la quinine, je me reposai pendant une heure, après quoi je dînai. Mon domestique vint m'avertir que le moukhtar demandait l'autorisation de s'entretenir avec moi.

— Faites entrer, dis-je.

Il entra dans ma chambre et refermant la porte afin de ne pas être entendu de ceux qui se trouvaient au dehors, il me dit :

— Le propriétaire de la maison est absent et il n'y a que des femmes et des enfants ici, celles-ci ont peur de vos domestiques mahométans ; elles ne veulent pas que ceux-ci couchent dans la maison.

Je comprends maintenant qu'il ne voulait pas que les femmes qui se tenaient au dehors entendissent ces mots. Je donnai l'ordre à mes domestiques de se retirer au han et le moukhtar s'en alla.

Peu après, je vis, en sortant de la maison, deux soldats armés qui montaient la garde devant la porte.

— Qui vous a postés ici? demandai-je.

— Le sergent, répondirent-ils.

— Vous faites la ronde pendant toute la journée, inutile de veiller encore la nuit, allez dormir.

Malgré mon injonction, ceux-ci hésitaient à s'en aller, et Ferhad d'ajouter :

— Il vaut mieux qu'ils restent, il y a des malfaiteurs par ici.

— Je n'ai pas d'ennemis dans le pays, répondis-je, qui me ferait du mal? Qu'ils s'en aillent!

Les factionnaires se retirèrent. Je remontai dans ma chambre. Ayant glissé mon revolver sous mon oreiller, je me couchai. Mais je ne pus dormir de toute la nuit ; de temps en temps je me levais et regardais par la fenêtre. Une fois, à la lueur de la lune, je vis un homme sortir de la maison d'en face et je crus reconnaître le moukhtar. J'entendis divers bruits dans la rue et des aboiements de chiens. On allait et venait dans le village, mais je supposai que c'était des soldats.

Vers l'aube je me levai ; aucun de mes domestiques n'avait encore paru. Je sortis et prenant la route qui conduit à Nevrokop, je traversai le pré où on avait déchargé mes effets la veille à mon arrivée, tout en longeant pendant quelque temps la rivière. Puis je traversai les rues du village et le pont, et finalement je revins à la maison.

Cette promenade dura de 20 à 30 minutes. En rentrant je trouvai mes domestiques sur pied. Ils me préparèrent mon thé et, une fois mon déjeuner pris, je dis à mon serviteur Aziz :

— Je reviendrai dans 10 minutes ; prépare mon bain et de l'eau pour me raser. Je mis mon revolver dans ma poche et je sortis pour satisfaire un besoin. A peine avais-je traversé le pont, que je m'aperçus en me retournant que Ferhat-Tschaouch me suivait.

— Je reviens dans 5 minutes, ne viens pas pas, lui criai-je.

Ferhat rebroussa chemin. Je fis environ une trentaine de pas encore, lorsque, à un détour du chemin, je fus appréhender par derrière, par des hommes armés de fusils Mannlicher et munis de bombes. Ils étaient vêtus d'uniformes gris, portaient des chapeaux et des casquettes. Ils me tenaient les deux bras, de sorte que lorsque je voulus tirer mon revolver, je ne pus y parvenir. Je me mis alors à crier :

— Soldats, soldats!

En même temps, des maisons voisines surgissaient des hommes armés. Ils me poussèrent de force, en disant :

— Ne crains rien, ne t'inquiète pas ; nous t'emmènerons dans les montagnes de Nevrokop et nous demanderons une rançon pour toi.

Nous avançâmes un peu et j'essayai de me jeter dans un champ de haricots en entraînant en même temps les deux hommes, qui me tenaient ; nous roulâmes tous trois par terre ; un gaillard robuste me saisit par derrière, tandis qu'un autre braquait son arme sur moi. Mon habit fut déchiré pendant la lutte. On attacha mon bras avec une corde et c'est ainsi qu'ils continuèrent à me traîner. Mais comme je marchais lentement, un homme barbu, qui paraissait être le chef de la bande, me dit :

— Dépêche-toi, ils vont nous tirer dans le dos ; ils tirent!

Je répliquai : « Advienne que pourra » et je marchai lentement.

Lorsque nous franchîmes la prairie, ils m'engagèrent derechef à me hâter.

— Des balles tombent tout près de nous, regarde, ils tirent, répétaient les bandits, jette-toi par terre!

Ce disant ils se couchèrent sur le sol, faisant des efforts pour me forcer à imiter leur exemple. Je me retournai alors et aperçut Ferhat qui épaulait son fusil. Les deux hommes qui me tenaient se relevèrent et voulurent me terrasser ; en ce moment mes mains restèrent libres et je parvins à saisir mon revolver ; je fis alors feu sur mes trois adversaires et m'étant ainsi débarrassé d'eux, je me mis à courir dans la direction du village. J'avais à peine fait quatre à cinq pas, lorsque je vis le bandit à la longue barbe viser le sergent. Sur ces entrefaites, toutefois, il avait apparemment entendu la détonation de mon revolver, ce qui lui fit tourner son arme contre moi. Je fis feu sur lui presque à bout portant et il tomba. Pendant que je courais vers le sergent, je fus blessé, et à voir autour de moi la terre labourée par les balles, je compris que les bandits tiraient sur moi. En passant près du sergent je lui dis de battre en retraite. De suite après je vis un bandit bulgare tomber, mais pensant qu'il n'était peut-être pas mort, je fis feu en le visant à la tête. Ensuite je retournai au village.

Là mes domestiques détachèrent la corde qui liait mes bras et la famille du médecin, qui était là présente pansa ma plaie, puis je fus transporté à la maison par le gendarme à cheval Mehmet. On mit un appareil sur la blessure de Ferhat.

Peu après, le sergent vint m'inviter à me rendre au corps de garde ; mais pensant que ses hommes pouvaient renouveler l'attaque, incendier la maison et faire du mal aux femmes et aux enfants qui s'y trouvaient, je me rendis au corps de garde (?). Peu après accoururent des officiers et le chef de la gendarmerie de Prosotzani, ainsi que le commandant de la gendarmie.

Les bandits étaient indubitablement des Bulgares. Leurs armes étaient des carabines Mannlicher. Je ne les ai pas entendu parler entre eux, mais en m'adressant la parole ils se servaient de la langue turque.

Rien que sur un point, il y en avait environ une vingtaine ; du haut des collines comme de dedans la forêt, ils faisaient feu sur les troupes occupant les collines opposées, mais les bandits qui se trouvaient dans la forêt n'étaient pas visibles ; ils portaient tous un uniforme gris.

Plus tard, à la réflexion, je compris, à évoquer son attitude, que le moukhtar était aussi impliqué dans cette affaire.

J'ai remarqué que dans toutes les maisons du village et dans celles faisant face au pont, on était au courant de la chose et que tous les bandits qui tentèrent de me capturer étaient sortis de ces dernières maisons ; j'avais entendu des bruits d'armes dans l'intérieur du village, mais je ne pus comprendre exactement d'où ils provenaient. Il est hors de doute que le village tout entier recélait et nourrissait les brigands. Tous les soldats m'ont très bien défendu ; je dois surtout mentionner Ferhat tschaous et le soldat Mehmet qui m'ont servi et protégé, durant l'incident et toujours avec la même abnégation.

J'exprime enfin ma joie et tous mes remerciements aux gendarmes et aux soldats chargés de veiller sur ma sécurité.

Déclarations du colonel Elliott à M. Paillarès :

M. Paillarès, correspondant de la *Lanterne*, au cours de son séjour à Salonique, a rencontré chez M. Alric, consul de France, le colonel Elliott, qui lui a dit, entre autres :

— J'ai constamment conseillé aux Bulgares et aux Grecs qui s'entre-déchirent et se dévorent, de se réconcilier, de mettre bas leurs armes fratricides et de travailler en commun au relèvement matériel et moral de ces provinces. Je n'ai pas été écouté. Les exécutions succèdent aux assassinats et le sang coule sans trêve. Mais je tâchais de prévenir le mal, de le circonscrire, d'endiguer ses ravages. Ayant appris que les Bulgares de Kuredjik s'apprêtaient à frapper un grand coup, je voulus les exhorter au calme, leur montrer la vanité de cette action criminelle qui n'appelle que d'horribles représailles, entrave l'œuvre des réformes et mécontente, irrite l'Europe. Je venais de me coucher, saisi d'un accès de fièvre, sans pouvoir trouver le sommeil. J'entendis comme de vagues rumeurs dans le village ; les chiens aboyaient, ce qui indiquait la présence, le va et vient de personnes étrangères, de gens inconnus.

Déjà, les deux gendarmes qui m'escortaient et les soldats qui étaient en détachement à Kuredjik avaient été pris de soupçons. C'est ainsi que je m'explique maintenant la résolution qu'ils avaient manifestée de garder la maison où j'étais descendu. cendu. J'avais dit aux sentinelles : « Allez vous coucher. Je ne veux pas que vous vous infligiez un surcroît de fatigue en montant une garde inutile à ma porte. Vous avez assez de besogne dans la journée. » Les sentinelles étaient parties, mais elles ne s'étaient pas trop éloignées. Elles avaient pris position dans un ravin situé à une cinquantaine de mètres.

Le matin, dès l'aube, je sors. Selon mon habitude, je cherche à m'entretenir avec les villageois pour recueillir leurs confidences. Et je m'aventure, seul, à la lisière du bourg. A peine ai-je franchi un petit pont, qui touche presque aux dernières maisons, que je me sens agrippé par de solides mains aux épaules. Je me retourne. J'étais prisonnier de quatre comitadjis, de beaux gaillards, ma

foi, qui respiraient la force et la santé. Deux d'entre eux me poussaient par derrière, tout en serrant leur étreinte, le troisième nous précédait en éclaireur, le quatrième nous suivait pour couvrir la fuite. Mes ravisseurs m'engagent à ne faire aucune résistance : « Ne craignez rien, m'affirment-ils, vous n'aurez pas à vous plaindre de nous. Vous serez bien traité. » Mais je n'entends nullement me prêter à leur jeu. Je veux me dégager coûte que coûte. Je me démène en tous sens pour délivrer mes bras. Une fusillade crépite. J'aperçois une vingtaine de comitadjis dispersés en tirailleurs qui nous attendent. De toutes les maisons du village il en surgit d'autres qui tirent des coups de fusil dans les rues pour faire une diversion et éloigner de nous les soldats. Ceux-ci, en effet, se trouvaient à l'autre extrémité de Kuredjik. Pour venir jusqu'à nous, ils devaient affronter, d'abord, les balles qui pleuvaient des fenêtres et des portes. Heureusement, le tchaouch (brigadier) de gendarmerie a été prévenu du danger que je courais, par la femme d'un médecin arménien installé au pays. Comme il était dans notre voisinage, à une portée de fusil de notre groupe, il tire sur mes geôliers. Les brigands se jettent à terre, m'entraînant à leur suite ; je profite d'un court désarroi pour tenter un suprême effort de délivrance. J'échoue à nouveau. Je suis entraîné plus brutalement. Les ravisseurs s'impatientent. Ils me passent une corde autour du bras gauche. Ils veulent également me lier le bras droit ; mais je parviens, je ne sais par quel miracle, à saisir mon revolver de mes doigts engourdis, et, quoique toujours prisonnier, je puis coller mon arme sur la poitrine d'un de mes deux geôliers qui tombe comme une masse. Mon bras droit est libre. Rapide comme l'éclair, j'abats les trois autres bandits. Puis, voyant que le chef de la bande visait, d'une petite éminence, mon fidèle tchaouch, je le cloue sur place en lui tirant une balle dans la région du cœur. J'étais sauvé. Je m'enfuis vers le village ; mes habits étaient en loques, les manches de mon dolman étaient complètement arrachées. La fusillade faisait rage entre les soldats et les deux bandes. C'était une véritable bataille. Les balles sifflaient à mes oreilles. Mais leur tentative d'enlèvement ayant échoué, les comitadjis détalèrent enfin vers la montagne. Je tiens, me déclare le colonel, à rendre hommage à l'héroïsme du tchaouch qui n'a pas craint de soutenir la lutte contre cinquante ennemis armés de pied en cap et porteurs de bombes. Je demanderai à mon gouvernement et à la Porte de le récompenser comme il le mérite. La conduite de ce musulman vous prouve, monsieur, que les Turcs ne sont pas aussi foncièrement mauvais qu'on le prétend. Ils ont de belles qualités ; ils se feraient hacher en morceaux pour défendre celui qui s'est confié à leur parole. »

Persécutions des Grecs en Bulgarie

Comment on procède pour confisquer les établissements grecs

Le 1/14 juillet 1907, à 3 h. 1/2 de relevée, la commission envoyée de Sofia à Varna afin d'examiner sur place la question de l'hôpital grec, légué à la communauté par notre regretté compatriote Paraskeva Nicolaou, et contesté par les Bulgares, convoquait les membres de l'éphorie de cet établissement, dont j'étais, et quelques-uns des citoyens les plus âgés de la ville.

La commission se composait de MM. Tossef, agent diplomatique de la Principauté à Athènes ; de MM. Vakarelsky, chef du département des cultes, et Panitsa, sous-chef de ce service ; le préfet de Varna et le président du tribunal civil étant présents.

Le premier, je fus interrogé par la commission durant une heure. Voici en substance quelles furent les questions et les réponses échangées :

— Qui est-ce qui a bâti l'hôpital ?

— La communauté grecque de Varna, se rendant compte de la nécessité d'un établissement où fussent soignés les malades indigents, décida d'en édifier un sur un terrain lui appartenant ; effectivement, les travaux furent entrepris, et déjà 50.000 piastres venaient d'être absorbées, lorsque la communauté s'aperçut que les ressources dont elle disposait ne suffiraient pas à l'achèvement de l'œuvre ; elle s'adressa alors au riche philanthrope grec Paraskeva Nicolaou, originaire de Varna, établi à Odessa : une commission fut constituée dont faisait partie l'ami de M. Nicolaou, feu Dangos Georgiou Floridès, qui se rendit à Odessa et exposa à notre compatriote la situation, lui offrant de mettre à sa disposition le terrain sur lequel s'élevait l'hôpital inachevé, plus le local voisin acquis par la communauté, à charge pour lui de parachever la construction. La proposition fut acceptée. Paraskeva Nicolaou se chargea de mener l'œuvre à bout, à la condition expresse que l'hospice fût édifié sur le terrain offert par la communauté.

A quoi la commission bulgare objecta qu'il ressortait de l'article 19 du testament Nicolaou que c'est l'Etat (Politeia) qui lui avait fait don du terrain et que lui-même avait édifié l'hôpital pour tous les chrétiens de la ville.

— Puisque actuellement, ajoutèrent les membres de la commission bulgare, c'est la population bulgare qui détient la majorité dans cette ville, la surveillance et l'administration de l'établissement doivent lui revenir. Je répondis que, certes, le mot *politeia* existait dans le testament, mais qu'à l'époque où cet acte fut rédigé, on se servait généralement de ce terme pour dire : *communauté*. Or, la communauté en question était grecque.

— Il est également vrai, ajoutai-je, que son désir était de faire bénéficier de son hôpital tous les chrétiens de Varna, mais il n'en avait pas moins confié la surveillance et l'administration uniquement à la communauté grecque.

Quant à démontrer que le terrain avait été cédé par cette « communauté » et non par l' « Etat » (malgré l'équivoque qu'on a cherché à établir sur le terme *politeia*), rien de plus facile : on en trouve la preuve irréfutable dans la correspondance du défunt. La communauté grecque, estimant le terrain insuffisant, sollicita du gouvernement turc la concession d'un terrain plus vaste. La Porte y consentit gracieusement et indiqua un emplacement hors de la ville. Lorsque la communauté grecque lui eut fait part de cette nouvelle, Nicolaou ne cacha point son vif mécontentement et insista pour que l'hôpital fût édifié sur un terrain appartenant à la communauté grecque, notamment l'emplacement, qui avait été désigné dès le début et qu'avait occupé l'église de Saint-Elie. C'était là une condition *sine quâ non* ; aussi Nicolaou avait-il déclaré qu'il se rétracterait entièrement et se considérerait libéré de tout engagement si sa volonté n'était pas observée. Ces lettres se trouvent en dépôt dans les archives du patriarcat œcuménique, auquel elles furent confiées en 1904, lors de la tentative que fit la municipalité de cette ville pour usurper l'établissement. Si le gouvernement princier veut s'en convaincre, je suis prêt à demander, en ma qualité d'éphore, au patriarcat, copie des lettres et du testament holographe, dûment légalisés par l'Agence diplomatique bulgare à Constantinople.

Les membres de la commission ayant fait remarquer que s'il y avait eu à Varna un évêque bulgare à l'époque où vivait le testateur, ce dernier eût peut-être confié la présidence de l'éphorie de l'hôpital à ce prélat bulgare. A quoi je répondis que non seulement il n'y avait pas d'évêque bulgare à Varna, mais que celui qui y siège actuellement ne peut en aucune façon se mêler de cette question, parce qu'il n'est pas évêque de Varna, mais de Preslav ; que tant que le patriarcat œcuménique a le droit de nommer ici un évêque grec, et qu'il existe une communauté grecque, c'est cet évêque qui demeure président de l'éphorie de l'hôpital.

En guise de conclusion, ces messieurs de la Commission me demandèrent :

— N'EST-IL PAS JUSTE ET SAGE DE CÉDER VOLONTAIREMENT L'HOPITAL AUX BULGARES, DE FAÇON A ÉVITER DES TROUBLES ET DES REPRÉSAILLES (?) PROBABLES ?

— Les troubles de la populace, répliquai-je, nous ne les craignons pas tant qu'il y a un gouvernement soucieux du sort de tous ses sujets, sans distinction de nationalité.

Sur quoi, je partis.

Varna, 3/16 juillet 1907.

GRÉGOIRE H. KARABATAKIS.

Rapport du vicaire archiépiscopal de Philippopoli au patriarche œcuménique

Très Saint Père,

De tous les biens de la communauté grecque de Philippopoli, écoles, églises, biens y appartenant et biens conventuels, confisqués par les Bulgares le 16 juillet de l'année dernière, il nous était resté jusqu'ici le pensionnat grec de jeunes filles, dont le local fut d'ailleurs considérablement endommagé par suite du pillage qu'il avait subi.

Cet établissement qui avait été légué à la communauté par feu Stavro Cosma Sarris, Hellène de Philippopoli, et sa femme, morts il y a quelque dix ans, vient à son tour d'être confisqué.

Le 11/24 mai, le nommé Ivan Boziloff, membre de la bande d'agitateurs criminels, et plusieurs de ses acolytes, ont tenté d'occuper le pensionnat par effraction. La porte n'ayant pas cédé, ils revinrent le lendemain accompagnés d'un serrurier qui se mit en devoir de l'ouvrir et en examina la serrure afin de confectionner des clefs.

Les spoliateurs avaient dès lors le moyen de pénétrer librement dans le pensionnat. Ils s'en emparèrent et c'est ainsi qu'il vient d'être donné en location par les soi-disant épitropes ou administrateurs à un Bulgare du nom de Genio Geneff.

Cette spoliation n'est pas l'unique arbitraire dont les Bulgares se soient récemment rendus coupables.

En dépit des communications et assurances officielles du gouvernement qu'un terme serait mis à nos souffrances et qu'une commission réglerait la question des biens usurpés, malgré toutes les promesses officielles du gouvernement, l'arbitraire contre notre malheureuse communauté bat son plein ; il prend de jour en jour des proportions

incroyables. Ainsi que Votre Sainteté verra d'après le document ci-inclus, les spoliateurs de notre église métropolitaine, par un avis affiché, il y a cinq jours, dans différents endroits de la ville, invitent les personnes intéressées à soumissionner pour la prise en location des immeubles appartenant à notre communauté, et cela sans que les autorités administratives et la police aient pris des mesures contre ces voleurs en plein jour.

Il est curieux qu'en dehors d'une maison de particulier dont ils veulent s'emparer pour la donner en location, ils mettent en adjudication la belle maison de l'Association des dames grecques « Eurydice », rue de la Gare.

Il est bien entendu que j'ai dénoncé tout cela en son temps, par l'entremise du préfet de Philippopoli, au gouvernement central, à Sofia. Mais je suis persuadé que les ministres bulgares, en lisant ma protestation, ne feront que sourire, à voir que nous nous adressons encore à eux et que nous continuons à croire que ce ne sont pas eux mais bien les particuliers qui sont les auteurs de ces persécutions.

Veuillez, etc.

Philippopoli, le 4/11 juillet 1907.

L'archimandrite Photios.
Vicaire du métropolitain de Philippopoli.

AVIS

Le Conseil de fabrique de l'église de Sainte-Marine fait connaître par le présent que, le 8 juin courant, à 9 heures a. m., il sera procédé à une adjudication aux enchères pour la location des propriétés écclésiastiques suivantes pour une durée s'étendant du 1er juillet 1907 au 1er janvier 1910, soit :

1.	Magasin rue Kazaz.....	N° 14
2.	Magasin rue Forgerons.....	43
3.	Un quart de magasin dans le Bezesten.....	5
4.	Une maison, rue Saint-Georges.....	35
5.	Un quart de magasin, rue Tahta-kalé.....	27
6.	Un magasin, rue Métropolitain-Païssios.....	18
7.	Une maison à 3 chambres et magasin, rue Dr-Stoïlow.....	41-47
8.	Une chambre (boutique) dans l'étage supérieur de Kourchoum-han.....	59
9.	Petit café, près de la porte de Kourchoum-han.....	—
10.	Magasin, rue des Forgerons..	32
11.	— rue Zaborno.....	42
12.	— (confiserie) avec la bâtisse intérieure et avec chambres, rue Zaborno.....	44
13.	Une maison, rue de la Gare.	

Pour avoir droit de participer à l'adjudication on doit déposer une somme de 50 fr. pour chacun des magasins nos 42 et 44 et pour la maison de la rue de la Gare, et de 20 fr. pour chacun des autres.

Les personnes désirant participer à l'adjudication peuvent prendre des renseignements détaillés, tous les jours, au bureau du Conseil de fabrique.

Philippopoli, le 20 mai 1907 (1)

(1) 2 juin.

NOTES ET DOCUMENTS

La Situation de l'Hellénisme

EN TURQUIE

PAR

M. le Dr Michel-S. KEBEDGY

Professeur d droit international à l'Université de Berne

Résumé d'une communication faite à la Société de Géographie de Geneve

Pour bien comprendre la situation morale et sociale des Grecs dans l'empire ottoman, il est utile de rappeler d'abord certaines données essentielles qui permettent d'éviter les méprises auxquelles conduit souvent l'usage exclusif de lunettes occidentales.

Lorsqu'en 1453, à la suite de la prise de Constantinople, l'empire de Byzance tomba aux mains des Turcs, la nation grecque qui y était comprise se trouva subjuguée sous la domination ottomane. Mais, si elle perdit ainsi son existence officielle, elle ne continua pas moins de subsister en fait et ne se perpétua pas moins à travers les vicissitudes de quatre siècles. La conscience nationale, ce sentiment que l'on rencontre chez tout peuple qui entend avoir une nationalité indépendante et vibrante, et qui constitue le trait caractéristique capital de toute nationalité indépendante (à côté duquel la langue ou la race n'ont qu'une importance secondaire), persista pendant les siècles de malheur et de deuil. Cela est dû à diverses causes, dont l'une est que les conquérants sentirent leur intérêt à ne pas poursuivre contre les Grecs une guerre d'extermination à outrance, à ménager une population qui, par son activité commerciale, industrielle et agricole, devait être le producteur qui ferait vivre le dominateur.

Partant de cette idée, les Turcs eurent certains ménagements à l'égard des vaincus. Ils respectèrent leur liberté religieuse, ils reconnurent leur organisation ecclésiastique, et se montrèrent en cela plus tolérants que certains peuples soi-disant chrétiens. Les Grecs s'habituèrent ainsi à voir dans la personne de leurs chefs spirituels des continuateurs de l'autorité civile nationale qui avait disparu pour eux. Le patriarche de Constantinople, ainsi que ses évêques, eurent sur leurs ouailles une autorité politique autant que religieuse, servant souvent d'intermédiaires dans les rapports des chrétiens avec l'autorité musulmane. Dans ces conditions, le clergé qui avait déjà en mains l'instruction publique, contribua puissamment, autant à la conservation de la conscience nationale qu'au maintien et à la propagation de la foi religieuse et de l'instruction.

Cette situation, dans laquelle chacun trouvait son compte, fondée d'abord sur des concessions unilatérales de l'autorité ottomane, s'est trouvée consolidée ensuite par la conclusion de traités internationaux entre la Sublime Porte et des Etats étrangers (notamment en 1774, 1856, 1878).

Les Grecs eurent ainsi leurs communautés ecclésiastiques, leurs écoles et leurs nombreux établissements de bienfaisance et d'utilité publique, avec leur organisation autonome, leurs « épitropies » et leurs « éphories », leurs fabriques d'églises et leurs diverses commissions scolaires et autres. Pour beaucoup d'affaires judiciaires (droit de famille, droit de succession, etc.), ils relèvent de tribunaux ecclésiastiques propres. L'évêque ou son représentant siègent dans les assemblées administratives. C'est pourquoi, on doit, si l'on ne veut faire fausse route, se rappeler constamment que les questions d'églises en Orient prennent facilement une importance essentiellement nationale. La conscience nationale se manifestant notamment par le choix de l'église à laquelle on se rattache, ainsi que par le choix de l'école où l'on envoie ses enfants et qui fonctionne sous la surveillance de l'autorité ecclésiastique, gardienne du patrimoine national, il s'ensuit que toute atteinte aux droits reconnus en matière ecclésiastique est plus qu'une simple question religieuse.

A la brève explication historique qui précède, il faut maintenant joindre — toujours à titre préliminaire — quelques traits caractéristiques des mœurs et de la vie privée des Grecs. Ceux qui les connaissent à fond — et non uniquement par les quelques spécimens exceptionnels qu'ils ont pu rencontrer dans de grandes villes — savent qu'un des traits dominants chez eux est — à côté du patriotisme auquel il ne faut pas omettre de joindre le sentiment de la religion nationale — le sentiment de la famille, poussé souvent à un degré qui surprend les étrangers.

Les mœurs patriarcales, très répandues, ont pour premier effet de prolonger souvent la cohabitation de tous les membres d'une famille pendant de longues années, sous l'autorité du chef, malgré la constitution de nouveaux ménages. Par la force des choses, l'esprit de soumission et de discipline familiale s'impose ainsi, et l'individualisme n'est pas très accentué. Les mœurs font dériver de cet état de choses des droits et des devoirs réciproques.

L'amour de la famille s'étend tout naturellement à la grande famille nationale. Il est de tradition constante chez les Grecs — même habitant les pays les plus lointains — de penser aux écoles, aux églises, aux établissements de bienfaisance de leur pays. Les journaux abondent en mentions de dons particuliers, concernant la bienfaisance nationale.

L'avidité insatiable des Grecs pour l'instruction, d'une part, et, de l'autre, leur penchant à se dépenser sans compter pour le bien public, expliquent le merveilleux développement de leurs innombrables établissements scolaires et de bienfaisance.

Ces données préliminaires ainsi brièvement rappelées, voici maintenant quelques faits qui attestent de la signification de l'hellénisme en Orient, comme facteur de civilisation des plus importants.

Le nombre des Grecs de l'empire ottoman est évalué approximativement à plus de cinq millions. La capitale en compte près de 350.000, sur une population totale d'environ 800.000.

Le diocèse de Constantinople comprend 72 écoles grecques, avec 398 instituteurs et institutrices et 13.217 élèves des deux sexes. De ces 72 écoles, 8 sont des écoles supérieures, avec 2.612 élèves; 64 des écoles primaires, ou de degré moyen (celles-ci appelées *helléniques*, en raison de l'importance prépondérante attribuée jusqu'ici à l'enseignement de la langue et de la littérature helléniques). Ces 64 écoles se décomposent en : 38 de garçons (6.183 élèves et 139 instituteurs) et 26 de filles (4.422 élèves et 102 institutrices). La dépense totale (fournie par les particuliers) est de 710.000 fr. par an.

Les écoles supérieures sont :

1° La grande Ecole Nationale, située au Phanar, fonctionnant sous le contrôle immédiat du Patriarcat œcuménique. Elle a formé plusieurs générations d'hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire de la nation grecque. C'est la plus ancienne de toutes les écoles grecques de Constantinople. Si certains historiens en voient l'origine dans l'Ecole œcuménique fondée par Constantin le Grand, les renseignements positifs qu'on possède ne remontent pas au delà du XVIIe siècle. Elle a été, d'abord, une de ces Académies comme il y en a eu beaucoup dans les villes grecques (Smyrne, Alexandrie, Andrinople, Corfou, Jannina, Athos, Kydoniae, Cozani, Larissa, Trébi-

zonde, etc.), qui ont été — avec les anciennes écoles impériales — l'origine des lycées et gymnases modernes. Installée dans un superbe palais qui domine la Corne d'or, elle a coûté 395.583 fr. et a un budget annuel de 90.000 fr. Elle a été dirigée par des hommes qui se sont illustrés dans le domaine de la pédagogie et des lettres. Elle se propose aujourd'hui un triple but : 1° Fournir la maturité en vue d'études universitaires; 2° former des instituteurs; 3° donner une instruction suffisante à ceux qui doivent immédiatement, au sortir de l'école, songer à gagner leur vie. Les programmes sont composés en conséquence. — La statistique relève 20.920 élèves de 1862 à 1905. Maximum en un an : 775 (1884); minimum : 331 (1899); en 1905 : 447. La décroissance du chiffre des élèves, qui atteint son maximum au lendemain de la guerre, s'explique non seulement par la gêne économique de beaucoup de parents (il y a des droits d'inscription assez élevés et le chiffre des dispensés, pauvres et méritants, est limité à 100), mais aussi par la préférence accordée par certains élèves, soit à l'école réale grecque de Péra, soit à certaines écoles étrangères, comme l'école allemande-suisse, où la place accordée à l'enseignement des langues étrangères est plus grande encore. Aussi, tenant compte des tendances utilitaires de notre temps, l'Ecole a-t-elle remanié ses programmes. L'Ecole doit ses succès autant à la vigilance de son Ephorie qu'à la capacité de ses directeurs, dont plusieurs se sont distingués par des aptitudes professionnelles de premier ordre (capacité administrative, haute moralité, valeur scientifique, grande clarté d'idées, justesse du coup d'œil, tranquillité d'esprit, patience inépuisable, activité, force de volonté).

2° L'Ecole de théologie. Pour l'instruction professionnelle du clergé, il y avait bien au commencement du XIX^e^ siècle une école ecclésiastique préparatoire à Corfou. Mais c'est en 1839 qu'on eut l'idée de fonder une véritable Ecole théologique. Elle est aujourd'hui installée à l'île de Halki (îles des Princes), dans un bel édifice, construit également par des dons privés, sur la colline de la Sainte-Trinité. Son budget annuel est de 115.000 fr. (environ 90 élèves, internes). Elle relève directement de la surveillance et de l'autorité du Saint-Synode. Un fonds spécial permet d'envoyer des boursiers à une université européenne (généralement, ils vont à la Faculté de Leipzig). — C'est la pépinière qui fournit au clergé des hommes cultivés, à la hauteur de leur tâche; les quatre derniers patriarches avaient été de ses anciens élèves.

Pour bien apprécier d'ailleurs la tâche du clergé grec en Turquie, il faut se rappeler que ses membres ne sont pas de simples fonctionnaires de l'ordre ecclésiastique; ils cumulent des attributions multiples, qui incombent ailleurs aux fonctionnaires de l'ordre administratif ou judiciaire; ils sont, en outre, traditionnellement, les éducateurs de l'âme nationale, ils pétrissent la conscience nationale, ils doivent diriger et défendre leurs ouailles.

3° L'Ecole de commerce — c'est le second des établissements scolaires qui se trouvent sur la ravissante île de Halki, couverte de bois de sapins, d'un air et d'un climat des plus propices aux études; elle est installée dans un grand édifice en pierre, sur la colline de la Vierge, en face de celle de la Trinité. 121 élèves (internes); 22 instituteurs.

4° Le Zographion — Ecole réale (désignée par le nom de son fondateur), située au centre du quartier européen de Constantinople (Péra). 269 élèves; 18 instituteurs.

5° Le Zappion — Lycée de jeunes filles (dû également à la générosité d'un particulier), installé dans un bel et solide édifice à Péra; avec un séminaire pour les futures institutrices; pépinière féconde, qui a formé un très grand nombre de mères de famille et de maîtresses d'école. 302 élèves; 25 institutrices.

6° Le lycée franco-grec Hadji Christou; 344 élèves; 31 instituteurs.

7° Le lycée de jeunes filles Joachimion, avec séminaire, au Phanar. 310 élèves; 17 institutrices.

8° Le lycée de jeunes filles central, demi-gymnase, avec 9 classes; 735 élèves; 14 institutrices.

A propos de l'instruction publique, on ne saurait passer sous silence l'action du *Syllogue littéraire grec* de Constantinople

Lorsque, vers le milieu du XIX^e^ siècle, l'instruction des Grecs en Orient reçut un nouvel essor, beaucoup d'Hellènes songèrent à la nécessité de créer un centre intellectuel, destiné à assurer, parmi les Grecs de Turquie, l'unité de vues nécessaire pour leur éducation pédagogique et scientifique. En avril 1861, fut ainsi créé le *Syllogue littéraire*, dont le titre est un peu trop restrictif, car il ne s'occupe pas seulement de littérature. Plus exactement, on peut l'appeler un centre de la vie intellectuelle de la nation hellénique. Installé dans un vaste bâtiment qui lui appartient, il possède une bibliothèque assez riche, un cabinet de lecture et un dépôt central d'instruments de physique. Il organise régulièrement en hiver des conférences hebdomadaires, en grec ou en français, et le public nombreux et reconnaissant qui s'y rend n'est pas toujours exclusivement un public grec. Pour peu que le sujet ou la personne du conférencier s'y prête, il n'est pas rare d'y voir beaucoup de membres de la colonie européenne et du corps diplomatique; d'illustres savants et hommes de lettres étrangers y ont pris la parole. En outre, le Syllogue est en relations avec les écoles grecques, les autres syllogues, les sociétés et établissements d'instruction grecque, qui se trouvent en grand nombre dans l'empire ottoman. Il entretient avec eux des relations, leur fournit des renseignements, leur prête un appui moral ou matériel, dans toute la mesure de ses moyens.

Son exemple a vite fait de stimuler le zèle. Déjà en 1874 il n'existait pas moins de 75 sociétés analogues dans l'empire ottoman, collaborant à son œuvre. La fondation de nouvelles écoles, l'amélioration de celles existantes et les nombreux rapports sur le mouvement de l'instruction dans les provinces, attestent les résultats obtenus par l'activité déployée en faveur de la propagation de l'instruction.

A Constantinople même, on trouve plusieurs sociétés d'instruction, nées sous les auspices du Syllogue (1), ainsi que trois grandes écoles (deux pour jeunes filles et un gymnase) dues à son initiative. Depuis 1878, le Syllogue a détaché de sa compétence les écoles nécessiteuses à soutenir, dont se charge l'*Association des amis de l'instruction et philanthropique* (fondée sous le titre : Aimez-vous les uns les autres!). Le fonctionnement du Syllogue a été facilité par sa division en plusieurs sections. Il a aussi organisé une Ecole du dimanche pour adultes. Grâce à un généreux donateur, il a pu organiser des concours pour la composition des meilleurs livres destinés à l'usage des écoles primaires. Dans l'ensemble, son action bienfaisante a eu pour effet de ranimer le zèle et de stimuler beaucoup d'activité en inspirant, selon sa belle devise, le courage et la confiance en l'avenir.

L'activité en matière d'instruction, dont nous venons de donner une idée très sommaire pour Constantinople, n'est point particulière à la capitale. On la rencontre également jusque dans les plus petites agglomérations helléniques. C'est en outre un spectacle réjouissant de voir, à la suite des jeux olympiques d'Athènes, le développement pris depuis quelques années, à côté de l'instruction, par les exercices gymnastiques de la jeunesse scolaire, l'éducation physique venant ainsi offrir une base solide pour asseoir l'éducation morale et intellectuelle.

Dans la *province de Constantinople*, dans son ensemble, nous trouvons : 185 écoles grecques de tous rangs, avec 612 instituteurs et 19.132 élèves des deux sexes, exigeant annuellement 878.654 fr.

Dans la *province d'Andrinople* (où l'on a relevé en janvier 1906 une population grecque de 366.321, contre 509.275 Turcs, 107.843 Bulgares, 24.060 Arméniens, 19.200 Juifs) : 416 écoles grecques, avec 644 instituteurs et 31.210 élèves; dépense annuelle : 346.193 fr.

En *Macédoine* (vilayets de Salonique et de Monastir) : une statistique récente, soigneusement dressée, nous montre 998 écoles grecques, avec 1.463 maîtres et 59.640 élèves; coût annuel : 780.000 fr. (1).

L'importance de ces chiffres se trouve précisée par les termes de comparaison suivants :

Contre 998 écoles grecques, nous trouvons 561 bulgares, 49 roumaines et 53 serbes. Les chiffres respectifs des élèves dans les deux dits vilayets, sont de : 59.640 (gr.), 18.311 (b.), 2.002 (r.), 1.674 (s.); ceux des instituteurs, de 1.463 (gr.) 873 (b.), 145 (r.), 112 (s.). De cette comparaison résulte, d'abord, la prépondérance numérique des écoles grecques, qui représentent les six dixièmes de l'ensemble des établissements d'instruction chrétienne. A cette prépondérance numérique s'ajoute une grande supériorité quant à l'importance de la clientèle respective des écoles : près des trois quarts du contingent scolaire des communautés chrétiennes reviennent aux établissements grecs. Ce n'est pas tout. La valeur réelle des chiffres ressort mieux encore, si l'on recherche les conditions d'existence et de fonctionnement des diverses écoles chrétinnes. Les écoles grecques sont dues à l'initiative privée; elles se peuplent librement, sans aucune pression pécuniaire, morale ou physique. Ce sont les communautés indigènes, et surtout les Macédoniens enrichis par leur commerce à l'étranger, qui ont travaillé au réveil de leurs compatriotes; les publicistes les moins favorables aux Grecs sont obligés d'avouer que si le patriarcat œcuménique et le gouvernempent hellénique y ont contribué, c'est pour une faible part. Fondées par des ressources privées, les écoles grecques fonctionnent et prospèrent grâce à la sollicitude et au libre concours des familles grecques. En l'absence de bourses de l'étranger, elles ne peuvent pas comprendre des élèves venus de loin. Elles ne peuvent pas non plus constituer des centres helléniques artificiels. D'où cette conclusion importante, qu'autour de toute école grecque existe une population hellénique proportionnée au nombre des élèves. Les écoles grecques le sont ainsi doublement, par l'entretien et par la fréquentation. Toute autre est la situation pour les écoles d'autres peuples, qui constituent des instruments de propagande politique. Elles sont créées et secourues, en majeure partie, parfois même en totalité, par les ressources officielles des gouvernements intéressés. Le consul général de la Grande-Bretagne à Salonique écrivait, il y a quelques années : « L'impor-

(1) 1) Des Thraces, 2) des Epirotes, 3) des Thessaliens, 4) des Macédoniens, 5) en faveur de l'instruction féminine, 6) ecclésiastique.

(1) Il y a lieu de remarquer à ce propos : 1° que la statistique scolaire est actuellement celle qui fournit les meilleurs éléments pour une évaluation approximative de la population, puisqu'elle repose sur des faits précis qui peuvent être contrôlés par tout le monde; 2° que les chiffres sus-indiqués ont sans doute subi certaines modifications à la suite des crimes nombreux (assassinats et destructions) commis par les bandits bulgares depuis 1903 contre la population hellénique, dont ils poursuivent systématiquement l'affaiblissement et la subjugation.

tance de la plupart des écoles bulgares est diminuée, à mon sens, par l'importance des sommes envoyées de Bulgarie, de Roumélie Orientale, peut-être même de Russie, pour leur entretien ». Instruments de propagande politique, ainsi entretenues, ces écoles n'ont souvent qu'une clientèle factice, recrutée à grand renfort de bourses et de subsides. Un grand nombre de ces écoles n'ont point de racines sérieuses dans le pays. Et voici les conséquences de cet état de choses, au point de vue social : le fonctionnement artificiel des écoles de propagande a pour effet de créer un véritable prolétariat intellectuel; les élèves qui en sortent sont des déclassés qui ne trouvent pas de moyens d'existence en Macédoine; il leur faut aller vivre dans le pays qui en a fait ses clients; aussi ont-ils été mêlés de très près à l'agitation macédonienne, qui devait leur procurer un gagne-pain. Toute autre est la situation des Grecs qui y sont chez eux; c'est ce qui explique comment, dans les districts du Centre, on rencontre par exemple 82 médecins grecs contre 4 bulgares, 30 avocats grecs contre 3 bulgares (1).

Avec l'instruction du peuple, la *philanthropie* est l'autre grand ressort qui met souvent en mouvement l'activité des Grecs. Nombreux sont les établissements de bienfaisance de tout genre (hôpitaux, asiles de vieillards, assistance d'enfants pauvres, etc.), qui en profitent; les particuliers offrent ainsi leur argent et leur peine pour le soulagement des souffrances humaines.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA PRESSE

La Grèce, la Turquie et la Question Macédonienne

Le Figaro (30 août) publie une correspondance d'Athènes, commentant les récentes représentations de la Porte au sujet des corps grecs que les méfaits des bandes bulgares et l'incapacité de l'administration turque ont contraints à entrer en scène dans les vilayets macédoniens.

Le cabinet d'Athènes trouve injuste que l'on rejette sur lui, et quelquefois que l'on rejette uniquement sur lui, la responsabilité de la situation troublée en Macédoine. Le gouvernement hellénique remplit, dans toute leur étendue et sans la moindre négligence, les devoirs qui lui incombent, en ce qui concerne les obstacles à opposer à toute tentative d'appuyer l'agitation entretenue par les bandes. Mais vouloir exiger de lui qu'il use de son influence pour mettre un terme aux agissements des corps francs opérant en Macédoine, c'est, d'une part, s'exagérer le pouvoir du gouvernement hellénique et, d'autre part, méconnaître le caractère du mouvement en question. Les bandes grecques, en effet, sont entrées les dernières en scène, en Macédoine, et après une série de crimes et d'exactions contre les Grecs qui soulevèrent le sentiment national en Grèce et créèrent un irrésistible mouvement d'opinion.

Les Grecs de Macédoine, exposés pendant de longues années aux plus violentes persécutions de la part des bandes bulgares (meurtres, assassinats, incendies de propriétés et de récoltes, violences contre des femmes), furent obligés de procéder, à leur tour, à la formation de bandes pour leur protection, et pour suppléer à l'impuissance ou au mauvais vouloir des Turcs à les protéger contre leurs ennemis. Mais l'organisation de cette action purement défensive ne vise et ne travaille d'aucune façon à la modification du *statu quo* en Turquie; c'est une manifestation spontanée et toute naturelle du droit de vivre. C'est son affirmation la plus élémentaire, et il suffirait que la cause de ce mouvement — les crimes commis contre les populations grecques — fût supprimée, pour que ce système de défense soit aboli, et que la situation entre, comme par miracle, dans une période de calme et de paix. On fut donc très étonné à Athènes que des représentations fussent adressées à la Grèce seule, tandis que la Bulgarie paraissait jouir d'une sorte d'immunité, tout à fait imméritée, pour tout ce qui se passe en Macédoine. Les Turcs eux-mêmes, cependant (dans de récentes déclarations de Hilmi-pacha, encore), avouent que dans les dernières attaques de troupes turques contre des bandes bulgares, à Nicodim et Pappadia, dans le district de Perlepé, ces bandes étant anéanties, il a été officiellement reconnu que la plupart des partisans de ces corps-francs étaient des soldats de l'armée bulgare commandés par des officiers bulgares et qu'on a même pu vérifier l'identité d'un partisan qui faisait partie du régiment du prince Ferdinand. En outre, une liste de crimes, commis par des bandes rivales, contre des Grecs, liste dressée pour ces derniers trois mois (mai-juin-juillet 1907) sur la foi de rapports authentiques, démontre péremptoirement que l'activité des bandes non grecques n'a pas du tout ralenti — comme on le prétend — puisque cinquante-huit Grecs, dans le vilayet de Salonique, et trente-trois dans celui de Monastir, furent assassinés, et le nombre des crimes contre des Grecs, dans l'année courante, de celui de l'année 1906, comme le nombre des mêmes crimes pendant l'année 1906 a été supérieur à ceux de 1905 (291 pendant 1905, 365 pendant 1906).

Il ne faut pas cependant, croire que le gouvernement grec, malgré des arguments aussi forts, refuse à la Turquie et surtout aux puissances la satisfaction d'une surveillance plus énergique sur l'appui et l'aide que les populations du royaume libre pourraient accorder au mouvement grec en Macédoine. Vous connaissez déjà les mesures auxquelles il s'est décidé à cet effet : défense absolue à tout groupe armé ou même à des individus isolés — suspects d'aller en Macédoine pour y rejoindre les bandes — de passer la frontière; promesse de vérifier si des officiers de l'armée active profiteraient des congés accordés pour l'étranger, afin de passer en Macédoine.

Il ne faut pas méconnaître ce que de pareilles mesures comportent de courage et d'abnégation de la part du gouvernement hellénique, dans l'état d'exaspération où se trouve l'opinion en Grèce, par suite des crimes commis contre les populations grecques en Macédoine, crimes tellement aggravés par les faits récents de Serrès, qui ont prouvé combien il est dangereux d'encourager les Turcs dans la répression des mouvements insurrectionnels chez eux. Mais on peut être sûr que le gouvernement grec tiendra parole : il ira jusqu'au bout de son devoir de gouvernement soucieux de son renom de correction internationale et déférant aux conseils et aux désirs des puissances. Il ne faillira pas à ses obligations, même s'il doit succomber dans cette tâche épineuse. Il faut cependant être juste, et l'Europe et la Turquie faciliteraient singulièrement l'œuvre du cabinet d'Athènes si elles ne se contentaient pas de leur démarche isolée, et si elles s'adressaient aussi aux autres nationalités intéressées en Macédoine, et si, par des représentations aussi énergiques que celles qui viennent d'être adressées à la Grèce, elles arrivaient à assurer aux populations grecques de Macédoine la même sécurité et la même tranquillité qu'elles s'efforcent d'assurer aux populations des autres nationalités. C'est alors, et alors seulement, que l'œuvre de pacification de la Macédoine serait complète, et que le renom de l'Europe comme un arbitre juste et impartial serait affirmé parmi toutes les nations balkaniques.

La mission française en Macédoine

M. Michel Paillarès, écrivant de Serrès (Macédoine) à la *Lanterne* (1 septembre), rend hommage à l'activité, au zèle, aux sentiments d'équité et d'impartialité dont a fait preuve, dans l'accomplissement de sa tâche, la mission militaire française, placée sous le commandement du colonel Vérand.

Il semble pourtant que de très regrettable malentendus se soient produits entre la population grecque de Serrès et le colonel Vérand, dont, pour notre part, nous n'avons jamais entendu que le plus grand bien. Voici, selon M. Paillarès, l'origine des fâcheux malentendus qui caractérisent les rapports entre la communauté grecque de Serrès et la mission française.

Le mutessarif du Sandjak de Serrès, docile exécuteur des volontés de Hilmi, n'a pas manqué d'utiliser les susceptibilités grecques pour le succès de la politique hamidienne. Il a soufflé dans l'oreille du Métropolitain, chef spirituel de la communauté patriarchiste, ce perfide mensonge : « Le colonel Véran est venu en Macédoine pour travailler à votre perte et au profit des Bulgares ». Et pour donner de l'autorité à cette calomnie il a présenté des preuves, il a cité des faits, qu'il interprétait à sa manière. Ainsi, il affirmait : « Tel jour, à telle heure, un comitadji est entré chez l'officier X... où il est resté longtemps en conférence. »

« Un autre jour, l'officier Y... s'est rendu dans tel village où il a réuni plusieurs révolutionnaires. » Maintenant, il répète volontiers devant les notables grecs : « C'est très curieux, jamais la mission française n'avait exercé la moindre pression sur nous quand il s'agissait de pourchasser les bandes bulgares. Au contraire, elle nous harcèle de ses avis et de ses menaces, pour nous entraîner dans la poursuite des Antartes. Jamais elle n'a dénoncé à notre administration les agissements des prêtres ou des instituteurs exarchistes, tandis qu'elle nous révèle à tout instant les complots des principaux agitateurs grecs. Le colonel Vérand est allé jusqu'à *moucharder* (!) les notables de la fille avec qui il était en relations amicales.

« Ayant un jour surpris le directeur de la régie au moment où il comptait de l'argent sur une table en compagnie d'un médecin et d'un commerçant, il s'est empressé de venir nous rapporter que ces honorables personnes faisaient partie du comité révolutionnaire grec, etc., etc. » Les Grecs sont tombés dans le piège. Ils ont cru que des accusations aussi précises avaient été réellement formulées par le colonel Vérand. Il y a mieux : le mutessarif a réussi à rendre toutes relations impossibles entre le chef de la mission française et le consul du roi Georges.

Tout cela est profondément regrettable. Le quai d'Orsay n'est pas hostile à l'hellénisme, et ni M. Pichon ni M. Constans n'ont adressé soit au colonel, soit à M. Alric, notre consul à Salonique, des instructions tendant à orienter notre action diplomatique vers le philobulgarisme. Nous sommes tous, en France, à quelque parti que nous appartenions, les amis de tous les peuples balkaniques. Nous n'accepterons pas que les intérêts des Serbes et des Grecs soient sacrifiés à ceux des Bulgares. Pour l'instant, nous nous efforçons de faire rendre justice, simplement, à ceux qui souffrent, à ceux qui ont besoin d'un appui moral.

(1) Voir : *Les écoles chrétiennes de Macédoine* dans la *Revue de droit international publie* de Paris (1905).

Je me suis plu à constater que notre mission est rigoureusement impartiale. Cependant quelques erreurs ont été commises de très bonne foi. Certains officiers ont été, à leur tour, dupes des manœuvres tortueuses du maréchal Ibrahim pacha et du mutessarif du Sandjak de Serrès. Se fiant aux informations tendancieuses fournies par des agents *secrets* qui sont à la solde, les uns, des Turcs, les autres, des Bulgares — et tout cela, à leur insu — ils se sont empressés, avec un peu trop de naïveté, parfois, de dénoncer des innocents. En tout cas, ils n'avaient pas de preuves assez fortes pour inculper des hommes dont le passé est à l'abri de tout reproche. D'une façon générale, ils doivent être très circonspects. Ils marchent constamment sur des embûches. Quand ils croient tenir la vérité dans leurs mains, ils voguent en plein mensonge, en pleine fourberie.

Qu'ils se gardent enfin de prendre part au débat qui divise Grecs et Bulgares. Qu'ils ne disent pas, à l'exemple des Russes et des Anglais : « Les slavophones patriarchistes sont Bulgares au même titre que les exarchistes. » Ils n'ont pas qualité pour trancher une question que les ethnologues les plus savants craignent d'aborder.

Si je me permets de leur adresser ces modestes conseils, c'est que j'ai beaucoup d'amitié pour quelques-uns d'entre eux ; et je désire ardemment que la mission française ne laisse en Macédoine que de bons souvenirs. Notre influence, au surplus, dans tout l'Orient, sera d'autant plus grande que nous aurons eu le constant souci d'être corrects, strictement impartiaux à l'égard de toutes les nationalités qui vivent sous le joug ottoman.

En Grèce

Extrait d'un article de M. Adossidès dans l'*Illustration* (31 août) :

... Le tourisme à l'intérieur du pays est parfois pénible. Il est telles ruines célèbres, tels sites merveilleux où l'on n'accède que par d'étranges chemins. La magnifique traversée des gorges du Taygète, la grimpée sur le mont Kotylion dont le sommet se glorifie du temple qu'érigea à Apollon guérisseur le génie d'Ictinos, sont de véritables épreuves d'endurance pour le cavalier et même pour le piéton. Ces mauvaises passes, que l'on franchit impunément en se fiant au pas infaillible des mulets, sont cependant l'exception. La plupart du temps, on s'en va par des chemins roulants. La Grèce est un des rares pays où l'on peut, au siècle de l'auto, voyager à une allure raisonnable, et vagabonder, errer, flâner même avec délices. On n'accélère la marche qu'au gré de sa fantaisie, — ou de l'humeur de l'*agoyiate*. Le voyage se déroule harmonieusement, sans hâte importune et tyrannique ; il est de ces courses où, durant des heures, on ne rencontre âme qui vive. Et il suffit le plus souvent de franchir la porte d'une ville pour se plonger aussitôt dans la solitude de la plaine ou de la montagne. Certains sites exhalent le parfum des terres vierges. L'illusion serait complète si, au moindre détour du chemin, n'apparaissait brusquement un temple en ruines, un fort médiéval, une chapelle croulante, un village accroché comme un troupeau de chèvres au flanc d'une montagne. Que ceux qui veulent voir la Grèce se hâtent d'y aller. Le tourisme, l' « industrie des étrangers », n'y sont pas développés encore. Nul crime de lèse-beauté n'y a été accompli et son pittoresque reste inviolé.

Les villes seules se sont assez transformées pour ne pas rebuter les enfants gâtés du confort moderne. Dans les principaux centres, le gîte et la table sont honnêtes. Patras, Nauplie, Delphes, Olympie, possèdent même d'excellents hôtels. Dans les bourgs et les villages lointains, le plus notable citoyen héberge toujours les passants. Les monastères perchés sur les hauteurs savent aussi accueillir les voyageurs : les *caloyers* de Mégaspiléon ou ceux des Météores sont des hôtes courtois et désintéressés. Plus haut dans la montagne, on reçoit l'hospitalité des pâtres, d'une simplicité antique. Ils égorgent en l'honneur du voyageur l'agneau traditionnel qui se rôtit à la broche, et, le soir, après un festin d'allure homérique, étendus en cercle autour d'un grand feu flambant, ils entonnent des chansons, alternant les pastorales, les mélodies populaires et les chants klephtes.

La Grèce des pâtres et des montagnards, celle des marins aussi, mérite d'être connue. La mer et la montagne la préservent encore de la « civilisation » ; c'est dans les replis des massifs et des côtes que s'est réfugiée la vie nationale. Là, le seuil du logis, tout ouvert, conserve son parfum d'antiquité, et l'on y accueille le voyageur en l'appelant frère : *adelphé*.

Cette Grèce pastorale et pittoresque, un artiste genèvois, le maître photographe F. Boissonnas, admirateur passionné de l'Hellade, a entrepris de la faire connaître — à côté de la Grèce artistique — dans un ouvrage de grand luxe qui doit paraître prochainement. Il a pour titre : *En Grèce* et sera orné de cent quarante illustrations, en héliogravure, — dont un grand nombre hors texte. M. Daniel Baud-Bovy, directeur du musée de Genève qui a accompagné M. Boissonnas dans son voyage, a recueilli les éléments de la partie narrative et descriptive du volume. Celle-ci est complétée par des notices archéologiques dues à la collaboration de M. G. Nicolle, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. L'ouvrage est préfacé par M. Th. Homolle, l'éminent archéologue, directeur des musées nationaux, ancien directeur de l'école d'Athènes.

Ce volume, véritable œuvre d'art, s'adresse aussi bien aux amateurs d'éditions rares et de chefs-d'œuvre typographiques qu'aux hellénistes, aux archéologues et aux fervents de la Grèce. C'est le livre d'or de l'Hellade que M. Boissonnas a voulu nous donner, dans la seule pensée d'ériger un monument d'admiration à ses beautés naturelles, à ses trésors d'art, et de faire connaître un pays qui, aux portes de l'Europe, reste encore un peu mystérieux pour le grand public d'Occident.

Encore peu fréquentée, l'Hellade ne compte qu'un petit nombre d'admirateurs : c'est une élite de lettrés, d'artistes et d'archéologues. Et, chose curieuse, si elle a ses historiens et ses chantres, elle n'a guère ses peintres, du moins parmi les Occidentaux. Exception faite de René Ménard, il n'est point de paysagiste moderne qui ait cherché son inspiration en Grèce. Dans une récente conférence, M. Gustave Fougères, l'éminent professeur à la Sorbonne, expliquait cette singularité : trop habitués aux contours noyés, au cadre flou des pays de l'Ouest, les peintres européens trouvent que dans le paysage grec il y a trop de dessin et pas assez de nuances.

Mais c'est précisément dans la simplicité des lignes que réside un des plus puissants charmes de cette incomparable nature ; c'est aussi dans la fermeté de la plastique et dans la netteté du relief. Dans cet air limpide, les contours se détachent franchement, comme découpés à l'emporte-pièce, et la lumière grecque achève de mettre chaque détail en valeur. « Que ne peut la lumière de Grèce ! s'écrie Maurice Barrès, elle charge de beauté une colonne de poussière soulevée au loin par le vent... » Partout diffuse, elle colore jusqu'aux brumes des ravins, jusqu'à l'ombre des crevasses. Le jour, elle enveloppe les sommets de vapeurs opalines ; sur les pentes des montagnes et des coteaux, au creux des vallées, elle exalte encore la variété, la richesse de ton des terrains, des eaux et des feuillages. Sous les lueurs du couchant, les hautes cimes se revêtent des chatoyantes incandescences de la nacre et toute la nature se teint en pourpre, en or, en mauve comme sous une pluie d'améthystes et d'hyacinthes.

Il est des nuits étoilées, en Attique surtout, qui sont claires comme un jour bleu. Et, lorsque la lune épanche son mystère fantastique aux pentes des collines, au profond des forêts, et sur la moire souple des eaux pose des nappes étincelantes, le décor est d'une surnaturelle beauté.

Dans les admirables photographies qui illustrent son volume, M. Boissonnas a réussi à rendre, sinon le prestige de cette lumière colorée, du moins cette fluidité de l'air, cette transparence de l'atmosphère qui est comme du cristal impalpable. Sa collection a encore le mérite de donner une idée presque complète de la diversité et de l'originalité des sites grecs. En Grèce, chaque région, chaque canton a sa structure propre, sa physionomie particulière : il constitue un tout complètement organisé. La nature, en Grèce, est régionaliste, — comme la race. Du haut de l'Ithôme, le Messénien contemplant sa plaine, prise dans un écran de montagnes, a, de son pays, la vision nette et le cadre total ; du haut de Mistra, le Spartiate peut d'un coup d'œil embrasser toute la vallée de l'Eurotas ; de la forteresse d'Argos, l'Argien domine toute l'Argolide ; partout il en va ainsi et dans chaque région le paysage est différent ; la noblesse de la ligne et l'harmonie de l'ordonnance dominent toujours, mais quelle diversité dans les caractères des différents sites, dans le modelé des formes et les ornements de détail ! L'Attique, élégante et majestueuse, déroule avec simplicité la nudité de ses montagnes et la vêture grise que font à ses vallons les bois d'oliviers : elle a la noblesse du Parthénon et la grâce de l'Erechthéion. Delphes, sauvage et redoutable, pleine de mystère et de terreur religieuse, au milieu de ses roches gigantesques et de ses gorges profondes, est bien le cadre digne de la divinité qui interprétait les arrêts du destin.

Olympie, et toute la vallée de l'Alphée, oasis de verdure, riante et gracieuse, est le décor naturel de l'enceinte sacrée de l'Altis, d'où émanaient l'allégresse et l'eurythmie de l'existence. L'Arcadie, la Béotie, la Thessalie, chacune des autres régions a également son type propre. Parfois, dans un même coin, la nature semble s'être fait un jeu de fondre les éléments en apparence les plus disparates ; à Sparte, l'opposition est hardie et l'accord sublime entre la mollesse voluptueuse de la vallée et l'âpre magnificence du Taygète, aux vastes contreforts, aux formidables escarpements, aux cimes neigeuses, comme sculptées par la foudre.

Même somptueuse variété sur les côtes où la mer, découpant les échancrures les plus capricieuses, dessine ses anses, creuse ses baies, étale ses golfes. Même phénomène de contrastes déroutants entre les îles : Hydra et Spetzae, arides et nues, comme torréfiées par le soleil ; l'Eubée, aux beautés alpestres ; la volcaniques Thyra, aux visions dantesques ; Corfou, luxuriante de verdure ; Naxos, la reine des Cyclades, posée légèrement sur l'eau comme une fleur qui s'ouvre en plein ciel ; d'autres encore, dissemblables par l'aspect et le décor, toutes sœurs par la pureté du dessin et par cette richesse, cette plasticité du paysage qui arrachait à Flaubert ce beau cri si artiste : « Jusqu'à la forme des montagnes qui est comme sculptée et a des lignes architecturales plus que partout ailleurs. »

Les Grecs et les Serbes ne font que se défendre.

Extrait d'une correspondance de Salonique à *La Lanterne* (9 septembre) signée de M. Paillarès :

... On m'objectera qu'il existe aussi des Antartes et des partisans serbes qui tuent des innocents, dans ce violent conflit de races et de nationalités rivales. La chose est indéniable. Les uns et les autres ont commis des crimes monstrueux et que nulle conscience d'écrivain ne saurait excuser. Mais, il convient de noter que seuls les comitadjis usent de procédés barbares : ils font hurler de douleur tous les malheureux qu'ils immolent aux appétits panslavistes. Ils ont créé une échelle de raffinements où ils puissent assouvir leur cruauté. Ils ne donnent pas un simple coup de couteau, ils ne fusillent pas, ils martyrisent. Jusqu'à présent, personne n'a pu me fournir avec quelque précision un cas où les défenseurs de l'hellénisme se soient livrés à de bestiales exécutions. Ils ont massacré, parfois, dans le tas, des femmes et des enfants. Mais ils n'ont pas tenu le patient sur le chevalet pour lui faire rendre l'âme, souffle à souffle, au milieu de souffrances intolérables et qui font croire à l'enfer. Du reste, l'action grecque et l'action serbe sont des conséquences, des suites naturelles de l'inquisition bulgare. Supposez que les apaches, à Paris, terrorisent toute la population et lui rendent la vie impossible, sans qu'elle soit protégée par la police ou la force armée. Qu'arrivera-t-il? Tout d'abord, les Parisiens égorgés se contenteront de clamer leur désespoir, d'implorer le secours, l'assistance de l'Etat. Mais celui-ci restant sourd à leur prière et se figeant dans une immobilité complice, ils perdront patience, ils s'armeront eux-mêmes pour se défendre, ils s'organiseront au besoin en troupes, en bandes, en corps de contre-offensive, en vue de purger la capitale de tous les bandits qui l'infestent et la déshonorent. C'est ce qui s'est produit en Macédoine. Pendant plusieurs années, les comitadjis bulgares, poussés, excités et soutenus par le panslavisme, ont fait pleuvoir le fer et le feu sur des milliers d'êtres qui n'avaient pas le bonheur de se sentir des inspirations antigrecques ou antiserbes. Les victimes firent entendre de douloureux gémissements. Personne ne leur tendit la main, ni le Turc, ni l'Europe. Des meetings eurent lieu à Salonique, où d'imposantes manifestations rappelèrent aux consuls que tous les jours des vieillards, des femmes et des enfants étaient fauchés par le poignard inexorable des assassins de Sofia. Les représentants des grandes puissances répondirent à ces appels par des méprisants haussements d'épaules.

« Que les Grecs se défendent, consentirent à insinuer les plus loquaces, puisqu'ils prétendent être le nombre, la puissance et la richesse, et qu'ils nous prêchent la paix! Nous en avons assez de leurs sempiternelles requêtes, de leurs indiscrètes doléances et de leurs importunes criailleries. » Et l'hellénisme a pris les armes — avec le serbisme — pour montrer sa vitalité à la diplomatie sceptique. Les Antartes (partisans grecs) ont incontestablement arrêté la marche audacieuse et inquiétante du bulgarisme. Ils ont ranimé le courage des patriarchistes dévoués à la Grèce. Bien mieux, ils ont fait reculer la propagande de leurs ennemis, et tout cela contre l'attente et à la stupeur des agents européens qui les avaient poussés aux dernières résolutions, avec la certitude de leur impuissance et dans la prévision de leur défaite.

Et voici que maintenant, c'est l'hellénisme qui est rendu responsable de tous les maux dont la Macédoine est accablée. « Si les réformes marchent lentement, si la pacification devient de plus en plus un problème insoluble, la faute, accusent les grincheux, en est aux bandes grecques. » Et la Porte, aiguillonnée par l'Angleterre, a fait passer sur le gouvernement d'Athènes une trombe d'accusations et de menaces. Tous les ministres accrédités auprès du roi Georges ont fait chorus avec le représentant du Sultan. Chacun a porté sa boule de neige dans cette avalanche de récriminations.

Puisque des pressions analogues n'ont pas été faites à Sofia, vous en concluez, n'est-ce pas, que les bandes bulgares ont disparu du sol macédonien?

Or, écoutez ce que nous apprennent les informateurs officiels :

Du mois de mars 1906 au mois de juin 1907, il y a eu 74 rencontres entre les bandes bulgares et les troupes turques, 291 comitadjis ont été tués. D'un autre côté, il y a eu 46 rencontres entre les mêmes troupes et les Antartes. Ceux-ci ont laissé sur le terrain, 218 morts, donc, les bandes bulgares sont supérieures en nombre aux bandes grecques. Remarquons, en passant, que les Grecs ne s'enfuient pas devant des Turcs, ainsi que se plaisent à le dire les mishellènes, puisqu'ils ont plus de tués, en proportion, que les Bulgares.

Peut-être, croirez-vous que depuis le mois de juin, époque où s'arrête cette statistique, les comitadjis ont abandonné la partie, tandis que les Antartes auraient persévéré dans leurs violences? Vous supposez tout au moins que dans les quelque semaines qui ont précédé la remise de la note comminatoire précitée, les comités bulgares ont été sages comme des agneaux. Et c'est pourquoi ils ont mérité de n'être pas blâmés par l'Europe sévère mais juste.

Eh bien! lisez le bulletin rédigé par les autorités et qui a été communiqué aux divers consulats. Vous y trouverez que (je ne rapporte que les faits les plus saillants) :

1° Le 3 juillet, un détachement turc attaque et met en fuite une bande bulgare près du village de Toussin, dans le caza de Gewgeli. Les comitadjis perdent deux hommes. 2° Le même jour, une autre bande bulgare est mise en fuite par des soldats, après avoir laissé un mort. 3° Une bande bulgare commandée par Dino assassine, le 4 juillet, sur la route de Serrès, un fermier qui rentrait chez lui. Survient un détachement qui la disperse en lui tuant un homme. 4° Une bande bulgare de 80 comitadjis et commandée par le chef Risté incendie trois maisons dans le caza de Monastir. 5° Le 8 juillet, une bande de onze comitadjis capture, près de Monastir, un domestique grec de cette ville et le relâche après l'avoir sauvagement battu. 6° Une autre bande se rend au monastère de Prodomas et s'y livre à des excès. 7° Le 11 juillet, une petite bande bulgare est détruite par les soldats turcs près du village de Tségani. Les soldats ont saisi 2 fusils Mannlicher, 3 revolvers de l'armée bulgare, 1 Mauser, une bombe carrée et la correspondance du chef. Sur l'un des cadavres, on a trouvé une lettre portant cette inscription sur l'enveloppe : « A Kroum, à Sofia », et commençant par ces mots : « Cher Boris ». On suppose que le destinataire est l'agitateur Sarafof, à qui l'on recommandait le porteur de la missive pour un poste dans l'administration princière. 8° Le 17 juillet, une bande de 85 comitadjis est attaquée et entièrement détruite par les Turcs, près du village de Racli. Parmi ces révolutionnaires *macédoniens*, se trouvent 63 soldats bulgares d'un régiment de Philippopoli, équipés au couvent de Rilo. Le chef était l'officier bulgare Tsakof. Les soldats ont saisi 85 fusils Mannlicher, des bombes, des clairons, des munitions, etc., etc. 9° Dans le caza de Keuprulu, une autre rencontre a eu lieu entre 20 comitadjis bulgares et un détachement militaire. Dix comitadjis ont été tués. 10° Au cours d'une perquisition qu'ils faisaient près du village de Papadia, les soldats découvrent et attaquent une bande bulgare de 15 comitadjis dont 4 sont tués par les balles et les autres meurent dans le feu d'un incendie. 11° Le 18 juillet, une bande bulgare de 50 comitadjis franchit la frontière et pénètre dans le caza de Razlog. On annonce qu'une bande de 100 comitadjis se prépare à quitter le couvent de Rilo et à faire irruption dans le caza de Djoumaïa. 12° Le 19 juillet, une bande bulgare, commandée par Dimco, massacre 4 Grecs du village de Gradesnitsa. 13° Le 21 juillet, 30 comitadjis entrent dans le village de Lesca et y tuent un paysan grec et sa femme. 14° Le 25 juillet, une bande de 20 comitadjis a pénétré dans le village de Handil, dans le caza de Zihna, a tué 3 Grecs dont une femme, blessé 6 villageois et brûlé deux maisons. 15° Le 28 juillet, 15 Bulgares déguisés en soldats ont enlevé et tué le mouktar grec du village de Ziboro. 16° Le 3 août, cinq paysans grecs de Nevesca et un de Negovani ont été pendus sur la route de Flornia uar une bande de comitadjis. 17° Une bande bulgare a enlevé et fait prisonnier dans Vélessa un riche israélite de Salonique. Elle demande une rançon de cinq mille livres turques. 18° Le 14 août, une bande bulgare de 30 comitadjis, commandée par le chef Tsadomiroff, a tué deux notables du village de Déré-Mouslin, dans le caza de Melnik. 19° Une autre bande de 30 comitadjis a été complètement anéantie par les troupes turques dans le secteur français.

Ce bilan qui est incomplet et qui ne fait pas mention de la tentative d'enlèvement du colonel anglais Elliott, dénonce avec une singulière éloquence l'existence des bandes bulgares. Depuis très longtemps elles n'avaient été aussi nombreuses. Et il est à remarquer que la plupart des faits rapportés dans le bulletin de juillet-août se sont déroulés dansles régions *où il n'existe pas de bandes grecques*. Ni à Djoumaïa-Bala, ni à Razlog, ni à Nevrocop, ni à Melnik, ni à Keuprulu, ni à Stumnitsa, ni à Drama, on ne vit jamais un seul corps grec. *On n'en vit pas davantage dans tout le secteur confié aux Anglais*. Et cependant, la diplomatie britannique a fait des remontrances énergiques au gouvernement d'Athènes et s'est abstenu d'en adresser au cabinet de Sofia.

VIENT DE PARAITRE

Greeks & Bulgarians

In the Nineteenth and Twentieth Centuries

AN OPEN LETTER TO THE
RIGHT HON. SIR CHARLES W. DILKE

BY

NEOCLÈS KASASIS

Professor of Athens University
President of the „ Hellenismos Society "

Le Directeur-Gérant : A. ADOSSIDÈS.

Levallois-Perret. — Imprimerie WELLHOFF et ROCHE
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 19. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 1er OCTOBRE 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Les révélations de M. Natchovitch : *lettre de Sofia.*

Echos : *le cas de l'évêque de Drama ; la santé et les inquiétudes d'Abdul-Hamid; la question samienne; projets de réformes judiciaires en Macédoine; commentaires viennois sur le voyage du grand-duc Wladimir; rêves de grandeur bulgare; la criminalité en Macédoine; la situation dans le caza de Karaféria ; frères ennemis et fratricides; petites nouvelles.*

La situation de l'hellénisme en Turquie : — II, *conférence du professeur M. Kebedgy.*

Revue de la Presse : *lettre de M. Kazazis au* Times; *« verso l'accordo greco-rumeno »; l'affaire Elliott; la politique antigrecque de la Porte ; « Greeks and Bulgarians; » un article du* Fremdenblatt.

Les révélations de M. Natchovitch

SUITE (1)

(De notre correspondant)

Sofia, septembre.

En juillet 1906, lorsque sévissait en Bulgarie l'agitation antigrecque, M. G. Natchovitch remplissait encore les fonctions d'agent diplomatique de la Principauté à Constantinople. Aux premières nouvelles des horreurs qui marquèrent la catastrophe d'Anchialo et les attaques dirigées contre les Hellènes des autres villes de Bulgarie, M. Natchovitch cria au mensonge : « Ce n'est pas possible, disait-il, ce n'est pas possible, les Bulgares ne sont pas des assassins ». Mais bientôt après, l'indignation faisait place, chez la diplomatie bulgare, au scepticisme des premiers jours. M. Natchovitch eut alors la pudeur et l'honnêteté de donner sa démission. Il l'envoya au prince Ferdinand dans une dépêche où il disait : « *Vos conseillers actuels ont couvert la patrie d'opprobre.* »

C'est M. Natchovitch lui-même qui en fait l'aveu dans un autre article (la *Changova Vetcherna Pochta* du 9/22 août), où il rejette toute la responsabilité du mouvement antihellénique sur le cabinet stambouloviste Petrof-Petcoff.

On se rappelle que dans une de ses réponses à M. Natchovitch, le général Petroff, l'ancien président du Conseil, pour dégager sa responsabilité, avait cherché à justifier les horreurs du mouvement antihellénique par la théorie de la « psychologie de la foule ». M. Natchovitch répond :

La psychologie de la foule nous apprend que derrière elle il y a toujours un ou plusieurs Catilinas qui se servent d'elle dans un but personnel. Un ami de Varna m'écrivait au mois de septembre de l'année dernière qu'il avait demandé à Dragouleff, qui était alors doué du don d'ubiquité (1), comment celui-ci connaissait le ministre roumain général Lahovary, auquel il faisait parvenir une adresse télégraphique de Philippopoli, après les pogroms antigrecs de cette ville. Dragouleff répondit : « C'est le général Petroff qui m'a remis l'adresse et m'a chargé de lui télégraphier, me disant qu'il avait fait sa connaissance à Madrid. »

Que signifiait cette dépêche au général Lahovary, l'un des principaux instigateurs du mouvement antigrec de Roumanie, si non que le général Petroff entendait établir en quelque sorte une solidarité entre la guerre faite aux Grecs en Bulgarie et celle que l'on avait déjà commencé à mener contre nos compatriotes de Roumanie ? Geste significatif sur la portée duquel on a dû à Bucarest se méprendre d'autant moins que comitadjis bulgares et agents roumains en Macédoine avaient déjà lié partie pour combattre les Grecs dans cette région. Oh ! nous n'avons jamais douté de cela, pas plus que nous n'ignorions que le général Petroff et le général Lahovary, dans leur désir d'exterminer les nôtres en Macédoine, s'entendaient comme larrons en foire.

M. Natchovitch poursuit en accusant le gouvernement d'avoir inspiré et appuyé le mouvement antihellénique :

> Un fonctionnaire du département de la police, dit-il, me déclarait, peu après mon retour de Constantinople, qu'*on avait donné congé à plusieurs fonctionnaires des ministères, afin de leur permettre de conduire la populace contre les Grecs.* Les commentaires sont superflus.

Et plus loin :

> Le mouvement a commencé à Varna par la lapidation de l'évêque grec et l'attaque des églises et des hôpitaux. De là, il se répandit à Roustchouk, Philippopoli, etc., et se termina à Anchialo. Presque partout, c'est Dragouleff qui était à la tête de la foule : on le voyait au ministère des Affaires étrangères ; il se rendait à Roustchouk, à Philippopoli, dans le wagon même de Ratcho Petroff. Aussitôt le retour de M. Petcoff de l'étranger, la fameuse « psychologie des foules », invoquée par M. Petroff, s'évanouit et les pogroms cessèrent...

En somme, les révélations, ou plutôt les démonstrations de M. Natchovitch se résument dans les deux propositions suivantes : 1° le mouvement bulgaro-macédonien a été fomenté, encouragé, soutenu par le gouvernement bulgare, le général Petroff, ex-président du Conseil et ministre des Affaires étrangères étant, pour employer l'expression de M. Natchovitch, le « levier principal du banditisme », le chef et le collaborateur des comitadjis et des bandes d'assassins ; 2°) le mouvement antihellénique de Bulgarie a été créé, inspiré, appuyé par le même gouvernement bulgare, notamment par le général Petroff en personne. Persécutions des Grecs de Bulgarie et massacres de Grecs de Macédoine sont organisés et concertés au sein du Conseil des ministres à Sofia. Retenons bien ces déclarations nettes et précises. Cette fois, ce ne sont pas des Grecs qui affirment ces vérités : c'est un homme d'Etat bulgare qui les proclame, un diplomate des plus en vue de ce pays-ci ; celui-là même qui, de l'aveu du général Petroff, fut sollicité par le prince Ferdinand de représenter la Bulgarie à Constantinople, en des circonstances extrêmement critiques, et sut épargner à son pays une guerre qui lui eût été funeste. Nul mieux que M. Natchovitch n'était initié à la politique de son pays, et il était mieux placé que quiconque pour connaître à fond les menées combinées des gouvernants et de leurs agents, les comitadjis bulgares, en Macédoine. Ces révélations empruntent à ces diverses circonstances une portée particulière ; elles résument et mettent à nu la politique de la Bulgarie au cours des dix dernières années ; elles fixent les origines et l'évolution du vaste complot dont la Macédoine a été la sanglante victime, dont elle a failli être la dupe ; ce sont enfin des vérités historiques irréfragables qui portent un coup définitif à la légende bulgaro-macédonienne.

Les articles de M. Natchovitch ont jeté certains politiciens de Sofia dans la plus vive inquiétude. Les voilà démasqués. Ils nient pourtant, mais dénégations et démentis ne peuvent plus tromper personne. Même dans l'opposition, des voix se sont élevées pour engager M. Natchovitch à ne plus continuer une campagne « compromettante... » D'autres, au contraire, conscients des funestes résultats de la politique des bandes qui aliènent au bulgarisme les sympathies des Bulgares macédoniens eux-mêmes, se montrent satisfaits des révélations de M. Natchovitch, parce qu'ils espèrent qu'elles contribueront à faire cesser l'œuvre de massacres inaugurée par les bandes bulgares en Macédoine.

Quant au général Petroff, si directement mis en cause, il s'efforce de se justifier, dans une série d'articles (*la Changova Vetcherna*

(1) Voir l'*Hellénisme* du 15 septembre.

(1) Dragouleff, l'organisateur du mouvement anti-hellénique exécutant lui-même les ordres du cabinet Petroff-Petcoff. N. D. L. R.

Pochta des 10/23, 11/24 et 12/25 août). Mais sa justification est moins un plaidoyer — qui eût été singulièrement difficile — qu'un réquisitoire. Il est moins aisé de se défendre contre des accusations précises, basées sur des faits, que d'attaquer son accusateur par des assertions calomnieuses et de vagues récriminations. « La mission de M. Natchovitch, dit-il, a consisté à bouleverser le cabinet pour prendre ma place ! » Mais il évite prudemment de réfuter les points précis sur lesquels son contradicteur avait basé son vigoureux réquisitoire. Il préfère s'expliquer sur des questions secondaires ; en somme il s'accuse en s'excusant et se défend en s'esquivant.

Pendant ma présidence, dit-il, M. Petcoff était ministre de l'Intérieur, et M. Savoff, ministre de la Guerre. Comment pouvais-je lancer des bandes lorsque ni l'armée, ni la police n'étaient entre mes mains ?...

M. Petroff se moque du monde. Quand on lui reproche d'avoir lancé des bandes en Macédoine, il va sans dire qu'on sous-entend le concours de ses collègues du cabinet. Que ce concours ait été volontaire on non, peu importe, le fait est qu'il n'a pas manqué à M. Petroff, ainsi qu'il ressort de l'entretien qu'avait eu avec le ministre de la Guerre, le général Savof, M. Natchovitch (1). Aujourd'hui M. Ghennadief, quoique simple ministre de l'Agriculture, est le véritable chef du cabinet et du parti stambouloviste. Il est lui-même à la tête du mouvement bulgaro-macédonien et l'on pourrait dire de lui ce que M. Natchovitch a dit du général Petroff, dont M. Ghennadief est le véritable successeur, c'est qu'il est « le levier principal du banditisme en Macédoine », concentrant entre ses mains l'action du comité de l' « Organisation intérieure », dont Sarofof, Gavarnof et consorts ne sont que les simples instruments. Le jour où M. Ghennadief ne sera plus ministre, pourra-t-il se défendre de sa politique actuelle en prétextant qu'il n'est actuellement ni ministre de l'Intérieur, ni ministre de la Guerre, mais simple ministre de l'Agriculture. M. Petroff, qui était chef du cabinet à l'époque où il dirigeait les bandes, est encore moins autorisé à chercher à dégager sa responsabilité en disant qu'il ne détenait alors ni le portefeuille de l'Intérieur ni celui de la Guerre. Mais passons.

M. Natchovitch ayant dit (2) que M. Petroff était « naïf d'attendre le salut de son action de l'Angleterre », ce dernier répond : « Nulle puissance, fût-elle grande, ne peut « compter sur nous, si nous ne comptons pas « sur nous-mêmes. Nos insuccès viennent « de cette indécision. Il y a *des puissances* « *qui ont intérêt à voir la Bulgarie exister* « *et à être forte : c'est vers ces puissances* « *que nos regards doivent être tournés.* »

M. Petroff entend par là d'abord l'Angleterre, puis, quoique n'étant pas précisément russophile, la Russie. Mais ne songerait-il pas aussi à l'Autriche dont la politique est devenue, depuis l'arrivée au pouvoir de M. d'Aerenthal, nettement bulgarophile ?

*
* *

Dans l'officieuse *Vetcherna Pochta* (du 9/22 août), M. Daskaloff, reprenant ses attaques contre M. Natchovitch, se demande comment il convient de qualifier « le crime que celui-ci a commis en livrant à la publicité ses entretiens avec le prince et le ministre de la Guerre. ». Il traite M. Natchovitch de « traître » pour avoir révélé des « secrets d'Etat », forfait qu'on devrait punir en jetant le coupable en prison.

Ces « secrets d'Etat » fournissent au *Mir* (du 19/1er septembre) l'occasion d'une réplique fort à propos :

Les stambouloviste, dit-il, ont faussement interprété ce terme dans le but de s'épargner un contrôle public de leurs actes et de dissimuler leur caractère criminel...

. . . . . .

Pour les stambouloviste, tout est secret d'Etat. Lorsqu'on leur demande compte des 1.500.000 francs alloués par eux aux victimes de Macédoine, ils répondent que c'est un secret d'Etat...

Parbleu ! ces allocations vont non aux victimes, mais aux bourreaux, puisqu'elles ne servent qu'à armer et à entretenir des bandes d'assassins. Le *Mir* poursuit :

Si un journal écrit quelque chose contre les brigands qui ont brûlé Anchialo et pillé des maisons particulières à Philippopoli, Roustchouk, Sténimacho,, Varna, Bourgas, le cabinet actuel de S. A. Royale s'en indigne : c'est encore un secret d'Etat sur lequel il faut garder le silence...

Dans la polémique entre Natchovitch et P. Pétroff, nul document secret, nulle convention secrète, nul secret administratif n'a été rendu public : Pétroff accuse Natchovitch d'avoir accepté le poste d'agent diplomatique sur les instances du Commissaire ottoman ; Natchovitch répond que c'est le Prince qui l'en avait prié à plusieurs reprises et qu'il n'avait lui-même acquiescé à ce désir que sur les assurances du Conseil des ministres qu'un terme serait mis au brigandage. (*En Macédoine.*)

Quant aux pogroms du mouvement antihellénique, nul secret d'Etat ne fut davantage révélé. Les rapports des ministres avec Dragouleff sont connus de tout le monde ; l'organe gouvernemental *Vetcherna Pochta* lui-même, en a parlé. Où sont donc ces « secrets d'Etat » ? Sont-ce les folles notes, les envois de bandes, ou les rapts d'enfants destinés à procurer des rançons ? Le secret d'Etat ne peut dissimuler nul crime et les actes des ministres actuels constituent une chaîne de crimes et d'actes de brigandage. Leurs actes ont les apparences de secrets d'Etat, en fait, ils ne sont que criminels. Notre politique macédonienne a un caractère dissipateur et destructeur. QUI PEUT NIER QUE LE SYSTÈME DES BANDES EN MACÉDOINE N'AIT PAS, DANS LA PLUPART DES CAS, DÉGÉNÉRÉ EN SIMPLE BRIGANDAGE ? Serait-ce là un secret d'Etat ?

Les relations criminelles que les cercles dirigeants entretiennent avec des agents en Macédoine seraient-elles aussi un secret d'Etat ?

La *Balkanska Tribuna*, de son côté, commentant les révélations de M. Natchovitch (nos 249 et 250), analyse la « politique d'Etat que Sofia mène dans les affaires macédoniennes ». Cette politique, dit en substance la *Balkanska Tribuna*, a appuyé le mouvement bulgaro-macédonien. « Un comité purement militaire » siégeant à Sofia était à la tête de l'organisation. Les coups d'Etat se succédaient en Bulgarie : Radoslavoff tombait, remplacé par Ivantchef, qui à son tour était renversé par Petroff, lequel cédait bientôt la place au cabinet zankoviste — automne de 1902. Mais M. Daneff, qui n'était pas homme à tolérer le banditisme, était forcé peu après de démissionner, abandonnant le pouvoir aux belliqueux stamboulovistes, Petroff et Petcoff, qui « allumaient le feu macédonien », bien que la Bulgarie « ne fût pas en état d'imposer ses volontés par la force des armes ». Les troubles de 1903 furent fomentés par le cabinet Petroff-Petcoff : « L'insurrection de 1903, dit catégoriquement « la *Balkanska Tribuna*, fut provoquée, et « nous pouvons le démontrer... » Enfin, ce journal confirme ce que vous n'avez cessé de répéter depuis quatre ans dans l'*Hellénisme*, à savoir que le gouvernement bulgare s'est appliqué à entraver, à faire échouer l'application des réformes élaborées à Muersztegg. Et après avoir énuméré les menées du cabinet stambouloviste, la *Balkanska Tribuna* conclut :

L'action des bandes n'était plus une force organisée, elle prit un caractère de brigandage.

Le système des bandes n'aidait plus, ne pouvait plus aider la population bulgare... mais annihilait ce qui restait des forces bulgares et entraînait la démoralisation et les ruines...

Est-ce sur les seuls Bulgares de Macédoine que le banditisme a si cruellement sévi ? L'on sait quelles atrocités et quels abominables forfaits eurent et ont, hélas ! encore à subir les Grecs-Macédoniens qui durent enfin se résoudre à opposer une résistance armée aux crimes du banditisme que dénoncent aujourd'hui des hommes d'Etat et des publicistes bulgares.

Tels sont, en raccourci, les principaux commentaires qu'occasionnent les précieuses révélations de M. Natchovitch, qui semble n'avoir pas encore dit son dernier mot sur ces affaires et a promis de revenir sur la question.

M.

ÉCHOS

LE CAS DE L'ÉVÊQUE DE DRAMA. — Les sourdes menées à l'aide desquelles les adversaires du courageux prélat machinaient sa ruine ont été en pure perte. Elles n'ont même pas résisté aux premières recherches de la justice, et déjà son innocence semble établie. Tout ce qui subsiste des accusations portées contre lui, c'est la manifestation de sympathie et le surcroît de popularité qu'elles lui ont valu en Macédoine. Voici quelques détails sur les circonstances dans lesquelles il a dû pourtant abandonner son poste.

Lorsque les autorités ottomanes, s'étant présentées à l'évêque, lui eurent fait savoir qu'il devait quitter Drama dans les 24 heures, le prélat répondit qu'il ne partirait que sur l'ordre de son supérieur, le patriarche œcuménique. Sur quoi, les troupes cernèrent la résidence de l'évêque. A cette nouvelle, une vive émotion s'empara de la population de Drama et une foule nombreuse se porta à l'évêché. C'est en ce moment que parvenait une dépêche du patriarche, enjoignant à Mgr Chrysostome de se rendre à Salonique. Les autorités en furent prévenues, mais avant de se séparer de ses ouailles, le prélat se porta à la cathédrale, et là, s'adressant à la nombreuse assistance, l'engagea en termes émus à conserver courage et confiance, mais aussi à continuer à persévérer dans la voie de la légalité.

Au sortir de l'église, l'évêque se rendit à la gare, escorté par la foule qu'encadrait un détachement de soldats. A son arrivée à Salonique, il a été reçu à la gare par l'aide de camp du gouverneur général qui lui exprima le désir des autorités de connaître l'adresse de l'hôtel où Sa Grandeur descendrait. Il va sans dire que, malgré cette cour-

(1) C f. l'*Hellénisme* du 15 septembre.

(2) C f. l'*Hellénisme*, 15 septembre. « La polémique Gr. Natchovitch-Ratcho Petroff.

toisie à laquelle la qualité de l'évêque les obligeait, les autorités turques le firent étroitement surveiller.

*
* *

On mande de Drama qu'à la suite du départ de l'évêque une députation de la communauté grecque s'étant présentée au consul d'Angleterre, formula des protestations contre le départ de Mgr Chrysostome, victime d'abominables intrigues bulgares et de l'hostilité des autorités turques, notamment du vali de Salonique et du mutessarif de Drama.

L'examen de la correspondance du prélat qui a été saisie par les Turcs n'a rien révélé qui pût, comme l'avaient prétendu ses détracteurs turcs et bulgares, le compromettre. Ses lettres aux Agents Civils et aux consuls russe et autrichien dénoncent simplement des persécutions systématiques des autorités contre l'élément grec, et plaident en faveur d'*innocentes* victimes d'arrestations, d'emprisonnements et autres mesures arbitraires. Sa lettre à l'archevêque de Canterbury n'est qu'un juste réquisitoire contre les crimes des comitadjis bulgares. Sa correspondance avec le consul de Grèce ne prouve, paraît-il, que l'absolue innocence des autorités ecclésiastiques grecques, les maux dont souffrent les populations helléniques de Macédoine, et enfin la légitimité de leurs réclamations.

Suivant les dernières nouvelles de Salonique, le patriarcat œcuménique a télégraphiquement mandé à Constantinople l'évêque de Drama.

*
* *

La santé et les inquiétudes d'Abdul-Hamid. — Des nouvelles de Constantinople, émanant d'une source autorisée, confirment les bruits de l'aggravation de l'état de santé du sultan Abdul-Hamid.

Malgré l'assiduité du sultan à la cérémonie hebdomadaire du Sélamlyk, et en dépit des démentis de la camarilla de Yildiz, intéressée à représenter le Maître comme jouissant d'une santé parfaite, la vérité transpire, assure-t-on, sur la grave affection des reins dont Sa Majesté est atteinte et qui détermine des syncopes prolongées et de plus en plus fréquentes. Abdul-Hamid ne veut pourtant pas se laisser terrasser par le mal qui le ronge ; il le combat et s'efforce de réagir. On affirme que la grande préoccupation du sultan, c'est le mouvement d'agitation qui périodiquement se manifeste parmi les populations turques des vilayets d'Anatolie où la propagande des libéraux ottomans se poursuit activement et semble avoir fait des progrès dont la rapidité n'avait pas été prévue par ceux-là mêmes qui ont préparé ce mouvement.

Les événements de Russie, les troubles de Perse et l'instauration dans ce pays d'un régime parlementaire sont toujours des sujets de grave inquiétude pour Abdul-Hamid qui y trouve matière à de longues méditations, les masses musulmanes d'Asie-Mineure laissant entendre qu'il ne serait pas impossible qu'elles réclamassent à leur tour les libertés et garanties que les peuples voisins exigent de leurs monarques. On va même jusqu'à prétendre qu'Abdul-Hamid a ordonné les récentes incursions de hordes kurdes et de ses troupes en territoire persan, afin de créer à l'empire du schah des embarras de nature à faire sombrer le régime constitutionnel qui y fonctionne tant bien que mal. En somme, en provoquant l'incident turco-persan, il aurait voulu punir le schah de n'avoir pas déchiré la charte constitutionnelle que son peuple arracha à son père, peu avant sa mort.

*
* *

La question samienne. — Un mémoire de protestation contre la déposition de l'ex-prince de Samos, Constantin Carathéodory, a été adressé par le Sénat samien aux trois puissances protectrices de l'île, la France, l'Angleterre et la Russie. Aux termes de ce mémoire, le rappel du prince Carathéodory s'est effectué en violation des droits et prérogatives acquis à l'île autonome en vertu de la Charte organique.

Les Samiens ne contestent pas au sultan le droit de désigner leur prince, mais ils considèrent avec raison que les motifs invoqués par la Porte pour la déposition de Carathéodory sont contraires à l'esprit et à la lettre de la Charte « qui constitue une convention entre la Porte ottomane et le peuple samien, sous la garantie des puissances protectrices. »

« La principale accusation portée contre le prince Carathéodory, dit le mémorandum, c'est d'avoir ratifié le vote émis par l'Assemblée relativement à la création d'une Banque samienne et d'avoir reconnu les droits évidents du Sénat sur le gouvernement du pays. En d'autres mots, le prince a été déposé pour n'avoir pas, en sa qualité de chef d'Etat constitutionnel, aveuglément obéi aux ordres du grand-vizirat, chaque fois que ces ordres étaient en opposition avec la lettre et l'esprit des institutions autonomes de la principauté. »

Le mémorandum conclut en protestant contre l'usage qui a été fait par la Porte de mesures coercitives et l'emploi de troupes, à l'occasion de l'installation du nouveau gouverneur Georges Georgiadès, de même que contre la présence dans l'île d'une garnison ottomane, formellement contraire à une clause de la Charte organique.

Le 13 septembre eut lieu l'intronisation du nouveau prince Georgiadès effendi, après de longs pourparlers ayant abouti à la publication d'un message au peuple samien par lequel le prince Georgiadès l'exhorte au calme et s'engage à veiller sur le respect et la conservation « des privilèges octroyés à l'île » et des droits souverains du Sénat, représentant de l'opinion et dépositaire des intérêts du pays, en conformité de la Charte de 1832.

L'effervescence des esprits n'est pourtant pas encore apaisée.

*
* *

Les projets de réformes judiciaires en Macédoine. — Dans leur réunion du 22 septembre, les ambassadeurs des grandes puissances à Constantinople ont examiné le projet et la circulaire de la Porte relativement aux réformes judiciaires en Macédoine.

D'un commun accord, la nécessité a été reconnue de mettre fin aux criants abus dans l'administration de la justice. Les ambassadeurs sont d'avis que, outre certaines améliorations, modifications et additions dont le projet turc est susceptible, il serait indispensable de soumettre l'exécution des réformes à une surveillance ou à un contrôle de la Commission internationale siégeant à Salonique ; sinon ces mesures seraient sans valeur. Il semble toutefois que des divergences d'opinions se soient manifestées sur la nature du contrôle requis.

Les ambassadeurs ont transmis à leurs gouvernements le résultat de leurs délibérations et attendent leurs instructions.

La Porte se montre toujours intransigeante sur la question du contrôle. Le grand-vizir a catégoriquement déclaré aux chefs des missions étrangères que le gouvernement ottoman s'y opposerait par tous les moyens et que lui-même serait le premier à engager le sultan à la résistance.

En attendant la commission ottomane des réformes judiciaires, composée de Constantin Vayannis effendi (Grec) et de Mahmoud Essad bey (Turc) voyage en Macédoine. Des ordres de Constantinople prescrivent aux autorités judiciaires des vilayets de Salonique, Monastir et Kossovo de travailler activement et de juger sans retard les affaires portées devant les tribunaux. La Porte espère par là empêcher que des plaintes soient formulées et déjouer ainsi l'intervention européenne.

*
* *

Commentaires viennois sur le voyage du grand duc Wladimir. — La presse viennoise, que la présence du grand-duc Wladimir aux fêtes russo-bulgares de Sofia a beaucoup préoccupée, a particulièrement commenté les propos que le grand-duc a tenus aux membres de la députation bulgaro-macédonienne qu'il a reçus avant son départ. Les dépêches transmises à ce sujet de Sofia attribuaient aux paroles de l'envoyé du czar un caractère encourageant — pour les vues bulgares sur la Macédoine, — à peine atténué par des conseils de modération et de sagesse qu'il avait adressés en même temps à la délégation.

D'après une dépêche de Pétersbourg à la *Neue Freie Presse*, l'allocution du grand-duc telle qu'elle avait été télégraphiée de Sofia a été accueillie à Pétersbourg avec le scepticisme que rencontrent les nouvelles tendancieuses, le gouvernement russe ayant formellement manifesté son désir que la présence de Wladimir dans la Principauté ne donnât lieu à aucune allusion politique. Une lettre de Vienne au *Pester Lloyd* tend aussi à représenter la réponse que l'oncle du czar a faite à la requête des Bulgares Macédoniens comme dénuée de tout sens politique et de tout ce qui pouvait passer pour un encouragement aux ambitions de la Principauté. Les « bruits tendancieux » transmis de Sofia à ce sujet, « visaient à créer à Vienne des sentiments de méfiance à l'égard de la Russie. » Le correspondant du *Pester Lloyd* fait observer que la personnalité du grand-duc exclut une telle interprétation de son attitude à Sofia, le grand-duc « étant rigoureusement conservateur et ne plaidant jamais en faveur de n'importe quelle innovation sur quelque terrain que ce soit. »

Sans doute, d'innovations d'ordre administratif ou des réformes en Russie dans le sens libéral, le grand-duc Wladimir ne passe pas pour en être un partisan très convaincu. Mais le rêve du vieux parti panslaviste, — assez décrié, il est vrai, actuellement en Russie — hante toujours les esprits réactionnaires de ce pays. Wladimir est un des plus ardents panslavistes qui soient, et s'il a prodi-

gué des encouragements aux comitadjis bulgares, ce n'est pas nous qui en serions surpris. Le fait, en dépit des démentis russes ou autres, semble au contraire des plus vraisemblables.

*
* *

Rêves de grandeur bulgare. — A en croire le journal *l'Hellénismos* d'Athènes, le général bulgare Parentsoff, ex-ministre de la Guerre de la Principauté, aurait exprimé en présence de plusieurs officiers russes, à l'occasion des récentes fêtes russo-bulgares, le souhait de voir la Russie remplacer le croissant par la croix sur la coupole de Sainte-Sophie. « Constantinople, aurait ajouté le général, sera un jour l'héritage de tous les Slaves et non pas de la Russie exclusivement. La Bulgarie a un grand avenir dans les Balkans, et quant à l'annexion de la Macédoine par la Principauté, c'est là un événement dont la réalisation est assurée d'avance. La Bulgarie a donc pour devoir de marcher toujours aux côtés de la Russie, sa seule alliée naturelle, sa protectrice attitrée. »

On annonce d'autre part qu'à l'occasion du lancement à Varna de trois torpilleurs bulgares, le prince Ferdinand a prononcé, au cours d'une allocution de circonstance, les paroles suivantes : « Il est temps de songer à l'organisation des forces navales du pays, il est temps de le doter des moyens de faire flotter de façon imposante le drapeau bulgare dans le Pont-Euxin et dans la *Mer Egée !* »

Sainte-Sophie aux Bulgares, Constantinople aux Bulgares, la mer Egée aux Bulgares, ils ont bon appétit, à Sofia, et ils ne doutent de rien.

*
* *

La criminalité en Macédoine. — Les crimes et les meurtres continuent en Macédoine. Enregistrons parmi les dernières victimes des bandes bulgares, les Grecs : Jean Gougoutis, 19 ans, originaire de Serrès, assassiné à Salonique le 12 septembre ; Yannis, tué à Papa-Tsaïr, entre Melnik et Nevrocop ; Georges Costas, attaqué avec 4 autres Grecs de Zimbovon, à Zekernik, par les bandits. A Kato-Koprano, on a trouvé les cadavres de deux autres Grecs assassinés par une bande bulgaro-roumaine. A Ano-Poroya, des bandits également bulgaro-roumanisants assassinèrent le tailleur grec Elias.

Le *Figaro* (24 septembre), publie la dépêche suivante de Salonique :

« On signale le massacre de sept Grecs à Niaousta.

« Une bande composée de Roumains et de Bulgares attaqua un convoi de huit jardiniers grecs se rendant de Niaousta à Selia ; elle en tua sept d'entre eux et blessa grièvement le huitième.

« Cette attaque cause une vive sensation dans les districts de Karaferià et de Niaousta, d'où les victimes étaient originaires.

« Les consuls généraux de Russie, d'Autriche, ont protesté énergiquement et sont partis immédiatement pour Niaousta. »

D'autre part, on télégraphie d'Athènes au même journal (25 sept.) :

« On mande de Salonique que la recrudescence des attentats de ces derniers jours contre les Grecs a mis en émoi la population grecque de Macédoine.

« Une bande bulgare a tué deux Grecs du village de Thehovon, dans le district de Vodena.

« Depuis dix mois, plusieurs habitants du village de Thehovon ont été tués.

« Une nombreuse bande bulgare a enlevé, près de Ramna (Caza de Demir-Hissar), cinq Grecs, dont on ignore le sort.

« A Poroia, un Grec a été tué par des roumanisants.

« A Aghomahalla, près de Serrès, une bande bulgare a également tué un Grec.

« Tous ces faits, s'ajoutant à la mort des huit Grecs de Niaousta, sont considérés dans les milieux grecs comme la preuve de l'insuffisance des poursuites exercées contre les bandes bulgares, alors que maintenant paraît s'être ralentie l'action des bandes grécomacédoniennes.

« Les populations grecques se plaignent d'être exposées à de pareilles violences après avoir adopté l'attitude correcte et modérée conseillée par l'Europe.

On annonce d'autre part qu'à Sofoulio une bande bulgaro-roumaine a massacré trois Grecs de Nisio et capturé trois autres. La même bande a arrêté et emmené 6 autres Hellènes de Rahova. On signale aussi des victimes de nationalité turque : Husséïn eff. de Vodéna, assassiné près de Sarakinovo, Saïd eff. tué et Refzet eff. blessé sur la route de Venekti à Vodéna, Hifzi eff. mis à mort à Vosan.

On enregistre aussi des assassinats commis par des Bulgares sur des Bulgares. Car on sait que les comitadjis que Sofia expédie en Macédoine se partagent depuis quelque temps en deux camps adverses. Les uns et les autres attaquent des congénères appartenant au parti rival. C'est ainsi qu'à Litsnitsi (Démir Hissar) le Bulgare Costas a été tué par des Bulgares ; à Voulatsintsa de même, le nommé Tontché a été mis à mort par des partisans du parti opposé à celui dont il se réclamait. Notre correspondant de Sofia nous écrit à ce sujet :

« Grâce à l'anarchie qui sévit en Macédoine, il s'y passe chaque jour des choses incroyables : ainsi des Turcs, par exemple, tuent un Bulgare et attribuent le crime aux Grecs, et inversement, il arrive qu'une bande bulgare se débarrasse de Grecs gênants et mettent le meurtre sur le compte des Turcs.

« Il y a mieux : des comitadjis appartenant aux comités rivaux arrivent ici, qui après avoir tué un Bulgare du clan adverse, accusent des Turcs, des Serbes ou des Grecs, suivant les localités, d'être les auteurs du crime ! »

On annonce de Sofia, de source autorisée, que Sarafof et Kazarof ont été placés de nouveau à la tête du mouvement macédonien. Ils auraient décidé de former *cinquante bandes bulgares en Macédoine*, qui seront dispersées dans le pays, et qui, apparaissant tout à coup, mettront dans un grand trouble les Turcs, qui ne disposent pas, à l'heure actuelle, de forces militaires suffisantes en Macédoine ; il semblerait que 25 bandes peuvent déjà être formées, les districts où elles devront agir étant prêts. Les partisans, qui constitueront ces bandes, se sont rendus sous divers déguisements en Macédoine dans des villages schismatiques, où ils se cachent en attendant le signal qui leur sera donné.

*
* *

La situation dans le caza de Karaféria. — On nous écrit de Salonique en date du 13 septembre :

« Les faits regrettables qui se sont produits dans le district de Karaféria vers le milieu du mois passé (série d'une dizaine d'assassinats de Grecs) ont été immédiatement dénoncés aux Agences civiles et aux représentants des grandes puissances à Salonique, ainsi qu'aux généraux de Giorgis-pacha et Shostak par un bulletin spécial à la fin duquel on exprimait l'espoir que le gouvernement aviserait enfin aux moyens de mettre un terme à ce déplorable état de choses.

« Cet espoir a été déçu. Aucune mesure n'ayant été prise contre les organes de la propagande roumaine que l'on a indiqués par leurs noms et sans le concours actif desquels les bandes roumano-bulgares se seraient trouvées dans l'impossibilité d'agir, on devait s'attendre à de nouveaux exploits de leur part.

« Encouragées par l'indifférence des autorités locales, escomptant leur impunité et sûres, en tout cas, de la mollesse des procédés qui seront employés à la rigueur contre elles, les bandes roumaines de Karaféria, renforcées par de nombreux comitadjis bulgares, ont quitté ces derniers jours la région valachophone, champ de leur action jusqu'alors, et désireuses d'étendre plus loin le terrorisme qu'elles ont réussi à faire régner sur la montagne, elles sont descendues dans la plaine et se sont avancées hardiment vers le district grécophone de Roumlouk.

« Cette expédition agressive a été marquée avant-hier, 11 septembre, par de grands coups : assassinat de *trois* villageois de Nissi (village grécophone) et enlèvement d'*un* villageois de Trihovista (village grécophone), de *deux* autres de Nissi et de *six* de Rahova (village également grécophone), soit en tout trois Grecs assassinés et neuf enlevés, dont le sort est facile à prévoir. Ces victimes étaient toutes de pauvres paysans qui, après avoir été au marché de Karaféria retournaient chez eux.

« Ainsi, dans l'espace d'un mois à peine, *vingt-deux* villageois grecs, pères de familles, travailleurs paisibles et inoffensifs, ont péri par la main des comitadjis roumains et bulgares dans le seul district de Karaféria. »

*
* *

Frères ennemis et fratricides. — Le comité révolutionnaire de Sofia, ayant récemment publié dans les journaux de Sofia un communiqué du « Rayon révolutionnaire de Strouma », tendant à compromettre le comité rival, dit « verhoviste » ou « zontchéviste » et à le représenter comme n'étant qu'un ramassis de traîtres, un des chefs de ce dernier comité adresse une lettre à la *Balkanska Tribuna* (n° 247, du 15/28 août) démentant les assertions de ses accusateurs. « Je ne répondrais pas, dit le correspondant de la *Balkanska Tribuna*, à ces lâches calomnies, si je n'y discernais un présage de nouveaux massacres organisés par le *brigand Tchernopéeff*, qui, il n'y a pas longtemps, enleva 7 paysans du village Padéje (Djouma-Bala) dans les cabanes de Gorteni et les brûla vifs ; qui, d'après mes renseignements les plus sûrs, ordonna l'assassinat de Stoïlko, du village Dobri-Laki (Petritch), et feint aujourd'hui de regretter sa mort ; qui ordonna à ses hommes de se poster en embuscade, près du village Mochtanetz (de Djoumaïa), pour surprendre et assassiner deux primats du village de Zelenitza, dont il a pris l'argent ; qui, il y a quelque temps,

assassina deux paysans innocents du village Rila (Doubnitza, Bulgarie) ; qui ...mais peut-on énumérer ses forfaits, ses crimes sur des Bulgares, ses crimes commis aussi bien sur territoire bulgare qu'en Turquie ? Les victimes dont le sort est entre ses mains et qu'il taxe de trahison me sont bien connues, depuis le séjour d'un an que je fis dans cette partie de la Macédoine. » Ces malheureux, ajoute l'auteur de cette lettre, sont accusés de trahison « parce que, après notre retour, ils ont organisé la population de façon à se défendre des attaques de Tchernopéeff et de ses partisans, et qu'ils ne leur permettent pas de pénétrer dans la région de Petritch pour piller et massacrer les Bulgares. Je bénis les armes, s'écrie le chef bulgare, que nous avons laissées à cette population, et qui empêchent ces individus, altérés de sang bulgare, de s'en approcher... »

Et pour faire comprendre l'action exterminatrice des bandes bulgares, il dit : « Si quelqu'un me disait, à moi qui suis témoin des souffrances des Macédoniens, que des Bulgares se sont convertis en Grecs ou en Turcs, je ne serais point surpris, comme je ne suis point surpris du fait que presque tout le caza de Perlépé — une des forteresses les plus vaillantes du bulgarisme — a été serbisé grâce aux actes de brigandage et de sauvagerie des *révolutionnaires* et des *libérateurs* du calibre de Tchernopéeff. »

L'auteur déclare que c'est parce que l'activité des bandes a dégénéré en brigandage que lui et ses partisans se sont retirés. Et comparant les deux comités rivaux, il conclut : « Quand à notre activité, nous n'en rougissons pas. Nous n'étions pas des gens de sac et de corde comme le sont ces organes de la destruction de la force nationale... »

Ça dépend...

Si les auteurs de cette intéressante épître, les zontchevistes, s'avisaient par hasard de demander là-dessus l'opinion des malheureux Macédoniens — qui, eux, s'y connaissent mieux que quiconque — ils apprendraient que ceux-ci mettent les uns et les autres dans le même sac. Les verhovistes n'ont pas commis moins de crimes, ni de moins odieux, que leurs adversaires et émules d'aujourd'hui, qui, hier encore, étaient leurs collaborateurs. Les Grecs de Macédoine en savent quelque chose.

*
* *

Le gouvernement hellénique a été officiellement avisé de la prochaine arrivée en Grèce d'un groupe d'officiers autrichiens chargés d'étudier le pays au point de vue militaire.

A cette occasion, le gouvernement austro-hongrois a prié le gouvernement grec d'accorder à cette mission militaire toutes les facilités possibles. Les autorités administratives des provinces ont reçu à ce sujet les ordres nécessaires.

*
* *

Le ministre de Roumanie à Constantinople, M. Papiniu, a été mandé télégraphiquement à Bucarest, M. Stourdja, président du Conseil ayant voulu conférer avec ce diplomate au sujet du différend gréco-roumain et de l'attitude du patriarcat œcuménique sur laquelle le cabinet de Bucarest désirerait être mieux fixé, divers bruits contradictoires ayant récemment circulé sur les dispositions du Phanar.

*
* *

Par suite des fouilles entreprises par des archéologues italiens en Grèce, le gouvernement italien a officiellement avisé le ministère des Affaires étrangères de Grèce de son intention de fonder, à l'instar de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et des Etats-Unis, une école archéologique en Grèce.

*
* *

Mme N. Jacquemaire, fille de M. Georges Clemenceau, est arrivée le 16 à Athènes, venant de Constantinople, et a été reçue à la gare par des représentants de la colonie française, de la légation, des membres de l'Association l' « Hellénismos » et des notabilités athéniennes.

Après avoir visité Athènes et ses environs, Mme Jacquemaire est partie pour Delphes, à bord du yacht *Sphakteria*, accompagnée du ministre de l'Instruction publique et de l'éphore des antiquités. De retour à Delphes, elle est partie pour une grande tournée dans le Péloponèse.

NOTES ET DOCUMENTS

La Situation de l'Hellénisme
EN TURQUIE

PAR

M. le Dr Michel KEBEDGY

Professeur de droit international à l'Université de Berne

Résumé d'une communication faite à la Société de Géographie de Genève

II (1)

Il existe à Constantinople une institution considérable et des plus bienfaisantes, appelée : *Les Etablissements philanthropiques nationaux* (grecs). Installés à la campagne, près du faubourg des Sept-Tours, à environ huit kilomètres de la gare centrale, ils occupent une superficie de 165.000 mètres carrés et ont un budget d'environ 500.000 fr. Ils comprennent, outre l'hôpital proprement dit (avec les salles de la pathologie interne), la clinique chirurgicale (pour hommes et pour femmes), les divers édifices pour les tuberculeux, les maladies contagieuses et les maladies épidémiques, l'asile d'aliénés (pour hommes et pour femmes), les maisonnettes particulières de la psychothérapie, l'asile des vieillards, une église, un couvent-hôpital et diverses dépendances. Il s'y trouve par jour près de 1.300 personnes, soit environ : 400 malades, 500 aliénés, 150 vieillards et 200 personnes de service, ayant à leur tête une phalange de médecins. Il y a en moyenne 6.000 malades par an, qui obtiennent des consultations des médecins attachés aux Etablissements. Un four désinfectant et un lavoir à la vapeur américain y ont été introduits pour la première fois à Constantinople.

La grande majorité des patients sont traités gratuitement (sauf un droit d'entrée d'environ 4 fr. 50). Une des dernières statistiques relève 357.437 jours de traitement en un an. Chaque malade revient annuellement à 27 livres turques (2) ; chaque aliéné à 13 l. 23 p. ; chaque vieillard à 10 l. 92 p. Les revenus comprennent, pour une grande part, à côté de la fortune ordinaire (biens et droits perçus), des dons. L'installation d'un laboratoire microbiologique et l'utilisation des rayons Rœntgen sont à l'étude.

L'*orphelinat*, qui se trouvait jadis également aux Sept-Tours, a été en 1903 somptueusement installé sur un des sommets de la ravissante île de Prinkipo, dans le bâtiment qui venait d'être construit par une société étrangère qui voulait l'exploiter comme hôtel. Les études proprement dites y durent six ans. Elles sont complétées par une éducation technique et professionnelle (2 à 3 ans).

Depuis trois ans, il n'est plus permis de passer sous silence le bel *Annuaire* des établissements philanthropiques, publié par les soins d'une commission spéciale. Il contient une foule de renseignements et de statistiques, du plus haut intérêt pour ceux qui s'intéressent aux forces et à la vitalité de l'hellénisme en Turquie. Il s'y trouve, en outre, beaucoup de publications d'une valeur historique ou littéraire. Imprimé avec un grand soin et avec élégance, rempli de vues photographiques, il fait connaître en grand détail tout particulièrement l'œuvre des « établissements philanthropiques ». Le produit de la vente est destiné à ceux qui y sont soignés. Y collaborent un grand nombre d'Hellènes, hommes de science ou de lettres, médecins, avocats, professeurs, littérateurs, religieux.

Les exemples que nous venons de citer de l'activité des Grecs dans le domaine de l'instruction publique et de la bienfaisance ont de nombreux imitateurs soit dans des villes comme Salonique (1), Monastir, Serrès, Jannina, Mitylène, Chios, Smyrne, Trébizonde, etc., soit aussi, souvent, dans de petites localités où l'on s'y attend le moins.

Pour ce qui concerne l'*Asie Mineure* en particulier, voici les témoignages de deux observateurs étrangers publiés dans ces dernières années. M. le Dr Philippson, un des géographes contemporains les plus réputés, écrit dans la « Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde » (1904, *Das westliche Kleinasien auf Grund eigener Reisen*) : «La zone côtière de l'ouest, en partie aussi celle du nord et du sud, est de tout temps restée peuplée en majorité de Grecs, qui ont en mains tout le commerce maritime. D'ici ils poussent vers l'intérieur, avec le nouveau développement des communications et de la production. Dans chaque village il y a au moins un épicier grec, dans chaque ville, une colonie de commerçants, changeurs, médecins, avocats, fonctionnaires même, tous des Grecs. Quoique numériquement en minorité, les Grecs possèdent déjà le commerce et les communications de toute la région méditerranéenne. La langue et l'écriture grecques sont celles du commerce et du trafic. Les Grecs sont ici les principaux facteurs du progrès économique. Même comme propriétaires fonciers, ils gagnent du terrain ». De son côté, un voyageur français, M. Paul Delil, écrit dans ses impressions de voyage (octobre 1906), à propos de différents bourgs rencontrés en Cappadoce : « Ils ont leurs belles églises avec des presbytères et des salles d'école où les prêtres enseignent. Les maisons y sont propres et coquettes. On est surpris d'abord de voir des groupes de femmes, mises avec soin, deviser devant leurs portes dans un grec des plus

(1) Voir l'*Hellénisme* du 15 septembre.

(2) La livre turque = 23 francs.

(1) L'influence des Grecs à Salonique est une des plus remarquables, bien qu'ils soient au nombre de 40.000, contre 80.000 juifs et 50.000 Turcs. Comme à Constantinople, la langue grecque est celle qui est le plus en usage dans le commerce, à l'intérieur des maisons, au théâtre. Les Grecs ont à Salonique 12 écoles avec 60 instituteurs et 2.166 élèves des deux sexes ; budget annuel 80.000 francs (il y a un gymnase complet et un lycée commercial). Ils y ont une école d'arts et métiers (le *Papafion*, fondé et entretenu grâce au legs du Grec Macédonien Papafis) un hôpital, un orphelinat, un asile de pauvres, des sociétés diverses (pour le soutien des indigents, pour la propagation de livres utiles, archéologique, association des dames pour les pauvres, pour la conservation des oiseaux utiles, associations de divers métiers, société scientifique récemment fondée), deux journaux grecs, plusieurs banques (de Mitylène, d'Athènes, d'Anatolie, etc.). Les métiers et les hôtels y sont entre leurs mains ; la plupart des médecins et des avocats sont des Grecs. Il arrive que jusqu'à trois troupes théâtrales grecques y jouent à la fois.

purs. Ls maris pour la plupart sont absents. Ils détiennent à Constantinople le commerce très prospère des fromages. A tour de rôle, entre associés, ils viennnent passer quelques mois dans leurs foyers ». Il parle ensuite des refuges souterrains, qui tombent aujourd'hui en ruines et qui ont jadis permis aux habitants de continuer à célébrer le culte chrétien, pendant que les envahisseurs brûlaient et dévastaient les foyers sur leurs têtes.

Un exposé, même très sommaire, de la situation des Hellènes dans l'empire ottoman serait incomplet, s'il ne mentionnait pas l'*Egypte*, où elle est des plus brillantes. Les Grecs, qui ont été de tout temps les champions de la civilisation dans la vallée du Nil, y constituent actuellement un facteur puissant du progrès social et économique du pays, ainsi que cela a été reconnu à différentes reprises par l'administration britannique.Leur application, leur labeur, leur esprit entreprenant ont réussi à concentrer entre leurs mains le commerce d'exportation, et leur activité a puissamment contribué à la prospérité du pays. Leur champ d'activité s'est étendu jusqu'à la Haute-Egypte. Et à une époque où les contrées de la région du Nil les plus éloignées à l'intérieur étaient encore inconnues aux Occidentaux, l'esprit d'expatriation et de lutte pour l'existence, qui a de tout temps caractérisé les Grecs, les amena à y former des centres d'activité, qui, bien modestes au début, aujourd'hui en pleine prospérité, attirent et retiennent une foule de Grecs comme commerçants ou petits industriels. « J'ai été littéralement stupéfait, disait naguère un fonctionnaire supérieur de l'administration britannique, en rencontrant à chaque pas, dans une contrée déserte, privée de toute communication, au milieu des difficultés et des dangers qui y menacent l'étranger, les Grecs établis, dans ce pays inhospitalier mais producteur, s'y adonnant à des commerces divers et parfois très importants. Je dois avouer que ces instruments courageux et très intelligents de la pratique des échanges m'ont paru extrêmement utiles, et leur rencontre fut pour nous un bonheur en raison des besoins de nos approvisionnements. »

Au sujet des Grecs d'Egypte, deux traits frappent l'observateur : 1° leur supériorité numérique, relativement aux autres étrangers ; 2° la stabilité de cet élément, enraciné dans le pays depuis des siècles. Les Grecs sont évalués en Egypte à 110.000, soit 30.000 de plus que tous les autres étrangers ensemble. Beaucoup plus stable que les autres Européens, la population hellénique ne réside pas seulement dans les villes. Répandue même dans les localités le plus modestes, s'assimilant facilement aux conditions locales, sa présence est devenue indispensable aux indigènes et à leurs transactions avec l'étranger. Des communautés florissantes existent à Alexandrie, au Caire, à Port-Saïd, à Mansourah, à Tanta. Dans la Haute-Egypte, les Grecs réapparaissent depuis la guerre de Crimée, après une éclipse de treize siècles ; diverses agglomérations helléniques s'y trouvent aujourd'hui, et il y en a jusque dans le Soudan.

Le développement des communantés grecques a suivi en Egypte aussi sa marche habituelle. Aussitôt qu'un petit groupe s'est formé, son premier soin est de fonder la maison de Dieu, qui a été de tout temps le centre de réunion de tous les enfants du pays, de même religion et généralement aussi de même langue. A l'église vient se joindre peu après une école. L'augmentation de la population et des besoins provoque l'affluence des dons, et la communauté se trouve ainsi fondée. Ses membres se soumettent parfois à des sacrifices assez lourds. (Ainsi par exemple, à Béni-Souïf, où, à la suite d'une décision de la communauté, un impôt est perçu sur chaque quintal de coton, vendu ou acheté par des Hellènes.)

Un trait général d'ailleurs, chez tous les Grecs de l'étranger, sauf de rares exceptions, c'est que ce ne sont pas eux qui pensent : *Ubi bene, ibi patria!* Sans doute ils s'attachent au pays de leur résidence et de leur activité ; ils en font une seconde patrie. Mais, ils n'oublient pas leur pays d'origine, leur langue et leur religion.

Conclusion.

Les faits qui précèdent et qu'il serait facile de multiplier, nous montrent que l'hellénisme constitue en Orient un très important facteur de civilisation et de progrès. Tous ceux qui savent observer et qui n'ont pas de parti pris pour altérer la vérité, sont d'accord pour reconnaître que, si les Grecs ont pâti comme d'autres peuples sous un régime parlementaire précoce, si même ils peuvent avoir certains défauts (comme tout peuple a les siens), ils possèdent en revanche des qualités admirables et précieuses (labeur, patience, bonté, altruisme poussé au plus haut degré, hospitalité, intelligence, souplesse, endurance), qui en font un champion de la civilisation en Orient. Ils ont un mérite tout particulier d'avoir conservé ces qualités en Turquie, sous l'administration ottomane. Les courtes explications que nous venons de donner contribuent à expliquer le secret de l'expansion et de la vitalité de l'hellénisme. Grâce au ressort d'un patriotisme des plus ardents, puisant dans le passé des enseignements au sujet des conditions et des qualités qui ont fait leur succès, les Hellènes acquièrent, en même temps que la conscience de leur force morale, de leur rôle et de leur place dans la famille humaine, des encouragements précieux pour leur développement ultérieur et leur avenir.

La propagande des Grecs en Orient est, avant tout, la propagande pacifique qui se fait par leur activité commerciale et industrielle, par les écoles et par les nombreux établissements de bienfaisance.

Leur aspiration, légitime entre toutes, est d'accomplir un jour leur unité nationale. C'est le rêve de tout Hellène dès le berceau. Et si cela a été considéré comme naturel chez d'autres peuples (les Italiens et les Allemands par exemple), on ne voit pas pourquoi il ne devrait pas l'être pour les Hellènes. Il est faux que, fiers de leur supériorité, les Grecs cherchent à subjuguer ou à opprimer d'autres peuples. Seulement, ils tiennent à la conservation de leur patrimoine national, fruit d'un labeur de longs siècles. Et si, au cours de leur développement pacifique, ils ne veulent pas porter atteinte aux droits des autres, ils ont en même temps le droit d'exiger que les autres ne portent pas atteinte à leurs droits. C'est ce qui les a amenés à se lever pour se défendre, contre les crimes et contre la calomnie, par lesquels leurs adversaires se sont efforcés de les affaiblir et de les ravaler depuis quelques années. C'était, certes, leur droit et leur devoir, en même temps que la meilleure preuve de leur vitalité (1). Si la situation qui en est résultée a pu comporter parfois des actes regrettables, lors même qu'il n'y aurait dans leur divulgation ni exagération, ni inexactitude (ainsi que cela a été souvent le cas), il ne faut pas perdre de vue que c'est à ceux qui ont commencé et qui ont provoqué cette situation qu'en incombe avant tout la responsabilité. Pour la vie des peuples, comme pour celle des particuliers, la légitime défense est un droit sacré entre tous ; personne ne peut sérieusement s'attendre à ce qu'un peuple qui entend conserver son autonomie ethnique consente au suicide.

MICHEL KEBEDGY.

(1) Il convient de rappeler que la longue patience que les Grecs avaient montrée, confiants dans la protection des autorités locales ou du moins des grandes puissances, avait été exploitée contre eux et interprétée comme la preuve de leur manque de consistance.

REVUE DE LA PRESSE

Lettre de M. Kazazis au « Times »

Le *Times* du 7 septembre publie une lettre de M. Kazazis dans laquelle le président de l' « Hellenismos », prenant texte de la dernière note turque, adressée au cabinet d'Athènes au sujet des bandes grecques en Macédoine, aborde et examine successivement les divers aspects de la question macédonienne et les origines de l'anarchie qui sévit dans cette région. Il signale les poursuites exercées par les Turcs contre les bandes, la coopération des propagandes bulgare et roumaine liguées contre l'hellénisme, les crimes des diverses bandes, et enfin la sanglante rivalité qui divise en deux camps adverses les comitadjis bulgares eux-mêmes. Ce lamentable état de choses entraîne, entre autres conséquences, un mouvement d'émigration notable des Macédoniens paisibles vers les Etats-Unis, exode que les autorités n'envisagent point défavorablement. M. Kazazis constate la faillite du programme de Muersztegg et pose la question de savoir qui est responsable de la situation actuelle, de la Porte ou de l'Europe. L'une et l'autre. La faute initiale de l'Europe consiste dans le fait de n'avoir pas fait exécuter les engagements que la Turquie avait pris au Congrès de Berlin :

D'après la déclaration formelle de lord Salisbury au Congrès de Berlin, la Macédoine était en réalité grecque et devait être considérée comme telle. Le gouvernement turc lui-même l'a reconnu, mais il s'est appliqué en même temps à annihiler l'élément grec de cette province. Il poursuit actuellement, à l'égard des Grecs d'Epire, la même tactique d'extermination, le gouverneur général, Seïfoullah-pacha, s'étant fait l'instrument d'intérêts étrangers. En appliquant ce même programme à la Macédoine, la Porte a encouragé successivement les menées antigrecques des propagandes bulgare et roumaine. C'est ainsi qu'elle accorda sans hésiter, à plusieurs reprises, des bérats ecclésiastiques, c'est-à-dire une juridiction ecclésiastique et politique aux Bulgares. De cette façon, la Turquie fortifiait l'élément bulgare au préjudice de la population grecque visant par là à établir entre les Grecs et les Bulgares un équilibre qui, en les affaiblissant tous deux, assurerait sa propre prépondérance.

C'est en vertu d'un même système qu'elle favorise actuellement la propagande roumaine.

La malheureuse guerre gréco-turque de 1897 fut surtout funeste à l'hellénisme macédonien. La Porte, récompensant l'attitude pacifique et la prudente neutralité de la Bulgarie et de la Roumanie, leur octroya des avantages considérables en Macédoine, toujours, bien entendu, au détriment de l'élément grec. C'est de ce moment que date d'ailleurs le changement de la politique bulgare qui, ayant jusque-là consisté à attaquer les Grecs sur le terrain ecclésiastique et scolaire, se fit brusquement violente, la propagande scolaire ayant sans doute été trop insuffisante pour être efficace ; les encouragements que la Russie prodiguait à la trop impatiente Principauté accentuèrent ses convoitises et son désir de refaire la grande Bulgarie de San-Stéfano. C'est dans cet espoir que la propagande armée dont la Macédoine devint le champ redoubla d'audace et de violence. Vainement les Bulgares essayèrent de faire croire que ce mouvement était dirigé uni-

quement contre la domination ottomane. Ils furent bientôt démasqués par les crimes mêmes qu'ils commettaient contre les chrétiens de Macédoine, les Grecs en particulier, qu'ils cherchaient à convertir à la cause du bulgarisme. Cet état de choses, non moins que l'échec des réformes élaborées à Muersztegg, déterminèrent la défensive grecque — la *self-défence* — dont le succès provoqua, en guise de vengeance, la lâche guerre menée contre les Grecs de Bulgarie et de Roumanie par deux gouvernements dont la propagande macédonienne était, et d'ailleurs reste encore, solidaire.

Devant les horribles excès commis en Bulgarie, pays qui se trouve sous la suzeraineté de la Turquie et la garantie des grandes puissances, l'Europe a montré une étonnante indifférence. C'est à regret que je me vois forcé de constater que les malfaiteurs roumains et bulgares ont trouvé des défenseurs dans les différents pays de l'Europe, qui ne s'est point émue au sujet des victimes de la brutalité bulgare. Lorsqu'il y a trente ans, de semblables atrocités eurent eu lieu, l'Angleterre ne laissa pas que de s'en émouvoir, mais alors les circonstances étaient différentes. La chose se passe de commentaire. Dans sa dernière circulaire, relative aux bandes grecques de Macédoine, la Sublime Porte rejette toute la responsabilité de l'anarchie qui règne dans cette province sur ces dernières et prétend qu'elles sont organisées en Grèce, et que, soutenues par le gouvernement grec, elles franchissent sans encombre la frontière gréco-turque. Le gouvernement ottoman semble ignorer que ces bandes sont composées de Grecs-Macédoniens qui combattent pour leur religion, leurs enfants et leurs foyers. Qu'attend-il de la Grèce, alors que l'empire ottoman et Hilmi-pacha lui-même ont été incapables d'y mettre bon ordre ?

L'auteur conclut en attirant l'attention de la Porte sur un état de choses dont la prolongation serait avant tout funeste à elle-même, et que son intérêt comme son devoir lui commandent impérieusement d'envisager de manière à y porter radicalement et définitivement remède.

Verso l'accordo greco-rumeno

Sous ce titre, la *Nuova Antologia* (du 1er septembre) publie, à l'occasion de la détente des rapports gréco-roumains, marquée par les récents décrets qui respectivement rapportent les mesures douanières exceptionnelles qu'avaient prises les deux pays, une étude de M. Pietro Cancani, particulièrement intéressante par la sûreté et l'abondance de la documentation et les développements que l'auteur a su donner à son sujet.

M. Cancani fait un exposé complet de la question : la propagande roumaine en Macédoine, l'hostilité qu'elle rencontra auprès des populations koutzo-valaques, et dont M. Cancani rapporte de nombreux et édifiants exemples ; le rôle du patriarcat, l'attitude de la Grèce, les phases et l'évolution du conflit, la rupture diplomatique, tous les aspects de la question sont soigneusement examinés par l'auteur qui démontre l'inanité du « roumanisme macédonien » et l'inutilité des efforts que la diplomatie de Bucarest a dirigés de ce côté .

Voici, extraites de cette étude, que nous voudrions pouvoir citer plus longuement, quelques lignes, celles de la fin :

En présence des mesures hostiles prises par la Roumanie, la marine marchande grecque n'avait fait que transporter son champ d'activité dans les ports russes, sur la rive opposée du Danube, de sorte que les représailles frappèrent exclusivement les intérêts de la navigation roumaine. Telle est l'importance de ce fait que le directeur du service de la navigation roumaine, M. Kœndas, vient d'informer, dans un rapport officiel, le président du Conseil, que la ligne Costanza-Alexandrie court le risque d'être supprimée s'il n'est pas possible de faire faire escale aux vapeurs roumains au Pirée.

Le concours de causes si diverses déchaîna une crise si grave et si dangereuse pour les conditions économiques du pays, que le nouveau cabinet roumain n'a pas trouvé d'autre moyen de remédier à cet état de choses que de révoquer le décret du 8 juillet 1906, qui prohibait l'importation des marchandises provenant de Grèce, et frappait de taxes de représailles les sujets grecs établis en Roumanie. Telles furent les conséquences de la politique de Lachovary. Aujourd'hui, il n'est plus !

Le gouvernement grec en revanche n'avait rien à se reprocher au sujet de son attitude dans le conflit avec la Roumanie, et le pays n'avait eu nullement à souffrir de la rupture des relations directes avec l'Etat roumain. Le peuple grec s'attendait à ce que ample et pleine satisfaction morale lui fût donnée pour les offenses et violences subies par ses compatriotes de Roumanie, de sorte qu'il ne pouvait se considérer satisfait d'une simple mesure de caractère économique à laquelle la Roumanie avait été obligée par des considérations tirées du danger financier et commercial qu'elle courait. Nonobstant, le gouvernement grec, de son côté, abrogea, en vertu du décret royal du 13 juillet 1907, les tarifs et droits prohibitifs extraordinaires dont avaient été frappées les provenances de Roumanie.

Dans des articles assez vifs, la presse grecque a attaqué l'attitude conciliante du ministère actuel ; mais si se justifie l'état d'âme d'un peuple qui, offensé d'une manière si grave, ne renonce pas à la réparation qui lui est due, on doit apprécier d'autant plus le beau geste du gouvernement grec, qui, voyant l'ennemi reculer d'un pas, en reconnaissant son erreur, s'avance vers lui prêt à effacer les tristes souvenirs de la lutte et préfère encourir l'impopularité de la nation et donner à l'Europe une nouvelle preuve de modération généreuse, dans la guerre faite à l'hellénisme, et témoigner de ses dispositions pacifiques...

Et maintenant, c'est le devoir du nouveau cabinet roumain de persévérer dans cette bonne voie. Le nom de Stourdza est déjà une garantie et permet d'espérer qu'à Bucarest on s'appliquera à mieux déterminer et sur des bases objectives et scientifiques, les données sur l'ethnographie de la Macédoine. D'autant plus que si la Roumanie peut à bon droit compter 3.200.000 Roumains dans la Bucovine et en Autriche-Hongrie, et encore 1.200.000 en Russie, elle ne peut guère compter de Roumains en Macédoine sans se tromper d'une manière déplorable. C'est sur le seul budget de l'Etat roumain que figurent, pour la Macédoine, quelques milliers de clients stipendiés — à raison de 60 à 600 fr .par mois — et dont le seul titre de nationalité aromane fut acquis avec de l'argent des caisses de Bucarest. Et c'est de cette manière que nous voyons le pharmacien de village macédonien, Pontzaréas, qui n'a d'autre qualité que celle d'élaborer des médicaments, fermer boutique faute de clients, et aller réclamer à Bucarest, au nom de son patriotisme mercantile, de nouveaux avantages pécuniaires pour continuer en Macédoine la « farce » (1) du roumanisme. Le budget de cette année, sur lequel figure un crédit de 847.000 francs en faveur des écoles de Macédoine, comporte rien que 3.000 francs de pension alloués aux quatorze familles roumanisantes de Monastir.

Il y a de cela environ un mois, comme le consul de Roumanie était attablé vers le tard dans le restaurant italien Bastazini, sur le quai de Salonique, il fut l'objet d'un attentat de la part d'un adepte de la propagande roumaine auquel le gouvernement de Bucarest venait de couper les vivres. L'incident fut étouffé par l'autorité turque, mais il est assez significatif des sentiments sur lesquels, dit M. Cancani, peut compter la propagande roumaine en Macédoine.

(1) Expression employée par le Ministre de l'Instruction publique Haret en 1901.

. . . . . .

Après une si longue expérience, la Roumanie devrait désormais se convaincre qu'avec de l'argent, avec la terreur et même avec l'assistance de l'autorité ottomane, les Koutzo-Valaques ne se transforment pas en Roumains, et que dans tous les cas, avant de s'engager dans une politique d'aventures et d'alliance avec un antique, redoutable et perpétuel ennemi tel que le Bulgare, elle devrait mieux examiner si elle ne compromet pas le bon nom du pays et ses intérêts les plus sérieux et les plus vitaux.

L'affaire Elliott

Extrait d'un article des *Hamburger Nachrichten* (21 août) :

Lorsqu'au printemps de cette année, le jeune Abbot fut enlevé devant la porte de sa maison par les bandits, des journaux français et anglais s'emportèrent sur l'état d'incertitude qui règne en Turquie et accusèrent les Grecs du royaume d'avoir fait cause commune avec les brigands pour enrichir les comités. Le *Daily News* et le *Temps* insinuèrent même que Turcs et Grecs avaient agi d'accord.

La capture des coupables démentit la fiction d'un attentat politique et on découvrit que ce n'était que des criminels ordinaires.

Il ne vaudrait vraiment pas la peine de revenir sur ce cas, si la façon cavalière d'une certaine presse de traiter la capture du colonel Elliot ne montrait pas que, comme toujours, des sympathies nationales l'emportent perpétuellement sur le sentiment de la justice et que les journaux caressent le favori au détriment de l'autre qui n'a pas le même crédit.

On écrit de Drama au *Bulletin d'Orient* (21 sept.), au sujet de cette même affaire :

La conduite des Bulgares vis-à-vis du colonel Elliot a, du reste, fortement ébranlé l'opinion favorable qu'on avait de la population bulgare. Le colonel anglais lui-même aurait dit que cet instinct de brigandage des comitadjis devait être assurément partagé par les Bulgares des autres villages, et, s'il y a une mesure urgente à prendre, c'est de *pendre* infailliblement, *après jugement sur le lieu même du crime, les auteurs de pareils actes.*

Il aurait ajouté que l'Europe et particulièrement l'Angleterre sauront les juger. Il n'avait jamais imaginé que les Bulgares, qu'il venait protéger, finiraient par le *mordre* d'une façon si lâche. Un proverbe turc dit : « *Nourrissez le corbeau, il finira par vous crever l'œil.* »

La politique anti-grecque de la Porte

Extrait d'une lettre d'Athènes à la *Gazette de Lausanne* (24 septembre), à propos de la note turque :

... La Turquie et les grandes puissances qui l'apprécient ont un moyen plus efficace d'amener la tranquillité, c'est de s'attaquer à la source même du mal et de commencer par réduire à l'impuissance les bandes bulgares. Quant à la pacification intérieure de la Macédoine, les dis-

positions conciliantes montrées à différentes reprises par les Serbes comme par les Grecs, se sont manifestées une fois de plus à l'occasion de la publication, l'an dernier, de l'étude magistrale de M. Engelhardt, proposant la formation des sphères d'influence, sur le fondement du respect de la conscience nationale des populations. Or, cette solution est repoussée par la majorité des Bulgares, qui préconisent la solution hybride de « l'autonomie », avec l'espoir à peine dissimulé qu'elle formerait en leur faveur une nouvelle Roumélie orientale.

En attendant ,on conçoit aisément toute l'indignation provoquée en Grèce par la note turque, appuyée par certaines grandes puissances et corsée par les menaces de journaux de ces mêmes puissances, alors que les persécutions des Grecs en Bulgarie continuent de plus belle, que la vie y est rendue impossible aux Grecs, que leurs biens y sont impunément volés et confisqués, que leur bulgarisation de force est systématiquement entreprise et que cette campagne de persécution marche de pair avec celle menée en Macédoine avec la participation de soldats et d'officiers de l'armée bulgare.

En même temps, les Turcs, dont on connaît bien la politique habituelle, ont entrepris depuis quelque temps une grande campagne de persécution contre les Grecs de leur empire. Ils les privent en Macédoine de la protection séculaire de leurs évêques et de leurs consuls ; ils ordonnent en Asie Mineure leur conversion de force à l'islamisme ; ils attentent à la propriété privée, jusque dans la capitale, au mépris des firmans les plus solennels et, comme si tout cela n'était pas assez, ils viennent de créer de toutes pièces la *question de l'Epire*, où le fisc, ayant été depuis un siècle le propriétaire fictif d'une centaine de villages, vient de les vendre à la Liste civile : les agents du sultan viennent d'y entreprendre l'expulsion de 60.000 paysans grecs de leurs propres terres et de leurs foyers, et leur remplacement par des musulmans qu'on y fait venir de différentes contrées.

En présence de cette situation, les Grecs se récrient : « Pourquoi deux poids et deux mesures ? Vous trouvez naturel qu'on entreprenne de tous côtés une guerre à outrance contre notre existence nationale, et vous réservez vos récriminations contre notre légitime défense ! »

Hélas ! il s'est trouvé des Grecs clairvoyants qui ont donné la réponse que comporte cette question. Les gouvernants de la Grèce ont eu le grand tort de laisser traîner la question de la réorganisation militaire du pays. On s'y achemine bien, mais avec une lenteur désespérante. Certains de nos mégalomanes, haut placés, s'obstinent à rêver d'une organisation à la prussienne, la seule qu'ils connaissent. Par contre, l'organisation militaire suisse, *adaptée* aux conditions de notre pays, est le système qui gagne tous les jours du terrain. Elle est à coup sûr le système de l'avenir ; malheureusement, elle compte encore certains adversaires, dont l'opposition retarde ainsi la réorganisation militaire réclamée maintenant par le pays tout entier.

. . . . . .

. . . . . .

Une dépêche de Vienne du 17 vient de nous donner une explication très vraisemblable de la note comminatoire de la Turquie. Le prince Ferdinand aurait exposé, au cours de son dernier voyage en Europe, que toute tentative pour contenir l'action des bandes bulgares mettrait en danger l'ordre dans ses Etats et sa propre vie, et que le seul moyen pour réduire cette action serait d'obtenir la dissolution des bandes grecques par une intervention plus énergique des puissances à Athènes. Seulement, toute intervention en ce sens sera de nul effet aussi longtemps que l'on ne donnera pas aux populations intéressées des garanties sérieuses pour leur sécurité.

Greeks and Bulgarians

L'étude que M. Kasasis vient de publier à Londres, sous forme de lettre ouverte à sir Charles Dilke et sous le titre : *Greeks and Bulgarians in the 19 th and 20 th centuries*, a été accueillie très favorablement par la presse anglaise qui lui a consacré des comptes rendus détaillés. Voici un extrait de l'analyse qu'en fait le *Daily Telegraph :*

M. Kasasis représente naturellement l'opinion grecque et ce point de vue ne nous est pas inconnu. Il s'attache à prouver par des faits et des documents dont la véracité est incontestable, que les Bulgares sont seuls responsables du déplorable conflit qui existe entre eux et les Grecs et il ajoute qu'il y va de l'honneur de l'Europe de ne pas s'occuper de mettre un terme à cet état de choses qui empêche les Grecs de vivre en paix dans la principauté bulgare.

Il n'est pas question ici, poursuit l'auteur, d'un conflit religieux, et il publie avec un regret évident une lettre de notre archevêque de Canterbury à l'archevêque d'Athènes, lettre à laquelle on ne peut pas ne pas attribuer entièrement le désir du prélat d'assister en simple spectateur, et de loin, à cette lutte, jusqu'à ce que les choses aient pris une tournure plus normale et plus pacifique. M. Kasasis, d'autre part, ne se montre pas réservé, mais il pénètre dans l'arène l'épée à la main. Il affirme que les attentats bulgares contre les Hellènes constituent une flagrante insulte à la civilisation et il invite les puissances européennes à examiner ces crimes qui, s'ils avaient été perpétrés par des nègres ou des peaux-rouges, auraient amené l'immédiate intervention d'une croisade internationale. Il démontre enfin que le gouvernement britannique avait été, il y a plusieurs années, averti par la solide opinion de lord Salisbury qui ne s'était point lassé d'insister sur les maux inévitables qui devaient découler d'une politique visant à l'agrandissement de la Bulgarie.

. . . . . .

Il est impossible d'exposer dans les limites d'une brève notice critique comme celle-ci les multiples et complexes conclusions qui s'en dégagent, mais la vérité est qu'une défense aussi énergique s'attache à arracher l'attention et à influer sur l'opinion publique quant aux questions de l'Europe orientale.

Un article du « Fremdenblatt »

L'officieux *Fremdenblatt* adresse périodiquement sur un ton, tantôt sermonnaire, tantôt comminatoire, aux Grecs de Macédoine, le conseil de se tenir tranquilles. Depuis l'arrivée au pouvoir de M. d'Aerenthal, qui, contrairement à la politique de bascule qu'avait suivie son prédécesseur, M. Goluchowski, grand nageur entre deux eaux, la diplomatie viennoise s'est orientée vers une politique nettement bulgarophile. Aussi n'est-il guère que subsidiairement question, dans la presse officieuse de Vienne, des bandes bulgares dont on connaît pourtant là, mieux peut-être que partout ailleurs, les tristes exploits et l'audacieuse criminalité.

Voici un des derniers articles du *Fremdenblatt* (19 septembre), arrosé d'une quantité considérable d'eau bénite :

... L'évêque de Drama, Mgr Chrysostome, est un homme d'une grande activité et d'une haute culture intellectuelle. Il a une conception éminemment élevée de la mission de l'hellénisme, et il est indubitablement un des principaux chefs de l'hellénisme macédonien. C'est pourquoi il a toujours été l'objet de la haine et des menaces des Bulgares et que d'ailleurs ses rapports avec les autorités turques n'ont point été satisfaisants. Sa conduite a toutes les apparences de cette politique, psychologiquement compréhensible, mais non moins erronée et funeste, que suit depuis quelque temps l'hellénisme macédonien. L'influence grecque en Macédoine est depuis quelques années l'objet d'attaques violentes, et en partie heureuses, de la part de rivaux ethniques. La propagande bulgare, et avant tout l'activité et les mouvements des bandes bulgares, se sont portés avec une égale intensité contre l'élément grec et l'élément turc, peut-être même avec plus de violence encore contre les Grecs. Les comités bulgares se sont cruellement acharnés sur les Grecs des trois vilayets...

L'auteur semble attribuer plus loin à une « nervosité » excessive la juste indignation où ces méfaits jetèrent les Grecs et l'organisation de leur défense « qui, en Macédoine, « a médiocrement servi l'influence de leur « nation, alors que politiquement elle leur « a nui considérablement. » Il poursuit en exposant quelles sont les forces de l'hellénisme en Macédoine, sa situation, son influence sur l'avenir desquelles le *Fremdenblatt* — avec une sollicitude qui surprend assez de la part d'un organe qu'inspire le Ballplatz — s'inquiète, parce que...

... Les Grecs de Macédoine, ayant ces derniers temps participé si largement à la lutte des bandes, ont par là ajouté aux embarras de la Porte et sont apparus comme un élément de trouble et d'agitation, ce qui, nécessairement, a ébranlé la confiance des Turcs en le loyalisme des Grecs.

Et le *Fremdenblatt* voit là de grands dangers pour la situation de l'hellénisme macédonien, « d'autant plus que ces derniers « temps un rapprochement s'est fait entre la « Porte et la Bulgarie. »

Donc, si les Grecs de Macédoine veulent conserver leurs positions, ils « doivent revenir au plus tôt à cette attitude pacifique « qu'ils ont longtemps observée. »

Trop longtemps, en vérité ! Le *Fremdenblatt* engage tout simplement les Grecs macédoniens à se laisser égorger.

VIENT DE PARAITRE

Greeks & Bulgarians

in the Nineteenth and Twentieth Centuries

AN OPEN LETTER TO THE
RIGHT HON. SIR CHARLES W. DILKE

BY

NEOCLÈS KASASIS

Professor of Athens University

President of the „Hellenismos Society"

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.